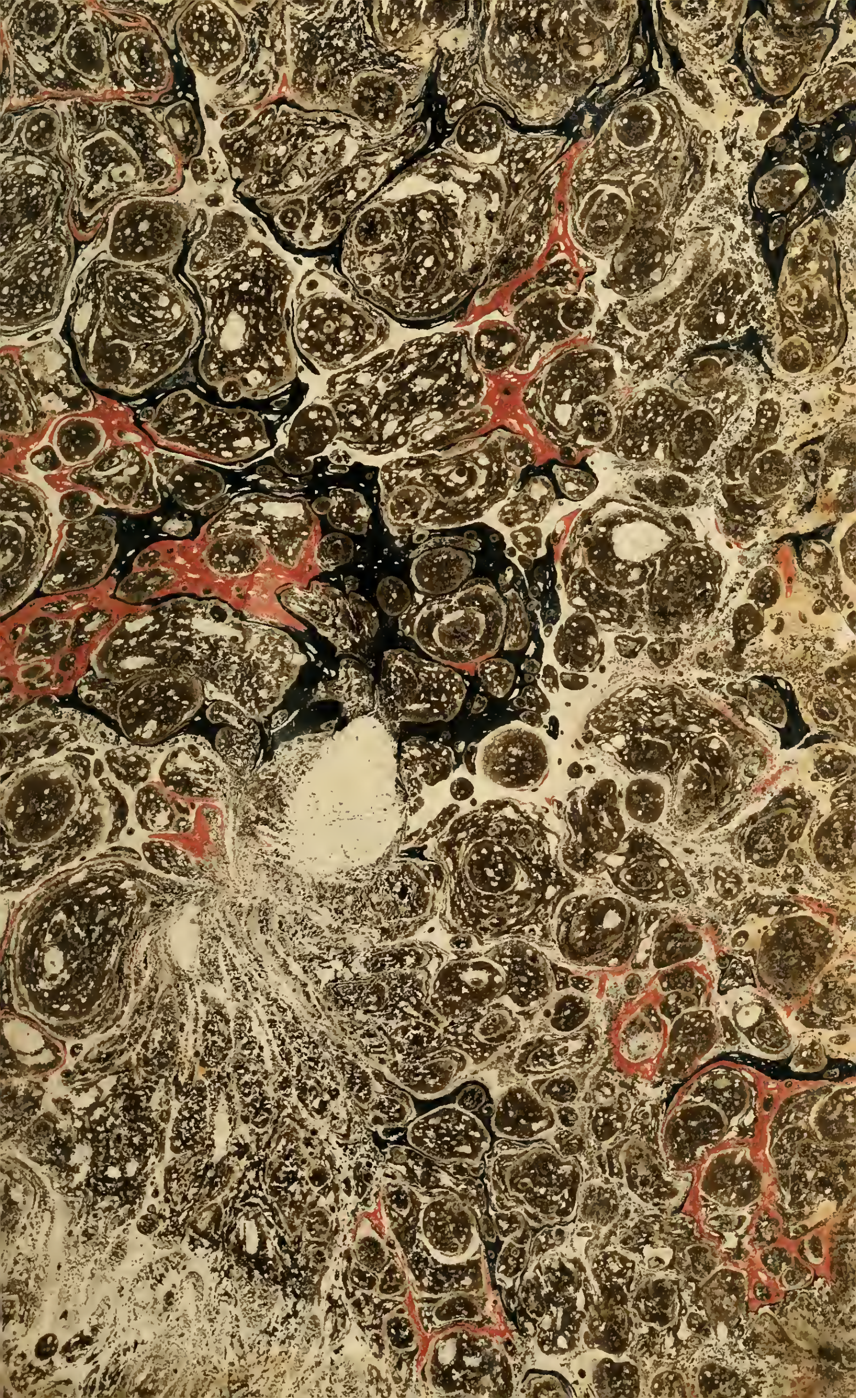






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n° 6;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME II.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXI.

HISTOIRE ANCIENNE DES ASSYRIENS.

AVANT-PROPOS.

§ I. *Réflexion sur la variété des gouvernements.*

La multiplicité de gouvernements parmi les peuples dont j'ai à parler offre d'abord aux yeux et à l'esprit un spectacle bien digne d'attention, et montre l'étonnante variété que le souverain maître du monde a mise dans les empires qui le partagent, par la différence d'inclinations et de mœurs qui se rencontre dans chacune des nations. On reconnaît en cela le caractère de la Divinité qui, toujours semblable à elle-même dans tous ses ouvrages, se plaît à y peindre sous mille différentes formes et à y faire éclater sa sagesse infinie, et par une fécondité merveilleuse, et par une admirable simplicité : sagesse qui, de toutes les parties de l'univers, aussi-bien que de toutes les productions de la nature, quoique multipliées et diversifiées en une infinité de manières, sait former un ouvrage unique, et composer un tout parfaitement régulier.

Dans l'Orient, c'est le gouvernement monarchique qui domine, lequel, entraînant avec soi une pompe majestueuse et une hauteur presque inséparable de l'autorité souveraine, conduit naturellement à exiger

des sujets un respect plus marqué et une soumission plus entière. A l'égard de la Grèce, il semble qu'un souffle de liberté et un esprit républicain s'étaient répandus dans tout le pays, et avaient inspiré presqu'à tous les peuples qui l'habitaient un violent desir de l'indépendance, diversifiée néanmoins sous différentes sortes de gouvernements, mais tous également ennemis de l'assujettissement et de la servitude. Ici, c'est le peuple qui commande, et c'est ce qu'on appelle *démocratie;* là, c'est l'assemblée des sages et des anciens, connue sous le nom d'*aristocratie;* dans une autre république, c'est un petit nombre d'hommes choisis et puissants, et qui se nomme *oligarchie;* dans quelques-unes c'est un mélange de toutes ces parties, ou de plusieurs d'entre elles, et quelquefois même de la royauté.

On sent bien que cette variété de gouvernements, qui tendent tous à une même fin, quoique par des voies différentes, contribue beaucoup à la beauté de l'univers, et qu'elle n'a pu venir que de celui qui le gouverne avec une sagesse infinie, et qui met par-tout un ordre et une symétrie dont l'effet est de lier toutes les parties entre elles, et par là de les rappeler toutes à l'unité; car, bien que, parmi ces differentes sortes de gouvernements, les uns soient préferables aux au-
Rom. 13. 1. tres, il est vrai néanmoins de dire *qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et que c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre.* Tout usage de cette puissance, ni toute voie pour y entrer, ne sont pas de Dieu, quoique toute puissance soit de lui; et si l'on voit ces gouvernements dégénérer quelquefois en violence, en factions, en despotisme, en tyrannie,

ce n'est qu'aux passions des hommes qu'il faut attribuer ces désordres, qui sont directement contraires à l'institution primitive des états, et qu'une sagesse supérieure sait faire rentrer dans l'ordre en les faisant servir à l'exécution de ses desseins, toujours pleins d'equité et de justice.

Ce spectacle, comme je l'ai déja dit, est bien digne de notre attention et de notre admiration ; et il se développera peu-à-peu à mesure que j'avancerai dans l'exposition de l'histoire ancienne, dont il fait, ce me semble, une partie essentielle. C'est pour y rendre les esprits attentifs que je me crois oblige d'ajouter au recit des faits et des événements ce qui regarde les mœurs et les coutumes des peuples, parce que c'est ce qui en fait connaître le génie et le caractère, et ce qu'on peut appeler en quelque sorte l'ame de l'histoire ; car n'y observer que les faits et les dates, sans porter plus loin sa curiosité ni ses vues, ce serait imiter l'imprudence d'un voyageur qui, en parcourant beaucoup de pays, se contenterait d'en connaître exactement la distance, de considérer la situation des lieux, les bâtiments des villes, les habillements des peuples, sans se mettre en peine de converser avec les hommes pour connaître leur génie, leurs mœurs, leur caractère d'esprit, leurs lois, leur gouvernement. Homère, qui a eu dessein de nous donner dans la personne d'Ulysse le modèle d'un voyageur sage et intelligent, avertit dès le commencement de l'Odyssée que son héros, en visitant les villes, eut grand soin de s'informer des mœurs et des coutumes des peuples. Il en doit être de même de quiconque s'applique à l'étude de l'histoire.

§ II. *Description géographique de l'Asie* [1].

Comme l'Asie sera désormais le principal théâtre de l'histoire où nous allons entrer, il ne sera pas hors de propos d'en donner d'abord une idée générale, qui en fasse connaître au moins les provinces et les villes les plus considérables.

Les parties septentrionales et orientales de l'Asie sont moins connues dans l'histoire ancienne.

Au nord ou septentrion, sont LA SARMATIE ASIATIQUE et LA SCYTHIE ASIATIQUE, qui répondent à la Tartarie. La Sarmatie est entre le fleuve *Tanaïs*, qui sépare l'Europe de l'Asie, et le fleuve *Rha* ou *Volga*. La Scythie se divise en deux parties, l'une en-deçà, l'autre au-delà du mont *Imaüs*. Les peuples de Scythie les plus connus sont les *Saques* et les *Massagètes*.

Les parties les plus orientales sont SERICA [2], le Catay; SINARUM [3] REGIO, la Chine; INDIA, l'Inde. Cette dernière anciennement était plus connue que les autres: elle se divisait en deux parties; l'une en-deçà du *Gange*, renfermée entre ce fleuve et *l'Inde*, ce qui

[1] Cette description est fort incomplète. Je me suis contenté de faire un petit nombre d'observations sur des inexactitudes palpables, et de rectifier l'orthographe des noms. — L.

[2] La *Serica* de Ptolémée renfermait le pays des Issédons et des Asmiréens, et paraît avoir compris non-seulement la vallée de Sirinagar, mais encore toutes les vallées qui sont au nord de l'Inde, telles que le *Cachemire*, le *Boutan* et la partie méridionale du Thibet, la seule contrée d'où l'on tire encore à-présent la *serica materies*, ou le poil de chèvre, avec lequel on fabrique les tissus de laine les plus fins et les plus précieux. La Sérique n'a rien de commun avec le *Catay*, nom dont Marc Paul s'est servi, lui tout seul, pour désigner la Chine entière. — L.

[3] Les *Sinæ* de Ptolémée ne sont point la Chine: ces peuples paraissent avoir occupé le pays à l'est des Birmans, qui répond à celui des Bramas, de Mien et de Siam ou Sian. — L.

forme aujourd'hui les états du Grand-Mogol; l'autre au-delà du Gange.

Le reste de l'Asie, dont il est beaucoup plus parlé dans l'histoire, peut se diviser en cinq ou six parties, en allant d'orient en occident.

I. L'Asie supérieure, qui commence au fleuve Indus. Les principales provinces sont : la Gédrosie, la Carmanie, l'Arachosie, la Drangiane, la Bactriane, dont la capitale etait *Bactre;* la Sogdiane, la Margiane, l'Hyrcanie, près de la mer Caspienne; la Parthie, la Médie, vil. *Ecbatane;* la Perse, vil. *Persépolis*, *Élymaïs;* la Susiane, vil. *Suse;* l'Assyrie, vil. *Ninive*, située sur le Tigre; la Mésopotamie, entre l'Euphrate et le Tigre; la Babylonie, vil. *Babylone*, sur l'Euphrate.

II. L'Asie entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. On y peut distinguer quatre provinces : 1re la Colchide, le fleuve *Phasis* et le mont *Caucase;* 2e l'Ibérie; 3e l'Albanie : ces deux dernières font maintenant partie de la Géorgie; 4e la grande Arménie : elle est séparée de la petite par l'Euphrate, de la Mésopotamie par le mont *Taurus*, et de l'Assyrie par le mont *Niphate;* ses villes sont, *Artaxate* et *Tigranocerte :* le fleuve *Araxe* la traverse.

III. L'Asie mineure. Elle peut se diviser en quatre ou cinq parties, selon la différente situation de ses provinces;

1re *Au septentrion*, sur le bord du Pont-Euxin, le Pont, sous différents noms; les villes sont, *Trapezus:* assez près de là sont les peuples appelés *Chalybes* ou *Chaldæi*; *Themiscyra*, ville située sur le fleuve *Ther-*

modoon, et célèbre par la demeure des Amazones; LA PAPHLAGONIE; LA BITHYNIE, vil. *Nicée*, *Pruse*, *Nicomédie*, *Chalcédoine*, vis-à-vis de Constantinople, *Héraclée* ;

2e *A l'occident*, en descendant le long de la mer Égée; LA MYSIE, qui est double : LA PETITE, où sont *Cyzique*, *Lampsaque*, *Parium*, *Abydos*, vis-à-vis de *Sestos*, dont elle n'est séparée que par le détroit des Dardanelles; *Dardanum*, *Sigeum*, *Ilion* ou *Troie*, et, presque vis-à-vis, la petite île de *Ténédos;* les rivières sont *l'Æsèpe*, *le Granique*, *le Simoïs;* le mont *Ida :* cette région est quelquefois appelée aussi LA PETITE PHRYGIE, dont *la Troade* fait partie; LA GRANDE MYSIE, vil. *Antandre*, *Trajanopolis*, *Adramyttium*, *Pergame.* Vis-à-vis de cette Mysie est l'île de LESBOS, dont les villes sont *Methymna*, patrie du célèbre Arion, et *Mytilène*, qui a donné à l'île le nom de *Mételin.*

L'ÉOLIE. *Élée*, *Cume*, *Phocée.*

L'IONIE. *Smyrne*, *Clazomène*, *Teos*, *Lebedus*, *Colophon*, *Éphèse*, *Priène*, *Milet.*

LA CARIE. *Laodicée*, *Antioche*, *Magnésie*, *Alabanda;* le fleuve *Méandre.*

LA DORIDE. *Halicarnasse*, *Cnidus.* Vis-à-vis de ces quatre dernières contrées sont les îles CHIOS, SAMOS, PATHMOS, COS; et plus bas, au midi, RHODES;

3e. *Au midi*, le long de le mer Méditerranée :

LA LYCIE, vil. *Telmessus*, *Patara;* riv. *Xanthus.* C'est ici que commence le mont *Taurus*, qui parcourt toute l'Asie dans sa longueur, et prend differents noms, selon les differents pays où il passe.

La Pamphylie. *Perga*, *Aspendus*, *Sida.*

La Cilicie. *Séleucie*, *Corycium*, *Tarse*, sur la riv. *Cydnus.* Vis-à-vis de la Cilicie est l'île de *Chypre*, vil. *Salamis*, *Amathus*, *Paphos;*

4e *Le long de l'Euphrate*, en remontant vers le nord :

La Petite Arménie. *Comane*[1], *Arabisse*, *Mélitène*, *Satala;* riv. *Mélas*, qui se jette dans l'Euphrate;

5e *Au milieu des terres :*

La Cappadoce. *Néocésarée*, *Comana Pontica*, *Sébastia*, *Sébastopolis*, *Diocésarée*, *Césarée*, autrement *Mazaca*, *Tyane.*

La Lycaonie et l'Isaurie. *Iconium*, *Isauria.*

La Pisidie. *Séleucie* et *Antioche* de Pisidie.

La Lydie; vil. *Thyatira*, *Sardes*, *Philadelphie;* riv. *Caystrus* et *Hermus*, où se jette le *Pactole;* mont. *Sipyle* et *Tmolus.*

La grande Phrygie *Synnada*, *Apamée.*

IV. La Syrie, maintenant *la Sourie*, appelée sous les empereurs romains l'*Orient*, dont les principales provinces sont :

1re La Palestine. Ce nom est quelquefois donné à toute la Judée. Vil. *Jérusalem*, *Samarie*, *Césarée de Palestine;* riv. *le Jourdain.* On appelle aussi *Palestine* la contrée du pays de Chanaan qui s'étendait le long de la mer Mediterranée, dont les principales villes étaient *Gaza*, *Ascalon*, *Azoth*, *Accaron* et *Geth;*

2e La Phénicie, vil. *Ptolémaïde*, *Tyr*, *Sidon*, *Béryte;* mont. *Liban* et *anti-Liban ;*

3e La Syrie proprement dite, ou l'Antiochène; vil. *Antioche*, *Apamée*, *Laodicée*, *Séleucie;*

[1] Je ne vois point de *Comana* dans la petite Arménie. — L.

4e La Commagène, vil. *Samosate;*

5e La Célésyrie, vil. *Zeugma*, *Thapsacus*, *Palmyre*, *Damas.*

V. L'Arabie pétrée, vil. *Petra*, *Bostra;* mont. *Casius;* déserte, heureuse.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

Ce troisième livre renfermera l'histoire de l'empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone, du royaume des Mèdes et de celui des Lydiens.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER EMPIRE DES ASSYRIENS.

§ I. *Durée de cet empire.*

L'empire des Assyriens a été sans contredit l'un des plus puissants empires du monde. Les auteurs se partagent en deux sentiments principaux sur le temps qu'il a subsisté. Les uns, comme Diodore de Sicile, lui donnent quatorze cents ans de durée; les autres ne lui en donnent que cinq cent vingt, et c'est ce que pense Hérodote. L'affaiblissement, et peut-être même l'interruption du pouvoir dans ce vaste empire, ont pu donner lieu à cette différence de sentiments; ce qui semble pouvoir aussi en quelque sorte les concilier.

L'histoire de ces temps reculés est si obscure, les monuments qui nous l'ont conservée si opposés entre eux, les systèmes des [1] modernes sur cette matière si différents les uns des autres, qu'il est difficile de donner aucun sentiment comme certain et incontestable. Au defaut de la certitude, je crois qu'un lecteur raisonnable peut se contenter de la vraisemblance; et il me semble qu'on ne peut guère se tromper en donnant à l'empire des Assyriens la même antiquité qu'à la ville de Babylone, qui en était la capitale. Or, l'Écriture sainte nous apprend que celle-ci fut bâtie par Nemrod, qui fut certainement un grand conquérant, et, selon toutes les apparences, le premier et le plus ancien de tous ceux qui ont ambitionné ce nom.

Porphyr. apud Simplic. in [Aristot.] l. 2, de cœlo. [Pag. 123, lin. 18 ed. Ald.]

Les Babyloniens, comme Callisthène, philosophe de la suite d'Alexandre, l'écrivit à Aristote, comptaient au moins 1903 ans d'antiquité lorsque ce prince entra triomphant dans Babylone; ce qui fait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire, 115 ans après le deluge. Ce calcul, à peu d'années près, revient au temps où nous croyons que Nemrod en jeta les fondements. Ce témoignage de Callisthène, dont il n'est point parlé ailleurs, paraît suspect à quelques savants; mais sa conformité avec l'Écriture doit le rendre respectable [2].

[1] Ceux qui voudront approfondir cette matière pourront lire les dissertations de M. l'abbé Banier et de M. Fréret sur l'empire des Assyriens, dans les mémoires de l'académie des Belles-Lettres, les premières, t. III, et les autres, t. V; et ce qu'a écrit sur ce sujet le P. Tournemine, dans son édition de Ménochius.

[2] Dans un mémoire sur les observations de Callisthène, M. Larcher en rejette entièrement l'authenticité, d'après les mêmes arguments qui avaient déja servi à Marsham, Dodwell, Stanley, le Clerc, etc. (V. *Mémoir. de la Classe d'Hist. de l'Institut.* t. IV, p. 458, suiv.) — L.

C'est sur ces conjectures que je crois pouvoir donner Nemrod pour fondateur au premier empire des Assyriens, qui subsista avec plus ou moins d'éclat et d'étendue [1] pendant plus de 1450 ans, depuis lui jusqu'à Sardanapale, qui en fut le dernier roi, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 1800 jusqu'à l'an 3257.

§ II. *Rois d'Assyrie. Nemrod ou Bélus, Ninus, Sémiramis. Description de Babylone. Ninyas...... Phul, Sardanapale.*

Nemrod. C'est le même que Bélus [2], qui fut depuis honoré sous ce nom comme une divinité. An. M. 1800 Av. J.C. 2204

Il était fils de Chus, petit-fils de Cham, et arrière-petit-fils de Noé. *C'était*, dit l'Écriture sainte, *un violent chasseur devant le Seigneur*. Il avait deux vues en s'appliquant à ce pénible et dangereux exercice : la première était de s'attirer l'affection des peuples, qu'il Gen. ch. 10.

[1] Je m'éloigne ici du sentiment d'Ussérius, mon guide ordinaire, pour ce qui regarde la durée de l'empire des Assyriens, qu'il suppose, avec Hérodote, n'être que de 520 ans; mais je tire de lui les dates du temps où Nemrod a vécu, et de celui où Sardanapale est mort.

= La durée de l'empire d'Assyrie, ainsi que les époques de son origine et de sa fin, forment la difficulté la plus considérable de l'histoire ancienne. Cette difficulté tient en grande partie au dissentiment des deux principaux auteurs de qui nous tenons les documents relatifs à ce point obscur, Hérodote et Ctésias; le premier ne donne que 520 ans de durée à l'empire d'Assyrie; et Ctésias évalue la durée de cet empire à 1306, jusqu'au règne d'Artaxerxès. Parmi les chronologistes, les uns ont suivi Hérodote, les autres Ctésias; chacun d'eux a voulu rattacher à son système tout ce qui pourrait lui donner de la force; d'autres, avec plus de raison, ont tâché de combiner les récits des deux historiens : il en est résulté une multitude de systèmes plus ou moins différents; il est à-peu-près inoui que deux chronologistes aient eu précisément la même opinion sur ce point.

Dans la chronologie de l'empire d'Assyrie, tout est incertain jusqu'à l'ère de Nabonassar.— L.

[2] Bélus ou Baal, signifie *maître*.

délivrait et de la crainte et de l'attaque des bêtes farouches; la seconde, d'exercer à la chasse beaucoup de jeunes gens, de les endurcir au travail, de les accoutumer à une espèce de discipline et d'obéissance, de les former à l'usage des armes, et de faire servir à des desseins plus sérieux que la chasse des hommes qu'il aurait aguerris sous ce prétexte, et qui seraient accoutumés à ses ordres.

L'histoire ancienne a conservé quelques vestiges de cet artifice de Nemrod, qu'elle a confondu avec Ninus son fils; car Diodore en parle en ces termes : « Ninus, « le plus ancien des rois d'Assyrie dont il soit parlé « dans l'histoire, a fait de grandes choses. Étant natu- « rellement belliqueux et zelé pour la gloire, qui est le « fruit de la vertu, il arma un nombre considerable de « jeunes gens robustes et courageux comme lui, les « forma long-temps par de durs et pénibles exercices, « et par là les accoutuma à supporter avec patience les « fatigues de la guerre, et à en affronter les dangers « avec courage et intrépidité. »

Lib. 2, p. 90.

Ibid.

Ce qu'ajoute Diodore, que Ninus fit alliance avec le roi des Arabes en unissant ses troupes aux siennes, est un reste de l'ancienne tradition, qui nous apprend que les enfants de Chus, et par conséquent frères de Nemrod, s'établirent tous dans l'Arabie, le long du golfe Persique, depuis Hévila jusqu'à l'Océan, et qu'ils étaient assez ses voisins pour le secourir et en être secourus; et ce que le même historien dit de Ninus, qu'il fut le premier roi des Assyriens, répond précisément à ce que dit l'Écriture, de Nemrod, qu'*il commença à être puissant sur la terre;* c'est-à-dire, qu'il s'y établit, qu'il y bâtit des villes, qu'il subjugua

ses voisins les plus proches, qu'il réunit ces différents peuples sous une même autorité par des lois communes et par une même police, et qu'il en forma un état qui, pour ces premiers temps, était d'une étendue assez considérable, quoique bornée aux rives de l'Euphrate et du Tigre; et qui, dans les siècles suivants, sut prendre peu-à-peu de nouveaux accroissements, et vint à bout de pousser fort loin ses conquêtes.

La ville capitale de ce royaume, dit l'Écriture, *fut Babylone.* Les historiens profanes attribuent presque tous à Sémiramis la fondation de Babylone [1] : d'autres la donnent à Bélus. Il est visible que les uns et les autres se trompent, s'il est question du premier fondateur de cette ville; car elle ne doit son commencement ni à Sémiramis, ni à Nemrod, mais à la folle vanité de ceux dont l'Écriture dit qu'ils voulurent bâtir une tour et une ville qui rendissent leur mémoire immortelle. Gen. 10, 10. Gen. 11, 4.

Josèphe rapporte, sur le témoignage d'une sibylle qui doit être fort ancienne, et dont on ne peut attribuer les fictions au zèle imprudent de quelques chrétiens, que des tourbillons et des vents impétueux envoyés par les dieux renversèrent la tour. Si cela était, la témérité de Nemrod serait encore plus grande, d'avoir rebâti une ville et une tour que Dieu même aurait renversées avec de si grandes marques de sa colère. Mais l'Écriture ne dit rien de tel; et il y a bien de l'apparence que l'ouvrage demeura où il en etait, lorsque Dieu le fit cesser par la division des langues, et que la tour consacrée à Bélus, dont Hérodote fait la description, Hist.[Antiq.] Jud. lib. 1. cap. 4. [§ 3.] Lib. 1, cap. 181.

[1] « Semiramis eam condiderat, vel, ut plerique tradidère, Belus, cujus regia ostenditur. » (Q. Curt., lib. V, cap. 1.)

était celle que les enfants des hommes avaient prétendu élever jusqu'aux nues.

Il est encore vraisemblable que, ce ridicule dessein ayant été déconcerté par un prodige inouï dont Dieu seul pouvait être l'auteur, tout le monde d'abord abandonna un lieu qui lui avait déplu, et que Nemrod fut le premier qui l'environna de murailles, y établit ses amis et ses confédérés, et se soumit tous les environs, commençant par là son empire; mais ne l'y bornant pas : *fuit principium regni ejus Babylon.* Les autres villes que nomme ici l'Écriture étaient dans la terre de Sennaar, qui est certainement la province dont Babylone devint la métropole.

De ce pays, il passa dans celui qui est appelé *Assyrie*,
Gen. 10. 11. et il y bâtit Ninive : *de terra illa egressus est Assur, et ædificavit Niniven.* C'est le sens que plusieurs savants donnent au mot d'*Assur*, en le regardant comme celui d'une province, et non comme celui du premier homme qui l'avait occupée, comme s'il y avait, *egressus est in Assur, in Assyriam;* et ce sens paraît le plus naturel pour plusieurs raisons qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Le pays d'Assyrie est marqué dans un prophète par ce caractère particulier, d'être la terre
Mich. - 56. de Nemrod : *et pascent terram Assur in gladio, et terram Nemrod in lanceis ejus : et liberabit ab Assur, quum venerit in terram nostram.* Il tirait son nom d'Assur, fils de Sem, qui sans doute s'y était établi avec sa famille, et qui en fut apparemment chassé, ou assujetti par l'usurpateur Nemrod.

Gen. 10, v. 11. 12. Diod. lib. 2, p. 90. Celui-ci, s'étant emparé des provinces d'Assur, ne les ravagea pas en tyran, mais les remplit de villes, et se fit aimer de ses nouveaux sujets avec autant de

passion que des anciens; en sorte que les historiens, qui n'ont pas assez approfondi ce point, ont cru qu'il s'etait servi des Assyriens pour se soumettre les Babyloniens. Il bâtit entre autres une ville superbe, qu'il appela *Ninive*, du nom de son fils Ninus, pour immortaliser par là sa mémoire. Ce fils, à son tour, plein de vénération pour son père, voulut que ceux qui l'avaient eu pour roi l'adorassent comme leur seigneur, et portassent les autres peuples à lui rendre le même culte; car il paraît certain que Nemrod est le fameux Belus des Babyloniens, le plus ancien roi que les peuples aient adoré pour ses grandes actions, et qui ait montré aux autres hommes le chemin à cette sorte d'immortalité qu'ils s'imaginent que les qualités humaines peuvent donner.

Je me réserve à parler de la grandeur et de la puissance des villes de Babylone et de Ninive sous les rois auxquels les auteurs profanes en attribuent l'établissement, parce que l'Écriture n'en dit presque rien. Ce silence, dont notre curiosité a peine à s'accommoder, peut devenir fort instructif pour notre piété. L'Écriture a placé exprès Nemrod et Abraham fort près l'un de l'autre, quoiqu'ils soient assez éloignés par rapport au temps où ils ont vécu, afin que nous vissions dans le premier ce que les hommes admirent et ce qu'ils souhaitent; et dans le second, ce que Dieu approuve, et ce qu'il juge digne de sa complaisance et de son amour. [1] Ces deux hommes si différents sont les deux premiers citoyens de deux cités opposées, fondées par

[1] « Fecerunt civitates duas amores duo : terrenam scilicet amor suî usque ad contemptum Dei; cœlestem verò amor Dei usque ad contemptum suî. » (S.-Aug. *de Civ. Dei*, lib. XIV, cap. 28.)

des amours contraires, dont l'un est l'amour de soi-même et des biens temporels, porté jusqu'au mépris de Dieu; et l'autre est l'amour de Dieu, porté jusqu'au mépris de soi-même.

Ninus. J'ai déja remarqué que la plupart des auteurs profanes le regardent comme le premier fondateur de l'empire des Assyriens, et, par cette raison, lui attribuent une grande partie des actions de Nemrod, ou Belus son père.

Dans le dessein qu'il avait de porter au loin ses conquêtes, il commença par se préparer des troupes et des officiers capables de seconder ses desseins. Soutenu du puissant secours des Arabes ses voisins, il se mit en campagne, et, dans l'espace de dix-sept ans, fit la conquête d'une infinité de pays depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et la Bactriane, qu'il n'osa pas encore attaquer.

Diod. l. 2, pag. 90-95.

A son retour, avant d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulut immortaliser son nom par l'établissement d'une ville qui répondît à la grandeur de sa puissance : il l'appela *Ninive*, et la bâtit sur le bord oriental du [1] Tigre. Peut-être ne fit-il qu'achever l'ouvrage que son père avait commencé. Son dessein, dit Diodore, fut de rendre Ninive la plus grande et la plus célèbre ville du monde, et d'ôter à ceux qui viendraient après lui l'espérance et le moyen d'en bâtir jamais une pareille. Elle avait cent cinquante stades (sept lieues et demie) de longueur, sur quatre-vingt-dix stades (quatre lieues et demie) de largeur; et par conséquent elle faisait un carré long. Elle avait de circuit quatre cent quatre-vingts stades, qui font vingt-

[1] Diodore dit que ce fut sur le bord de l'Euphrate, et en parle ainsi en plusieurs endroits; mais il se trompe.

quatre lieues. De là vient que dans Jonas il est dit que *Ninive était une grande ville qui avait trois jours de chemin*, ce qui peut s'entendre de son circuit [1]. Les murs avaient cent pieds de hauteur, et une épaisseur si considérable, qu'on pouvait y conduire à l'aise trois chars de front. Ils étaient revêtus et fortifiés de quinze cents tours, hautes de deux cents pieds. Jon. 3, 3.

Après avoir achevé ce grand ouvrage, il reprit son expédition contre les Bactriens. Son armée, au rapport de Ctésias, était de [2] dix-sept cent mille hommes de pied, de deux cent mille chevaux, et de près de seize mille chariots armés de faux. Diodore ajoute que cela ne doit pas paraître incroyable, puisque, pour ne point parler des armées innombrables de Darius et de Xerxès, sous Denys-le-Tyran, la seule ville de Syracuse mettait sur pied six-vingt mille hommes d'infanterie et douze mille de cavalerie [3], sans compter quatre cents vais-

[1] Il est difficile de croire qu'il n'y ait pas de l'exagération dans ce que dit ici Diodore de l'étendue de Ninive. C'est ce qui a porté plusieurs savants à diminuer l'évaluation du stade de près de la moitié, en mettant quinze stades pour le mille romain, au lieu qu'on n'en met ordinairement que huit.

= Il est à-peu-près reconnu que cette mesure est exprimée dans le petit stade de 400,000 à la circonférence du globe, dont l'usage paraît avoir été répandu anciennement, dans la plus grande partie de l'Asie. Il équivaut à 111 mètres environ.

D'après ce module, Ninive avait 16,700 mèt. de long (3 lieues), 10,000 mèt. de large (moins de 2 lieues) et 53,300 mèt. de tour (moins de 10 lieues). Ces dimensions n'ont plus rien d'exorbitant, si l'on songe à la grande étendue qu'ont encore les villes en Orient, dont les maisons sont basses, et qui renferment d'ailleurs des jardins très-nombreux et très-vastes. — L.

[2] Il paraît ici de l'exagération : j'en parlerai dans la suite. = C'est là le commencement des récits fabuleux de Ctésias. — L.

[3] Quoique Diodore, en cet endroit, (II, § 5) ne parle que de la *seule* ville de Syracuse, il est certain cependant que ces levées considérables comprenaient non-seulement les Syracusains, mais encore tous leurs alliés. (Diod. Sic. XIV, § 47.) — L.

seaux bien équipés ; et que, peu de temps avant Annibal, l'Italie, en comptant les citoyens et les alliés, pouvait armer près d'un million d'hommes. Ninus se rendit maître d'un grand nombre de villes, et enfin s'attacha au siége de Bactre, capitale du pays. Il y aurait peut-être vu échouer tous ses efforts, sans le secours et l'industrie de Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers, laquelle était d'un courage extraordinaire, et n'avait rien de la faiblesse de son sexe. Elle était née à Ascalon, ville de Syrie. Je ne crois pas devoir rapporter ici ce que Diodore raconte de sa naissance et de la manière miraculeuse dont elle fut nourrie par des colombes, cet historien même regardant tout ce récit comme fabuleux. Sémiramis fournit à Ninus le moyen d'attaquer et de prendre la citadelle, et par là de se rendre maître de la ville, où il trouva des trésors immenses. Le mari de Sémiramis s'étant donné la mort à lui-même pour prévenir l'effet des terribles menaces du roi, qui avait conçu une violente passion pour sa femme, Ninus l'épousa.

De retour à Ninive, il en eut un fils, qu'il nomma Ninyas. Bientôt après il mourut, et laissa à la reine le gouvernement du royaume. Elle lui eleva un superbe tombeau, qui subsista encore long-temps après la ruine de Ninive.

Je ne trouve nulle vraisemblance à ce que disent quelques auteurs de la manière dont Sémiramis monta sur le trône. Si on les en croit, sûre des grands de l'état, que ses bienfaits ou ses promesses lui avaient attachés, elle supplia son mari, avec les plus vives instances, de vouloir bien lui confier pour cinq jours la puissance souveraine. Il se rendit à ses prières, et

Plut. Moral. [p. 753.]

toutes les provinces de l'empire eurent ordre d'obéir à Semiramis. On n'exécuta cet ordre que trop exactement pour l'infortuné Ninus, qui fut mis à mort ou sur-le-champ même, ou après quelques années de prison.

Sémiramis. Cette princesse ne songeait qu'à immortaliser son nom, et à couvrir la bassesse de sa naissance par la grandeur de ses entreprises [1]. Elle se proposa de surpasser en magnificence ses prédécesseurs, et [2] bâtit Babylone, ayant employé à la construction de cette ville superbe deux millions d'hommes qu'elle ramassa de toutes les parties de son vaste empire. Quelques-uns de ses successeurs s'appliquèrent encore à orner et à embellir cette ville par de nouveaux ouvrages. Je les réunirai tous ici, pour en donner d'abord une idée plus juste et plus suivie. Diod. lib. 2, pag 95.

Les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse, sont les murailles de la ville; les quais et le pont; le lac, les digues et les canaux faits pour la décharge du fleuve; les palais et les jardins suspendus; enfin, le temple de Bel : ouvrages d'une magnificence qu'on a peine à comprendre. M. Prideaux a traité cette matière avec beaucoup d'étendue et d'érudition : je n'ai presque fait ici que le copier ou l'abréger.

I. *Les murailles.*

Babylone était située dans une plaine dont le terroir

[1] Il est fort douteux que Sémiramis ait eu la pensée que Rollin lui prête : je n'en trouve aucune trace, pas même dans Diodore qu'il cite en marge. — L.

[2] On ne doit pas être surpris de voir que la fondation d'une même ville soit attribuée à différentes personnes. C'est un langage assez commun, même dans les auteurs profanes, de dire qu'un prince a bâti une ville, soit qu'il l'ait fondée le premier, soit qu'il l'ait embellie et augmentée.

Herod. l. 1, c. 178-180. Diod. lib. 2, pag. 95-96. Q. Curt. lib. 5, c. 1.

était extrêmement gras et fertile. Ses murailles étaient d'une grandeur prodigieuse ; elles avaient cinquante coudées d'épaisseur, qui font douze toises et demie [1] ; deux cents de hauteur, qui font cinquante toises ; et quatre [2] cent quatre-vingts stades de circuit, qui font vingt-quatre lieues. Elles formaient un carré parfait, dont chaque côté était de six-vingts stades, c'est-à-dire de six lieues ; elles étaient toutes bâties de larges briques, cimentées de bitume, liqueur épaisse et glutineuse qui sort de terre dans ce pays-là, qui lie plus

[1] Diodore dit simplement, d'après Ctésias, que 6 chars pouvaient y marcher de front. Strabon ne donne aux murs que 32 pieds d'épaisseur, de même que Quinte-Curce ; il dit que 2 chars (et non pas 6 comme Ctésias) pouvaient y courir en sens contraire. Les 32 pieds, en mesures grecques, que les historiens d'Alexandre ont pu employer en cet endroit, vaudraient environ 10 mètres. Il n'y a rien là d'invraisemblable. — L.

[2] Je rapporte les choses telles que je les trouve dans les auteurs anciens, et M. Prideaux le fait comme moi ; mais je ne laisse pas de croire qu'il y a beaucoup à rabattre de l'étendue immense qu'ils donnent à Babylone, aussi-bien qu'à Ninive.

= Dans le petit stade d'Aristote de 400,000 à la circonférence du globe, la circonférence de Babylone est de 53,300 mètres (moins de 10 lieues.)

Quant à la hauteur des murs, les auteurs varient beaucoup : Hérodote la fait de 200 coudées (I, § 178), ce qui revient aux 50 orgies de Ctésias (ap. Diod. Sic. I, § 7) ; Quinte-Curce la porte à 100 coudées (V, I, 25), de même que Philostrate (*Vit. Apoll. Tyan.* I, § 25) ; enfin, les historiens d'Alexandre (ap. Diod. l. l.) suivis par Strabon (XVI, p. 738) et Philon de Byzance (*de sept. orb. miracul.*, p. 15. ed. Leon. Allat.), donnent à ces murs seulement 50 coudées de haut.

Ces nombres étant doubles les uns des autres (50, 100, 200), ne peuvent provenir que d'une confusion de mesure, faites par les historiens que les noms auront trompés. (Voy. *ma note sur la Trad. de* Strab., t. V, p. 161, 162) : si l'on s'en rapporte aux historiens d'Alexandre, les 50 coudées valent, en mesures grecques, 23 mètres ou 71 pieds ; en coudées du stade de 500 au degré, elles vaudraient 27 mètres ou 83 pieds : et ces deux mesures sont renfermées dans les limites de la vraisemblance, tandis qu'il est absurde de dire que les murs de Babylone avaient 50 toises de haut, c'est-à-dire 80 pieds de plus que les tours de Notre-Dame à Paris. (V. Gossellin, *Mém. sur les systèmes métriques*, dans le t. V de la *Trad. de* Strab., p. 575.) — L.

fortement que le mortier, et qui devient beaucoup plus dure que la brique ou la pierre à laquelle elle sert de ciment.

Ces murailles étaient entourées d'un vaste fossé rempli d'eau et revêtu de briques des deux côtés. La terre qu'on en avait tirée en le creusant avait été employée à faire les briques dont les murailles étaient construites.

Chaque côté de ce grand carré avait vingt-cinq portes d'airain massif, ce qui en tout en faisait cent. D'où vient que, lorsque Dieu promit à Cyrus la conquête de Babylone, il lui dit : *Je marcherai devant vous, et je romprai les portes d'airain.* Entre ces portes, et aux angles de chaque carré, il y avait plusieurs tours, élevées de dix pieds plus haut que les murailles. Isai. 45, 2.

Des vingt-cinq portes de chaque côté du carré partaient autant de rues qui aboutissaient aux portes du côté opposé : de sorte qu'il y avait en tout cinquante rues, qui se coupaient à angles droits. Elles etaient bordées de maisons qui avaient trois ou quatre étages, et dont le devant était orné de toutes sortes d'embellissements. Ces maisons n'étaient point contiguës, ayant de chaque côté un vide qui les séparait les unes des autres; et on avait laissé aussi une grande distance entre elles et les murs de la ville. Ainsi Babylone était plus grande en apparence qu'en réalité, près de la moitié de la ville étant occupée par des jardins et par des terres qu'on labourait et qu'on ensemençait, comme nous l'apprend Quinte-Curce. Q. Curt. l. 1, cap. 1.

II. *Quais et pont.*

Une branche de l'Euphrate traversait cette grande

Herod. l. 1, c. 180 et 186. Diod. lib. 2, p. 96.

ville du nord au midi. On bâtit de chaque côté de la rivière, pour lui servir de quais, une grande muraille de brique et de bitume, de la même épaisseur que les murs de la ville : on y mit des portes d'airain vis-à-vis de toutes les rues qui coupaient le fleuve, avec des descentes qui y conduisaient, et dont les habitants avaient accoutumé de se servir pour passer en bateau d'un bord à l'autre, n'ayant pas d'autre passage sur le fleuve avant que le pont eût été construit. Ces portes étaient ouvertes pendant le jour, mais la nuit on les tenait fermées.

Le pont ne le cédait pour la beauté à aucun des autres ouvrages. Il avait un [1] stade, c'est-à-dire cent quatre toises de long sur trente pieds de large. Les arches étaient bâties de grosses pierres qu'on avait liées ensemble avec des chaînes de fer et du plomb fondu. Lorsqu'il s'etait agi de le construire, on avait détourné le fleuve, et mis son lit à sec, pour d'autres raisons encore, comme je le dirai bientôt ; et, comme tout était préparé de loin, le pont fut construit pendant cet intervalle, aussi-bien que les quais dont j'ai parlé.

III. *Lac, digues, canaux faits pour la décharge du fleuve.*

Strab. l. 16, pag. 740. Plin. lib. 5, cap. 26.

Ces travaux, objets de l'admiration des plus habiles connaisseurs, avaient encore plus d'utilité que de magnificence. A l'approche de l'été, le soleil venant à fondre les neiges des montagnes d'Arménie, il en naît une grande crue d'eaux dans les mois de juin, juillet et août, qui, se jetant dans l'Euphrate, lui font franchir ses

[1] Diodore dit que ce pont avait cinq stades de longueur, ce qui fait un quart de lieue : mais cela ne peut être, puisque l'Euphrate n'avait qu'un stade de largeur selon Strabon. (Liv. 16, pag. 738.)

bords dans cette saison, de la même manière que le Nil se deborde en Égypte. Comme la ville et le pays en souffraient beaucoup de dommage, pour y remédier on fit tirer fort haut au-dessus de la ville deux canaux artificiels, pour détourner dans le Tigre ces eaux débordées, avant qu'elles fussent parvenues à Babylone. Abyd. apud Euseb. Præp. ev. l. 9.

Afin que le pays fût encore plus en sûreté contre les inondations, on fit construire une prodigieuse digue de brique cimentée de bitume des deux côtés du fleuve, pour le retenir dans son lit, laquelle s'etendait depuis la tête des canaux artificiels jusqu'à la ville, et un peu au-dessous. Abyd. ibid. Herod. l. 1, cap. 185.

Pour faciliter la construction de la plupart des ouvrages dont nous avons parlé, il avait fallu détourner le cours de la rivière. On avait pour cela creusé, à l'occident de Babylone, un grand lac, qui, selon Hérodote, avait quatre cent vingt stades en carre [1], c'est-à-dire vingt et une lieues, et trente-cinq pieds de profondeur, ou, selon Mégasthène, soixante-quinze pieds. Le fleuve fut conduit tout entier dans ce vaste lac par un canal qu'on avait coupé à son bord occidental; et lorsque tous les ouvrages furent finis, on le fit rentrer dans son lit ordinaire. Cependant, de peur que l'Euphrate, dans le temps de ses crues, n'inondât la ville par les portes qui y conduisaient, on conserva le lac avec son canal. L'eau qui y était conduite et reçue dans le temps des débordements y était conservée comme dans un réservoir commun, d'où on la tirait, par le moyen des ecluses, dans les temps convenables pour arroser les terres voisines. Ce lac servait donc en même temps à défendre

[1] En petits stades, 46,000 mèt., un peu plus de 8 lieues. — L.

le pays contre les inondations et à le fertiliser. Je rapporte ce qu'ont dit les anciens des merveilles de Babylone ; mais il y en a que j'ai de la peine à concevoir ; et de ce nombre est la vaste étendue du lac que je viens de décrire.

Bérose, Mégasthène et Abydène, cités par Josèphe et par Eusèbe, font Nabuchodonosor auteur de presque tous ces ouvrages ; mais Hérodote attribue le pont, les deux quais de la rivière et le lac, à Nitocris, belle-fille de ce monarque. Peut-être que Nitocris mit la dernière main à ce que son beau-père avait laissé imparfait à sa mort ; ce qui lui a valu chez cet historien l'honneur de toute l'entreprise.

IV. *Palais. Jardins suspendus.*

Diod. l. 2, p. 96 et 97.

Aux deux extrémités du pont il y avait deux palais qui communiquaient ensemble par une voûte, qu'on avait construite sous le lit du fleuve pendant qu'il était à sec. Le vieux palais des rois de Babylone, situé au côté oriental du fleuve, avait trente stades de circuit, c'est-à-dire une lieue et demie. Tout près de là était le temple de Bel, dont nous parlerons bientôt. Le nouveau palais, situé vis-à-vis de l'autre, au côté occidental du fleuve, avait soixante stades [1] de circuit, qui font trois lieues. Il était environné d'une triple enceinte de murailles séparées l'une de l'autre par un espace assez considérable. Ces murailles, aussi-bien que celles de l'autre palais, étaient embellies d'une infinité de sculptures, qui représentaient au naturel toutes sortes d'animaux. On y voyait sur-tout une chasse où Semiramis,

[1] Une lieue un quart. — L.

de dessus son cheval, lançait un javelot contre un leopard, et où Ninus son mari perçait un lion.

Dans ce dernier palais étaient ces jardins suspendus, si renommés parmi les Grecs [1]. Ils formaient un carré dont chaque côté avait quatre cents pieds. Ils étaient élevés, et formaient plusieurs larges terrasses posées en forme d'amphithéâtre, dont la plus haute égalait la hauteur des murs de la ville. On montait d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix pieds. La masse entière était soutenue par de grandes voûtes bâties l'une sur l'autre, et fortifiée d'une muraille de vingt-deux pieds d'epaisseur, qui l'entourait de toutes parts. Sur le sommet de ces voûtes on avait pose de grandes pierres plates de seize pieds de long et de quatre de large. On avait mis par-dessus une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y avait deux rangs de briques lies fortement ensemble avec du mortier. Tout cela était couvert de plaques de plomb; et sur cette dernière couche était posee la terre du jardin. Ces plate-formes avaient été ainsi construites afin que l'humidité de la terre ne perçât point en bas, et ne s'ecoulât point au travers des voûtes. La terre qui y avait ete jetée était si profonde, que les plus grands arbres pouvaient y prendre racine. Aussi toutes les terrasses en etaient-elles couvertes, aussi-bien que de toutes sortes de plantes et de fleurs propres à embellir un lieu de plaisance. Sur la plus haute terrasse il y avait une pompe qui ne paraissait point, par le moyen de laquelle on tirait en haut l'eau de la rivière, et on en arrosait de là tout le jar-

Diod. II, pag. 98-99. Strab. l. 16, pag. 738. Curt. lib. 5, cap. 1.

[1] J'ai expliqué la construction de ces jardins, dans la *Traduction de Strabon* (t. V, p. 163). — L.

din. On avait ménagé, dans l'espace qui séparait les voûtes sur lesquelles était appuyé tout l'édifice, de grandes et magnifiques salles, qui étaient fort éclairées, et avaient une vue très-agréable.

Beros. apud Joseph. contr. Apian. l. 1, cap. 6.

Amytis, femme de Nabuchodonosor, ayant été élevée dans la Médie, dont Astyage son père était roi, s'était beaucoup plu aux montagnes et aux forêts de ce pays-là. Et comme elle souhaitait d'avoir à Babylone quelque chose de semblable, Nabuchodonosor, pour lui complaire, fit construire ce prodigieux édifice. Diodore dit à-peu-près la même chose, mais ne nomme point les personnes.

V. *Temple de Bel.*

Herod. l. 1, cap. 181. Diod. lib. 2, pag. 98. Strab. l. 16, pag. 738.

Un des grands ouvrage, qui fût à Babylone, était le temple de Bel. J'ai déja dit qu'il était situé près du vieux palais. Ce qu'il avait de plus remarquable, était une tour prodigieuse, qui était au centre de cet édifice, bâtie en carre, laquelle, selon Hérodote, avait un stade [1] de longueur sur autant de largeur, et, selon Strabon, un stade aussi de hauteur [2]. Elle consistait en huit tours bâties l'une sur l'autre, qui allaient toujours en diminuant; c'est pourquoi Strabon lui donne le nom de pyramide. On prétend et on démontre que cette tour surpassait beaucoup en hauteur la plus grande des pyramides d'Égypte [3]. C'est ce qui donne

[1] Ctésias dit *neuf* stades de haut, et *dix* de côté, ce qui est le comble de l'absurde. — L.

[2] Il existe à 1 $\frac{1}{3}$ lieue de Helleh, sur l'emplacement de Babylone, une pyramide quadrangulaire, à moitié ruinée, construite en briques crues, cimentées avec de l'asphalte. M. Macdonald Kinneir, qui l'a visitée en 1813, lui trouve 88 toises de côté.

On croit avec beaucoup de raison que c'est la tour dont parlent Hérodote et Strabon. — L.

[3] Je ne sais comment on le démontre; à moins qu'on ne prenne comme une démonstration la mesure de Ctésias : mais d'après Hérodote et Strabon, elle devait être égale à

un juste lieu de croire, comme Bochart l'assure, que c'est la même qui fut bâtie lors de la confusion des langues; d'autant plus que les auteurs profanes remarquent qu'elle fut toute bâtie de brique et de bitume, comme l'Écriture le dit de la tour de Babel. On y montait par des degrés qui allaient en tournant par le dehors, ce qui signifie peut-être une rampe douce prise dans l'épaisseur du mur, laquelle, tournoyant huit fois avant que d'arriver au sommet, formait une apparence de huit tours posées l'une sur l'autre. On y avait pratiqué plusieurs grandes chambres, avec des voûtes soutenues par des piliers.

Phaleg part. 1, l. 1, cap. 9.

Au sommet de la tour il y avait une espèce d'observatoire, par le secours duquel les Babyloniens s'étaient rendus habiles en astronomie plus qu'aucune autre nation, et y avaient fait en peu de temps les grands progrès que l'histoire leur attribue.

Mais cette tour était principalement destinée au culte du dieu Bel ou Baal; et à celui de plusieurs autres divinités. Il y avait, pour cette raison, plusieurs chapelles en différents endroits de la tour. Les richesses de ce temple en statues, tables, encensoirs, coupes et autres vases sacrés, le tout d'or massif, étaient immenses. Parmi ces statues il y en avait une de quarante pieds de haut, qui seule pesait mille talents babyloniens [1].

Le talent babylonien, selon Pollux, dans son *Onomasticon*, vaut 7000 dragmes attiques, et par consé-

la plus grande des pyramides qui avait aussi un stade de côté et de hauteur; et, par hauteur, les anciens entendent la longueur de l'*Apothème*, c'est-à-dire de la ligne abaissée perpendiculairement du sommet sur la base des faces. — L.

[1] Tout cela est fabuleux. — L.

quent un sixième plus que le talent attique, qui n'en vaut que 6000.

Selon le denombrement que fait Diodore des richesses renfermées dans ce temple, la somme totale est de 6300 talents d'or babyloniens [1].

Le sixième de 6300 est 1050. Par conséquent 6300 talents d'or babyloniens valent 7350 talents d'or attiques.

Or, 7350 talents attiques d'argent valent 22,050,000 liv.; c'est-à-dire vingt-deux millions cinquante mille livres.

Comme nous mettons pour les anciens la proportion de l'or à l'argent de dix à un, 7350 talents attiques d'or doivent valoir 220,500,000 liv., c'est-à-dire deux cent vingt millions cinq cent mille livres.

Herod. l. 1, cap. 183. Strab. l. 16, pag. 738. Arrian. l. 7, pag. 284.

Ce temple subsistait encore au temps de Xerxès. Ce prince, à son retour de son expédition contre la Grèce, le démolit entièrement après en avoir enlevé les trésors immenses. Alexandre, quand il fut revenu des Indes à Babylone, forma le dessein de le rebâtir : et d'abord il employa dix mille hommes pour nettoyer la place et en écarter les ruines; mais étant mort deux mois après, l'entreprise cessa.

Tels étaient les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse. Quelques-uns en sont attribués par les auteurs profanes à Sémiramis, dont il est temps que nous reprenions l'histoire.

Diod. lib. 2, p. 100-108.

Après qu'elle eut achevé tous ces grands ouvrages, elle crut devoir parcourir toutes les parties de son em-

[1] Le talent attique pesait 26 kilogrammes; le talent babylonien, 30 kilog. 54 : il s'agirait donc ici d'un poids d'or égal à 192,400 kilogr. ou environ 393,000 livres valant au moins 662 millions : ce qui est bien difficile à croire — L.

pire, et elle laissa par-tout des marques de sa magnificence par de superbes bâtiments qu'elle construisit, soit pour la commodité, soit pour l'ornement des villes, s'appliquant sur-tout à faire conduire de l'eau par des aqueducs dans les lieux qui en manquaient, et à rendre aisées les grandes routes en perçant des montagnes et comblant des vallées. Du temps de Diodore on voyait encore en plusieurs endroits des monuments qui portaient son nom [1].

Il paraît qu'elle avait une grande autorité sur les peuples, puisque sa présence seule était capable d'arrêter une sédition. Un jour, pendant qu'elle était à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avait quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur-le-champ, la tête à demi coiffée, et ne revint point que le trouble ne fût entièrement apaisé. On lui érigea une statue où elle paraissait dans cette même attitude et cet état négligé, qui ne l'avaient point empêchée de voler à son devoir. Val. Max. lib. 9, c. 3.

Non contente de la vaste étendue d'états que son mari lui avait laissés, elle fit la conquête d'une grande partie de l'Éthiopie. Pendant qu'elle était dans ce pays, elle eut la curiosité de visiter le temple de Jupiter-Ammon pour savoir de l'oracle quand sa vie finirait. Il lui fut répondu, si l'on en croit Diodore, que ce serait lorsque son fils Ninyas lui dresserait des embûches, et qu'après sa mort une partie de l'Asie lui rendrait des honneurs divins.

Sa grande et dernière expédition fut contre les Indes. Elle amassa dans cette vue des troupes innombrables de toutes les provinces de son empire : le ren-

[1] Entre autres les χώματα Σεμιράμιδος. Voyez sur les travaux de Sémiramis une note de ma *Traduct. de Strabon*. (t. 5, p. 156.) — L.

dez-vous fut à Bactre. Comme la force des Indiens consistait principalement dans le grand nombre d'eléphants qu'ils avaient, elle fit accommoder des chameaux en forme d'eléphants, dans l'esperance de tromper ainsi les ennemis. On dit que Persee, long-temps après, en fit autant contre les Romains; mais cet artifice ne leur réussit ni à l'un ni à l'autre. Le roi des Indes, ayant appris qu'elle approchait, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander qui elle était, et de quel droit, sans avoir reçu de lui aucune injure, elle venait de gaîte de cœur attaquer ses etats; et il ajoutait que son audace serait bientôt punie comme elle le meritait. *Dites à votre maître*, repondit-elle, *que dans peu je lui ferai savoir moi-même qui je suis.* Elle s'avance aussitôt vers le [1] fleuve qui donne son nom au pays. Elle avait fait préparer un grand nombre de barques. Le passage lui en fut long-temps disputé; mais après un sanglant combat elle mit les ennemis en fuite. Plus de mille barques de leur côte furent coulées à fond, et elle fit sur eux plus de cent mille prisonniers. Animée par cet heureux succès, elle avança aussitôt dans le pays, ayant laissé soixante mille hommes pour garder le pont de bateaux qu'elle avait fait construire. C'est ce que demandait le roi, qui exprès avait pris la fuite, afin de lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du pays. Quand il l'y crut assez avancée, il tourna face. Alors se donna un second combat, plus sanglant encore que le premier. Les faux éléphants ne soutinrent pas long-temps le choc des véritables : ceux-ci mirent l'armée en déroute, écrasant

[1] L'Indus.

tout ce qu'ils rencontraient. Sémiramis fit ce qu'elle put pour rallier et ranimer ses troupes, mais inutilement. Le roi, la voyant dans la mêlée, s'avança contre elle, et la blessa en deux endroits, mais sans que ces plaies fussent mortelles. La vîtesse de son cheval la déroba à la poursuite des ennemis. Comme on courait en foule vers le pont pour repasser le fleuve, le désordre et la confusion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de troupes. Quand elle eut mis en sûreté celles qui avaient pu se sauver, elle rompit le pont, et par là arrêta les ennemis, à qui le roi, pour obéir à un oracle, avait défendu de poursuivre plus loin Sémiramis et de passer le fleuve. Cette princesse, ayant fait à Bactre l'échange des prisonniers, retourna dans ses états, y ramenant à peine le tiers de son [1] armée. Elle est la seule, et Alexandre après elle, qui ait osé porter la guerre au-delà du fleuve Indus.

Je ne puis pas n'être point frappé d'une difficulté que l'on peut faire sur tout ce que j'ai rapporté d'extraordinaire de Ninus et de Sémiramis, qui paraît ne pouvoir guère convenir à des temps si proches du déluge : je veux dire cette multitude de troupes, cette nombreuse cavalerie, ces chars armés de faux, ces trésors immenses d'or et d'argent, qui sentent plus les temps postérieurs ; et il en faut dire autant de la ma-

[1] Cette armée, si l'on en croit Ctésias, était de trois millions d'hommes et de cinq cent mille chevaux sans compter les chameaux et les chars armés en guerre, dont le nombre était très-considérable. Je ne doute point qu'il n'y ait ici beaucoup d'exagération, ou faute dans les chiffres. = Walter Raleigh remarque à ce sujet qu'il n'y a aucun pays du monde qui pourrait entretenir une pareille multitude de soldats, quand même tous les hommes et toutes les bêtes pourraient se nourrir avec de l'herbe. (*Histor. of the World*, c. 12, § 2.) — L.

gnificence des bâtiments qui leur sont attribués. Il y a bien de l'apparence que les historiens grecs, qui sont venus tant de siècles après, trompés par la ressemblance des noms, par l'ignorance des dates, et par quelques rapports des événements, ont pu attribuer à des princes anciens ce qui appartenait aux rois postérieurs, et charger un seul des exploits et des entreprises qui doivent être partagés successivement entre plusieurs. Ainsi il peut y avoir eu deux Belus et deux Ninus. Le prémier Belus est Nemrod, comme je l'ai supposé, père de Ninus, qui a donné son nom à Ninive. Le second Bélus sera Bélus l'Assyrien, qu'Ussérius fait régner à Babylone l'an du monde 2682 et 1322 avant Jésus-Christ; et ce second Belus aura eu un fils appelé aussi Ninus. Mais je n'entre point dans ces sortes de discussions critiques.

Sémiramis, quelque temps après son retour, découvrit que son fils lui dressait des embûches, et qu'un de ses principaux officiers s'était offert à lui prêter son ministère. Elle se ressouvint alors de l'oracle de Jupiter-Ammon; et, avertie que la fin de sa course approchait, sans faire souffrir aucune peine à cet officier, qu'elle avait arrêté, elle abdiqua volontairement l'empire, remit le gouvernement entre les mains de son fils, et se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir bientôt des honneurs divins, comme l'oracle le lui avait promis : en effet, on dit qu'elle fut honorée par les Assyriens comme une divinité, sous la forme d'une colombe. Elle avait vécu soixante-deux ans, dont elle en avait régné quarante-deux.

Tom. 3, p. 343, etc. On peut voir dans les mémoires de l'académie des Belles-Lettres deux savantes dissertations sur l'empire

des Assyriens, et en particulier sur le règne et les actions de Sémiramis.

Ce que dit Justin de Sémiramis, qu'après la mort de son mari, n'osant ni remettre l'empire à son fils qui était encore trop jeune, ni s'en charger elle-même ouvertement, elle gouverna sous le nom et sous l'habit de Ninyas; et qu'après avoir régné de la sorte pendant plus de quarante ans, devenue passionnée pour son propre fils, elle voulut le porter au crime et en fut tuée : tout cela, dis-je, est tellement destitué de toute vraisemblance, que je croirais perdre le temps si j'entreprenais de le réfuter. Il faut pourtant avouer que presque tous les auteurs qui ont parle de Semiramis ne nous donnent pas une idee fort avantageuse de la pureté de ses mœurs. Lib. 1, c. 2.

Je ne sais si le règne éclatant de cette princesse n'a pas en partie engagé Platon à soutenir, dans ses livres de la République, que les femmes, aussi-bien que les hommes, doivent être admises au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres, au gouvernement des états; et, par une conséquence nécessaire, qu'on doit les appliquer aux mêmes exercices dont on fait usage par rapport aux hommes pour leur former le corps et l'esprit : il n'excepte pas même de ces exercices ceux où la coutume était de combattre entièrement nu, prétendant que les femmes seraient suffisamment vêtues et couvertes de leur vertu [1]. Lib. 5, de Rep. p. 451-457.

On est surpris avec raison de voir un philosophe, d'ailleurs si éclairé, renoncer si ouvertement aux maximes les plus communes et les plus naturelles de la

[1] Ἐπείπερ ἀρετὴν ἀντὶ ἱματίων ἀμφιέσονται.

modestie et de la pudeur, vertus qui font le principal ornement du sexe, et insister si fortement sur un principe auquel, pour le réfuter, il suffirait d'opposer la pratique constante de tous les siècles, et de presque tous les peuples de la terre.

De curâ rei famil. lib. 1, c. 3.

Aristote, plus habile en cela que Platon son maître, sans donner atteinte en aucune sorte au solide mérite et aux qualités essentielles du sexe, a marqué avec sagesse la différente destination de l'homme et de la femme par la différence des qualités du corps et de l'esprit que l'auteur même de la nature a mise entre eux, en donnant à l'un une force de corps et une intrépidité d'ame qui le mettent en état de porter les plus dures fatigues et d'affronter les plus grands dangers, et donnant à l'autre au contraire une complexion faible et délicate, accompagnée d'une douceur naturelle et d'une modeste timidité, qui la rendent plus propre à une vie sédentaire, et qui la portent à se renfermer dans l'intérieur de la maison et dans les soins d'une industrieuse et prudente économie.

De administ. domesticâ pag. 839.

Xénophon pense comme Aristote; et, pour relever les travaux de la femme qui se renferme dans l'enceinte de la maison, il la compare agréablement à l'abeille-mère, appelée ordinairement le roi des abeilles, qui seule gouverne toute la ruche et en a l'intendance, qui distribue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la construction des petites cellules, qui veille à la nourriture et à la subsistance de sa nombreuse famille, qui règle la quantité de miel destinée à cet usage, et qui, régulièrement dans les temps marqués, envoie en colonie au-dehors les nouveaux essaims pour décharger la ruche. Il remarque, comme Aristote, la

différence de constitution et d'inclinations que l'auteur de la nature a mise avec dessein dans l'homme et dans la femme, pour leur marquer ainsi à l'un et à l'autre leur destination particulière et les fonctions qui leur sont propres.

Ce partage, loin d'avilir et de dégrader la femme, l'élève et l'honore véritablement, en lui confiant une espèce d'empire et de gouvernement domestique, qui ne s'exerce que par la douceur, la raison, l'equite et le bon esprit; et en lui donnant lieu souvent de cacher et de mettre en sûreté les plus rares et les plus estimables qualités sous le precieux voile de la modestie et de l'obeissance. Car, il faut l'avouer de bonne foi, il s'est rencontré dans tous les temps et dans toutes les conditions des femmes qui, par un mérite solide, se sont élevées au-dessus de leur sexe, comme il y a eu une infinité d'hommes qui ont déshonoré le leur par leurs defauts : mais ce sont des cas particuliers, qui ne font point la règle, et qui ne doivent point prévaloir contre une destination fondee dans la nature et prescrite par le Créateur même.

NINYAS. Ce prince ne ressembla en rien à ceux dont il avait reçu la vie, et sur le trône desquels il était assis. Uniquement occupé de ses plaisirs, il se tenait toujours renfermé dans le palais, et se montrait rarement aux peuples. Pour les contenir dans le devoir, il avait toujours à Ninive un certain nombre de troupes réglées, que les différentes provinces de son empire lui fournissaient pour un an seulement, après quoi un pareil nombre d'autres troupes leur succédait aux mêmes conditions; et il mettait à leur tête un chef, de

Diod. lib. 2, cap. 108.

la fidélité duquel il était bien assuré. Il en usait ainsi pour ne point laisser le temps aux officiers de gagner le cœur des soldats, et de tramer des conspirations contre lui.

Ses successeurs, pendant trente générations, suivirent son exemple, et enchérirent encore sur sa nonchalance. Leur histoire est absolument inconnue, et il n'en reste point de traces.

An. M. 2092 Av. J.C. 1912 Du temps d'Abraham, l'Écriture parle d'Amraphel, roi de Sennaar, pays où était située Babylone, qui suivit avec deux autres princes Chodorlahomor, roi des Élamites, dont il était peut-être tributaire, dans la guerre que ce dernier porta contre cinq rois du pays de Chanaan.

An. M. 2513 Av. J.C. 1491 C'est sous le gouvernement de ces rois fainéants que Sésostris, roi d'Égypte, poussa si loin ses conquêtes dans l'Orient; mais comme elles furent de peu de durée, et peu soutenues par ses successeurs, elles laissèrent l'empire des Assyriens dans son premier état.

De leg. l. 3, pag. 685. An. M. 2820 Av. J.C. 1184 Platon, curieux observateur des antiquités, fait le royaume de Troie, du temps de Priam, une dépendance de l'empire des Assyriens; et Ctésias dit que Teutamus, le vingtième des rois qui succédèrent à Ninyas, [Ap. Diod. II, § 22.] envoya un corps considérable de troupes au secours des Troyens, sous la conduite de Memnon, fils de Tithonus, dans un temps où l'empire des Assyriens avait déja duré plus de mille ans; ce qui s'accorde parfaitement avec la date où j'en ai mis la fondation. Mais le silence d'Homère sur le nom d'un homme si puissant, et qui devait être fort connu, fait révoquer ce fait en doute; et il faut avouer que tout ce qui

regarde le temps de l'histoire ancienne des Assyriens souffre de grandes difficultés, dans lesquelles mon plan me dispense d'entrer.

PHUL. L'Écriture nous apprend que Phul, roi des Assyriens, etant venu dans la terre d'Israël, Manahem, roi des dix tribus, lui donna mille talents d'argent, afin qu'il le secourût et qu'il affermît son règne.

An. M. 3233 Av. J.C. 771. 4 Reg. 15-19.

On croit que ce Phul est le roi de Ninive, qui fit pénitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas.

On le croit aussi père de Sardanapale, dernier roi des Assyriens, appelé, selon la coutume des Orientaux, Sardan-Pul, c'est-à-dire Sardan, fils de Phul.

SARDANAPALE. Il surpassa tous ses prédécesseurs en luxe, en mollesse, en lâcheté. Il ne sortait point de son palais, et passait sa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé et fardé comme elles, et s'occupant comme elles à filer. Il faisait consister son bonheur et sa gloire à posséder des trésors immenses, à être toujours dans les festins, et à prendre sans cesse les divertissements les plus honteux et les plus criminels. Il ordonna qu'on mît sur son tombeau deux vers qui signifiaient qu'il emportait avec lui tout ce qu'il avait mangé et tout ce qu'il s'était procuré de plaisirs, mais qu'il laissait tout le reste :

Diod. l. 2. p. 109-115. Athen. l. 12, p. 529, 530. Justin. l. 1, c. 3.

> Hæc habeo quæ edi, quæque exsaturata libido
> Hausit : at illa jacent multa et præclara relicta [1].

épitaphe, remarque Aristote, digne d'un pourceau [2].

[1] Κεῖν' ἔχω ὅσσ' ἔφαγον, καὶ ἐφύβρισα, καὶ μετ' ἔρωτος
Τέρπν' ἔπαθον· τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὄλβια πάντα λέλειπται.

[2] « Quid aliud, inquit Aristoteles, in bovis non in regis sepulcro inscriberes? Hæc habere se mortuum dicit, quæ ne vivus quidem diutiùs

[Diod. II, § 24-25.] Arbace, gouverneur des Mèdes, qui avait trouvé le moyen de pénétrer dans le palais, et qui avait vu de ses yeux Sardanapale au milieu de son infâme sérail, outré d'un tel spectacle, et ne pouvant souffrir que que tant de gens de courage fussent soumis à un prince plus mou et plus efféminé que les femmes mêmes, forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres, entrèrent dans ses vues. Au premier bruit de cette révolte, le roi se cacha dans le fond de son palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avait ramassées, il remporta d'abord trois victoires consécutives sur ses ennemis; puis il fut vaincu, et poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'espérance que les révoltés ne pourraient jamais venir à bout de prendre une ville si bien fortifiée, et munie de vivres pour un temps considérable. En effet, le siége traîna fort en longueur. Un ancien oracle avait declaré, du moins c'etait le bruit commun, que Ninive ne pourrait jamais être prise, à moins que le fleuve ne devînt ennemi de la ville. Ces dernières paroles, où Sardanapale voyait de l'impossibilite, le mettaient en repos; mais quand il vit que le Tigre, en se debordant avec violence, avait abattu vingt stades [1] du mur, et ouvert un passage aux ennemis, il comprit le sens de l'oracle et se crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort qui, selon lui, couvrirait la honte de sa vie molle et efféminée. Il avait fait préparer dans le palais un bûcher; il y mit le feu, et s'y brûla, lui, ses eunuques, ses

An. M. 3257 Av. J.C. 747.

habebat, quàm fruebatur. (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 101.)

=Ces deux vers cités par Strabon, Athénée, Clément d'Alexandrie et autres, sont du poète Chœrile. — L.

[1] Une lieue.

femmes et tous ses trésors. Athénée [1] fait monter ces trésors à mille myriades de talents d'or, et dix fois autant de talents d'argent; ce qui, sans compter tout le reste, monterait à des sommes incroyables. *Myriade* signifie dix mille; une seule myriade de talents d'argent vaut trente millions. On se perd ici en voulant evaluer la somme entière; ce qui me fait croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce calcul d'Athénée, mais ce qui laisse pourtant entrevoir que ces trésors étaient immenses.

Plutarque, dans le second des traités qu'il a consacrés à la louange d'Alexandre-le-Grand, où il examine en quoi consiste la véritable grandeur des princes, après avoir montré qu'elle ne peut venir que de leur mérite personnel, le prouve par deux exemples bien différents, tirés de l'histoire des Assyriens que nous venons de rapporter. Sémiramis et Sardanapale, dit-il, possédaient le même royaume. C'étaient, pour l'un et pour l'autre, mêmes peuples, même étendue de pays, mêmes revenus, mêmes forces, même nombre de troupes; mais ce n'étaient pas même caractère ni mêmes vues. Sémiramis, s'élevant au-dessus de son sexe, bâtissait de superbes villes, équipait des flottes, armait des légions, subjuguait les peuples voisins, pénétrait dans l'Arabie

Pag. 335 et 336.

[1] Non pas Athénée, mais Ctésias qu'Athénée a copié en cet endroit [XIII, 28]. Si l'on voulait faire à Ctésias l'honneur de croire qu'il s'est trompé (quand il est si vraisemblable qu'il a menti), on pourrait supposer qu'il a donné, par mégarde, le nom de *talent* à une somme d'argent infiniment moindre que la somme désignée chez les Grecs par le mot *talent*.

Mais comme il ajoute ensuite que Sardanapale mit dans le bûcher 150 lits d'or et 150 tables du même métal, sans compter une infinité d'objets précieux, l'exagération devient palpable. Tout ce récit de Ctésias ne figurerait pas mal dans un conte des *mille et une nuits*. — L.

et l'Éthiopie, portait ses armes victorieuses jusqu'aux extrémités de l'Asie, répandant par-tout la terreur et la consternation. Mais Sardanapale, comme s'il eût entièrement renoncé à son sexe, passait toute sa vie dans le fond de son palais, environné continuellement d'une troupe de femmes, dont il avait pris l'habit et encore plus les mœurs, maniant comme elles le fuseau et la quenouille, ne sachant et ne faisant autre chose que filer, manger, boire, et se livrer aux plaisirs les plus infames. Aussi, après sa mort, lui érigea-t-on une statue où il était représenté dans l'attitude d'un homme qui danse [1]; et on y mit une inscription dans laquelle il apostrophe ainsi le passant : *Mange, bois, divertis-toi bien; tout le reste n'est rien* [2] : inscription bien conforme à celle que nous avons vu qu'il avait ordonné lui-même qur l'on mît sur son tombeau [3].

Plutarque juge ici de Sémiramis comme le font presque tous les historiens profanes, de la gloire des conquérants. Mais, à juger sainement des choses, l'ambition effrénée de cette reine est-elle bien moins condamnable que la mollesse de Sardanapale? Lequel des deux défauts a fait le plus de mal au genre humain?

[1] Plutarque ajoute, *en faisant craquer ses doigts au-dessus de sa tête:* καὶ τοῖς δακτύλοις ὑπὲρ κεφαλῆς οἷον ὑποψοφοῦσαν. Aussi Strabon (XIV, pag. 672), et Athénée (XII, p. 530), rapportent-ils ainsi l'inscription : ἔσθιε, πῖνε, παῖζε · ὡς τ'ἄλλα ΤΟΎΤΟΥ οὐκ ἄξια, c'est-à-dire, *mange, bois, divertis-toi; car tout le reste ne vaut pas même* CELA, voulant désigner par ce dernier mot le *craquement de ses doigts*. — L.

[2] Ἔσθιε, πῖνε, ἀφροδισίαζε · τ'ἄλλα δὲ οὐδέν. = C'est ainsi que la rapporte Plutarque. — L.

[3] Il est bien vraisemblable que ce tombeau n'a pas plus existé que la statue et les inscriptions. En un mot, tout ce que les auteurs grecs nous racontent de Sardanapale, mérite à peine le nom de roman.

Plusieurs chronologistes, pour expliquer la discordance des témoignages, ont reconnu deux et trois Sardanapale; on pourrait avec ce moyen multiplier beaucoup d'autres personnages de l'antiquité. — L.

Il ne doit pas paraître étonnant de voir finir l'empire des Assyriens sous un tel prince : ce fut sans doute après avoir passé par beaucoup d'accroissements, d'affaiblissements et de révolutions qui sont ordinaires aux états, et même aux plus grands, pendant la suite de plusieurs siècles. Celui-ci avait duré plus de 1450 ans.

Des débris de ce vaste empire se formèrent trois grands royaumes : celui des Mèdes, qu'Arbace, le principal chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté ; celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, qui en était gouverneur ; enfin, celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeler *Ninus le jeune.*

Pour entendre l'histoire du second empire des Assyriens, qui est fort obscure, et dont les historiens n'ont pas beaucoup parlé, il est utile, et même absolument nécessaire, de comparer ce qu'en disent les auteurs profanes avec ce que l'Écriture sainte nous en apprend, afin que, réunissant cette double lumière, on puisse avoir une idée claire et précise des deux empires de Ninive et de Babylone, qui ont été pendant quelque temps séparés, puis réunis ensemble et confondus. Je commencerai par ce second empire des Assyriens, après quoi je reviendrai à celui des Mèdes.

CHAPITRE II.

SECOND EMPIRE DES ASSYRIENS, TANT DE NINIVE QUE DE BABYLONE.

Ce second empire dura 210 ans, en le conduisant jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maître absolu de l'Orient par la mort de Cambyse, son père, et de Cyaxare, son beau-père, donna ce célèbre édit qui permettait aux Juifs de retourner dans leur patrie, après avoir été captifs à Babylone pendant 70 ans.

§ I. *Rois de Babylone. Bélésis ou Nabonassar, Mérodach-Baladan.*

An. M. 3257 Av. J.-C. 747. Bélésis. C'est le même que Nabonassar, du règne duquel commence à Babylone une fameuse époque astronomique, appelée de son nom, *l'ère de Nabonassar*. Il est nommé dans l'Écriture sainte *Baladan*.
2 Reg. 20, 12-13. Il ne régna que douze ans. Il eut pour successeur son fils

Mérodach Baladan. C'est celui qui envoya des
[Isai. XXXIX, 1-2.] Can. Ptol. ambassadeurs au roi Ézéchias pour le feliciter sur sa convalescence, comme nous le dirons bientôt [1]. Depuis lui, il y eut encore à Babylone quelques rois, dont l'histoire est absolument inconnue : c'est pourquoi je passerai aux rois de Ninive.

[1] C'est le *Mardokempad* du canon des rois (attribué à Ptolémée). J'observe qu'entre Nabonassar et Mardokempad, ce canon, ainsi que les auteurs cités par le Syncelle, placent les trois rois Nadius, Chinzerus, Zugæus. — L.

§ II. *Rois de Ninive, qui le furent aussi ensuite de Babylone : Théglathphalasar, Salmanasar, Sennachérib, Asarhaddon, Saosduchin* ou *Nabuchodonosor I, Saracus, Nabopolassar, Nabuchodonosor II, Évilmérodac, Nériglissor, Laborosoarchod, Labynit* ou *Baltasar.*

Théglathphalasar. C'est le nom que l'Écriture sainte donne au roi que l'on croit avoir régné le premier à Ninive depuis la destruction de l'ancien empire des Assyriens. Il est appelé *Thilgame* [1] par Élien. On dit qu'il se fit appeler *Ninus le jeune*, pour honorer son règne par le nom d'un prince si ancien et si illustre. An. M. 3257 Av. J.C. 747. Lib. 12, hist.-anim. c. 21. Castor apud Euseb. Chron p. 49.

Achaz, roi de Juda, dont l'impiété n'avait pu être vaincue ni par les bienfaits de Dieu ni par ses châtiments, se voyant attaqué en même temps par le roi de Syrie et par celui d'Israël, dépouilla le temple d'une partie de l'or et de l'argent qu'il y trouva, et l'envoya à Théglathphalasar, pour l'engager à venir à son secours, lui promettant outre cela de devenir son vassal et de lui payer tribut. Le roi d'Assyrie, trouvant une occasion si favorable d'ajouter la Syrie et la Palestine à son empire, accepta sans balancer cette proposition. Il s'avança de ce côté-là avec une grande armée, et, ayant battu Razin, il prit Damas, et mit fin au royaume que les Syriens y avaient établi, comme Dieu l'avait fait prédire par Isaïe et par Amos. De là il marcha contre Phacée, et se saisit de tout ce qui appartenait au royaume d'Israël au-delà du Jourdain, comme aussi de toute la Galilée. Mais il fit acheter bien cher sa 4 Reg. 16, 7, etc. Is. 8, 4. Amos. 1-5.

[1] Tilgame ou *Gilgame*, dans les manuscrits. — L.

protection à Achaz, exigeant encore de lui des sommes d'argent si considérables, qu'il fut obligé, pour les fournir, de ramasser tout l'or et l'argent qui se put trouver dans la maison du Seigneur et dans ses propres trésors. Ainsi cette alliance ne servit qu'à épuiser le royaume, et à lui donner pour voisins les puissants rois de Ninive, dont Dieu se servit dans la suite comme d'autant d'instruments pour châtier son peuple.

An. M. 3276
Av. J.C. 728.
4 Reg. 17.

SALMANASAR. Sabacus l'Éthiopien, que l'Écriture appelle *Sua*, s'étant rendu maître de l'Égypte, Osée, roi de Samarie, fit alliance avec lui, espérant de s'affranchir par son secours du joug des Assyriens. Dans cette vue il se tira de la dépendance de Salmanasar, et ne voulut plus lui payer le tribut, ni lui faire les présents accoutumés.

Pour l'en punir, Salmanasar marcha avec une puissante armée contre lui; et, ayant subjugué tout le plat pays, il l'enferma dans Samarie, où il le tint assiégé pendant trois ans, au bout desquels, s'étant rendu maître de la ville, il chargea de chaînes Osée et le mit en prison pour le reste de ses jours, emmena le peuple en captivité, et l'établit dans Hala et dans Habor, villes des Mèdes; et il détruisit ainsi le royaume d'Israël ou des dix tribus, comme Dieu les en avait si souvent menacés par ses prophètes. Ce royaume, depuis sa séparation de celui de Juda, avait subsisté pendant 254 années.

Tob. cap. 1.

Ce fut alors que Tobie, avec Anne sa femme et Tobie son fils, fut emmené captif en Assyrie, où il devint l'un des principaux officiers du roi Salmanasar.

Salmanasar mourut après quatorze ans de règne, et eut pour successeur son fils.

Sennachérib. Il est aussi appelé Sargon dans l'Écriture. Dès qu'il fut établi sur le trône, il renouvela la demande que son père avait faite à Ézéchias touchant le tribut. Sur son refus il lui déclara la guerre, et entra dans la Judée avec une puissante armée. Ézéchias, touché de voir son royaume au pillage, lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix aux conditions qu'il voudrait lui prescrire. Sennachérib, paraissant se radoucir, traita avec lui, et exigea une très-grosse somme d'or et d'argent. Le saint roi, pour la lui payer, épuisa ses tresors et ceux du temple. L'Assyrien, ne comptant pour rien la sainteté des serments et des traités, continua la guerre, et poussa ses conquêtes plus vivement que jamais. Tout succomba sous ses efforts, et, de toutes les places de Juda, il ne restait plus que Jérusalem, qui se trouvait réduite à la dernière extrémité. Dans ce moment il apprit que Tharaca, roi d'Éthiopie, qui avait joint ses troupes à celles du roi d'Égypte, s'avançait au secours de la ville assiégée. C'etait contre la défense formelle de Dieu, et malgré les remontrances d'Isaïe et d'Ézéchias que les principaux de Jérusalem avaient mendié ce secours étranger. Il partit sur-le-champ pour aller à la rencontre des ennemis, après avoir écrit à Ézéchias une lettre pleine de blasphêmes contre le Dieu d'Israël, dont il se vantait avec insolence qu'il deviendrait bientôt le vainqueur comme il l'avait été de tous les dieux des autres nations. Il defit les Égyptiens, et les poursuivit jusque dans l'Égypte, qu'il ravagea, et où il fit un grand butin.

An. M. 3287
Av. J.C. 717.
Is. 20, 1.
4 Reg. c. 18, 19.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pendant cet intervalle de l'absence de Sennachérib, qui fut assez longue, ou du moins peu de temps auparavant, qu'É-

4 Reg. c. 20.
2 Paral. c. 32, v. 24-31.

zéchias, étant tombé malade, fut guéri d'une manière miraculeuse, et que, pour marque de l'accomplissement de la promesse que Dieu lui avait faite de le guérir si parfaitement, qu'avant trois jours il serait en état d'aller au temple, l'ombre du soleil retourna en arrière de dix degrés sur un cadran qui était dans le palais. Le roi de Babylone, appelé *Mérodach-Baladan*, ayant appris la guérison miraculeuse d'Ézéchias, lui envoya des ambassadeurs avec des lettres et des présents pour l'en feliciter, et pour s'informer du prodige qui était arrivé sur la terre à cette occasion, lorsque le soleil avait rétrogradé de dix lignes. Ézéchias fut extrêmement sensible à l'honneur que lui faisait ce prince étranger, et il s'empressa de montrer à ses ambassadeurs tout ce qu'il avait de plus rare et de plus précieux dans ses trésors, et de leur faire remarquer la magnificence de son palais. A en juger humainement, cette démarche n'avait rien que de permis et de louable; mais les yeux du souverain juge, bien plus perçants et plus délicats que les nôtres, y aperçurent une vanité secrète et un orgueil caché dont sa justice fut blessée. Il lui envoya dire sur-le-champ, par son prophète Isaïe, que les richesses et les trésors qu'il venait de montrer avec tant de faste à ces ambassadeurs seraient un jour transportés à Babylone, et que ses enfants y seraient conduits pour servir dans le palais du roi. C'est à quoi il n'y avait pour-lors nulle apparence; car Babylone, dans le temps dont nous parlons, était amie et alliée de Jérusalem, puisqu'elle lui envoyait des ambassadeurs; et il semble qu'elle n'avait rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puissance était alors formidable, et entièrement declarée contre elle. Mais le sort de ces deux villes

devait changer, et la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

Pour revenir à Sennachérib, après qu'il eut ravagé l'Égypte et fait un grand nombre de captifs, il retourna avec son armée victorieuse devant Jérusalem, et en forma de nouveau le siége. La perte de la ville paraissait inévitable. Elle était sans ressource et sans espérance du côté des hommes; mais elle avait dans le ciel un puissant protecteur, dont l'oreille jalouse avait entendu les blasphêmes impies que le roi de Ninive avait prononcés contre son saint nom. En une seule nuit l'epée de l'ange exterminateur fit périr cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. Après un si terrible échec, ce prétendu roi des rois, car il s'appelait ainsi, ce triomphateur des nations, ce vainqueur des dieux mêmes, fut obligé de regagner son pays avec les malheureux debris de son armée, couvert de honte et de confusion. Il ne survécut de quelques mois à sa défaite que pour faire une espèce d'amende honorable au Dieu suprême dont il avait osé insulter la majesté, et qui, maintenant, lui ayant mis, pour me servir des termes de l'Écriture, un cercle au nez et un mors à la bouche comme à une bête féroce, le faisait retourner dans ce triste et humiliant état à travers ces mêmes peuples qui, peu de temps auparavant, l'avaient vu si fier et si menaçant.

4 Reg. c. 19, v. 35-37.

Quand il fut de retour à Ninive, outré de sa disgrace, il traita ses sujets d'une manière tout-à-fait cruelle et tyrannique. Il exerça sur-tout sa fureur contre les Juifs et les Israélites, dont il faisait tous les jours massacrer un grand nombre, et laissait leurs corps

Tob. 1, 18-24

4 Reg. 19-37. exposés dans les rues, défendant même qu'on leur donnât la sépulture. Tobie, pour se dérober à sa cruauté, fut obligé de se tenir caché pendant quelque temps : tous ses biens furent confisqués. L'humeur féroce du roi le rendit si insupportable à sa propre famille, que ses deux fils aînés conspirèrent contre lui, et le tuèrent dans le temple et sous les yeux de son dieu Nesroch, devant qui il était prosterné. Ces deux princes, ayant été contraints de s'enfuir en Arménie après ce parricide, laissèrent le royaume à Asarhaddon leur cadet.

An. M. 3294 Av. J.C. 710. Canon. Ptol. ASARHADDON. Nous avons deja remarqué que, depuis Mérodach-Baladan il y avait eu encore à Babylone quelques rois, dont l'histoire ne nous a conservé que les noms. La race royale ayant manqué, il y eut pendant huit ans un interrègne plein de trouble et de confusion. Asarhaddon profita de cette conjoncture pour s'emparer de Babylone, et, l'ayant ajoutée à son premier empire, il régna treize ans sur l'un et sur l'autre.

Après avoir réuni à l'empire assyrien la Syrie et la Palestine, qui en avaient été détachées sous le règne précédent, il entra dans le pays d'Israël, où il fit captifs tous ceux qui y étaient restés, et les transporta en Assyrie, à la réserve d'un petit nombre qui échappèrent à sa recherche. Cependant, pour empêcher que le pays ne demeurât désert, il y fit venir des colonies de peuples idolâtres, tirées des pays au-delà de l'Euphrate, pour habiter dans les villes de Samarie. Alors fut accomplie la prédiction d'Isaïe, *que dans soixante et*
Is. 7-8. *cinq ans Éphraïm périrait, et cesserait d'être au rang des peuples.* En effet, c'est précisément le temps qui s'était écoulé depuis cette prophétie, et le peuple d'Israël

cessa pour lors d'être un peuple visible et subsistant, ce qui en resta paraissant confondu avec des nations étrangères.

Ce prince, s'étant rendu maître du pays d'Israël, envoya quelques-uns de ses généraux avec une partie de son armée dans la Judée pour la réduire aussi sous son obeissance. Ils defirent Manassé; et, l'ayant pris lui-même, ils le menèrent à Asarhaddon, qui le mit aux fers, et l'emmena avec lui à Babylone; mais dans la suite, ayant fléchi la colère de Dieu par un sincère et vif repentir, il obtint sa liberté, et retourna à Jérusalem. 2 Paral. 33. 11-13.

Cependant les peuples qu'on avait fait venir en Samarie, à la place des anciens habitants, s'y trouvaient fort tourmentés des lions. Le roi de Babylone, ayant appris que cela venait de ce qu'ils n'adoraient pas le dieu du pays, ordonna qu'on leur envoyât un prêtre israélite d'entre ceux qui avaient été transférés, afin qu'il leur enseignât le culte du Dieu d'Israël; mais ces idolâtres se contentèrent de l'associer avec leurs anciennes divinités, et de le servir conjointement avec elles. Ce culte corrompu continua dans la suite; et c'est là la première source de l'aversion des Juifs contre les Samaritains. 4. Reg. 17, 25-41.

Asarhaddon, après avoir régné fort heureusement trente-neuf ans sur les Assyriens, et treize sur les Babyloniens, eut pour successeur son fils

SAOSDUCHIN. Il est appelé dans l'Écriture *Nabuchodonosor*, nom commun aux rois de Babylone. Pour distinguer celui-ci, on l'appelle *Nabuchodonosor I*. AN. M. 3335. Av. J.C. 669.

Tobie était encore vivant alors, et demeurait à Ninive parmi les captifs. Sentant approcher sa fin, il prédit à ses enfants que cette ville serait bientôt dé- Tob. 14. 5-13.

truite, à quoi pour lors il n'y avait nulle apparence. Il les avertit d'en prévenir la ruine, et de sortir de Ninive après qu'ils l'auraient enseveli lui et sa femme.

La ruine de Ninive[1] *est proche*.... leur dit ce saint vieillard. *Ne demeurez point ici .... car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr.* Ces dernières paroles sont bien remarquables : *iniquitas ejus finem dabit ei.* Les hommes attribueront la ruine de Ninive à toute autre raison. Le Saint-Esprit nous apprend que son injustice en fut la véritable cause; et il en sera ainsi de tous les autres états qui imiteront ses crimes.

Judith, I, 5 et 6.

Nabuchodonosor, la douzième année de son règne, défit en bataille rangée, dans la plaine de Ragau, le roi des Mèdes, prit Ecbatane, cabitale de son royaume, et retourna victorieux à Ninive. Quand nous serons venus à l'histoire des Mèdes, nous rapporterons ceci dans un plus grand détail.

C'est immédiatement après cette expédition qu'arrive le siége de Bétulie par Holopherne, l'un des chefs de Nabuchodonosor, et la fameuse histoire de Judith.

An. M. 3356
Av. J.C. 648.
Alex. Polyhist.

Saracus, appelé autrement *Chynaladanus*. Il avait succédé à Saosduchin. S'etant rendu méprisable à ses sujets par sa mollesse et le peu de soin qu'il prenait de son empire, Nabopolassar, général de ses armées, qui était de Babylone, s'empara de cette partie de l'empire assyrien, sur laquelle il régna vingt-cinq ans.

An. M 3378
Av. J.C. 626.

Nabopolassar. Ce prince, pour soutenir sa révolte

[1] La Vulgate, que j'ai suivie ici, fait prédire la ruine de Ninive à Tobie; mais le texte grec marque qu'il répéta simplement à ses enfants la prédiction de Jonas. Ninive, par sa pénitence, évita pour-lors l'effet de cette prédiction; mais, étant retombée dans ses crimes, elle en fut enfin punie par une ruine entière, comme le prophète Nahum l'avait de nouveau prédit long-temps après Jonas.

avec plus de succès, avait fait alliance avec Cyaxare, roi des Mèdes. Ayant réuni ensemble toutes leurs forces, ils assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Saracus, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville. Il sera parlé plus au long de ce grand évenement dans l'histoire des Mèdes. Depuis ce temps-là Babylone fut la seule capitale de l'empire assyrien.

Les Babyloniens et les Mèdes, ayant détruit Ninive, devinrent si redoutables, qu'ils s'attirèrent la jalousie de tous leurs voisins. Nechao, roi d'Égypte, en fut tellement alarmé, qu'il s'avança vers l'Euphrate, à la tête d'une puissante armée, pour arrêter leurs progrès, et il y fit des conquêtes considerables. Voyez dans l'Histoire *des Égyptiens* ce qui est dit de cette expedition et des suites qu'elle eut.

Nabopolassar, voyant que, depuis la prise de Charcamis par Nechao, toute la Syrie et la Palestine s'étaient detachees de son obeissance, son âge d'ailleurs et ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne reduire ces rebelles, s'associa à l'empire son fils Nabuchodonosor, et l'envoya à la tête d'une armée pour remettre ce pays sous son obeissance.

Beros, apud Joseph. Antiq. l. 10, cap 11; et contra Ap. lib. 1 [c. 19]

C'est de ce temps que les Juifs comptent les années de Nabuchodonosor, savoir de la fin de la troisième annee de Joakim, roi de Juda, ou plutôt du commencement de la quatrième. Mais les Babyloniens ne comptaient le règne de ce prince que de la mort de son père, qui arriva deux ans après.

An. M. 3398
Av. J.C. 606.

Nabuchodonosor II. Il battit l'armée de Néchao vers l'Euphrate, et reprit Charcamis. De là il marcha du côté de la Syrie et de la Palestine, et remit ces provinces sous sa domination.

Jerem. 46, 2.
4 Reg. 24, 7.

Dan. 1, 1-7. 6 et 7. 2 Paral. 36, Il entra aussi dans la Judée, mit le siége devant Jérusalem, et s'en rendit maître. Il avait fait mettre Joakim aux fers pour le transporter à Babylone; mais, touché de son repentir, il le rétablit sur le trône. Un grand nombre de Juifs, et entre autres les enfants de la race royale, furent menés captifs à Babylone, et l'on y transporta tous les trésors du palais, et une partie des vases du temple. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avait faite au roi Ézéchias par son prophète Isaïe. C'est de cette fameuse époque, qui était la quatrième année de Joakim, roi de Juda, qu'il faut commencer la captivité des Juifs à Babylone, prédite tant de fois par Jérémie. Daniel, âgé pour lors de dix-huit ans [1], fut enlevé avec les autres, et Ézéchiel quelque temps après.

Canon. Ptol. Beros. apud Joseph. Antiq. l. 10, cap. 11; et contra Ap. lib. 1. [c. 19.] Vers la fin de la cinquième année de Joakim mourut Nabopolassar, roi de Babylone, après un règne de vingt-un ans. Nabuchodonosor son fils ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il partit en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin par le desert, accompagné de peu de gens, et ayant laissé à ses généraux le gros de son armée pour la ramener à Babylone avec les captifs et le butin. Dès qu'il fut arrivé, il reçut le gouvernement des mains de ceux qui le lui avaient conservé avec soin, et succéda ainsi à tous les états de son père, qui comprenaient la Chaldée, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie et la Palestine, et sur lesquels, selon Ptolémée, il régna quarante-trois ans.

An. M. 3401 Av. J.C. 603. Dan. c. 2. La quatrième année de son règne, il eut un songe dont il fut fort effrayé, mais qu'il oublia entièrement.

[1] Quelques-uns croient qu'il n'avait alors que huit ans; d'autres, qu'il en avait douze.

Il consulta les sages et les devins de son royaume pour savoir d'eux ce qu'il avait vu en songe. Tous lui repondirent qu'il était impossible de le deviner, et que tout ce qu'on pouvait faire était de lui expliquer son songe après qu'il l'aurait fait connaître. Comme les princes ne sont point accoutumés à trouver d'opposition à leurs volontés, et qu'ils veulent être obéis, Nabuchodonosor, s'imaginant qu'ils agissaient de mauvaise foi, entra en fureur, et les condamna tous à mort. Daniel, avec ses trois compagnons, était compris dans cet arrêt comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le roi, et lui raconta ce qu'il avait vu en songe. C'etait, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme et d'un regard effrayant, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne, et, frappant la statue par les pieds, elle l'a brisée et réduite en poudre; et la pierre est devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands empires qui devaient succéder à celui des Assyriens; savoir, l'empire des Perses, l'empire d'Alexandre-le-Grand et des Grecs, l'empire Romain, ou, selon d'autres, celui des successeurs d'Alexandre. Après ces royaumes, continua Daniel, le Dieu du ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et anéantira tous ces royaumes, et qui subsistera pendant toute l'éternité : par où il désignait clairement le royaume de Jésus-Christ. Le

roi, tout hors de lui-même, et ravi d'admiration, après avoir reconnu et déclaré hautement que le Dieu des Israélites était véritablement le Dieu des dieux, éleva Daniel aux premières charges de l'état, le fit chef de ceux qui avaient la surintendance sur les mages, l'établit gouverneur de toute la province de Babylone, et l'un des principaux seigneurs du conseil qui suivait toujours la cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

4 Reg. 24, 1-2. Joakim s'étant révolté contre le roi de Babylone, les généraux du dernier marchèrent contre lui avec les troupes qu'ils avaient dans le pays, et exercèrent toutes sortes d'hostilités sur ses terres. *Il s'endormit avec ses* Jérem. 22, 18-19. *pères :* c'est tout ce que l'Écriture nous marque de sa mort. Jérémie avait prédit qu'il ne serait point regretté ni pleuré; *que sa sépulture serait comme d'un âne mort, et qu'on le jetterait tout pourri hors des portes de Jérusalem.* Cela fut sans doute exécuté sans qu'on sache de quelle manière.

4 Reg. 24, 6-18. Jéchonias succéda à l'impiété de son père aussi-bien qu'à son royaume. Les lieutenants de Nabuchodonosor ayant formé le blocus de Jérusalem, il vint lui-même trois mois après, en personne, à la tête de son armée, et se rendit maître de la ville. Il enleva tous les trésors du temple et du palais du roi, et tout ce qui restait des vases d'or que Salomon avait faits pour l'usage du temple, et les fit transporter à Babylone, où il emmena aussi un grand nombre de captifs, parmi lesquels étaient le roi Jéchonias, sa mère, ses femmes, tous les officiers et tous les grands de son royaume. Il mit à sa place sur le trône Mathanias, son oncle, appelé autrement *Sédécias*.

Il ne fut pas plus religieux ni plus heureux que ses pères. Ayant fait alliance avec Pharaon-Éphrée, roi d'Égypte, il rompit le serment de fidelité qu'il avait prêté au roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt, et l'assiégea dans sa capitale. L'arrivée du roi d'Égypte à la tête d'une armee donna un rayon d'espérance aux assiégés; mais leur joie fut bien courte : les Égyptiens furent battus, et le vainqueur revint devant Jérusalem, et y remit le siege, qui dura près d'un an. Enfin la ville fut emportée d'assaut, et il s'y fit un carnage effroyable. Nabuchodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur père, avec tous les nobles et les grands de Juda; il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, et l'emmena à Babylone, où il demeura en prison jusqu'à sa mort. La ville et le temple furent pillés et brûlés, et toutes les fortifications demolies.

4 Reg. c. 24, 17-20, et c. 25, 1-10.

An. M. 3415 Av. J.C. 589.

Nabuchodonosor, étant revenu à Babylone après avoir fini heureusement la guerre de Judée, fit faire une statue d'or [1] haute de soixante coudées, assembla tous les grands de son état pour en faire la dédicace, et il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant ceux qui y manqueraient de les faire jeter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que les trois jeunes Hebreux, Ananias, Misaël et Azarias, qui refusèrent avec un courage invincible d'obéir à l'ordre impie du roi, furent conservés d'une manière miraculeuse au milieu des flammes. Le roi, témoin par lui-même d'un miracle si étonnant, fit un édit, par lequel il défendit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias,

Dan. cap. 3.

90 pieds.

[1] Probablement *dorée*, non *d'or*. — L.

de Misaël et d'Azarias, et il eleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Nabuchodonosor, la vingt-unième année de son règne, et la quatrième depuis la destruction de Jérusalem, revint dans la Syrie, et mit le siege devant Tyr, dans le temps qu'Ithobal en était roi. C'etait une ville forte et opulente, qui n'avait jamais été assujettie à aucune puissance étrangère, et qui etait alors en grande réputation pour son commerce, par le moyen duquel plusieurs de ses citoyens étaient devenus autant de *princes* en richesses et en magnificence. Elle avait été bâtie par les Sidoniens, deux cent quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem; car Sidon ayant été prise par les Philistins d'Ascalon, plusieurs de ses habitants, s'étant sauvés dans leurs vaisseaux, bâtirent la ville de Tyr. C'est pour cela qu'elle est appelée dans Isaïe *la fille de Sidon;* mais elle surpassa bientôt sa mère en grandeur, en richesses et en puissance. Aussi se trouva-t-elle en état, dans le temps dont nous parlons, de résister pendant treize années de suite à un monarque sous le joug duquel tout le reste de l'Orient avait plié.

Ezech. c. 26 et 27.

Isai. 23, 8.

Just. l. 18, cap. 3.

Is. 23, 12.

Ce ne fut qu'après un si long intervalle que Nabuchodonosor se rendit maître de Tyr. Ses troupes y souffrirent des fatigues incroyables; de sorte que, selon l'expression du prophète, *toute tête en était devenue chauve, et toute épaule pelée.* Avant que Tyr fût réduite à la dernière extrémité, les habitants s'étaient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, à un demi-mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont le nom et la gloire effacèrent le souvenir

Joseph. Antiq. l. 10, c. 11; et contra App. lib. 1.

Ezech. 29, 18-19.

de la première, qui, depuis ce désastre, n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de *l'ancienne Tyr*.

Nabuchodonosor et son armée ayant essuyé d'horribles fatigues dans un si long et si pénible siége, et n'ayant rien trouvé dans la place qui pût les récompenser du service qu'ils venaient de rendre à Dieu (c'est l'expression du prophète) en exécutant sa vengeance contre cette ville, Dieu, pour les en dédommager, leur promit par la bouche d'Ézéchiel les dépouilles de l'Égypte. En effet, ils en firent aussitôt après la conquête, comme nous l'avons rapporté plus au long en traitant de l'histoire des Égyptiens. Ezech. 29, 18-20

Après que Nabuchodonosor eut terminé heureusement toutes ses guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, il s'appliqua à mettre la dernière main à la construction, ou plutôt aux embellissements, de Babylone. On peut voir dans Josèphe le dénombrement des ouvrages magnifiques dont plusieurs écrivains lui attribuent l'honneur. J'en ai rapporté une grande partie dans la description que j'ai faite d'abord de cette superbe ville. Antiq. l. 10, cap. 11.

Rien, ce semble, ne manquait à la gloire et à la félicité de ce prince. Un songe effrayant vint en troubler la douceur, et lui causa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevait jusqu'au ciel, et dont les branches chargées de fruits s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les bêtes habitaient dessous ; les oiseaux du ciel se reposaient sur ses branches ; et tout ce qui était animé y trouvait de quoi se nourrir. Alors celui qui veille et qui est saint *(vigil et sanctus)* descendit du ciel, et cria : « Abattez l'arbre par le pied, coupez- Dan. c. 4.

« en les branches, et dispersez-en les fruits; mais « laissez la souche en terre avec ses racines. Qu'il soit « lié avec des chaînes de fer parmi l'herbe des champs; « qu'il soit mouillé de la rosée du ciel, et qu'il paisse « l'herbe de la terre avec les bêtes sauvages : qu'on lui « ôte son cœur d'homme, et qu'on lui donne un cœur « de bête pendant sept années. Ainsi l'ordonne celui « qui veille, afin que les hommes vivants connaissent « que c'est le Très-Haut qui est le maître des royaumes, « qui les donne à qui il lui plaît, et qui choisit, quand « il veut, le dernier d'entre les hommes pour le mettre « sur le trône. »

Le roi, justement effrayé par un si terrible songe, consulta tous ses mages; mais ce fut bien inutilement. Il fallut avoir recours à Daniel, qui lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement qu'il serait banni de la compagnie des hommes pendant sept années, et que, réduit à la demeure et à la condition des bêtes, il paîtrait l'herbe comme un bœuf: que son royaume pourtant lui serait conservé, et qu'il le recouvrerait après qu'il aurait reconnu que toute puissance vient du ciel. Enfin il l'exhorta à racheter ses péchés par les aumônes, et ses iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres.

Toutes ces choses arrivèrent à Nabuchodonosor comme le prophète les lui avait prédites. Un an s'étant passé, comme il se promenait dans son palais, il dit, en considérant la beauté et la magnificence de ses bâtiments : « N'est-ce pas ici cette grande Babylone que « j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans « l'éclat de ma gloire, pour en faire le siége de mon « royaume? » Un mouvement secret de complaisance et

de vanité, à la vue de pareils ouvrages qu'un prince aurait construits, nous paraîtrait-il fort criminel? A peine avait-il achevé ces mots, qu'une voix se fit entendre du ciel, qui lui prononça son arrêt. A l'heure même il perdit le sens : on le chassa de la compagnie des hommes, et il vécut comme une bête, exposé aux injures de l'air et ne vivant que d'herbe : le poil de son corps devint semblable aux plumes d'un aigle, et ses ongles s'allongèrent comme les griffes des oiseaux.

Après que le temps marqué fut accompli, l'esprit et le sens lui revinrent. «Il leva les yeux au ciel, dit l'É-« criture, bénit le Très-Haut, et rendit gloire à celui « qui vit éternellement, reconnaissant que son empire « est éternel, que tous les habitants de la terre sont « devant lui comme un néant, et qu'il fait tout ce qu'il « lui plaît au ciel et sur la terre, sans que personne « résiste à sa main toute-puissante, ni puisse lui dire : « Pourquoi avez-vous agi ainsi?» Alors il recouvra sa première forme. Les grands de sa cour allèrent le chercher : il remonta sur le trône, et devint plus grand et plus puissant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnaissance, il fit un édit solennel pour publier dans toute l'étendue de sa domination les merveilles étonnantes que Dieu venait de faire en sa personne.

Ce prince mourut un an après, ayant régné, depuis la mort de son père, quarante-trois ans. C'est un des plus grands rois qui ait jamais régné en Orient. Son fils lui succéda.

ÉVILMÉRODAC. Dès qu'il fut établi sur le trône, il fit sortir Jéchonias, roi de Juda, de la prison où il avait été détenu près de trente-sept ans. An. M. 3442. Av. J.C. 562. 4 Reg. 25, 27-30.

On place sous son règne, qui ne dura que deux ans, Dan. c. 10.

la découverte que fit Daniel de la fraude des prêtres de Bel; l'innocent artifice par lequel ce prophète fit périr un dragon qui était honoré comme un dieu; la délivrance miraculeuse par lequel ce même prophète avait été tiré de la fosse aux lions, où le prophète Habacuc lui avait porté de la nourriture.

Beros. Megasthen. Évilmérodac s'était rendu si odieux par ses débauches et ses autres déréglements, que ses propres parents conspirèrent contre lui et le mirent à mort.

An. M. 3444 Av. J.-C. 560. NÉRIGLISSOR, mari de sa sœur, qui avait été à la tête des conjurés, régna en sa place.

Cyrop. l. 1. Comme, dès son avénement à la couronne, il faisait de grands préparatifs de guerre contre les Mèdes, Cyaxare appela de Perse Cyrus à son secours. Cette histoire sera bientôt déduite plus au long; et l'on verra An. M. 3448 *Ibid.* que le roi de Babylone fut tué dans une bataille, la quatrième année de son règne.

LABOROSOARCHOD, son fils, lui succéda. C'était un très-mauvais prince. Né avec les inclinations les plus vicieuses, il s'y abandonna sans retenue lorsqu'il fut sur le trône, comme s'il n'eût été revêtu de l'autorité souveraine que pour avoir le privilége de commettre impunément les actions les plus infâmes et les plus barbares. Il ne régna que neuf mois. Ses sujets conspirèrent contre lui, et le mirent à mort. Il eut pour successeur

An. M. 3449. LABYNIT, ou NABONID. Il a encore d'autres noms : l'Écriture lui donne celui de *Baltasar*.

On conjecture avec beaucoup de fondement, qu'il était fils d'Évilmérodac, par Nitocris, femme de ce prince, et par conséquent petit-fils de Nabuchodonosor, Jerem. 27, 7. à qui, selon la prophétie de Jérémie, les peuples de

l'Orient devaient être assujettis, et après lui à son fils et à son petit-fils : *et servient ei omnes gentes, et filio ejus, et filio filii ejus, donec veniat tempus terræ ejus et ipsius.*

Nitocris est cette reine qui fit de si grands ouvrages à Babylone. Elle avait placé son tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec une inscription qui avertissait ses successeurs de ne point toucher, sans une extrême et indispensable nécessité, aux richesses qui y étaient renfermées. Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, qui, l'ayant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva que cette inscription : SI TU N'ÉTAIS INSATIABLE D'ARGENT ET DÉVORÉ PAR UNE BASSE AVARICE, TU N'AURAIS PAS OUVERT LES TOMBEAUX DES MORTS.

Herod. l. 1, c. 185, etc. [et ibi not. Wessel.]

La première année du règne de Baltasar, Daniel eut la vision des quatre bêtes qui figuraient les quatre grandes monarchies et celle du royaume du Messie, qui devait leur succéder. La troisième année de ce prince, il eut la vision du bélier et du bouc, qui figuraient la destruction de l'empire des Perses par Alexandre-le-Grand, et la persécution qu'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, devait susciter aux Juifs. Je ferai dans la suite quelques réflexions sur ces prophéties, et je les rapporterai avec plus d'étendue.

Dan. cap. 7

Dan. cap. 8.

Pendant que les ennemis assiégaient Babylone, Baltasar fit un grand festin à toute sa cour, la nuit d'une fête qui se célébrait tous les ans avec de grandes réjouissances. La joie de ce repas fut bien troublée par une vision, et encore plus par l'explication que Daniel en donna au roi. La sentence écrite sur la muraille

Dan. cap. 5.

portait que son royaume lui était ôté, et donné aux Mèdes et aux Perses. Cette nuit-là même, la ville fut prise, et Baltasar tué.

An. M. 3466 Av. J.-C. 538. Ainsi finit l'empire babylonien, après avoir duré deux cent dix ans, depuis la destruction du grand empire des Assyriens.

On trouvera, dans l'histoire de Cyrus, le détail et les circonstances du siege et de la prise de Babylone.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DU ROYAUME DES MÈDES. ARBACE. DÉJOCE; IL BATIT ECBATANE. PHRAORTE. CYAXARE I : IRRUPTION DES SCYTHES ; PRISE ET DESTRUCTION DE NINIVE. ASTYAGE. CYAXARE II.

An. M. 3257 Av. J.C. 747. J'ai marqué, en parlant de la destruction de l'ancien empire des Assyriens, qu'Arbace, général de l'armée des Mèdes, avait été un des principaux auteurs de la conspiration contre Sardanapale; et plusieurs croient que dès lors il fut établi maître souverain de la Médie et de plusieurs autres provinces, et que d'abord il prit le nom de roi. Ce n'est pas le sentiment d'Hérodote : je rapporterai ce que nous en dit ce célèbre historien.

Herod. l. 1, cap. 95. Les Assyriens, qui avaient tenu durant plusieurs siècles l'empire de l'Asie, commencèrent à s'affaiblir par la révolte de divers peuples. Les Mèdes furent les premiers qui secouèrent le joug. Ils se maintinrent quelque temps dans la liberté qu'ils avaient acquise

par leur valeur ; mais cette liberté se changea bientôt en licence, et la faiblesse de leur gouvernement les jeta dans une espèce d'anarchie, pire que leur première servitude. Le vol, la violence et l'injustice régnaient par-tout, parce qu'il n'y avait personne qui eût ou assez de force pour les réprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Mais tous ces désordres déterminèrent enfin les peuples à établir un gouvernement qui rendît l'état plus florissant qu'il n'avait jamais été.

La nation des Mèdes était alors divisée en six tribus. Presque tous ces peuples habitaient dans des villages, lorsque Dejoce, fils de Phraorte, Mède de nation, érigea l'état en monarchie. Cet homme, voyant les grands désordres qui se commettaient dans toute la Médie, résolut de profiter de ces troubles, et commença d'aspirer à la royauté. Il avait grande réputation dans son pays, et il y passait pour un homme qui non-seulement était fort réglé en ses mœurs, mais qui avait aussi toute la prudence et toute l'équité nécessaire pour gouverner.

Dès que Déjoce eut formé le dessein de monter sur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualités qu'on avait déja remarquées en lui : ce qui lui réussit si heureusement, que les habitants du village où il demeurait l'établirent leur juge. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de sagesse, et ses soins eurent tout le succès qu'on avait espéré ; car il réduisit les habitants de ce village à vivre avec plus de retenue qu'à l'ordinaire. Ceux des autres villages, que les désordres continuels empêchaient de vivre en repos, voyant le bon ordre que Déjoce avait mis dans

celui dont il avait été établi juge, commencèrent à s'adresser à lui pour le faire arbitre de leurs différends; et, la réputation de son équité augmentant tous les jours, tous ceux qui avaient quelque affaire de conséquence venaient à Dejoce, pour trouver en lui un juge équitable qu'ils auraient cherché inutilement ailleurs.

Lorsqu'il se vit si avancé dans ses desseins, il jugea qu'il était temps de faire jouer les derniers ressorts pour arriver à son but. Il se retira donc, feignant d'être accablé par la foule de ceux qui venaient à lui de toutes parts, et il ne voulut plus exercer l'office de juge, quelque instance que fissent ceux qui aimaient le bien et le repos public. Il disait à ceux qui s'adressaient à lui que ses affaires domestiques ne lui permettaient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence, qui avait été quelque peu de temps réprimée par les soins de Déjoce, commença à régner plus qu'auparavant, dès qu'il ne voulut plus se mêler d'affaires; et le mal augmenta si fort, que les Mèdes furent obligés de s'assembler pour delibérer sur les moyens de remédier au désordre.

Il est des ambitions de plus d'une sorte. Quelques-unes, violentes et impétueuses, emportent comme d'emblée leurs prétentions, n'épargnant pour cela ni crimes ni meurtres; d'autres, plus douces, comme celle-ci, couvertes d'une apparence de modération et de justice, cheminent pour ainsi dire sous terre, mais n'arrivent pas moins sûrement à leur but.

Déjoce, qui vit bien que les choses se disposaient selon ses désirs, envoya ses émissaires à l'assemblée, après les avoir instruits de ce qu'ils avaient à faire.

Quand on vint à proposer des expédients pour arrêter le cours de tant de maux, les émissaires de Dejoce, parlant à leur tour, représentèrent que, si l'on ne changeait entièrement la face de la république, le pays deviendrait inhabitable; que le seul moyen de remédier au désordre était d'elire un roi qui eût l'autorité de réprimer la violence et de faire des lois pour le gouvernement; et qu'ainsi chacun pourrait s'appliquer en paix à ses affaires, au lieu que l'injustice qui régnait partout les obligerait bientôt de quitter le pays. Cet avis fut universellement approuvé, et tous jugèrent qu'il n'y avait point de remède plus efficace au mal présent que d'ériger l'état en monarchie. Il ne fut donc plus question que d'élire un roi, et la delibération ne fut pas longue. Tous demeurèrent d'accord qu'il n'y avait point dans la Médie un homme aussi capable de régner que Déjoce; de sorte qu'il fut élu roi d'un commun consentement.

Pour peu qu'on fasse d'attention sur l'établissement des royaumes, en quelque temps et en quelque pays que ce soit, on trouvera que le titre primordial de la monarchie est le maintien de l'ordre et le soin du bien public. En effet, il ne serait pas possible d'établir l'ordre et la paix, si les hommes voulaient tous être indépendants, et s'ils ne se soumettaient à une autorité qui leur ôtât une partie de leur liberté pour leur conserver le reste. Ils seraient toujours en guerre, s'ils prétendaient toujours ou s'assujettir les autres, ou refuser de se soumettre aux plus puissants; et il faut, pour leur repos et pour leur sûreté, qu'ils acceptent un maître, et qu'ils consentent de lui obéir. Voilà l'origine humaine de l'autorité; et l'Écriture nous apprend que la providence Rom. 13. 1 et 2.

divine n'en a pas seulement permis le projet et l'exécution, mais qu'elle l'a consacrée par une communication immédiate de son pouvoir.

Rien certainement n'est plus beau ni plus grand que de voir un particulier, homme de bien et de mérite, capable des plus hauts emplois par ses rares talents, mais, renfermé dans une vie privée par son inclination et sa modestie, refuser sincèrement l'offre qu'on lui fait de régner sur tout un peuple, et ne consentir enfin à se charger du poids du gouvernement que dans l'unique vue d'être utile à ses citoyens. Par la première disposition, en témoignant qu'il est instruit des devoirs et par conséquent des dangers d'un souverain, il fait paraître un esprit plus grand et plus élevé que la grandeur même, où, pour parler plus juste, que l'ambition qui la desire; et il prouve qu'il en est parfaitement digne, par la crainte même de ne l'être pas et d'y succomber. Mais, en sacrifiant généreusement le repos et la douceur de sa vie à la sûreté et à la tranquillité publiques, il marque qu'il connaît ce qu'il y a de véritablement estimable dans la souveraineté, et ce qui la doit rendre précieuse, qui est de mettre un homme en état de devenir le défenseur de sa patrie, d'y établir beaucoup de biens, d'y remédier à beaucoup de maux, d'y faire fleurir la justice et les lois, d'y mettre en honneur la probité et la vertu, d'y faire regner la paix et l'abondance; et il se console des peines et des chagrins où il s'expose par la vue des grands avantages qui en seront le fruit. Tel fut à Rome un Numa; tels furent quelques empereurs, qu'il fallut contraindre d'accepter la souveraine puissance.

Il faut avouer, je le répète, que rien n'est plus beau

ni plus grand qu'une telle disposition. Mais prendre le masque de la modestie et de la vertu pour satisfaire son ambition, comme fait ici Dejoce; affecter de paraître au-dehors ce qu'on n'est point dans le fond; refuser même pendant quelque temps, et n'accepter qu'avec une sorte de répugnance ce qu'on desire avec ardeur et ce qu'on a brigué par des voies sourdes et cachées, c'est une duplicité pleine de petitesse et de bassesse, dont on ne peut s'empêcher d'être blessé, et qui ternit beaucoup l'eclat du merite qu'un homme pourrait avoir d'ailleurs.

DÉJOCE. 53 *ans*. Lorsque Déjoce fut monté sur le trône, il travailla à prouver qu'on ne s'etait point trompé dans le choix qu'on avait fait de lui pour rétablir l'ordre. Il voulut d'abord joindre à la qualité de roi toutes les marques qui ont coutume d'en relever l'éclat, et qui pouvaient inspirer pour sa personne de la crainte et du respect, et choisit entre les Mèdes, pour être ses gardes, ceux qui lui paraissaient les plus attachés à ses intérêts, et sur la fidélité desquels il pouvait le plus compter.

An.M.3294.
Av.J.-C.710.
(1) Herod. lib. 1, cap. 96-101.

Après qu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, il s'appliqua à polir et à civiliser les Mèdes, qui, étant accoutumés à vivre à la campagne et dans les villages, presque sans lois et sans police, avaient contracté une humeur tout-à-fait sauvage. Il leur commanda de bâtir une ville, désignant lui-même le lieu et le plan des murailles. Il fit faire sept enceintes de murs, disposées en telle sorte que la première en dehors n'empêchait pas qu'on ne vît le parapet de la seconde, et la seconde

[1] Époque certaine, comme toutes celles qui vont suivre : c'est la chronologie d'Hérodote qui les fournit. — L.

n'ôtait pas la vue de celui de la troisième, et ainsi des autres [1]. La situation du lieu était fort favorable pour un tel dessein; car c'était une colline qui s'élevait également de tous côtés. Dans la dernière et la plus petite des enceintes était le palais du roi avec tous ses trésors; dans la sixième, qui joignait celle-là, il y avait plusieurs appartements pour loger les officiers de sa maison, et les entre-deux des cinq autres enceintes étaient destinés à loger le peuple. La première et la plus grande enceinte était à peu près de la grandeur d'Athènes [2]. Le nom de cette ville est *Ecbatane*.

L'aspect en était magnifique et brillant; car, outre que la disposition de ses murs faisait une espèce d'amphithéâtre, les différentes couleurs dont on avait peint les parapets formaient une très-agréable diversité.

Après que la ville eut été bâtie, et que Déjoce eut obligé une partie des Mèdes à s'y établir, il s'appliqua tout entier à dresser des lois pour le bien de l'état. Persuadé que la majesté des rois se fait plus respecter de loin, il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple et lui, se rendit presque inaccessible et comme invisible à ses sujets, et ne leur permit de lui parler et de lui communiquer leurs affaires que par des placets et des personnes interposées. Ceux mêmes qui avaient le privilége de l'approcher ne pouvaient ni rire ni cracher en sa présence.

Major ex longinquo reverentia. Tacit.

Cet habile politique fit ces réglements pour s'assurer la couronne; car, ayant affaire à des hommes encore

[1] Hérodote dit que la seconde était plus élevée que la première, la troisième que la seconde, et ainsi de suite, seulement de la *hauteur du parapet*. — L.

[2] C'est-à-dire environ 180 stades, selon les dimensions données à la ville d'Athènes par Thucydide (II, 13), ou 33,300 mètr., à-peu-près 6 lieues. — L.

féroces, et qui ne se connaissaient pas bien en vrai mérite, il craignit qu'une trop grande familiarité ne lui attirât le mépris, et ne donnât lieu à des complots et à des conspirations contre une autorité naissante, qui ne manque jamais de faire des jaloux et des mécontents. Mais, demeurant ainsi caché aux yeux du peuple, et ne se faisant connaître que par les sages lois qu'il établissait, et par l'exacte justice qu'il se piquait de rendre à chacun, il s'attirait le respect et l'estime de ses sujets.

On dit que du fond de son palais il voyait tout ce qui se passait dans ses états par le moyen de ses émissaires, qui lui rendaient compte et l'informaient de tout. Ainsi nul crime n'échappait ni à la connaissance du prince, ni à la rigueur des lois; et la peine, suivant de près la faute, contenait les méchants et arrêtait les violences.

Cela pouvait être ainsi jusqu'à un certain point; mais il n'y a personne qui ne sente les grands inconvénients de la coutume que Déjoce suivit pour lui-même, et que d'autres rois d'Orient imitèrent, de se tenir caché dans son palais; de gouverner par des officiers répandus par tout son royaume; de s'en rapporter uniquement à leur bonne foi de l'information des faits, et de ne laisser approcher la vérité, les plaintes des opprimés, les justes raisons des innocents, que par des canaux étrangers, c'est-à-dire, par des hommes sujets à être prévenus ou corrompus, qui ne laissaient plus lieu aux remontrances ni à la réparation des injustices, et qui pouvaient les commettre d'autant plus facilement et plus hardiment, que leur prévarication demeurait secrète, et par conséquent impunie; outre que, dans cette affectation des princes à se rendre in-

visibles, il y a, ce semble, un aveu de leur peu de mérite, qui ne peut soutenir le grand jour.

Dejoce fut si occupé à adoucir, à humaniser les mœurs de la nation, et à faire des lois pour le gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ses voisins, quoique son règne ait été fort long, car il mourut après avoir régné cinquante-trois ans.

An. M. 3347. Av. J.-C. 657. Herod. [l. 1] cap. 102.

PHRAORTE. 22 *ans*. Après la mort de Déjoce, son fils Phraorte ou Aphraarte [1] lui succéda. La seule conformité du nom porterait à croire que c'est le roi qui est appelé *Arphaxad* dans l'Écriture; mais ce sentiment est fondé sur beaucoup d'autres raisons très-solides, que l'on peut voir dans la savante dissertation du P. Montfaucon, dont j'ai fait ici beaucoup d'usage.

Judith, 1, 1.

Ce qui est dit dans Judith, qu'*Arphaxad bâtit une ville très-forte qu'il appela Ecbatane*, a trompé la plupart des auteurs, et leur a fait croire que c'était Dejoce, qui certainement a été le fondateur d'Ecbatane; mais le texte grec de Judith, traduit dans la Vulgate

Judith, texte grec.

par *ædificavit*, dit seulement qu'Arphaxad *ajouta de nouveaux bâtiments à la ville*[2]*?* et il est fort naturel que, le père n'ayant pu achever entièrement un ouvrage si considérable, le fils y ait mis la dernière main, en ajoutant ce qui y manquait.

Herod. l. 1, cap. 102.

Phraorte, qui était d'une humeur fort belliqueuse, ne se contentant pas du royaume de la Medie, que son père lui avait laissé, attaqua les Perses, et, les ayant vaincus dans un grand combat, il les assujettit à son

[1] C'est ainsi que l'appelle Eusèbe, *Chron. græc.*, et Georg. Syncelle.

[2] Ἐπῳκοδόμησε ἐπὶ Ἐκβατάνοις. = Le texte des Septante porte Καὶ ᾠκοδόμησε ἐπ' Ἐκβατάνων κύκλῳ τείχη. κ. τ. λ., ce qui est conforme au sens de la Vulgate, et ne peut avoir celui qu'adopte notre auteur. — L.

empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voisines les unes après les autres, en sorte qu'il se rendit le maître de presque toute la haute Asie, qui comprend tout ce qui est au nord du mont Taurus, depuis la Médie jusqu'au fleuve Halys [1].

Ces heureux succès lui enflèrent extrêmement le cœur. Il osa porter la guerre contre les Assyriens, affaiblis pour-lors à la vérité par la révolte de plusieurs nations, mais encore très-puissants par eux-mêmes. Nabuchodonosor leur roi, appelé autrement *Saosduchin*, assembla dans son pays une grande armée, et envoya des ambassadeurs [1] à plusieurs peuples de l'Orient pour leur demander du secours. Tous le refusèrent avec mépris, et traitèrent ignominieusement ses ambassadeurs, témoignant bien qu'ils ne craignaient plus cet empire, qui avait autrefois tenu la plupart d'entre eux dans une dure servitude.

Le roi, aigri à l'excès d'un traitement si indigne, jura par son trône et par son règne qu'il se vengerait de toutes ces nations, et qu'il les passerait au fil de l'épée. Il se disposa ensuite au combat avec ce qu'il avait de troupes dans la plaine de Ragau. Ce fut là où se donna cette grande bataille qui fut très-funeste à Phraorte. Il fut défait; sa cavalerie prit la fuite; ses chariots furent renversés et mis en désordre : enfin Nabuchodonosor remporta une victoire entière. Profitant de la déroute des Mèdes, il entra dans leur pays, se rendit le maître des villes, poussa ses conquêtes jusqu'à

[1] Hérodote dit simplement qu'il soumit l'Asie. C'est à Cyaxare son fils, que cet historien attribue la domination de la haute Asie, jusqu'à l'Halys. (I. § 103.) —. L.

[1] Le texte grec met ces ambassades avant la bataille.

Ecbatane, emporta d'assaut ses tours et ses murailles, donna la ville au pillage à ses soldats, et la dépouilla de tous ses ornements.

L'infortuné Phraorte, qui s'était sauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabuchodonosor, et ce cruel prince le fit mourir à coups de javelots. Après cela il s'en retourna à Ninive avec toute son armée, qui était encore fort nombreuse, et il fut quatre mois entiers à se donner du plaisir et à faire bonne chère avec tous ceux qui l'avaient accompagné dans cette expédition.

On peut voir dans Judith comment le roi d'Assyrie envoie Holopherne avec une puissante armée pour se venger de ceux qui avaient refusé de le secourir; les progrès et la cruauté de ce commandant; l'épouvante générale de tous les peuples; la courageuse résolution que forment les Israélites de lui résister, dans la confiance qu'ils ont que leur Dieu saura bien les défendre; l'extrémité où est réduite Béthulie, aussi-bien que toute la nation; la délivrance miraculeuse de cette ville par le courage et la hardiesse de la sage Judith : enfin, la défaite entière de l'armée des Assyriens.

An. M. 3369
Av. J.-C. 635.
Herod. l. 1, c. 103-106.

CYAXARE I. 40 *ans*. Il avait succédé à son père aussitôt après sa mort. Ce jeune prince, qui était fort brave et entreprenant, sut bien profiter de la déroute des Assyriens. Il se rétablit d'abord dans son royaume de Médie; puis il se rendit aussi le maître de toute la haute Asie : mais ce qu'il eut le plus à cœur, fut d'aller attaquer Ninive, pour venger la mort de son père par la ruine de cette grande ville.

Les Assyriens vinrent à sa rencontre, n'ayant plus que les débris de la grande armée qui avait péri devant

Béthulie. Il se donna une bataille où les Assyriens furent vaincus et poussés jusque dans Ninive. Cyaxare, poursuivant sa victoire, en forma le siége. Elle allait tomber infailliblement entre ses mains; mais le temps n'était pas encore venu où Dieu la voulait punir de ses crimes et des maux qu'elle avait fait souffrir aux autres nations et à son peuple. Voici comment elle fut alors délivrée du péril qui la menaçait.

Une armée formidable de Scythes sortis des environs des Palus-Méotides, qui avaient chassé les Cimmériens de l'Europe, marchait sous la conduite du roi Madyès, en poursuivant toujours les Cimmériens. Ceux-ci trouvèrent le moyen d'échapper aux Scythes, qui s'avancèrent jusque dans la Médie. Lorsque Cyaxare eut appris la nouvelle de cette irruption, il leva le siége de devant Ninive, et marcha avec toutes ses troupes contre cette puissante armée, qui, comme un torrent impétueux, allait inonder toute l'Asie. Les deux armées en vinrent aux mains : les Mèdes furent vaincus. Ces barbares, ne trouvant plus aucun obstacle, se répandirent non-seulement dans la Médie, mais aussi dans presque toute l'Asie. Ils marchèrent ensuite vers l'Égypte, d'où le roi Psammitique les détourna à force de présents. Ils revinrent dans la Palestine, où quelques-uns d'entre eux pillèrent à Ascalon le temple de Vénus, le plus ancien qui eût été consacré à cette déesse; d'autres s'établirent à Bethsan, ville de la tribu de Manassé, endeçà du Jourdain, qui depuis fut appelée de leur nom *Scythopolis*.

Les Scythes tinrent durant vingt-huit ans l'empire de la haute Asie : savoir les deux Arménies, la Cappadoce, le Pont, la Colchide et l'Ibérie; et, pendant ce

temps-là, ils désolèrent presque tous les pays où ils mirent le pied. Les Mèdes ne purent s'en défaire que par la fraude. Sous prétexte d'entretenir et de fortifier l'alliance qu'ils avaient faite ensemble, ils en invitèrent la plus grande partie à un festin qui se faisait dans chaque famille : chacun enivra ses hôtes, et les Scythes furent ainsi massacrés. Les Mèdes s'emparèrent de nouveau de toutes les provinces qu'ils avaient perdues; et étendirent encore une fois leur empire jusqu'aux bords de l'Halys, qui en était l'ancienne borne au couchant.

Herod. l. 1, cap. 74.

Ceux des Scythes qui ne s'étaient pas trouvés à ces festins, ayant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie, auprès du roi Alyatte, qui les reçut humainement. Ce fut un sujet de guerre entre les deux princes. Cyaxare conduisit aussitôt ses troupes sur les frontières de Lydie. Il se donna pendant cinq ans plusieurs combats avec un avantage à peu près égal de part et d'autre; mais la bataille qui se donna la sixième année fut remarquable par une éclipse de soleil qui changea tout d'un coup le jour en une nuit très-obscure. Cette éclipse avait été prédite par Thalès le Milésien[1]. Les Mèdes et les Lydiens, qui étaient alors dans le plus fort du combat, effrayés de cet événement imprévu, qu'ils regardaient comme un signe de la colère des dieux, se retirèrent de part et d'autre, et firent la

[1] La date de cette éclipse est une des plus grandes difficultés de la chronologie de ces temps. Les savants diffèrent entre eux de plus de 28 ans sur l'époque de ce phénomène. Ce qui rend si difficile d'en déterminer la date, c'est principalement l'ignorance dans laquelle nous laisse l'historien, sur le lieu de l'Asie-Mineure où s'est donnée la bataille. Une incertitude de 10 degrés en longitude empêche qu'on puisse s'arrêter à aucuns des caractères astronomiques qui distinguent une éclipse d'une autre. — L.

paix. Syennésis, roi de Cilicie, et Nabuchodonosor[1], roi de Babylone, en furent les médiateurs. Pour la rendre plus ferme et plus inviolable, les deux princes voulurent l'assurer par le lien du mariage; et ils arrêtèrent qu'Alyatte donnerait sa fille Aryénis à Astyage, fils aîné de Cyaxare.

La manière dont ces peuples contractaient alliance est très-remarquable. Outre les autres cérémonies qui leur étaient communes avec les Grecs, ils avaient encore ceci de particulier, que les deux parties qui contractaient se faisaient des incisions aux bras, et léchaient mutuellement leur sang.

Le premier soin de Cyaxare, dès qu'il se vit en repos, fut de reprendre le siége de Ninive, que l'irruption des Scythes lui avait fait lever. Nabopolassar, roi de Babylone, avec qui il venait de contracter une alliance particulière, se ligua avec lui contre les Assyriens. Ayant donc joint leurs forces, ils assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Saracus qui en était roi, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville. An. M. 3378 Av. J.C. 626. Herod. l. 1, cap. 106.

Dieu avait fait prédire par ses prophètes, plus de cent ans auparavant, qu'il saurait bien venger sur cette ville impie le sang de ses serviteurs, dont ses rois, comme autant de lions cruels, s'étaient enivrés; qu'il se mettrait lui-même à la tête des troupes qui viendraient l'assiéger; qu'il ferait marcher devant elles la terreur et l'épouvante; qu'il livrerait au bras meurtrier des soldats les vieillards, les mères, les enfants; qu'il abandonnerait à des mains avides et insatiables tous les trésors de la ville; et qu'il la détruirait tellement elle-même de fond en comble, qu'il n'en resterait pas même

[1] Il est appelé Labynet dans Hérodote.

de trace, et qu'on demanderait un jour où avait donc été la superbe Ninive.

Nahum, 3, 1. Mais écoutons le langage même des prophètes. Ville de sang, s'écrie Nahum, qui ne te repais que de rapines
2, 1 et 2. et de brigandages, celui qui doit renverser tes murailles approche. Le Seigneur va venger l'injure faite à Jacob
3, 2 et 3. et à Israël. J'entends déja les fouets qui retentissent de loin, les roues qui se précipitent avec un bruit horrible, les chevaux qui hennissent fièrement, les chariots qui courent comme la tempête, et la cavalerie qui s'avance à toute bride. Je vois les épées qui brillent et
2, 3 et 4. les lances qui étincellent. Le bouclier de ces braves jette des flammes de feu; les yeux des soldats brillent comme des lampes, et leur course est plus prompte que l'éclair.
1, 2, 5, 6. Le Seigneur est un dieu jaloux et un dieu vengeur. La terre, le monde, et tous ceux qui l'habitent, tremblent devant lui. Et qui pourra soutenir sa colère? Je viens
3, 5. à toi, dit le Seigneur des armées : je te dépouillerai
2. 9. de tous tes ornements. Pillez l'argent, pillez l'or; ses richesses sont infinies, ses vases et ses meubles précieux
10. sont inépuisables. C'en est fait; Ninive est détruite :
6. elle est renversée, elle est déchirée. Son temple est détruit jusqu'aux fondements. Tous ses gens de guerre
7. sont pris : ses femmes emmenées captives, gémissent comme des colombes. Je vois une multitude d'hommes
3, 3. percés de coups, une défaite sanglante et cruelle, un carnage qui n'a point de fin, des monceaux de corps
2, 11 et 12. qui tombent les uns sur les autres. [1] Où est maintenant cette caverne de lions? où sont ces pâturages de lion-

[1] Idée magnifique de la cruelle avarice des rois d'Assyrie, qui allaient piller toutes les nations voisines, et principalement la Judée, et en apportaient les dépouilles à Ninive.

ceaux? cette caverne où le lion se retirait avec ses petits sans que personne les y vînt troubler; où le lion apportait les bêtes toutes sanglantes qu'il avait égorgées pour en nourrir ses lionnes et ses lionceaux, remplissant son antre de sa proie, et ses cavernes de ses rapines?....
Le Seigneur perdra Assur. Il dépeuplera cette ville Sophon. 2, 13-15.
qui était si belle, et la changera en une terre où personne ne passe, et en un désert. Elle sera la demeure des bêtes sauvages, et la retraite des oiseaux de nuit. Voilà, dira-t-on, cette orgueilleuse ville qui était si fière et si assurée; qui disait en son cœur : Je suis l'unique, et après moi il n'y en a point d'autre. Tous ceux qui passeront au travers d'elle lui insulteront avec des sifflements et des gestes pleins de mépris.

Les deux armées s'enrichirent des dépouilles de Ninive, et Cyaxare, poursuivant sa victoire, se rendit le maître de toutes les villes du royaume d'Assyrie, excepté Babylone et la Chaldée, qui appartenaient à Nabopolassar.

Après cette expédition, Cyaxare mourut, et laissa l'empire à son fils

Astyage. 35 *ans*. Il est aussi nommé *Assuérus* dans An. M. 3409 Av. J.C. 595.
l'Écriture. Quoique son règne ait été fort long, puisqu'il dura trente-cinq ans, l'histoire ne nous en apprend point de particularités. Il eut deux enfants, dont les noms sont fort connus : savoir, Cyaxare d'Aryénis, et Mandane d'une première femme. Du vivant de son père, il donna Mandane en mariage à Cambyse, fils d'Achémènes, roi des Perses; et de ce mariage naquit Cyrus, un an après la naissance de Cyaxare son oncle. Ce dernier succéda à son père dans le royaume des Mèdes.

Cyaxare ii. C'est le Darius Mèdus de l'Écriture.

Cyrus, ayant pris Babylone conjointement avec

Cyaxare, lui en avait laissé le commandement. Après sa mort et celle de Cambyse son père, il réunit en sa personne l'empire des Perses et celui des Mèdes, qui dans la suite ne feront plus qu'un seul et même empire. J'en commencerai l'histoire par celle de Cyrus, qui nous apprendra ce que l'on sait du règne de ses deux prédecesseurs, Cyaxare et Astyage; mais auparavant je dirai un mot du royaume de Lydie, parce que Crésus, qui en était roi, aura beaucoup de part aux événements dont j'ai à parler.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES LYDIENS. CANDAULE; GYGÈS; ARDYS; SADYATTE; ALYATTE; CRÉSUS.

Herod. l. 1, cap. 7-13.

Hérodote appelle *Atyades*, c'est-à-dire descendants d'Atys, les premiers rois qui ont régné chez les Lydiens. Il dit qu'ils tiraient leur origine de Lydus, fils d'Atys, et que Lydus donna son nom à ces peuples, auparavant appelés *Méoniens*.

Les Héraclides, ou descendants d'Hercule, leur succédèrent, et tinrent cet empire pendant l'espace de 505 ans.

An. M. 2781 Av. J.C. 1223

Argon, arrière-petit-fils d'Alcée, dont Hercule était le père, fut le premier des Héraclides qui régna dans la Lydie. Le dernier fut

Candaule. Il avait une femme d'une rare beauté, que son mari, aveuglé par sa passion, ne cessait de vanter. Il voulut même que Gygès, l'un de ses premiers officiers, en jugeât par ses propres yeux, [1] comme si

[1] « Non contentus voluptatum suarum tacitâ conscientiâ .... prorsùs quasi silentium damnum pulchritudinis esset. » (Just. lib. 1, cap. 7.)

son propre sentiment eût été insuffisant pour lui, et que la beauté de sa femme eût pu souffrir quelque préjudice de son silence. Quelques précautions qu'eût prises Candaule, la reine aperçut Gygès lorsqu'il se retirait du lieu où le roi l'avait placé; mais elle n'en donna aucun signe. Persuadée, si l'on en croit l'historien, que le trésor le plus précieux d'une femme est la pudeur, elle songea à tirer une éclatante vengeance de l'injure qu'elle avait reçue, punissant la faute de son mari par un crime encore plus grand. Peut-être une secrète passion pour Gygès eut-elle autant de part à cette action que la douleur d'avoir été déshonorée. Quoi qu'il en soit, elle fit venir Gygès, et lui donna le choix d'expier son crime ou par sa propre mort, ou par celle du roi. Après quelques remontrances qui furent vaines, il prit le dernier parti, et, par le meurtre de Candaule, AN. M. 3236
il devint le maître et de sa femme et de son trône, qui Av. J.C. 718.
passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades.

Le poëte Archiloque vivait de ce temps-là, et, comme Hérodote le remarque, il avait parlé dans ses poesies de l'aventure de Gygès.

Je ne dois pas omettre ce que dit ici Hérodote, que chez les Lydiens, et presque chez tous les barbares, c'est une honte et une infamie, même à un homme, de paraître nu. Ces traces de pudeur qui se rencontrent chez des païens doivent paraître précieuses. On sait que chez les Romains[1] un fils en âge de puberté ne se trouvait jamais aux bains avec son père, ni un gendre

[1] « Nostro quidem more cum parentibus puberes filii, cum soceris generi non lavantur. Retinenda est igitur hujus generis verecundia, præsertim naturâ ipsâ magistrâ et duce. » (Cic. lib. 1, *de Offic.* n. 129.)

« Nudare se, nefas esse credebatur. » (Val. Max. lib. 2, cap. 1.)

avec son beau-père; et ils regardaient cette loi de modestie et de retenue comme inspirée par la nature même, dont le violement était un crime. Il est étonnant que parmi nous la police n'empêche point ce désordre qui règne impunément au milieu de Paris dans le temps des bains; désordre si visiblement contraire aux règles de l'honnêteté publique et de la pudeur, si dangereux pour les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, et si fortement condamné par le paganisme même.

Plat. de Rep. l. 2, p. 359. Platon raconte l'histoire de Gygès autrement qu'Hérodote. C'est lui qui nous apprend que Gygès portait une bague dont la pierre le rendait invisible quand il la tournait de son côté, en sorte qu'il voyait les autres sans être vu de personne, et que, par le moyen de cette bague, de concert avec la reine, il détrôna Candaule en lui ôtant la vie. Ce qui signifie apparemment que, pour venir à bout de son criminel dessein, il employa toutes les ruses et toutes les fourberies d'une prudence qu'il plaît au siècle d'appeler une fine et habile politique, laquelle pénètre dans les desseins les plus cachés des autres, sans jamais laisser entrevoir les siens. Cette histoire, ainsi appliquée, a bien plus de vraisemblance que celle qu'on lit dans Hérodote.

Cicéron, en rapportant l'histoire fabuleuse du fameux anneau de Gygès [1], ajoute que le sage, quand il en aurait un pareil, ne s'en servirait jamais pour commettre aucune mauvaise action, parce que la vertu ne connaît et ne cherche point les tenèbres.

An. M. 3286 Gygès. 38 *ans*. Le meurtre de Candaule excita une

[1] « Hunc ipsum annulum si habeat sapiens, nihilò plus sibi licere putet peccare, quàm si non haberet. Honesta enim bonis viris, non occulta quæruntur. » (Cic. Lib. III, *de Offic.* n. 38.)

sédition parmi les Lydiens. Les deux partis, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara pour Gygès. Il fit au temple de Delphes de grands présents, qui sans doute avaient précédé en partie et préparé la réponse de l'oracle. Entre beaucoup d'autres, Hérodote parle de six coupes d'or qui pesaient trente talents [1], ce qui montait à près d'un million. Av. J.C. 680. Herod. l. 1, c. 13, 14.

Quand il se vit paisible possesseur du trône, il porta ses armes contre Milet, Smyrne et Colophon, villes puissantes des états voisins.

Il mourut, après avoir régné trente-huit ans, et eut pour successeur son fils

Ardys. 49 *ans*. C'est sous son règne que les Cimmériens, chassés de leur pays par les Scythes nomades, passèrent en Asie, et prirent Sardes, excepté la citadelle. An. M. 3324. Av. J.C. 680. Herod. c. 15.

Sadyatte. 12 *ans*. Il déclara la guerre à ceux de Milet et assiégea leur ville. Les siéges, pour-lors, qui souvent n'étaient que des blocus, traînaient fort en longueur, et duraient plusieurs années. Il mourut avant que d'avoir achevé celui-ci, et eut pour successeur son fils An. M. 3373. Av. J.C. 631.

Alyatte. 57 *ans*. Ce fut lui qui fit la guerre contre Cyaxare, roi des Mèdes. Il chassa les Cimmériens de l'Asie. Il attaqua et prit les villes de Smyrne et de Clazomènes. An. M. 3385. Av. J.C. 619. Herod. cap. 16-22.

Il poussa vivement la guerre contre les Milésiens, que son père avait commencée, et continua la siége de la ville, qui avait deja duré six ans sous son père, et Herod. l. 1, cap. 21. 22.

[2] 30 talents d'or équivalaient à 360 talents d'argent ou 1,980,000 francs. — L.

qui en dura encore autant sous lui. Voici comme il fut terminé. Sur la réponse d'un oracle de Delphes, Alyatte avait envoyé dans la ville un ambassadeur pour proposer une trêve pendant quelques mois. Thrasybule, tyran de Milet, averti de son arrivée, fit porter dans la place publique le blé et les autres provisions que lui et ses sujets avaient rassemblés pour fournir à leurs besoins, et ordonna aux particuliers de se livrer aux plaisirs de la bonne chère à la vue d'un signal qui leur serait donné. La chose fut ainsi exécutée. L'ambassadeur de Lydie fut extrêmement surpris à son arrivée de voir l'abondance qui régnait dans la place. Son maître, auquel il en rendit compte, persuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réussirait jamais, préféra la paix à une guerre qui lui paraissait ruineuse, et leva le siége.

An. M. 3442
Av. J.C. 562.

Crésus. Son nom seul, qui a tourné en proverbe, porte l'idée de grandes richesses. Les siennes, à en juger par les présents qu'il envoya au temple de Delphes, devaient être immenses. Ces présents subsistaient encore la plupart, du temps d'Hérodote, et montaient à plusieurs millions. Les trésors de ce prince pouvaient être en partie le fruit de certaines mines situees, selon Strabon, entre Pergame et Atarne, aussi-bien que d'une petite rivière qui roulait un sable d'or : c'est le Pactole. Du temps de Strabon, elle n'avait plus cet avantage.

Strab. l. 13, pag. [591] et 625 ; et l. 14, p. 680.

Ces richesses, chose assez rare, n'amollirent point son courage. Il jugeait indigne d'un roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Toujours les armes à la main, il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états toutes les provinces voisines : la Phrygie, la Mysie,

Herod. l. 1, cap. 26-28.

la Paphlagonie, la Bithynie, la Pamphylie, et tout le pays des Cariens, des Ioniens, des Doriens et des Éoliens. Hérodote remarque qu'il fut le premier qui subjugua les Grecs, qui jusque-là n'avaient jamais été soumis à une domination étrangère : il entend sans doute les Grecs qui étaient établis dans l'Asie Mineure [1].

Mais, ce qui est encore plus étonnant, quoique riche et guerrier, les lettres et les sciences faisaient son plus grand plaisir. Sa cour était le séjour assez ordinaire de plusieurs de ces fameux savants si connus dans l'antiquité sous le nom des *sept sages de la Grèce.*

Solon, l'un des plus célèbres d'entre eux, après avoir établi de nouvelles lois à Athènes, crut devoir s'en absenter pendant quelques années, et profiter de ce temps pour faire différents voyages. Il vint à Sardes, et il y fut reçu comme le demandait la réputation d'un si grand homme. Le prince, accompagné d'une nombreuse cour, parut dans tout l'éclat de la royauté, et avec les habits les plus magnifiques, où l'or et les pierreries brillaient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, on ne s'aperçut point qu'il en fût ému, et il ne dit pas la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration; mais il laissa assez entrevoir aux gens de bon sens qu'il regardait toute cette pompe comme la marque d'un petit esprit, qui connaît mal en quoi consiste le beau et le grand. Un premier abord si froid et si indifférent ne prévint pas Crésus en faveur de son nouvel hôte.

Herod. l. 1, cap. 29-33. Plut. in Sol. pag. 93-94.

[1] Il n'est pas douteux qu'Hérodote n'entende parler de ces Grecs; car il le dit expressément : ὡς δὲ ἄρα οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἕλληνες κατεστρέψατο ἐς φόρου ἀπαγωγήν. (I, § 27, *init.*) — L.

Il commanda ensuite qu'on lui montrât tous ses trésors, et qu'on lui fît voir la somptuosité et la magnificence de ses appartements et de ses meubles, comme pour vaincre par cette multitude de vases précieux, de pierreries, de statues, de peintures, l'indifférence du philosophe : mais tout cela n'était point le roi, et c'etait lui que Solon venait visiter, non les murs ni les chambres de son palais; et il croyait devoir juger de lui et l'estimer, non par tout cet appareil extérieur qui lui était étranger, mais par lui-même et par ses qualités personnelles. Ce serait réduire bien des grands à une affreuse solitude que d'en user ainsi.

Quand il eut tout vu, on le ramena. Crésus alors lui demanda qui, dans les différents voyages qu'il avait faits, il avait trouvé qui fût véritablement heureux. « C'est, répondit Solon, un bourgeois d'Athènes nommé « Tellus, fort homme de bien, qui, après avoir été « toute sa vie à couvert de la nécessité, et avoir vu sa « patrie toujours florissante, a laissé après lui des enfants « généralement estimés de tout le monde, a eu la joie « de voir les enfants de ses enfants, et enfin est mort « glorieusement en combattant pour sa patrie. »

Une telle réponse, où l'on comptait l'or et l'argent pour rien, parut à Crésus d'une grossièreté et d'une stupidité sans pareille. Cependant, comme il ne désespérait pas d'avoir au moins le second rang dans la felicité, il lui demanda qui, après Tellus, il avait vu de plus heureux. Solon répondit que c'était Cléobis et Biton, d'Argos, deux frères qui avaient été un modèle parfait de l'amitié fraternelle [1] et du respect qui est dû aux

[1] Φιλαδέλφους καὶ φιλομήτορας διαφερόντως ἄνδρας. = Ce passage est tiré de Plutarque (*in Solone*. § 27.) — L.

parents. Un jour de fête solennelle, où la prêtresse leur mère devait aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, et traînèrent le char de leur mère jusqu'au temple, pendant plus de deux lieues [1]. Toutes les mères, ravies en admiration, congratulèrent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfants. Pénétrée des plus vifs sentiments de joie et de reconnaissance, elle pria instamment la déesse de vouloir accorder à ses enfants, pour récompense, ce qu'il y avait de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, il s'endormirent dans le temple même d'un doux sommeil, et terminèrent leur vie par une mort [2] tranquille. Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrèrent leurs statues dans le temple de Delphes.

« Vous ne me mettez donc point du nombre des « gens heureux? » dit Crésus, d'un ton qui marquait son mécontentement. Solon, qui ne voulait ni le flatter ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur : « Roi de « Lydie, Dieu nous a donné à nous autres Grecs, outre « plusieurs autres avantages, un esprit de modération « et de retenue qui a formé parmi nous une sorte de « philosophie simple et populaire, accompagnée d'une « noble hardiesse, sans faste et sans ostentation, peu « propre à la cour des rois, et qui, connaissant que la « vie des hommes est sujette à un nombre infini de « vicissitudes et de changements, ne nous permet ni de « nous glorifier des biens dont nous jouissons nous-« mêmes, ni d'admirer dans les autres une félicité qui « peut n'être que passagère et n'avoir rien de réel. » A [Plutarch. in Solone, § 27.]

[1] Dans le texte, il y a 45 stades, une lieue et demie. — L.

[2] La fatigue du voyage pouvait bien en être la cause.

cette occasion, il lui représente que la vie de l'homme est ordinairement composée de soixante-dix années, qui font en tout vingt-six mille deux cent cinquante jours [1], dont aucun ne ressemble à l'autre. « Ainsi l'avenir est « pour chaque homme un tissu d'accidents tout divers, « qui ne peuvent être prévus. Celui-là donc nous paraît « seul heureux de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au « dernier moment de sa vie; pour les autres, qui se « trouvent exposés à mille dangers, leur bonheur nous « paraît aussi incertain que la couronne pour celui qui « combat encore, et qui n'a pas encore vaincu. » Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crésus sans le corriger [2].

Ésope, l'auteur des fables, était alors à la cour de ce prince, qui le traitait très-favorablement. Il fut fâché du mauvais accueil que Solon avait reçu, et lui dit, par

[1] Voici, d'après Hérodote, les éléments de ce calcul, trop singulier, pour qu'on ne l'expose pas ici :

1° La vie de l'homme est fixée, en terme moyen, à 70 ans.

2° Ces 70 ans font 25,200 jours, si l'on n'ajoute point de mois intercalaire : d'où il résulte une année de 360 jours : car $\frac{25200}{70} = 360$.

3° Mais si l'on ajoute les mois intercalaires pour que l'ordre des saisons ne soit pas dérangé, on verra qu'il faut 35 de ces mois pour 70 ans ; ce qui fait 1050 jours ($35 \times 30 = 1050$) : il en résulte un total de 26,250 jours.

Il est évident que cette intercalation d'un mois de trente jours tous les deux ans, donne une année moyenne de 375 jours ; c'est-à-dire de 9 jours et un quart plus longue que l'année solaire : il est également clair que cette intercalation, loin de rétablir l'ordre des saisons, ne peut que le troubler davantage, tellement que ces douze mois en parcourraient la révolution entière dans l'espace de 36 ans à peu près : car la durée de 37 années de 365 jours un quart (= 13514 jours) n'excède que de 14 jours la durée de 36 années de 375 jours (= 13500 jours).

Ce passage d'Hérodote, qu'on a tourmenté de mille façons, et que Wyttenbach et Larcher ont voulu corriger trop arbitrairement, offre une difficulté qui a résisté jusqu'ici aux efforts de tous les critiques. — L.

[2] Λυπήσας μὲν, οὐ νουτεθήσας δὲ τὸν Κροῖσον. [Plut. *in Solone*, § 27, *fin.*]

forme d'avis[1] : *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.*

Dès le temps de Plutarque, quelques savants croyaient que cette entrevue de Solon avec Crésus cadrait mal avec les dates de chronologie[2], mais comme ces dates sont fort incertaines, ce judicieux auteur n'a pas cru que cette objection dût prévaloir contre l'autorité de plusieurs écrivains dignes de foi qui ont rapporté cette histoire.

Ce que je viens de raconter de Crésus est une peinture bien naturelle de ce qui se passe chez les rois et chez les grands, dont la plupart se laissent séduire par la flatterie, et nous montre que cet aveuglement vient, pour l'ordinaire, de deux causes : la première est l'inclination secrète qu'ont tous les hommes, et sur-tout les grands, à recevoir la louange sans précaution et à juger favorablement de tous ceux qui les admirent, ou qui témoignent pour leurs volontés une soumission et une complaisance sans bornes ; la seconde est la ressemblance de la flatterie avec une affection sincère et avec un respect légitime, qui est quelquefois si parfaitement

[1] Ὦ Σόλων (ἔφη) τοῖς βασιλεῦσι δεῖ ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα ὁμιλεῖν. Καὶ ὁ Σόλων· Μὰ Δί' (εἶπεν) ἀλλ' ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἄριστα. [Plut. l. l.] Le jeu de mots du texte grec, ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα et ὡς ἄριστα, estimable, parce qu'il est fondé dans le sens même, ne peut point être rendu dans une autre langue.

[2] Le doute des savants dont parle Plutarque n'est peut-être pas fondé ; et les dates principales, sur lesquelles ce synchronisme est appuyé, ne sont pas aussi incertaines que le croit Rollin. Les difficultés, qui peuvent exister à ce sujet ont été expliquées d'une manière satisfaisante par M. de Volney. (*Rech. nouv. sur l'Histoire ancienne*, T. II, pag. 28.) — L.

imitée, que, sans une grande attention, les plus sages y sont trompés.

Crésus, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, était un fort bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. Il avait un grand fonds de douceur, d'affabilité, d'humanité. Son palais était la retraite des savants et des gens d'esprit; ce qui marque qu'il n'en manquait pas lui-même, et qu'il avait du goût pour les sciences. Son faible était de faire grand cas des richesses et de la magnificence, de se croire heureux et grand à proportion de ce qu'il en possédait, de substituer l'éclat et la pompe de la royauté à ce qu'elle a de véritable et de solide grandeur, et de se nourrir des respects excessifs de ceux qui etaient comme en adoration devant lui.

Ces savants, ces beaux-esprits, et les autres courtisans qui environnaient ce prince, qui mangeaient à sa table, qui étaient de ses plaisirs, qui avaient part à sa confidence, qui profitaient de sa libéralité, et s'enrichissaient par ses largesses, n'avaient garde de heurter le goût du prince, ni de songer à le détromper de ses erreurs et de ses fausses idées. Ils n'étaient occupés, au contraire, qu'à l'y entretenir et qu'à l'y fortifier, en le louant sans cesse comme le prince le plus opulent de son siècle, et ne parlant jamais de l'abondance de ses richesses et de la magnificence de son palais qu'avec des termes et des sentiments d'admiration et d'extase, parce qu'ils savaient que c'était là un moyen sûr de lui plaire et d'avoir ses bonnes graces : car la flatterie n'est autre chose qu'un commerce de mensonge, fondé d'un côté sur l'intérêt, et de l'autre sur la vanité. Le flatteur veut s'avancer, et faire fortune : le prince veut être loué et admiré, parce qu'il est son premier flatteur, et qu'il

porte dans son cœur un poison plus subtil et mieux préparé que celui qu'on lui présente.

Le petit mot d'Ésope, ancien esclave, qui n'en avait pas perdu tout l'esprit ni le caractère, mais qui y joignait l'adresse du plus fin et du plus habile courtisan; ce petit mot, dis-je, par lequel il avertit Solon qu'*il faut ou ne point approcher des rois, ou leur dire des choses agréables*, nous apprend de quels hommes Crésus avait rempli sa cour, et comment il était venu à bout d'en bannir la sincérité, la bonne foi, le devoir. Aussi ne put-il souffrir la noble et généreuse liberté du philosophe, dont il aurait dû faire un cas infini, s'il avait connu de quel prix est un ami qui, ne tenant qu'à la personne et non à la fortune du prince, a le courage de lui dire des vérités désagréables et amères à l'amour-propre pour le présent, mais qui peuvent lui être très-utiles et très-salutaires pour l'avenir. *Dic illis, non quod volunt audire, sed quod audisse semper volent.* C'est Sénèque qui parle ainsi, en montrant de quel secours peut être pour un prince un ami fidèle et sincère; et ce qu'il ajoute paraît fait exprès pour Crésus [1]: Donnez-lui, dit-il, un conseil utile; faites-lui entendre une fois en sa vie une parole de vérité, à ce prince dont les oreilles retentissent sans cesse de flatteries. Vous me demandez quel service vous pouvez lui rendre, arrivé comme il est à une souveraine félicité? C'est de lui apprendre à ne s'y pas fier;

[1] « Plenas aures adulationibus aliquandò vera vox intret : da consilium utile. Quæris, quid felici præstare possis? Effice, ne felicitati suæ credat. Parùm in illum contuleris, si illi semel stultam fiduciam permansuræ semper potentiæ excusseris, docuerisque mobilia esse quæ dedit casus, ac sæpe inter fortunam maximam et ultimam nihil interesse? » (SENEC. *de Benef.* lib. 6, cap. 33.)

c'est de lui ôter cette vaine confiance qu'il a dans sa puissance et sa grandeur, comme si elle devait toujours durer, c'est de lui faire connaître que tout ce qui vient de la fortune et qui est de son ressort se ressent de son instabilité, et peut nous être enlevé promptement; et qu'entre la plus haute élevation et la chute la plus funeste, l'intervalle peut n'être que d'un moment.

Herod. l. 1, c. 34-45.

Crésus ne fut pas long-temps sans éprouver la vérité de ce que lui avait dit Solon. Il avait deux enfants, dont l'un, devenu muet, était pour lui un sujet continuel de douleur; l'autre, nommé Atys, se distinguait par toutes sortes de bonnes qualités entre ceux de son âge, et faisait toute sa consolation. Il crut voir en songe que ce fils bien-aimé devait périr par le fer; nouvelle source de chagrins et d'inquiétudes. On écarte avec soin d'auprès de ce jeune prince tout ce qui a rapport au fer, pertuisanes, lances, javelots; il n'est plus mention ni de siéges, ni de guerre, ni d'armée. On fit un jour une célèbre partie pour prendre un sanglier qui ravageait tout le voisinage : tous les jeunes seigneurs de la cour devaient s'y trouver. Atys demanda avec empressement à son père qu'il lui fût permis d'y aller au moins comme spectateur; il ne put lui refuser cette grace, et il le confia à la garde d'un jeune prince fort sage qui s'était venu refugier chez lui : il s'appelait Adraste; et ce fut cet Adraste même, qui, croyant lancer son javelot contre le sanglier, tua Atys. On ne peut exprimer ni quelle fut la douleur du père quand il apprit cette funeste nouvelle, ni celle d'Adraste, auteur innocent du meurtre, qu'il punit sur lui-même en se perçant le sein de sa propre épée sur le bûcher de l'infortuné Atys.

Deux années se passèrent ainsi dans un grand deuil, ce malheureux père n'étant occupé que de la perte qu'il avait faite. Mais la réputation naissante et les grandes qualités de Cyrus, qui commençait à se faire connaître, le réveillèrent de son assoupissement. Il crut devoir songer à mettre une barrière à la puissance des Perses, qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements. Comme il était fort religieux à sa mode, il ne songea point à former aucune entreprise sans avoir consulté les dieux; mais pour ne point agir à l'aveugle, et pour être en état d'asseoir un jugement certain sur les réponses qu'il en recevrait, il voulut auparavant s'assurer de la vérité des oracles. Pour cela il envoya à tous ceux qui étaient les plus célèbres, soit dans la Grèce, soit dans l'Afrique, des députés qui avaient ordre de s'informer, chacun de son côté, de ce que faisait Crésus dans un certain jour et à une certaine heure qu'on leur marqua : ses ordres furent ponctuellement exécutés. Il n'y eut que la réponse de l'oracle de Delphes qui se trouva véritable. Elle fut rendue en vers grecs hexamètres, et voici quel en était le sens : *Je connais le nombre des grains de sable de la mer et la mesure de sa vaste étendue. J'entends le muet et celui qui ne sait point encore parler. Mes sens sont frappés de l'odeur forte d'une tortue qui est cuite dans l'airain avec des chairs de brebis : airain dessous, airain dessus.* En effet, le roi ayant voulu imaginer quelque chose qu'il ne fût pas possible de deviner, s'était occupé à cuire lui-même, au jour et à l'heure marqués, une tortue avec un agneau dans une marmite d'airain, qui avait aussi un couvercle d'airain. Saint Augustin remarque en plusieurs endroits que Dieu, pour punir l'aveuglement des païens, per-

Herod. cap. 46-56.

[Herod. l. 1, c. 47.]

mettait quelquefois que les demons leur rendissent des reponses qui se trouvaient conformes à la verité.

Assuré ainsi de la veracité du dieu qu'il voulait consulter, il fit immoler en son honneur trois mille victimes, et fit fondre une infinité de vases, de trépieds, de tables d'or, qu'il convertit en lingots d'or, au nombre de cent dix-sept, pour enrichir le trésor de Delphes [1]. Chacun de ces lingots pesait au moins deux talents. Il y ajouta encore un grand nombre d'autres présents, parmi lesquels Hérodote compte un lion d'or du poids de dix talents, et deux vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, l'un d'or, qui pesait huit talents et demi et douze mines; l'autre d'argent, qui tenait six cents mesures nommées *amphores*. Tous ces présents, et beaucoup d'autres que j'omets pour abréger, se voyaient encore du temps d'Hérodote.

Les députés avaient ordre de consulter le dieu sur deux articles : premièrement, si Crésus devait entreprendre la guerre contre les Perses; puis s'il devait appeler à son secours des troupes auxiliaires. L'oracle répondit, sur le premier article, que, s'il portait les armes contre les Perses, il renverserait un grand empire; sur le second, qu'il ferait bien de s'associer les plus puissants peuples de la Grèce. Il consulta de nouveau l'oracle pour savoir quelle serait la durée de son empire. La reponse fut qu'il subsisterait jusqu'à ce qu'on vît un

[1] De ces lingots, longs de 6 palmes (0 mèt. 462), larges de 3 palmes (0 mèt. 231) et hauts d'une palme (0 mèt. 077), il y en avait 4 d'or pur, pesant 3 talents (d'après une correction que je fais au texte d'Hérodote, lisant, *τρία τάλαντα*, au lieu de *τρία ἡμιτάλαντα*), en tout 12 talents d'or, ou 314 kilogr. et 113 lingots d'or *blanc*, c'est-à-dire *allié d'argent*, dont chacun pesait 2 talents, en tout 226 talents ou 5914 kilogr. d'or blanc.

On ne peut révoquer en doute l'existence de ces riches offrandes : Hérodote les avait vues. — L.

mulet remplir le trône de Médie : il regarda cette réponse comme une assurance de l'éternité de son empire.

En conséquence de l'oracle, Crésus fit alliance avec les Athéniens, qui avaient pour-lors à leur tête Pisistrate, et avec les Lacédémoniens, qui étaient sans contredit les deux peuples de la Grèce les plus puissants.

Un Lydien, fort estimé pour sa prudence, donna à Crésus un avis très-sensé. « Grand prince, lui dit-il, « à quoi songez-vous de vouloir tourner vos armes contre « des peuples comme les Perses, qui, nés dans un pays « rude et âpre, sont endurcis dès l'enfance à toute sorte « de travaux et de fatigues; qui, vêtus grossièrement « et nourris de même, se contentent de pain et d'eau; « qui ignorent absolument ce que c'est que commodités « et delices de la vie; en un mot, qui n'ont rien à « perdre si vous les vainquez, et tout à gagner s'ils vous « vainquent, et qu'il serait bien difficile d'écarter de nos « terres, s'ils en avaient une fois goûté les douceurs? « Loin donc de penser à porter la guerre contre eux, « je crois que nous devrions remercier les dieux de « n'avoir pas mis dans l'esprit des Perses de venir atta- « quer les Lydiens. » Crésus avait pris son parti, et ne changea point. Herod. l. 1, cap. 71.

On trouvera le reste de l'histoire de Crésus dans celle de Cyrus que je vais exposer.

LIVRE QUATRIÈME.

COMMENCEMENT DE L'EMPIRE DES PERSES ET DES MÈDES.

AVANT-PROPOS.

Les trois règnes de Cyrus, de Cambyse, et de Smerdis le mage, seront la matière du quatrième livre. Mais comme les deux derniers sont assez courts, et renferment peu de faits importants, ce livre, à proprement parler, sera l'histoire de Cyrus.

Je me suis trouvé embarrassé dans ce volume à l'occasion de quelques morceaux d'histoire que j'ai donnés ailleurs [1], qui reviennent ici, et y trouvent leur place naturelle. Le mieux eût peut-être été de les travailler de nouveau et de les faire reparaître sous une nouvelle forme; mais je ne me suis point senti pour cela assez de fécondité d'invention ni assez de variété de style, et d'ailleurs c'était un travail assez inutile. De renvoyer le lecteur à ces endroits, c'eût été couper mal à propos mon ouvrage, et donner un corps d'histoire imparfait et mutilé. J'ai donc pris le parti, et je ne l'ai point fait sans conseil, de remettre ici les endroits qui étaient nécessaires à la suite de mon histoire, et j'en userai

[1] Dans le second volume de la *Manière d'étudier,* où je traite de l'histoire. [Liv. V, part. III, ch. 2, art. I.]

ainsi dans la suite. J'ai cru que le public me permettrait de me copier moi-même, d'autant plus qu'il m'a paru ne pas improuver la possession où je me suis mis de profiter même du travail des autres, et d'adopter tout ce qui me convient. Cette liberté que je me suis donnée, qui n'est pas fort honorable pour l'amour-propre, mais qui est favorable à la paresse, contribue beaucoup à avancer et à orner mon ouvrage, qui par-là se trouve rempli de beautés et de richesses que j'emprunte d'ailleurs. Mais je puis dire que mon ouvrage entier est de ce genre; car tout mon travail consiste à extraire des auteurs anciens ce qui s'y trouve de plus beau, soit pour les faits, soit pour les réflexions, sans presque jamais y rien ajouter du mien.

On m'a fait, dans le [1] Journal des Savants de Paris, un reproche qui me fait trop d'honneur pour n'y pas répondre : c'est sur l'exclusion que je parais avoir donnée dans mon plan à l'histoire romaine, qu'on souhaiterait que j'y eusse fait aussi entrer. J'avoue que je n'ai eu aucune pensée de l'entreprendre. Ce n'est pas faute de goût ni d'estime pour cette partie de l'histoire ancienne, la plus riche de toutes en grands événements, la plus variée et la plus intéressante. Les secours infinis et d'un prix inestimable qu'on trouve dans les anciens sur cette histoire seraient seuls capables de tenter un écrivain, et de l'engager dans ce travail, quelque pénible qu'il soit. Mais il faudrait pour cela bien des années; et je ne sais s'il y a eu de la sagesse à moi d'entreprendre, à l'âge où je suis, un ouvrage d'aussi longue haleine qu'est celui de l'histoire grecque, sans y apporter d'autre préparation que celle d'une étude générale des auteurs

[1] Journal du mois de mars 1730.

anciens, ordinaire aux personnes de ma profession, et faite sans aucun dessein particulier. Je sens bien que, pour réussir parfaitement dans cet ouvrage, il aurait été nécessaire d'employer trois ou quatre ans à relire avec attention tous les auteurs, et à faire des remarques par rapport à mes vues et à mon plan : car quelquefois on trouve dans des endroits écartés, et qui n'ont aucun rapport à la matière qu'on traite, des faits très-curieux, et des réflexions importantes. Je n'ai point eu cet avantage, et n'ai pas cru devoir tarder si long-temps à me mettre à mon ouvrage. Ce que je puis dire, c'est que, par respect et par reconnaissance pour le public, qui n'en paraît pas mécontent, je me hâte, autant qu'il m'est possible, de l'avancer, y donnant tout mon temps et tous mes soins, et écartant sévèrement tout ce qui peut m'éloigner d'un travail que je regarde comme faisant maintenant une partie essentielle de mon devoir et de ma vocation dans l'heureux loisir que la Providence m'a procuré depuis plusieurs années, et dont j'aurais pu profiter bien avantageusement, si la pensée de travailler à l'histoire ancienne m'était venue plus tôt.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE CYRUS[1].

L'HISTOIRE de ce prince est racontée diversement par Hérodote et par Xénophon. Je m'attache au dernier,

[1] OBSERVATIONS

sur l'autorité historique de la Cyropédie.

La préférence que Rollin donne à Xénophon sur Hérodote, dans l'histoire de Cyrus, ne lui a pas permis de mettre en doute la vérité historique d'aucun des faits, des discours, des détails, sur la guerre, les mœurs, les usages, etc., contenus dans la Cyro-

comme infiniment plus digne de foi sur ce point que l'autre; et je me contenterai, dans les faits où ils diffèrent, de rapporter sommairement ce qu'en dit

pédie : cependant l'examen de cet ouvrage confirme pleinement le jugement qu'en a porté Cicéron, et montre que, si le fond de la Cyropédie et quelques-uns des événements qu'elle contient sont réels, cet ouvrage est un cadre où l'auteur a voulu faire entrer ses idées sur un bon gouvernement, sans trop s'embarrasser de prêter aux Perses des usages qu'ils n'ont jamais eus, de faire parler ses personnages comme ils n'ont jamais dû parler, de mêler et de confondre les faits historiques et géographiques dont il avait besoin pour animer ses tableaux.

Ceux qui ne veulent trouver que de l'histoire, dans la Cyropédie, opposent toujours ces paroles de Xénophon : « Nous essaierons de « raconter, ce que nous avons ap-« pris de Cyrus, et ce que nous « *croyons* en savoir ; » car c'est là le vrai sens de ce passage et non celui que Rollin lui a donné : mais elles ne paraissent pas s'opposer à l'idée que Xénophon n'a voulu donner qu'un roman historique. Si Xénophon s'était proposé de suivre exactement l'histoire connue de Cyrus, d'où vient que, dans cette prétendue histoire, il aurait fait contre la chronologie et la géographie les fautes que Fréret a relevées (*Académ. des Insc.* t. VII, pag. 447, et suiv.)? Xénophon semble reconnaître lui-même qu'il a altéré les événements de l'histoire de Cyrus, puisque, dans la *Retraite des Dix-Mille*, il rapporte sur les villes de Larissa et de Mespila des circonstances intéressantes, relatives à la conquête de la Médie par les Perses, circonstances dont il ne dit pas un mot dans la Cyropédie.

Les erreurs géographiques qu'il a commises ne sont pas moins graves : elles sont telles, dit M. de Ste-Croix, qu'on aurait peine à les souffrir dans un poëte épique.

Si, des faits relatifs à la chronologie, à l'histoire et à la géographie, on passe aux détails de mœurs, aux préceptes de gouvernement ou de morale, répandus dans cet ouvrage, et qui en font le corps, on y découvre à chaque instant des traces de fiction. C'est un disciple de Socrate qui veut appliquer la doctrine de son maître au gouvernement d'un grand peuple, et prouver qu'un roi doit régner par la bienfaisance, et qu'avec cette seule vertu il aura plus de supériorité sur ses ennemis qu'avec ses armes.

Pour montrer la certitude de ces principes, Xénophon cherche à les mettre en action; il nous fait voir l'empire de Babylone renversé par la défection des peuples et des grands que les bienfaits de Cyrus ont gagnés. Les détails, concernant l'éducation de ce conquérant, ne sont amenés que pour faire sentir la nécessité de développer chez tous les hommes les heureuses qualités qu'ils ont reçues de la nature, et de perfectionner le caractère et les mœurs des peuples par de sages institutions. Quant aux usages des Perses, comme son objet n'était point d'en donner un tableau fidèle, il ne se fait aucun scrupule de leur prêter très-souvent ceux des

Hérodote. On sait que Xénophon servit long-temps sous le jeune Cyrus, qui avait dans ses troupes un grand nombre de seigneurs persans avec lesquels sans

Grecs : telles sont les trois libations qu'on faisait dans les festins (*Cyrop.* II. 3. 1. et ibi Schneid.); telle est encore la marche nocturne de l'armée persane (Id. V. 3. 52), tandis qu'on sait que les Perses ne se mettaient point en route après le coucher du soleil, à moins d'une nécessité pressante ; c'est encore ainsi que Xénophon leur fait invoquer les dieux de la Grèce, à la manière des Grecs, et entonner le *Pæan*, lorsqu'ils marchent à l'ennemi.

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'auteur a donné aux Perses presque tous les usages des Lacédémoniens ; et là, se montre cette prédilection décidée et quelquefois injuste qu'il a constamment manifestée pour les institutions de Lacédémone: c'est une observation de Camerarius, confirmée par Zeune et Weiske (*Disput. de Cyropæd.*, § 9).

Les Lacédémoniens marchaient au combat la tête ceinte d'une couronne (Xenoph. *Rep. Laced.* XIII, § 8.) : Cyrus ordonne à ses soldats de couronner leurs têtes (*Cyrop.* III, 3, 40, 42).

Les Lacédémoniens portaient des tuniques rouges en allant à l'ennemi (Id. *Rep. Laced.* XI. § 3) : nous lisons la même chose des Perses dans la Cyropédie (VI, 4, 1).

Chez les Lacédémoniens, la puissance des rois était restreinte dans des limites fort resserrées ; ils vaquaient aux fonctions du sacerdoce (Id. *Rep. Laced.* XIII, II) : c'est ce que nous trouvons également chez les Perses (*Cyrop.* IV, 5, 17 ; VIII, 7, 1).

Lycurgue avait institué l'éducation publique à Sparte, et les enfants étaient censés appartenir à la patrie, plutôt qu'à leurs parents (Plut. *in Lycurg.*, § 15; Aristot. *Polit.* VIII, I, § 3) : Xénophon suppose précisément la même institution chez les Perses (*Cyrop.* I, c. 2).

Une ressemblance de ce genre existe dans beaucoup d'autres traits qu'il serait trop long de rapporter : et l'on voit que Xénophon, voulant nous montrer chez les Perses le modèle d'une nation civilisée, ne trouve rien de mieux que de leur prêter les usages de ses chers Lacédémoniens.

Le résumé fort court que je viens de présenter, suffit pour montrer que les Anciens ont eu pleinement raison dans l'opinion qu'ils s'étaient formée de la Cyropédie : admirable comme traité de morale appliquée au gouvernement, cet ouvrage n'a sous le rapport historique qu'une autorité très-faible. C'est le sentiment des critiques qui ont examiné à fond cet ouvrage, d'Érasme, de Vossius, de Louis Vives, de Scaliger, de Calvisius, de Simson, de Fraguier, de Desvignoles, de Fréret, de Larcher, de Ste.-Croix, etc. Ils reconnaissent tous, dans la Cyropédie un roman mêlé de quelques vérités historiques, dans lequel la plupart des personnages sont d'invention, et presque tous les faits ou entièrement fictifs ou arrangés à plaisir ; en sorte qu'il est assez difficile d'y séparer le vrai du faux.

Il résulte de ces observations que ce chapitre de Rollin, qui contient la vie de Cyrus d'après Xénophon,

doute cet écrivain, curieux comme il était, s'entretenait souvent, pour s'instruire par leur moyen des mœurs et coutumes des Perses, de leurs conquêtes, et sur-tout de celles du prince qui avait fondé leur monarchie, et dont il se proposait d'écrire l'histoire. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans le commencement de la Cyropédie. « Comme ce grand personnage, dit-il, m'a « toujours paru digne d'admiration, j'ai pris plaisir à « rechercher sa naissance, quel a été son naturel, de « quelle façon il a été elevé, pour connaître par quels « moyens il a pu devenir un si grand prince, et je « n'avance rien que je n'aie appris [1]. »

Au reste, ce que dit Cicéron dans la première lettre à son frère Quintus, que *Xénophon* [2] *avait composé l'histoire de Cyrus, non suivant l'exacte vérité, mais comme le modèle d'un bon gouvernement*, ne doit rien diminuer de l'autorité de ce judicieux écrivain, ni de la créance qui lui est due. Ce qu'on en peut conclure, c'est que le dessein de Xénophon, aussi grand philosophe que grand capitaine, n'a pas été simplement d'écrire l'histoire de Cyrus, mais d'apprendre aux princes, dans la personne de celui-ci, l'art de régner et de se faire aimer de leurs sujets malgré le faste et l'elevation de la puissance souveraine. Il a pu, dans cette vue, prêter à son héros quelques pensées, quelques sentiments,

peut se lire avec un vif intérêt, parce qu'il offre une analyse très-bien faite de la Cyropédie ; mais qu'on ne saurait compter sur la certitude d'aucun des détails dont il se compose.

Ces observations générales me dispenseront de faire des notes sur les différents détails contenus dans ce chapitre — L.

[1] Ce n'est pas là tout-à-fait le sens de l'original. Voyez la note ci-dessus, p. 97, col. 1. — L.

[2] « Cyrus ille a Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii. »

quelques discours; mais le fond des événements et des faits qu'il rapporte doit passer pour vrai, et leur conformité avec l'Écriture sainte en est une preuve évidente [1]. On peut lire la dissertation de M. l'abbé Banier sur ce sujet dans les mémoires de l'academie des Belles-Lettres.

Tom. 6, p. 400.

Pour plus grande clarté, je divise l'histoire de Cyrus en trois parties. La première s'étendra depuis sa naissance jusqu'au siége de Babylone; la seconde renfermera la description du siége et de la prise de cette ville, et de tout ce qui regarde ce grand événement; la troisième contiendra l'histoire de ce prince depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Cyrus, depuis son enfance jusqu'au siége de Babylone.

Cet intervalle, outre l'éducation de Cyrus et le voyage qu'il fit en Medie chez Astyage, son grand-père, renferme les premières campagnes de ce prince et les importantes expéditions qui en furent la suite.

§ I. *Éducation de Cyrus.*

Xenoph. Cyrop. l. 1, p. 3. An M 3405. Av. J.C. 599.

Cyrus était fils de Cambyse, roi de Perse, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes. Il naquit un an après Cyaxare, son oncle, frère de Mandane.

Les Perses, divisés en douze tribus, étaient alors renfermés dans une seule province de cette vaste région qui depuis a porté leur nom, et ne faisaient tous en-

[1] Sur cette prétendue conformité, voyez Desvignoles (*Chronol. de l'Hist. sainte*, T. II, p. 476.) — L.

semble que six-vingt mille hommes. Dans la suite, cette nation ayant acquis l'empire d'Orient par la sagesse et par la valeur de Cyrus, le nom de la Perse s'etendit avec leur fortune, et comprit ce vaste espace de pays qui s'etend du levant au couchant, depuis le fleuve Indus jusqu'au Tigre, et du septentrion au midi, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Ocean. Ce nom a encore aujourd'hui la même etendue.

Cyrus était bien fait de corps, et encore plus estimable par les qualités de l'esprit; plein de douceur et d'humanité, de desir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissait d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon les lois des Perses, qui pour lors étaient excellentes par rapport à l'education.

Le bien public, l'utilité commune étaient le principe et le but de toutes leurs lois. L'éducation des enfants était regardée comme le devoir le plus important et la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposait pas sur l'attention des pères et des mères, qu'une aveugle et molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'etat s'en chargeait. Ils etaient éleves en commun, d'une manière uniforme. Tout y etait réglé : le lieu et la durée des exercices, le temps des repas, la qualité du boire et du manger, le nombre des maîtres, les differentes sortes de châtiments. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfants que pour les jeunes gens, était du pain, du cresson et de l'eau; car on voulait de bonne heure les accoutumer à la temperance et à la sobriéte; et d'ailleurs, cette sorte de nourriture simple et frugale, sans aucun melange de sauces ni de ragoûts, leur

Cyrop. l. 1, pag. 3-8

fortifiait le corps, et leur préparait un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusque dans l'âge le plus avancé.

Ils allaient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres et les sciences; et le crime qu'on y punissait le plus sévèrement était l'ingratitude.

La vue des Perses, dans tous ces sages établissements, était d'aller au-devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir; et au lieu que, dans les autres états, on se contente d'établir des punitions contre les méchants, ils tâchaient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchants.

On était dans la classe des enfants jusqu'à seize ou dix-sept ans, et c'est là qu'ils apprenaient à tirer de l'arc et à lancer le javelot; après cela, on entrait dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenait de plus court, parce que cet âge a plus besoin que tout autre d'être veillé exactement. Ils étaient dix années dans cette classe : pendant ce temps, ils passaient toutes les nuits dans les corps-de-garde, tant pour la sûreté de la ville que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour, ils venaient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnaient le roi lorsqu'il allait à la chasse, ou se perfectionnaient dans les exercices.

La troisième classe était composée des hommes faits; et ils y demeuraient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tirait tous les officiers qui devaient commander dans les troupes, et remplir les différents postes de l'état, les charges, les dignités. On ne les forçait point à porter

les armes hors du pays quand ils avaient passé cinquante ans.

Enfin ils passaient dans la dernière classe, où l'on choisissait les plus sages et les plus expérimentés pour former le conseil public et les compagnies des juges.

Par là tous les citoyens pouvaient aspirer aux premières charges de l'état; mais aucun n'y pouvait arriver qu'après avoir passé par ces differentes classes, et s'en être rendu capable par tous ces exercices. Ces classes étaient ouvertes à tous; mais il n'y avait ordinairement que ceux qui étaient assez riches pour entretenir leurs enfants sans travailler qui les y envoyassent.

Cyrus fut élevé de la sorte, et surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenait. Cyrop. l. 1, pag. 8-12.

§ II. *Voyage de Cyrus chez Astyage son grand-père, et son retour en Perse.*

Quand Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, sa mère Mandane le mena en Medie, chez Astyage son grand-père, à qui tout le bien qu'il entendait dire de ce jeune prince avait donne une grande envie de le voir. Il trouva dans cette cour des mœurs bien differentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence, y régnaient par-tout. Astyage était superbement vêtu, avait les yeux [1] peints, le visage fardé, des cheveux An. M. 3418 Av. J.-C. 586.

[1] Les Anciens, pour relever la beauté du visage et donner plus de vivacité au teint, formaient les sourcils en arcs parfaits, et les teignaient en noir. Ils ajoutaient aux paupières la même teinture, pour donner aux yeux plus de brillant. Cet artifice était en usage chez les Hébreux. Il est dit de Jézabel : *Depinxit oculos suos stibio.* 4 Reg. 9, 30. Cette

ajoutés parmi les siens; car les Mèdes affectaient de vivre dans la mollesse, et de se vêtir d'écarlate, de porter des colliers et des bracelets, au lieu que les Perses étaient vêtus fort grossièrement. Cyrus ne fut point ébloui de tout cet éclat, et, sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avait reçus dès son enfance. Il charmait son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnait tous les cœurs par des manières nobles et engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la delicatesse des mets. Cyrus regardait avec des yeux assez indifférents tout ce fastueux appareil; et comme Astyage en paraissait surpris : « Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours « et de circuits pour apaiser la faim, prennent un « chemin bien plus court pour arriver au même but; un « peu de pain et de cresson les y conduit. » Son grand-

drogue avait aussi une force astringente qui rétrécissait les paupières, et faisait paraître les yeux plus grands, ce qui était regardé pour lors comme une beauté. Plin. lib. 33, cap. 6. De là vient cette épithète qu'Homère donne si souvent aux déesses mêmes βοῶπις Ἥρη, *Junon aux grands yeux.*

= Quand on douterait que le mot βοῶπις eût cette origine, il n'en serait pas moins certain que cet usage a été général dans l'Orient. Outre le passage du livre des Rois, on peut citer Jérémie (IV, 30) et Ézéchiel (XXIII, 40), pour prouver que les Hébreux employaient, comme les Perses, le *stibium* qui était une préparation d'antimoine. Les anciens Égyptiens avaient le même usage; on trouve fréquemment dans les hypogées ou souterrains de Thèbes, de petits vases contenant cette substance, sous la forme d'une sorte de pommade noire. Cet usage subsiste encore en Égypte, en Nubie et en Abyssinie. — L.

père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avait servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi qui se trouvèrent présents; à l'un, parce qu'il lui apprenait à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servait bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenait grand soin de sa mère. Sacas, échanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'echanson, avait celle d'introduire chez le roi ceux qui devaient être admis à son audience; et comme il ne lui était pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandait, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua, dans cette occasion, son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour qui il avait une considération particulière, et qui la méritait par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire : « Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, « pour mériter vos bonnes graces? je les aurai bientôt « gagnées; car je me fais fort de vous servir mieux que « lui. » Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe delicatement de trois doigts; il la présenta au roi avec une dextérité et une grace qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et, en le baisant, il s'écria plein de joie : [1] *O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu! j'aurai ta charge.* Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. « Je suis « très-content, mon fils, lui dit-il; on ne peut pas « mieux servir. Vous avez cependant oublié une céré-

[1] Ὦ Σάκα, ἀπόλωλας· ἐκβαλῶ σε τῆς τιμῆς.

« monie qui est essentielle : c'est de faire l'essai. » En effet, l'echanson avait coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, et d'en goûter avant que de presenter la coupe au prince. « Ce n'est point du tout « par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et « pourquoi donc? dit Astyage. — C'est que j'ai appré- « hendé que cette liqueur ne fût du poison. — Du « poison! et comment cela? — Oui, mon papa; car il « n'y a pas long-temps que, dans un repas que vous « donniez aux grands seigneurs de votre cour, je « m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette « liqueur, la tête tourna à tous les convives. On criait, « on chantait, on parlait à tort et à travers. Vous pa- « raissiez avoir oublié, vous, que vous étiez roi, et eux, « qu'ils étaient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez « vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous « soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas « la même chose à votre père? Jamais, répondit Cyrus. « — Et quoi donc? — Quand il a bu, il cesse d'avoir « soif; et voilà tout ce qui lui en arrive. »

On ne peut trop admirer ici l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvait la faire d'une manière grave et sérieuse, et prendre le ton de philosophe; car Xénophon, tout guerrier qu'il était, n'était pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela, il la met dans la bouche d'un enfant, et la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit et toute la gentillesse possibles.

Mandane étant sur le point de retourner en Perse : Cyrus se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-père de rester en Médie; afin, disait-

il, ne sachant pas encore bien monter à cheval, qu'il eût le temps de se perfectionner dans cet exercice inconnu en Perse, où la sécheresse et la situation du pays, coupé par des montagnes, ne permettaient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de temps qu'il passa à la cour, il s'y fit infiniment estimer et aimer. Il était doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes seigneurs avaient quelque grace à demander au prince, c'était lui qui la sollicitait pour eux. Quand il y avait contre eux quelque sujet de plainte, il se rendait leur médiateur auprès du roi : leurs affaires devenaient les siennes, et il s'y prenait toujours si bien, qu'il obtenait tout ce qu'il voulait.

Il était à peu près dans sa seizième année lorsque le fils du roi des [1] Babyloniens (c'était Évilmérodac, fils de Nabuchodonosor), ayant fait une partie de chasse un peu avant son mariage, s'avisa, pour faire montre de sa bravoure, de faire une irruption dans les terres des Mèdes; ce qui obligea Astyage de se mettre en campagne pour s'y opposer. Ce fut pour-lors que Cyrus, ayant suivi son grand-père, fit son apprentissage dans la guerre. Il s'y comporta si bien, que la victoire que les Mèdes remportèrent sur les Babyloniens fut principalement due à sa valeur.

L'année d'après, Cambyse l'ayant rappelé pour lui faire achever son temps dans les exercices des Perses, il partit sur-le-champ, pour ne donner, par son retar- An. M. 3421. Av. J.C. 583.

[1] Ces peuples sont toujours appelés Assyriens dans Xénophon ; et en effet, ce sont les Assyriens, mais de Babylone, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Ninive, dont nous avons vu auparavant que l'empire avait été entièrement détruit par la ruine de Ninive, qui en était la capitale.

dement, aucun lieu de plainte contre lui ni à son père ni à sa patrie. On connut dans cette occasion combien il était tendrement aimé. A son depart tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards : Astyage même le conduisit à cheval assez loin; et quand il fallut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an dans la classe des enfants. Ses compagnons, après le séjour qu'il avait fait dans une cour aussi voluptueuse et remplie de faste qu'était celle des Mèdes, s'attendaient à voir un grand changement dans ses mœurs; mais quand ils virent qu'il se contentait de leur table ordinaire, et que, s'il se rencontrait dans quelque festin, il était plus sobre et plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

An. M. 3422 Il passa de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens, où il fit voir qu'il n'avait point son pareil en adresse, en patience, en obeissance.

An. M. 3432 Av. J.C. 572. Dix années après, il fut admis dans la classe des hommes faits, et il y demeura pendant treize ans, jusqu'au temps où il partit à la tête de l'armée de Perse pour aller au secours de son oncle Cyaxare.

§ III. *Première campagne de Cyrus, qui va au secours de son oncle Cyaxare contre les Babyloniens.*

An. M. 3444 Av. J.C. 560. Cyrop. l. 1, 22-27. Astyage, roi des Mèdes, étant mort, Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succeda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à

soutenir. Il apprit que le roi des Babyloniens (Nériglissor) armait puissamment contre lui, et qu'il avait déja engagé dans sa querelle plusieurs princes, entre autres, Crésus roi de Lydie. Il avait aussi envoyé des ambassadeurs vers le roi des Indes, pour jeter dans son esprit de mauvaises impressions contre les Mèdes et les Perses, en lui représentant qu'il était à craindre que ces deux peuples, déja fort puissants d'ailleurs, s'étant unis par de nouvelles alliances, ne s'assujettissent à la fin toutes les autres nations, si l'on ne s'opposait au progrès de leur puissance. Cyaxare dépêcha donc vers Cambyse pour lui demander du secours, et chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverrait. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcherait à la tête de l'armée. Elle était de trente mille hommes, d'infanterie seulement (car les Perses n'avaient point encore de cavalerie), mais tous hommes d'élite, et qui avaient été élevés d'une manière particulière. D'abord Cyrus avait choisi parmi la noblesse deux cents officiers des plus braves qui furent chargés d'en choisir chacun quatre autres de même sorte, ce qui faisait mille en tout, et c'étaient ces officiers qu'on appelait ὁμότιμοι, [1] et qui se signalèrent si fort dans la suite en toute occasion. Chacun de ces mille eut charge de lever parmi le peuple dix piquiers armés à la légère, dix frondeurs et dix archers: ce qui montait en tout à trente-un mille hommes.

Avant qu'on procédât à ce choix, Cyrus crut devoir parler aux deux cents officiers, dont il loua extrêmement le courage, et qu'il remplit de l'espérance assurée

[1] Officiers de même dignité.

d'un heureux succès. « Savez-vous, leur dit-il, à quels « ennemis vous aurez affaire? A des hommes mous, « lâches, efféminés, déja à demi vaincus par les délices; « qui ne peuvent souffrir ni la faim ni la soif; également « incapables de soutenir ou le poids du travail ou la vue « du péril : au lieu que vous, accoutumés dès l'enfance « à une vie sobre et dure, la faim et la soif font le « seul assaisonnement de vos repas, les fatigues votre « plaisir, les dangers votre joie, l'amour de la patrie « et de la gloire votre unique passion. Comptez-vous « pour peu la justice de notre cause? Ce sont les ennemis « qui nous attaquent : ce sont nos alliés qui nous ap- « pellent. Y a-t-il rien de plus juste que de repousser « l'injure qu'on veut nous faire? Y a-t-il rien de plus « honorable que de voler au secours de nos amis? Mais « ce qui doit faire le principal motif de votre confiance, « c'est que je ne me suis point engagé dans cette expé- « dition sans avoir auparavant consulté les dieux et « imploré leur secours; car vous savez que c'est par où « j'ai toujours coutume de commencer toutes mes actions « et toutes mes entreprises. »

An. M. 3445
Av. J.C. 559.

Cyrus partit bientot après sans perdre de temps, mais ce ne fut qu'après avoir encore invoqué les dieux du pays; car sa grande maxime, et il la tenait de son père, était qu'on ne devait jamais former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avait souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, et que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage devient la cause de leur ruine; au lieu que les dieux, étant éternels, savent tout, l'avenir comme

le passé, et inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à personne, et qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusqu'aux frontières de la Perse. Dans le chemin, il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un général d'armée. Cyrus croyait n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre, après les longues leçons qu'il en avait reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son temps. Vos maîtres, lui dit Cambyse, vous ont-ils donné quelques leçons d'économie, c'est-à-dire de la manière dont il faut pourvoir aux besoins d'une armée, préparer des vivres, prévenir les maladies, songer à la santé des soldats, fortifier leurs corps par de fréquents exercices, exciter parmi eux de l'émulation, savoir se faire obéir, se faire estimer, se faire aimer des troupes? Sur chacun de ces points et sur beaucoup d'autres que le roi parcourut, Cyrus répondait qu'on ne lui en avait jamais dit un mot, et que tout cela était nouveau pour lui. Hé! que vous a-t-on donc montré? — A faire des armes, reprit le jeune prince, à tirer de l'arc, à lancer un javelot, dessiner un camp, tracer un plan de fortification, ranger des troupes en bataille, en faire la revue, les voir marcher, défiler, camper. Cambyse se mit à rire, et fit entendre à son fils qu'on ne lui avait rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon officier et pour un habile général; et dans une seule conversation, qui mériterait certainement d'être bien étudiée par les jeunes gens de qualité destinés à la guerre, il lui en apprit infiniment plus que n'avaient fait pendant plusieurs années

tous ces maîtres si vantés. Un seul exemple, quoique fort court, pourra donner quelque idée du reste.

Il s'agissait de savoir comment on pouvait rendre les soldats soumis et obéissants. Le moyen m'en paraît bien facile et bien sûr, dit Cyrus ; il ne faut que louer et récompenser ceux qui obéissent, punir et noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, répondit Cambyse, pour se faire obéir par force ; mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or, le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on sait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes ; car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le medecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote, sont plus habiles et plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son père, pour paraître plus habile et plus prudent que les autres? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement ; et pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec soin et avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, et sur-tout implorer le secours des dieux, qui seuls donnent la prudence et le succès.

Cyrop. l. 2, p. 38-40.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie, près de Cyaxare, la première chose qu'il fit, après les compliments ordinaires, fut de s'informer de la qualité et du nombre des troupes de part et d'autre. Il se trouva, par le

dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montait à deux cent mille hommes de pied et soixante mille chevaux, et que les Mèdes et les Perses joints ensemble avaient à peine la moitié autant d'infanterie, et qu'il s'en fallait plus des deux tiers qu'ils n'eussent autant de cavalerie. Une si grande inégalité jeta Cyaxare dans un grand embarras et dans une grande crainte. Il n'imaginait point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède aurait été fort lent, il paraissait impraticable. Cyrus, sur-le-champ, proposa un moyen plus sûr et plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perses, et au lieu que la plupart ne se servaient presque que de l'arc et du javelot, et ne combattaient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte, qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près et en venir aux mains avec les ennemis, et rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, et il fut exécuté sur-le-champ.

Il établit un ordre merveilleux dans les troupes, et y jeta une émulation étonnante par les récompenses qu'il proposait, et par ses manières honnêtes et prévenantes à l'égard de tout le monde. Il ne faisait aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuait avec largesse des présents à chacun selon son mérite et sa condition. A l'un, c'était un bouclier, à l'autre une épée ou quelque chose de pareil. C'était par cette grandeur d'ame, cette générosité, et ce penchant à faire du bien, qu'il croyait qu'un général devait se dis- Pag. 44.

tinguer, et non par le luxe de la table ou la magnificence des habits, et encore moins par la hauteur et la fierté. Il ne pouvait pas, disait-il, faire du bien à tous; et c'est par cette raison-là même qu'il se croyait obligé de marquer de la bonne volonté à tous, parce que les présents que distribue un prince peuvent l'épuiser, non les honnêtetés qu'il fait, en s'intéressant sincèrement au bien ou au mal qui arrive aux autres, et en le leur témoignant.

Cyrop. l. 8, pag. 207.

Un jour que Cyrus faisait la revue de son armée, il lui vint un courrier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il était arrivé des ambassadeurs du roi des Indes, et qu'il le priait de le venir trouver promptement. Pour ce sujet, lui dit-il, je vous apporte un riche vêtement; car il souhaite que vous paraissiez superbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de temps : il partit sur-le-champ avec ses troupes pour aller trouver le roi, sans avoir d'autre habit que le sien, fort simple, à la manière des Perses, et qui n'était point, porte le texte grec [1], souillé ni gâté par aucun ornement étranger. Comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : « Vous « aurais-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, si je « m'étais habillé de pourpre, si je m'étais chargé de « bracelets et de chaînes d'or, et qu'avec tout cela « j'eusse tardé plus long-temps à venir, que je ne vous « en fais maintenant par la sueur de mon visage et par « ma diligence, en montrant à tout le monde avec « quelle promptitude on exécute vos ordres? »

Lib. 2, pag 56.

Cyaxare, content de ces raisons, commanda qu'on

[1] Ἐν τῇ Περσικῇ στολῇ οὐδέν τι ὑβρισμένῃ. Belle expression, mais que nulle autre langue ne peut rendre avec la même vivacité.

fît entrer les Indiens. Ces ambassadeurs dirent qu'ils étaient envoyés de la part de leur maître pour s'informer du sujet de la guerre entre les Babyloniens et les Mèdes. Ils ajoutèrent qu'ils avaient ordre, après avoir entendu les motifs des Mèdes, de passer chez les Babyloniens pour écouter aussi ce qu'ils auraient à alléguer, afin qu'après avoir examiné les raisons de part et d'autre, le roi leur maître se rangeât du côté de celui qui aurait pour lui le bon droit et la justice. Noble et glorieux usage d'une grande puissance, qui n'est conduite que par la justice, qui ne cherche point à profiter de la division des voisins, et qui se déclare hautement contre l'injuste agresseur en faveur de l'opprimé! Cyaxare et Cyrus répondirent qu'ils n'avaient donné aucun sujet de plainte aux Babyloniens, et qu'ils acceptaient avec joie pour arbitre le roi des Indiens. La suite fait connaître qu'il se déclara pour les Mèdes.

An. M. 3447. Av. J.C. 557. Cyrop. l. 2, pag. 58-61, et lib. 3, 62-70.

Le roi d'Arménie, vassal des Mèdes, les regardant comme près d'être engloutis par la formidable ligue qui s'était formée contre eux, crut qu'il devait profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de leur payer le tribut ordinaire, et de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devait fournir en temps de guerre. Cyaxare était embarrassé, craignant, dans la conjoncture présente, de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras, s'il entreprenait de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus, après s'être exactement informé des forces et de la situation du pays, se chargea de cette commission. L'important était de la tenir secrète, sans quoi elle ne pouvait réussir. Pour cela il engage une grande partie de chasse de ce côté-là; et il avait coutume d'y aller assez sou-

vent, et même d'y chasser avec le fils du roi d'Arménie et les jeunes seigneurs du pays. Au jour marqué il part avec un nombreux équipage. Les troupes suivaient de loin et devaient attendre l'ordre pour se montrer. Après quelques jours de chasse, quand on fut assez près du château où demeurait la cour, Cyrus découvrit son dessein aux officiers. Il détacha Chrysante, l'un d'eux, pour aller se rendre maître d'une hauteur fort escarpée, où il savait que le prince, en cas d'alarme, se retirait ordinairement avec sa famille et tous ses effets.

Cela fait, il envoie un héraut au roi d'Arménie pour le sommer d'accomplir le traité, et dans l'intervalle il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande, et l'embarras ne l'était pas moins. Le roi connaissait son tort : il était sans ressource. Il ne laissa pas d'envoyer de tous côtés pour assembler ses forces; et en même temps il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils, nommé *Sabaris*, avec ses femmes, ses filles, et tout ce qu'il avait de plus précieux; mais quand il eut appris par ceux qu'il avait envoyés à la découverte que Cyrus venait sur leurs pas, alors il perdit entièrement courage, et ne songea plus à se défendre. Les Arméniens, à son exemple, s'enfuirent chacun où ils purent, pour mettre en sûreté ce qu'ils avaient de meilleur. Cyrus, voyant la campagne couverte de gens qui se sauvaient de côté et d'autre, leur envoya dire qu'on ne leur ferait aucun mal, s'ils se tenaient dans leurs maisons; mais qu'on traiterait comme ennemis ceux qu'on trouverait prenant la fuite. Cela fut cause qu'ils demeurèrent, excepté quelques-uns qui suivirent le roi.

D'un autre côté, ceux qui conduisaient les princesses vers les montagnes donnèrent dans l'embuscade de Chrysante, et furent presque tous faits prisonniers. La reine, le fils du roi, ses filles, sa belle-fille, femme de son aîné, et ses trésors, tombèrent entre les mains des Perses.

Le roi, ayant appris ces tristes nouvelles, et ne sachant que devenir, se sauva sur une petite éminence, où il fut incontinent investi par l'armée, et bientôt après obligé de se rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de l'armée avec toute sa famille. Dans l'instant arriva le fils aîné du roi, nommé *Tigrane*, qui revenait d'un voyage : il ne put retenir ses larmes à un tel spectacle. Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour assister au procès de votre père; et aussitôt il fit assembler les capitaines des Perses et des Mèdes, et manda aussi les grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les dames qui étaient là dans leurs chariots, et leur permit d'écouter et de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, et que Cyrus eut imposé silence, il commença par exiger du roi que, dans toutes les questions qu'il allait lui faire, il lui répondît avec sincérité, n'y ayant rien de plus indigne d'une personne de son rang que d'user de dissimulation et de mensonge : le roi s'y engagea. Alors il lui demanda, mais à différentes reprises, et traitant chaque article séparément, s'il n'était pas vrai qu'il avait fait la guerre à Astyage, roi des Mèdes, son grand-père; s'il n'avait pas été vaincu dans cette guerre; si, en conséquence de sa défaite, il n'avait pas conclu un traité avec Astyage; si, par ce traité, il ne s'était pas engagé à

lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes, et à ne conserver dans son pays aucune place forte. Il ne fut pas possible de ne pas convenir de tous ces faits, qui étaient de notoriété publique. Pourquoi donc, continua Cyrus, avez-vous viole le traité dans tous ses articles? C'est, reprit l'Armenien, parce que je trouvais qu'il était beau de secouer le joug, de vivre libre, et de laisser ses enfants dans le même état. Il est glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté; mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchait de se dérober à son maître, que lui feriez-vous? Je suis obligé d'avouer, dit le roi, que je le punirais. — Et si vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos sujets, et qu'il eût prévariqué, le laisseriez-vous en place? — Non certes, et je lui en substituerais un autre. — Et s'il avait amassé de grandes richesses par ses malversations? — Je l'en dépouillerais. — Mais, ce qui est bien plus, s'il avait eu quelque intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous? Dussé-je me condamner moi-même, reprit le roi, je ne puis m'empêcher de dire la vérité : je le ferais mourir. A ces paroles son fils s'arracha la tiare de la tête, et déchira ses vêtements; les femmes, de leur côté, jetèrent des cris et des hurlements, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt.

Cyrus, ayant de nouveau fait faire silence, Tigrane alors prit la parole, et se tournant vers Cyrus : Grand prince, lui dit-il, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père, même contre vos propres intérêts? — Et quels intérêts donc? — C'est que jamais il ne fut plus en état de vous rendre service. Comment

cela? dit Cyrus; est-ce que les fautes passées sont un titre qui puisse nous acquérir un nouveau mérite, et nous attirer une nouvelle considération? — Oui certes, si elles servent à nous rendre sages. De quel prix en effet n'est point la sagesse, et peut-on lui comparer ni richesses, ni adresse, ni courage? Or il est bien clair que cette journée seule a rendu mon père très-prudent. Il sait ce qu'il en coûte pour manquer à sa parole. D'ailleurs il a senti votre supériorité au-dessus de lui en tout. Il n'a pu venir à bout d'aucun de ses projets, et vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promptitude et de secret, qu'il s'est vu enveloppé avant que de savoir qu'on l'attaquât; et c'est le lieu même de sa retraite qui a servi à le prendre. Mais, reprit Cyrus, votre père n'a encore rien souffert qui ait pu le rendre plus sage. La crainte des maux, dit Tigrane, quand elle est aussi sérieuse que celle-ci l'est, a une pointe beaucoup plus aiguë et plus capable de déchirer le cœur que le mal même. Mais, j'ose le dire, la reconnaissance est encore un motif infiniment plus efficace et plus persuasif; et il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon père vous devra. Biens, liberté, sceptre, vie, femmes, enfants, rendus avec une telle générosité, où trouverez-vous, grand prince, en une seule personne, tant et de si forts liens qui puissent l'attacher à votre service?

Hé bien! reprit Cyrus, en se tournant du côté du roi, si je me laisse fléchir aux prières de votre fils, quelle armée et quelle somme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous avons contre les Babyloniens? Mes troupes et mes trésors ne sont plus à moi, dit l'Arménien, mais à vous seul. Je puis mettre

sur pied quarante mille hommes d'infanterie, et huit mille de cavalerie. Pour l'argent, j'estime qu'en comprenant les trésors que mon père m'a laissés, il se trouvera bien trois mille talents d'argent [1] comptant. Voilà de quoi vous pouvez disposer. Cyrus accepta la moitié des troupes, et laissa l'autre au roi pour la défense du pays contre les Chaldéens [2] avec qui il était en guerre. Il doubla le tribut qu'il devait payer chaque année aux Mèdes, et au lieu de cinquante talents il en exigea cent, et en demanda autant à emprunter en son nom. Mais, ajouta Cyrus, que me donneriez-vous pour la rançon de votre femme? Tout ce que je possède au monde, répondit le roi. — Et pour celle de vos enfants? — La même chose. — Vous voilà donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne possédez. Et vous, Tigrane, de combien rachèteriez-vous la liberté de votre femme? (Il l'avait épousée depuis peu, et l'aimait passionnément.) De mille vies, répliqua-t-il, si je les avais. Cyrus pour-lors les conduisit tous dans sa tente, et leur donna à souper. On comprend aisément quelle fut la joie de ce festin.

Après le repas comme on s'entretenait de différentes choses, Cyrus demanda à Tigrane, qu'il avait tiré à part, ce qu'était devenu un gouverneur qu'il avait vu plusieurs fois avec lui à la chasse, et dont il faisait un cas tout particulier. Hélas! dit-il, il n'est plus : et

[1] 9 millions. = 16,500,000 fr. — L.

[2] Xénophon ne nomme jamais les peuples de la Babylonie *Chaldéens*. Mais Hérodote, lib. 7, cap. 63, et Strabon, lib. 16, p. 739, les placent dans ce pays. Les Chaldéens, dont il s'agit ici, étaient des peuples voisins de l'Arménie.

= Il paraît en effet que ces Chaldéens sont une colonie des Chalybes du Pont, laquelle s'était établie dans la petite Arménie. — L.

je n'oserais vous avouer par quel accident je l'ai perdu. Cyrus le pressant de le lui apprendre : Mon père, continua Tigrane, voyant que j'aimais tendrement ce gouverneur, et que je lui étais fort attaché, en conçut quelque jalousie, et le fit mourir. Mais c'était un si honnête homme, qu'étant tout près d'expirer, il me fit venir, et me dit ces propres paroles : Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le roi votre père. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. Ah ! l'excellent personnage, s'écria Cyrus : mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné.

Quand la conversation fut finie, Cyrus, avant que de les renvoyer, les embrassa tous pour marque d'une parfaite réconciliation ; après quoi ils montèrent dans leurs chariots avec leurs femmes, et se retirèrent pénétrés de reconnaissance et d'admiration. Pendant tout le chemin il ne fut mention que de Cyrus. Les uns vantaient sa sagesse, d'autres admiraient son courage, ceux-ci relevaient sur-tout sa douceur, quelques-uns faisaient valoir sa taille et son port majestueux. Et vous, dit Tigrane, en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus? Je n'y ai point fait d'attention, répondit-elle. — Sur qui donc vos yeux étaient-ils attachés ? — Sur celui qui disait qu'il donnerait mille vies pour racheter ma liberté.

Le lendemain le roi d'Arménie envoya des présents à Cyrus, et des rafraîchissements pour toute l'armée. Il apporta aussi le double de l'argent qu'il devait fournir; mais Cyrus, ayant pris simplement ce qu'il avait demandé, lui rendit le reste. Les troupes arméniennes

eurent ordre de se tenir prêtes pour le troisième jour, et Tigrane voulut les commander.

J'ai cru, pour plusieurs raisons, devoir insérer ici le récit detaille de cet événement, quoique pourtant je l'aie abrégé de près de trois quarts de ce qu'il a dans Xénophon.

Premièrement il peut servir à faire connaître le style de cet excellent historien, sur-tout si on a la curiosité de consulter l'original, dont les beautés naturelles et sans art sont bien propres à justifier l'estime singulière que les gens de bon goût ont toujours fait de la noble simplicité de cet auteur. Pour ne citer qu'un exemple, quel trait de pudeur et de modestie, mais en même temps quelle merveilleuse naïveté, quelle délicatesse d'esprit dans l'ingénue réponse de la femme de Tigrane, qui n'a des yeux que pour son mari!

En second lieu, ces interrogations courtes et pressantes, qui demandent chacune une réponse précise de la part du roi d'Arménie, décèlent un disciple de Socrate qui avait bien retenu le goût de son maître.

D'ailleurs, ce récit peut donner quelque idée du jugement qu'on doit porter de la Cyropédie de Xénophon, dont le fond est vrai, mais qui est embellie par des circonstances que l'auteur a ménagées exprès, et a ajoutées à dessein pour donner d'utiles leçons et d'excellentes règles sur le gouvernement. Ainsi ce qu'il y a de réel dans l'événement dont il s'agit ici, c'est que, le roi d'Arménie ayant refusé de payer le tribut qu'il devait aux Mèdes, Cyrus l'attaqua fort à propos, et avant qu'il pût soupçonner qu'on songeait à lui; qu'il se rendît maître du seul fort qu'il eût, et en même temps de toute sa famille; qu'il l'obligea de payer le tribut ordi-

naire, et de fournir son contingent de troupes; et qu'il sut si bien le gagner par ses manières douces et honnêtes, qu'il en fit un des alliés les plus fidèles et les plus affectionnés qu'eût jamais eus le roi des Mèdes. Le reste n'est qu'un embellissement, et vient plus de l'historien que de l'histoire même.

Je n'aurais jamais deviné par moi-même ce que signifiait celle du gouverneur mis à mort par le père de Tigrane, quoique je sentisse bien qu'elle tenait ici lieu d'énigme. Un homme de qualité [1], l'un des plus beaux esprits et des plus beaux parleurs du siècle passé, qui avait une connaissance profonde des auteurs grecs, m'en donna, il y a beaucoup d'années, une explication que je n'ai point oubliée, et que je crois être la véritable clef de cette énigme. Il supposait que Xénophon avait voulu peindre ici la mort de Socrate, son maître, que l'attachement extraordinaire que témoignait pour lui toute la jeunesse d'Athènes avait rendu suspect à l'état; ce qui donna lieu à sa condamnation, qu'il supporta sans plainte et sans murmure.

Enfin j'ai cru ne devoir pas manquer l'occasion de faire remarquer dans mon heros des qualités qui ne se rencontrent pas toujours dans les personnes de son rang, et qui, en les rendant infiniment plus estimables que toutes les vertus guerrières, contribueraient le plus au succès de leurs desseins. On trouve dans la plupart des conquérants de l'habileté pour la guerre, de la hardiesse, du courage, de l'intrépidité, et de tous ces talents qui fond beaucoup de bruit, et qui éblouissent par leur éclat. Mais un fonds de bonté, de douceur, de compassion pour les malheureux; un air de modération

[1] M. le comte de Tresvilles.

et de retenue, même dans la prospérité et dans la victoire; des manières insinuantes et persuasives; l'art de gagner les cœurs, et de se les attacher encore plus par l'affection que par l'intérêt; une attention continuelle à mettre toujours le bon droit de son côté, et à donner à toutes ses démarches un caractère d'équité et de justice que les ennemis mêmes soient forcés de respecter; enfin, une clémence qui ménage les coupables qui le sont plutôt par imprudence que par malice, et qui donne lieu au repentir en laissant des retours vers le devoir : ce sont des qualités rares dans les plus fameux conquérants de l'antiquité, et qui dominaient souverainement dans Cyrus.

Cyrop. l. 3, pag. 70-76.

Je reviens à mon sujet. Cyrus, avant que de quitter le roi d'Arménie, songea à lui rendre un service considérable. Il était en guerre avec les Chaldéens, peuple voisin et assez belliqueux, qui tenait continuellement le pays en inquiétude par ses courses, et était cause qu'une grande partie des terres demeurait inculte. Après s'être bien informé de leur caractère, de leurs forces, de la situation des lieux où ils se retiraient, il marcha contre eux. Au premier signal que l'ennemi approchait, les Chaldéens se saisirent des hauteurs, lieu ordinaire de leur retraite. Cyrus ne leur laissa pas le temps d'y assembler toutes leurs troupes, et il alla les y attaquer. Les Arméniens, qui marchaient à la tête, furent mis d'abord en fuite. Cyrus s'y était bien attendu, et il ne les avait ainsi placés que pour engager le combat. En effet, dès que les Chaldéens en vinrent aux mains avec les Perses, ils ne purent soutenir leur choc, et furent renversés. On fit un grand nombre de prisonniers : le reste se dissipa. Cyrus parla aux prisonniers, leur dé-

clara qu'il n'était point venu pour leur faire du mal ni pour ravager leurs terres, mais pour leur accorder la paix à des conditions raisonnables; et il les renvoya. On ne manqua pas d'envoyer sur-le-champ des députés, et la paix fut conclue. Pour la sûreté des deux peuples, de leur commun consentement, Cyrus fit bâtir sur la hauteur une forteresse qui commandait tout le pays, et y laissa une bonne garnison, qui devait se déclarer contre celui des deux peuples qui manquerait au traité.

Cyrus, ayant appris qu'il y avait un commerce et une communication assez ordinaire entre les Indiens et les Chaldéens, souhaita que ceux-ci voulussent bien conduire et accompagner l'ambassadeur qu'il se préparait d'envoyer au roi des Indes. Le sujet de cette ambassade était de lui demander quelques secours d'argent de la part de Cyrus, qui en avait besoin pour lever de nouvelles troupes en Perse, et qui espérait que, si Dieu accordait un heureux succès à ses desseins, le roi n'aurait point lieu de se repentir de l'avoir aidé. Il était bien aise que les Chaldéens appuyassent sa demande; et ils pouvaient le faire avantageusement en rapportant le caractère et les exploits de Cyrus. L'ambassadeur partit dès le lendemain, accompagné des plus considérables du pays, qui avaient ordre de conduire cette affaire le plus adroitement qu'il leur serait possible, et de rendre au mérite de Cyrus toute la justice qui lui était due.

L'expédition contre les Arméniens étant heureusement terminée, Cyrus partit de là pour aller retrouver Cyaxare. Quatre mille Chaldéens, qui étaient les plus braves de la nation, se joignirent à lui; et le roi d'Arménie, qui se voyait délivré de ses ennemis, augmenta

le nombre des troupes qu'il lui avait promises. Il arriva donc en Médie avec beaucoup d'argent, et une armée beaucoup plus nombreuse que lorsqu'il en était sorti.

§ IV. *Expédition de Cyaxare et de Cyrus contre les Babyloniens : première bataille.*

An. M. 3448 Av. J.C. 556. Cyrop. l. 3, pag. 78-87.

Les deux partis avaient employé trois années de suite à former leurs alliances et à faire des préparatifs de guerre. Cyrus, voyant les troupes pleines d'ardeur et de bonne volonté, proposa à Cyaxare de les mener contre les Assyriens. Ses raisons étaient qu'il croyait devoir le décharger du soin et de la dépense de nourrir deux armées ; qu'il valait mieux manger le pays ennemi que le sien ; que cette démarche hardie d'aller à la rencontre des Assyriens était capable de répandre la terreur parmi leurs troupes, en même temps qu'elle remplirait les leurs de confiance ; qu'enfin il lui avait souvent entendu dire à lui-même, aussi-bien qu'à Cambyse son père, que la victoire dépendait, non du nombre, mais du courage des soldats. Cyaxare entra dans ses vues.

On se mit donc en marche, après avoir fait les sacrifices ordinaires. Cyrus, au nom de toute l'armée, pria tous les dieux tutélaires de l'empire de vouloir bien leur être favorables dans l'expédition qu'ils commençaient, de les accompagner, de les conduire, de combattre avec eux, de leur inspirer le courage et la prudence dont ils avaient besoin, et de donner un heureux succès à leurs armes. Cyrus, en agissant ainsi, mettait en pratique l'important avis que lui avait donné son père, de commencer et de finir toutes ses actions et toutes ses entreprises par la prière ; et il ne manquait

jamais, avant et après le combat, de s'acquitter, à la vue de l'armée, de ce devoir de religion. Quand ils furent arrivés sur les frontières de l'Assyrie, leur premier soin fut encore de rendre hommage aux divinités du pays, et d'implorer leur secours et leur protection; après quoi, il fit des courses dans le pays, et amassa un grand butin.

Cyrus apprit que les ennemis étaient éloignés d'environ dix journées : il engagea Cyaxare à les aller chercher. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étaient campés en rase campagne, et, selon leur coutume, que les Romains imitèrent depuis, ils avaient environné et fortifié leur camp d'un large fossé. Cyrus au contraire, qui était bien aise de dérober aux ennemis, autant qu'il était en lui, la vue et la connaissance du petit nombre de ses troupes, s'était couvert de quelques villages et de quelques petites collines. On fut de part et d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot de ralliement, qui fut, *Jupiter secourable et conducteur*[1]. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor et de Pollux [2], et les soldats, pleins d'une

[1] Je ne sais si Xénophon ne donne point ici aux dieux persans le nom des dieux de son pays.

= Ce n'est pas la seule fois que Xénophon, dans ce roman historique, oublie qu'il s'agit des Perses (Voyez les *Observations*, pag. 98, not. col. 1.)

[2] Dans la phrase ἐξῆρχεν αὖ ὁ Κῦρος Διοσκούροις παιᾶνα τὸν νομιζόμενον les derniers éditeurs ont mis entre crochets comme suspect le mot Διοσκούροις qui manque dans certains manuscrits : c'est une note marginale qui a passé dans le texte. Voyez les notes de Weiske et de Schneider sur cet endroit (III. 3, 58). — L.

religieuse ardeur (θεοσεβῶς), y répondirent à haute voix. Ce n'était dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que dévouement universel à faire tout ce que le chef ordonnerait; car, dit ici l'historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent le plus la Divinité ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers, les frondeurs et les gens de trait firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée; mais les Perses, animés par la présence et l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens, quelque effort que fissent et Crésus et leur propre roi pour les animer, ne purent soutenir un choc si rude, et prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même temps pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusque dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, et le roi des Babyloniens (c'était Nériglissor) y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchements, et il fit sonner la retraite.

Cyrop. l. 4, pag. 87-104.

Lib. 6, pag. 160.

Cependant les Assyriens, après la mort de leur roi et la perte des plus braves gens de l'armée, étaient dans une étrange consternation. Dès que Crésus les vit en désordre, il tourna le dos, sans se mettre en peine de les secourir. Les autres alliés perdirent aussi toute espérance, et ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avait bien prévu, et il se préparait à les poursuivre vivement; mais il avait besoin pour cela de cavalerie, et, comme on l'a déja remarqué, les Perses

n'en avaient point. Il alla donc trouver Cyaxare, et lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, et lui représenta le danger qu'il y avait de pousser à bout des ennemis si puissants, à qui l'on inspirerait peut-être du courage en les réduisant au désespoir; qu'il était de la sagesse d'user modérément de la fortune, et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité; que d'ailleurs il ne voudrait pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avaient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudraient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine; et il ne songea plus qu'à passer le temps en festins et en joie avec les officiers, et à jouir de la victoire qu'il venait de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des courriers qui venaient de la part des Hyrcaniens[1], qui servaient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paraîtrait ils se rendraient à lui; et en effet ils le firent. Il ne perdit point de temps, et ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avait fait partir ses femmes pendant la nuit pour prendre le frais, car c'était en été; et il les suivait avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens, quand ils virent l'ennemi si près

[1] Ce ne sont point ici les Hyrcaniens de la mer Caspienne. En suivant les campements de Cyrus dans la Babylonie, on conjecture que ceux dont il s'agit sont à quatre ou cinq journées au midi de la Babylonie. = Xénophon dit seulement (*Cyrop.* IV, 2, 1) que les Hyrcaniens étaient voisins des Assyriens. M. de Sainte-Croix conjecture qu'il s'agit d'un corps d'Hyrcaniens qui était venu s'établir dans les plaines de l'Assyrie. — L.

d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite, où on les poursuivit vivement. Tous ceux qui étaient demeurés dans le camp se rendirent : la victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès-lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie; ce qui leur avait manqué jusque-là : il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avait de plus précieux. Tous les prisonniers furent renvoyés libres dans leur pays, sans qu'on exigeât d'eux d'autre condition, sinon qu'eux et ceux de leur pays livreraient leurs armes et ne feraient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les defendre contre leurs ennemis et de les mettre en état de cultiver leurs terres en toute sûreté.

Pendant que les Mèdes et les Hyrcaniens étaient à la poursuite des ennemis, Cyrus fit tout préparer pour le repas, jusqu'aux bains même, afin qu'à leur retour ils n'eussent qu'à se mettre à table. Il crut aussi devoir suspendre jusque-là la distribution du butin. Ce fut pour-lors que ce général, qui songeait à tout, exhorta les Perses à se piquer de générosité à l'égard des alliés, de qui ils avaient déja reçu de grands services, et de qui ils en attendaient encore de plus considérables; à vouloir bien les attendre et pour le repas, et pour la distribution du butin; à préférer les commodités et les intérêts des autres aux leurs propres, leur faisant entendre que c'était un moyen sûr de se les attacher pour toujours, et par ce moyen de remporter sur l'ennemi de nouvelles victoires qui leur procureraient tous les biens qu'ils pouvaient espérer, et les dédommageraient avantageusement des pertes volontaires qu'ils auraient pu faire pour gagner l'affection des alliés. Ils

entrèrent tous dans ses sentiments. Quand les Mèdes et les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, Cyrus leur fit prendre le repas qui leur avait été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avaient d'ailleurs, soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur était necessaire. Leur ragoût était la faim, et leur boisson, l'eau de la rivière : c'était la manière de vivre à laquelle ils étaient accoutumés dès leur enfance.

Le lendemain matin, on proceda au partage des dépouilles. Cyrus fit appeler d'abord les mages, et leur commanda de choisir parmi le butin ce qui devait être offert aux dieux en pareilles occasions; puis, il chargea les Mèdes et les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Ils demandèrent avec instance que les Perses presidassent à cette distribution; mais ceux-ci le refusèrent absolument, et il fallut s'en tenir à l'ordre de Cyrus, qui fut exécuté au grand contentement de tous.

La nuit même que Cyrus était parti pour aller à la poursuite de l'ennemi, Cyaxare l'avait passée dans la joie et dans les festins, et s'était enivré avec ses principaux officiers. Le lendemain, à son réveil, il fut étrangement étonné de se voir presque seul et sans troupes. Plein de colère et de fureur, il dépêcha sur-le-champ un courrier à l'armée, avec ordre de faire de violents reproches à Cyrus, et de faire revenir tous les Mèdes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifiait sa conduite, et le faisait souvenir de la permission qu'il lui avait donnée d'emmener tous ceux

Cyrop. l. 4, p. 104-108.

des Mèdes qui voudraient bien le suivre. Il envoya en même temps en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avait de pousser plus loin ses conquêtes.

Cyrop. l. 5, pag. 114-117 et l. 6, p. 153-155.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avait faits, il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté qu'on avait réservée pour Cyrus : elle se nommait Panthée, et était femme d'Abradate, roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte, disait-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudrait, et ne le détournât des grands desseins qu'il avait formés. Cette grande retenue de Cyrus venait sans doute de l'excellente éducation qu'il avait reçue; car c'était un principe chez les Perses de ne parler jamais devant les jeunes gens de rien qui eût rapport à l'amour, de peur que la violente inclination qu'ils ont naturellement pour la volupté, jointe à la légèreté de leur âge, ne fût réveillée par de tels discours et ne les jetât dans les dernières débauches. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avait en garde, ne se défiait pas tant de sa faiblesse, et prétendait qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette princesse. J'ai vu, lui dit-il, beaucoup de personnes qui se croyaient bien fortes succomber néanmoins comme malgré elles à cette violente passion, et avouer ensuite, avec honte et douleur, que cette passion était un asservissement et un esclavage dont on ne pouvait plus se tirer, une maladie incurable et au-dessus des remèdes et des efforts humains [1], une sorte de lien et de nécessité plus difficile à rompre que les chaînes de fer les

Lib. 1, pag. 34.

[1] Δεδεμένους ἰσχυροτέρᾳ τινὶ ἀνάγκῃ, ἢ εἰ σιδηρῷ ἐδέδεντο.

plus fortes. Ne craignez rien, reprit Araspe : je suis sûr de moi, et je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que, la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il était près de lui faire violence. La princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura interdit de honte et de crainte, se croyant perdu. Quelques jours après Cyrus le manda : il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, et au lieu des violents reproches auxquels il s'attendait, il lui parla avec douceur, reconnaissant que lui-même avait eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie et la parole à ce jeune seigneur; la confusion, la joie, la reconnaissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes : « Ah ! je me connais maintenant, « dit-il, et j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames, « l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne « vers le mal. La première l'emporte quand vous venez « à mon secours, et que vous me parlez; je cède à « l'autre et je suis vaincu quand je suis seul. » Il répara avantageusement sa faute, et rendit un service considérable à Cyrus, en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

La perte d'un si brave officier (car on crut que c'était le dépit qui l'avait fait passer chez les ennemis) affligea toute l'armée. Panthée, qui y avait donné oc- Cyrop. l. 6, p. 155-156.

casion, promit à Cyrus de le remplacer par un autre officier qui n'aurait pas moins de mérite : elle parlait d'Abradate, son mari. En effet, sur la lettre qu'il reçut de sa femme, il se rendit au camp des Perses avec deux mille chevaux, et fut conduit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté et quelle sagesse le généreux vainqueur l'avait traitée. « Et comment, s'écria Abra-« date, pourrai-je reconnaître un tel service? En vous « conduisant à son égard, lui dit Panthée, comme il l'a « fait au mien. » Il alla sur-le-champ trouver Cyrus, et baisant la main de son bienfaiteur, « Vous voyez devant « vous, lui dit-il, l'ami le plus tendre, le serviteur le « plus dévoué, l'allié le plus fidèle que vous ayez jamais « eu ; qui, ne pouvant reconnaître autrement vos bien-« faits, vient se livrer lui-même entièrement à votre « service. » Cyrus le reçut avec un air de noblesse et de grandeur, et en même temps avec une bonté et une tendresse qui lui prouvèrent que tout ce que Panthée lui avait dit du caractère merveilleux de ce prince était encore beaucoup au-dessous du vrai.

Cyrop. l. 4, p. 111-113.

Deux seigneurs des plus puissants du royaume d'Assyrie, qu'on lui marqua avoir dessein de se mettre sous sa protection, lui furent aussi d'un grand secours. Le premier était Gobryas, vieillard respectable par son âge et par sa vertu. Le roi, mort depuis peu, qui en connaissait tout le mérite, et le considérait extrêmement, avait résolu de donner sa fille en mariage à son fils, et, dans cette vue, l'avait fait venir à la cour. Ce jeune seigneur, dans une partie de chasse où il avait été invité, ayant percé de son dard une bête sauvage que le fils du roi avait manquée, celui-ci, qui était emporté et

violent jusqu'à la ferocité, de dépit le perça lui-même sur-le-champ d'un coup de lance, et le coucha mort par terre. Gobryas pria Cyrus de venger un père infortuné, et de prendre sa famille sous sa protection, d'autant plus qu'il ne lui restait qu'une fille unique, destinée depuis long-temps à épouser le jeune roi, mais qui ne pouvait soutenir cette pensée, qu'elle deviendrait l'épouse du meurtrier de son frère.

Ce jeune roi s'appelait Laborosoarchod; il ne régna que neuf mois. Nabonid, appelé aussi Labynit et Baltasar, lui succéda, et régna dix-sept ans. An. M. 3449 Av. J.-C. 555.

Le second seigneur s'appelait Gadatas: il était prince d'un peuple nombreux et puissant. Le roi actuellement régnant, depuis qu'il était monté sur le trône, l'avait traité d'une manière indigne, parce qu'une de ses concubines en avait parlé comme d'un homme bien fait, et avait relevé le bonheur de celle qu'il choisirait pour épouse. Cyrop. l. 5, p. 123 et 124.

L'espérance de ce double secours fut pour Cyrus un puissant attrait qui le détermina à pénetrer dans le cœur du pays ennemi. Comme Babylone, la capitale de l'empire qu'il voulait conquérir, était le principal objet de son expédition, il tourna ses vues et sa marche de ce côté-là, non pour l'attaquer encore dans les formes, mais pour reconnaître la ville par lui-même, pour détacher du parti de ce prince le plus d'alliés qu'il pourrait, et pour faire de loin les dispositions et les préparatifs du siége qu'il méditait. Il se mit donc en chemin avec ses troupes pour aller d'abord dans les terres de Gobryas. La forteresse où il logeait lui parut une place imprenable, tant elle était et avantageusement située, et bien fortifiée de tous côtés. Ce seigneur Lib. 5, p. 119-123.

vint au-devant de lui, faisant porter des rafraîchissements pour toute l'armée. Cyrus entra dans le château. Alors Gobryas fit mettre à ses pieds des coupes et des vases d'or et d'argent sans nombre, avec une multitude de bourses remplies de monnaies d'or du pays ; et ayant fait venir sa fille, qui était d'une taille majestueuse et d'une beauté extraordinaire, que l'habit de deuil dont elle était revêtue depuis la mort de son frère semblait encore relever davantage, il la lui présenta, le priant de la prendre sous sa protection, et de vouloir bien accepter les marques de reconnaissance qu'il prenait la liberté de lui offrir. « J'accepte de bon cœur votre or « et votre argent, dit Cyrus, et j'en fais présent à votre « fille pour augmenter sa dot. Ne doutez point que vous « ne trouviez parmi les seigneurs de ma cour un époux « digne d'elle. Ce ne seront ni ses richesses ni les vôtres « qu'ils estimeront. Je puis vous assurer qu'il en est « parmi eux plusieurs qui ne feraient aucun cas de tous « les trésors de Babylone, s'ils étaient séparés du mérite « et de la vertu. Ils ne se piquent, à mon exemple, « j'ose le dire, que de se montrer fidèles à leurs amis, « redoutables à leurs ennemis, et pleins de respect pour « les dieux. » On le pressa de prendre un repas dans la maison, mais il le refusa constamment, et retourna dans le camp avec Gobryas, qu'il fit manger avec lui et avec ses officiers. La terre revêtue de gazon leur servait de lits : on s'imagine aisément que le reste à proportion était dans le même goût. Gobryas, qui avait un bon esprit, sentit combien cette noble simplicité était supérieure à sa vaine magnificence ; et il sut bien dire que les Assyriens réussissaient à se distinguer par le faste, et les Perses par le mérite. Il admira sur-tout la

plaisanterie ingénieuse et la gaieté innocente qui régnèrent pendant tout le repas.

Cyrus, toujours occupé de son grand dessein, s'avança avec Gobryas vers le pays de Gadatas, qui était au-delà de Babylone. Il y avait dans le voisinage une forte citadelle qui commandait le pays des Saques [1] et des Cadusiens, et où résidait un gouverneur au nom du roi de Babylone pour contenir ces peuples dans le devoir. Cyrus fit mine de vouloir l'attaquer. Gadatas, dont l'intelligence avec les Perses n'était point encore connue, s'offrit, par le conseil de Cyrus, au gouverneur, pour défendre conjointement avec lui cette importante place. Il y fut reçu avec ses troupes, et la livra aussitôt à Cyrus. La prise de cette citadelle le rendit maître du pays des Saques et des Cadusiens; et comme il traita ces peuples avec beaucoup de bonté et de douceur, ils demeurèrent inviolablement attachés à son service. Les Cadusiens firent une armée de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux; les Saques levèrent dix mille archers à pied et deux mille à cheval.

Cyrop. l. 5, p. 124-140.

Le roi d'Assyrie s'était mis en campagne pour punir Gadatas de sa révolte. Mais Cyrus, l'ayant attaqué, le vainquit, fit un grand carnage de ses troupes, et l'obligea de se retirer à Babylone. Après cet exploit, ce conquérant employa quelque temps à ravager le pays. Le bon traitement qu'il avait fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leurs maisons, avait répandu par-tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, et grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au roi des Assyriens un défi de ter-

[1] Ce ne sont pas ceux de Scythie.

miner leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté; mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trève et de traité, par lequel on convint de part et d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, et de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, s'être fait un grand nombre d'amis et d'alliés, et avoir considérablement augmenté sa cavalerie, il reprit le chemin de la Médie.

Cyrop. l. 5, p. 141-147.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare pour lui donner avis de son arrivée, et pour prendre ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, et qui allait encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui était resté de cavalerie. Cyrus alla au-devant de lui avec la sienne, qui était fort nombreuse et fort leste. A cette vue, la jalousie et le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, et laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, et entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison, lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, et d'un inviolable attachement à sa personne et à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, et rentra parfaitement dans ses bonnes graces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part et d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des

Perses et des Mèdes, qui attendaient avec inquiétude et tremblement de quelle façon se terminerait cette entrevue. À l'instant, Cyaxare et Cyrus remontèrent à cheval : et alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avait fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, et les autres nations leur prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avait dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer et lui faire des présents, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, et commença à reconnaître que Cyrus ne lui avait point débauché ses sujets, et que les Mèdes ne lui étaient pas moins affectionnés qu'auparavant.

Telle fut l'issue de la première expédition de Cyrus contre Crésus et contre les Babyloniens, et il fut résolu dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare et de tous les officiers que l'on continuerait la guerre. Cyrop. l. 1, [5] p. 148-151.

Comme je ne trouve dans Xénophon nulle date qui fixe précisément les années où les divers événements dont il parle sont arrivés, je suppose avec Ussérius, quoique le récit de Xénophon ne paraisse pas donner cette idée, qu'entre les deux combats contre Crésus et les Babyloniens il se passa plusieurs années, pendant lesquelles on fit de part et d'autre les préparatifs nécessaires pour l'importante guerre à laquelle on se disposait ; et je place dans cet intervalle le mariage de Cyrus.

Il songea donc, environ dans ce temps-ci, à faire un voyage en Perse, cinq ou six ans à peu près depuis qu'il en était sorti pour commander les troupes. Cyrop. l. 8, p. 228 et 229.

Cyaxare [1] lui donna pour-lors une grande preuve du cas qu'il faisait de son mérite. Il n'avait point d'enfant mâle, mais une fille unique, qu'il lui offrit en mariage, avec assurance de la Médie pour dot. Cyrus fut fort sensible à une offre si avantageuse, et en marqua une vive reconnaissance; mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son père et de sa mère, laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de père et de mère tous les enfants, quelque âge qu'ils puissent avoir, et à quelque degré de puissance et de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa la princesse à son retour de Perse. Ce fut d'elle qu'il eut Cambyse.

Après la célébration de son mariage il retourna au camp, et sut bien profiter du temps qui lui restait pour assurer ses nouvelles conquêtes et pour prendre avec les alliés toutes les mesures capables de faire réussir le grand dessein qu'il avait dans l'esprit.

Cyrop. l. 8, [6], p. 151.

Comme il prévoyait, dit Xénophon, que les préparatifs de la guerre pourraient traîner en longueur, il

[1] Xénophon ne place ce mariage qu'après la prise de Babylone. Mais comme pour-lors Cyrus avait plus de soixante ans, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait attendu cet âge pour songer au mariage, j'ai cru devoir en avancer le temps. D'ailleurs Cambyse n'aurait eu que sept ans quand il monta sur le trône, et que quatorze ou quinze quand il mourut : ce qui ne peut s'accorder avec ses expéditions en Égypte et en Éthiopie, ni avec tout ce que l'histoire raconte de son règne. Peut-être que Xénophon avançait de beaucoup la prise de Babylone; mais je m'en tiens aux dates que nous marque Ussérius. J'ai supprimé aussi ce qu'on lit dans la *Cyropédie* (liv. 8, pag. 228) que, dès le temps que Cyrus avait été à la cour de son grand-père Astyage, cette princesse avait dit qu'elle n'aurait point d'autre mari que Cyrus. Cyaxare, père de cette princesse, n'avait alors que treize ans.

fit construire un camp dans un lieu fort commode et fort sain, et le fortifia extrêmement. Il y exerçait ses troupes, et les tenait en haleine comme si l'ennemi eût été présent.

On apprit par les transfuges, et par les prisonniers qu'on amenait tous les jours dans le camp, que le roi de Babylone était passé en Lydie, et qu'il avait emporté avec lui de grandes sommes d'or et d'argent. Les simples soldats s'imaginèrent aussitôt que c'était la frayeur qui lui avait fait détourner ses trésors; mais Cyrus jugea qu'il n'avait entrepris ce voyage que pour lui susciter quelque nouvel ennemi, et il travailla avec une ardeur infatigable aux préparatifs d'une seconde bataille.

Il s'appliqua sur-tout à fortifier sa cavalerie persane et à faire construire un grand nombre de chariots de guerre, mais d'une nouvelle forme, ayant trouvé de grands inconvénients dans les anciens, dont la mode venait de Troie, et qui jusque-là avaient été en usage dans toute l'Asie.

Sur ces entrefaites, les ambassadeurs du roi des Cyrop. l. 6,
Indes arrivèrent avec quantité d'argent qu'ils apportaient à Cyrus de la part du roi leur maître, qui leur p. 156-157.
avait aussi commandé de lui dire qu'il était fort aise qu'il l'eût averti de ce qui pouvait lui manquer; qu'il voulait être son ami et son allié; que, s'il avait encore besoin d'argent, il n'avait qu'à le lui faire savoir; qu'enfin ses ambassadeurs avaient ordre de lui obéir absolument comme à lui-même. Cyrus reçut des offres si obligeantes avec toute la reconnaissance et toute la dignité possible. Il combla les ambassadeurs d'honnêtetés et de présents, et, profitant de leur bonne volonté,

il les pria de vouloir bien en détacher trois d'entre eux pour aller chez les ennemis comme envoyés par le roi des Indes pour faire alliance avec eux, mais en effet pour découvrir leurs desseins et lui en venir rendre compte. Ils se chargèrent de cette commission avec joie, et s'en acquittèrent avec habileté. Je ne reconnais point ici la conduite ni la bonne foi ordinaire de Cyrus. Pouvait-il ignorer que c'était violer ouvertement le droit des gens que d'envoyer chez les ennemis, comme espions, des ambassadeurs, à qui le caractère dont ils étaient revêtus ne permettait point de faire un tel personnage ni d'user d'une telle perfidie?

Cyrop. l. 6, pag. 157.

Cyrus faisait ses préparatifs pour la bataille en homme qui ne méditait rien que de grand. Non-seulement il avait soin des choses qui avaient été résolues dans le conseil, mais il prenait plaisir à faire naître une noble jalousie parmi les officiers, à qui aurait de plus belles armes, à qui serait le mieux monté, à qui lancerait plus adroitement un dard, à qui tirerait mieux une flèche, à qui supporterait plus patiemment le travail. Il faisait cela en les menant avec lui à la chasse, et en donnant toujours des récompenses à ceux qui s'y distinguaient le plus. S'il voyait aussi des capitaines qui prissent soin de leurs soldats, il les louait hautement, et les favorisait de tout son pouvoir, afin de les animer. Quand il faisait quelque fête, il ne proposait point d'autres jeux que les exercices militaires, et donnait des prix considérables aux victorieux; ce qui allumait une merveilleuse ardeur dans son armée. En un mot, c'était un général qui, dans l'action, dans le repos, dans ses plaisirs mêmes, dans les repas, les conversations, les promenades, n'était presque occupé

que de ce qui regardait le bien du service. C'est par de tels moyens qu'on devient grand homme de guerre.

Cependant les ambassadeurs indiens, étant revenus du camp des ennemis, rapportèrent que Crésus avait été elu généralissime de leur armee; que tous les rois et princes alliés étaient convenus de fournir les sommes nécessaires pour lever des troupes; que les Thraces s'étaient déja enrôlés; qu'il leur venait par mer un secours d'Égypte, qu'on faisait monter à six-vingt mille hommes; qu'ils attendaient encore une armée de Cypre; que deja les Ciliciens, les peuples de l'une et de l'autre Phrygie, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes et les Phéniciens, étaient arrivés; que les Assyriens étaient pareillement venus avec le roi de Babylone; que les Ioniens, les Éoliens, et la plupart des Grecs qui demeuraient en Asie, avaient éte forcés de prendre parti; que Crésus avait envoyé à Lacédémone pour traiter d'alliance; que l'armée s'assemblait autour du Pactole, et que de là elle devait s'avancer à Thymbrée, où était le rendez-vous de toutes les troupes. Ce rapport était confirmé par celui des prisonniers et des espions. Cyrop. l. 6, pag. 158

Ces nouvelles jetèrent la frayeur dans l'armée de Cyrus; mais ce prince ayant assemblé les officiers, et leur ayant marqué la différence infinie qu'il y avait entre les troupes ennemies et les leurs, leur rendit bientôt le courage. Pag. 159.

Cyrus avait pris toutes les mesures nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, et avait donné ses ordres tant pour la marche que pour la bataille qu'il se préparait à livrer, étant descendu pour cela P. 158-163.

dans un détail étonnant que Xénophon rapporte fort au long, et qui s'étendait depuis les premiers commandants jusqu'aux plus bas officiers, parce qu'il savait bien que c'est de telles précautions que dépend le succès des entreprises, qui souvent échouent par les plus légères négligences, comme il arrive quelquefois que le jeu et le mouvement des plus grandes machines est arrêté par le dérangement d'une seule roue, quelque petite qu'elle soit.

Cyrop. l. 5, p. 131-132.

Ce prince connaissait tous les officiers de l'armée par leurs noms, et, se servant d'une comparaison triviale, mais expressive, il avait coutume de dire qu'il trouvait bien étrange que les artisans sussent les noms de tous leurs outils, et qu'un général fût si indifférent que de ne savoir pas les noms de ses capitaines, qui sont autant d'instruments dont il se sert dans toutes ses entreprises. D'ailleurs il jugeait que cet usage avait quelque chose de plus honorable pour les officiers, de plus engageant et de plus propre à les porter à faire leur devoir, en leur laissant penser qu'ils étaient connus et estimés du général.

Lib. 6, p. 160-161.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, Cyrus prit congé de Cyaxare, qui demeura en Médie avec la troisième partie seulement de ses troupes, pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Cyrus, qui savait qu'il était toujours avantageux de faire la guerre dans le pays ennemi, n'attendit pas que les Babyloniens vinssent l'attaquer dans le sien, mais il marcha à leur rencontre, dans le dessein de faire consumer leurs fourrages par ses troupes, et encore plus de les déconcerter par la promptitude et

par la hardiesse de cette entreprise. Après une très-longue marche, il joignit les ennemis à Thymbrée [1], ville de la Lydie, située assez près de Sardes, capitale du pays. Ils n'avaient point cru que ce prince, avec une armée plus faible de la moitié que la leur, pût songer à les venir chercher dans leur pays; et ils furent étrangement surpris de l'y voir arriver, sans qu'ils eussent eu le temps ni de ramasser les vivres qui étaient nécessaires pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse que la leur, ni d'assembler toutes les troupes qu'ils voulaient lui opposer.

V. *Bataille de Tymbrée entre Cyrus et Crésus.*

Cette bataille est un des plus considérables événements de l'antiquité, puisqu'elle décida de l'empire de l'Asie entre les Assyriens de Babylone et les Perses. C'est ce qui a engagé M. Fréret, l'un de mes confrères dans l'Académie des Belles-Lettres, à l'examiner avec un soin particulier, d'autant plus volontiers, comme il le remarque, que c'est ici la première bataille rangée dont nous connaissions le détail avec quelque étendue. Je me suis mis en possession de profiter du travail et des lumières des autres, mais sans leur en dérober la gloire, et sans m'ôter aussi la liberté d'y faire les changements que je juge nécessaires. Je donnerai à la description de cette bataille plus d'étendue que je n'ai coutume de faire, parce que, Cyrus étant considéré comme un des plus grands capitaines dont il soit parlé dans l'antiquité, les gens du métier seront bien aises de le suivre ici dans toutes ses démarches; et d'ailleurs

Tome VI des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, pag. 532.

[1] Le texte de la Cyropédie porte *Thymbrara*, de même que celui d'Étienne de Byzance. — L.

la manière dont les anciens faisaient la guerre et donnaient les combats fait une partie essentielle de leur histoire.

Cyrop. l. 6, pag. 167. Dans l'armée de Cyrus, les compagnies d'infanterie étaient de cent hommes, sans compter le capitaine. La compagnie avait quatre escouades, qui étaient de vingt-quatre hommes chacune, non compris celui qui la commandait. L'escouade se partageait en deux files, chacune de douze hommes. Dix compagnies avaient un chef pour les commander, qui répond assez à ce que nous appelons *colonel;* et dix de ces corps avaient un commandant, qu'on pourrait appeler *brigadier.*

Lib. 2, p. 39-40. J'ai déja remarqué que Cyrus, lorsqu'il vint à la tête de trente mille Perses au secours de son oncle Cyaxare, fit dès-lors un changement considérable dans ses troupes. Les deux tiers ne se servaient que de javelots ou d'arcs, et par conséquent ne pouvaient combattre que de loin. Au lieu de cela, Cyrus les arma pour la plupart de cuirasses, de boucliers, et d'épées ou de haches, et laissa peu de soldats armés à la légère.

Lib. 4, pag. 99-100 et l. 5, p. 138. Les Perses ne savaient alors ce que c'était que de combattre à cheval. Cyrus, convaincu que rien n'est plus décisif pour le gain d'une bataille que la cavalerie, sentit bien cet inconvénient, et de loin il prit de sages précautions pour y remédier. Il en vint à bout, et peu à peu il forma un corps de cavalerie persane qui monta jusqu'à dix mille hommes, qui étaient les meilleures troupes de l'armée.

Je parlerai ailleurs du changement qu'il introduisit dans les chariots de guerre. Il est temps de venir au dénombrement des troupes de l'une et de l'autre armée,

que l'on ne peut fixer que par conjecture, et en réunissant plusieurs endroits de Xénophon, cet auteur ayant omis d'en marquer ici précisément le nombre ; ce qui me paraît fort étonnant pour un homme habile dans la guerre comme l'était cet historien.

L'armée de Cyrus montait en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes, infanterie et cavalerie. Dans ce nombre il y avait soixante-dix mille Perses naturels, savoir dix mille cuirassiers à cheval, vingt mille cuirassiers à pied, vingt mille piquiers, et vingt mille hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de cent vingt-six mille hommes, comprenait vingt-six mille chevaux, Mèdes, Arméniens, et Arabes de la Babylonie, et cent mille fantassins des mêmes nations.

Outre ces troupes, Cyrus avait trois cents chariots de guerre armés de faux, dont chacun était tiré par quatre chevaux attelés de front, et bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des cuirassiers persans. Lib. 6, p. 152, 153, 157.

Cyrus avait encore fait construire un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, sur lesquels il y avait des tours hautes environ de dix-huit ou vingt pieds, qui contenaient vingt archers. Ces chars étaient traînés sur des roulettes par seize bœufs attelés de front. Pag. 156.

Il y avait aussi un grand nombre de chameaux, montés chacun de deux archers arabes adossés; en sorte que l'un regardait la tête, et l'autre la croupe du chameau. Pag. 153 et 158.

L'armée de Crésus était plus forte du double que celle des Perses, et montait à quatre cent vingt mille hommes, dont il y en avait soixante mille de cavalerie. Les principales troupes étaient des Babyloniens, des Pag. 158.

Lydiens, des Phrygiens, des Cappadociens, des peuples de l'Hellespont et des Égyptiens, au nombre de trois cent soixante mille. Les derniers, c'est-à-dire les Égyptiens, faisaient eux seuls un corps de six vingt mille hommes. Ils avaient des boucliers qui les couvraient jusqu'aux pieds, des piques fort longues, et des épées courtes, mais larges. Le reste était des Phéniciens, des Cypriotes, des Ciliciens, des Lycaoniens, des Paphlagoniens, des Thraces et des Ioniens.

Cyrop. l. 6, pag. 166.

L'armée de Crésus se mit en bataille sur une seule ligne, l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avaient trente hommes de profondeur; mais les Égyptiens, dont nous avons vu que le nombre montait à six vingt mille hommes, et qui faisaient la principale force de l'infanterie de Crésus, dont ils occupaient le centre, étaient partagés en douze gros corps ou bataillons carrés de dix mille hommes chacun, qui avaient cent hommes de front et autant de profondeur, avec quelques intervalles entre les bataillons, afin d'agir et de combattre indépendamment les uns des autres. Crésus aurait voulu les engager à se ranger sur une moindre hauteur, pour faire un plus grand front. Les armées étaient dans une plaine immense qui permettait d'étendre ses ailes à droite et à gauche; et son dessein, sur lequel seul il fondait l'espérance de la victoire, était d'envelopper l'armée des Perses : mais il ne put obtenir des Égyptiens qu'ils changeassent l'ordre de bataille auquel ils étaient accoutumés. L'armée, ainsi rangée sur une ligne, occupait de terrain presque quarante stades, c'est-à-dire près de deux lieues.

Araspe, qui, sous prétexte d'un mécontentement,

s'etait retiré dans l'armée de Crésus, et qui avait eu ordre sur-tout de bien examiner la manière dont ce général rangerait ses troupes, était revenu dans le camp des Perses la veille du combat. Cyrus, pour former son ordre de bataille, se régla sur la disposition de l'armée de Crésus, dont ce jeune seigneur mède lui avait rendu un compte exact.

Les troupes persanes combattaient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur : Cyrus changea cette disposition. Il lui importait de former le plus grand front qu'il lui serait possible sans trop affaiblir ses phalanges, pour ne pas être enveloppé. Son infanterie était excellente, armée avantageusement de cuirasses, de pertuisanes, de haches et d'épées; et pourvu qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avait pas lieu de croire que les phalanges lydiennes, armées seulement de boucliers légers et de javelots, en pussent soutenir l'attaque. Cyrus dédoubla donc les files de son infanterie, et les mit sur douze de hauteur seulement : elle était composée de quatre-vingt-treize mille hommes. La cavalerie était rangée sur les deux ailes, la droite commandée par Chrysante, et la gauche par Hystaspe. Le front entier de l'armée n'occupait en tout qu'un terrain de trente-deux stades [1], c'est-à-dire un peu plus d'une lieue et demie; et par conséquent il était débordé de plus de trois stades [2] de chaque côté par l'armée ennemie. Pag. 167.

Derrière cette première ligne, et à une très-petite

[1] Xénophon parle sans doute de stades olympiques; il s'agit donc d'une distance de 6000 mètres environ. — L.

[2] Un peu moins d'un quart de lieue.
= 555 mètres. — L.

distance, Cyrus plaça les lanceurs de javelots; après eux, les archers. Ils étaient couverts les uns et les autres par les soldats qui étaient avant eux, au-dessus de la tête desquels ils pouvaient lancer contre l'ennemi leurs javelots et leurs flèches.

Il forma une dernière ligne, pour composer l'arrière-garde, de ce qu'il y avait de plus braves soldats dans l'armée. Leur fonction était d'avoir l'œil sur ceux qui étaient placés devant eux, d'encourager ceux qui faisaient leur devoir, d'arrêter par des menaces ceux qui s'ébranlaient, et d'aller même jusqu'à tuer les fuyards comme des traîtres, afin d'opposer de leur part aux lâches une crainte plus grande que celle qui pouvait leur venir du côté des ennemis.

Derrière l'armée persane étaient ces tours roulantes dont j'ai parlé plus haut. Elles formaient une ligne égale et parallèle à celle de l'armée, et ne servaient pas seulement à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des archers dont elles étaient garnies, mais pouvaient encore être regardées comme des espèces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes persanes pouvaient se rallier, en cas qu'elles fussent rompues et poussées par l'ennemi.

Tout proche de ces tours, il y avait deux autres lignes, parallèles aussi et égales au front de l'armée, formées l'une par les bagages, et l'autre par les chariots qui portaient les femmes et les personnes inutiles.

Cyrop. l. 6, pag. 168.

Pour former toutes ces lignes, et les mettre hors d'état d'être insultées par l'ennemi, Cyrus avait placé à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, et la troupe des chameaux, qui était assez nombreuse.

Le dessein de Cyrus, en formant deux lignes de ces bagages, était non-seulement de faire paraître son armée plus nombreuse qu'elle n'était en effet, mais d'obliger les ennemis, en cas qu'ils voulussent l'envelopper, comme il savait que c'était leur projet, de faire un plus long circuit, et par conséquent de s'affaiblir en s'allongeant.

Restent les chariots persans armés en guerre. Ils étaient partagés en trois corps, de cent chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille, et les autres sur les deux flancs de l'armée.

Tel fut l'ordre de bataille des deux armées, et elles furent ainsi rangées le jour qui précéda le combat. Pag. 169.

Le lendemain, dès le grand matin, Cyrus fit un sacrifice, pendant lequel l'armée prit de la nourriture; et les soldats, après avoir fait des libations aux dieux, allèrent se revêtir de leurs armes. On ne vit jamais rien de plus leste ni de plus magnifique : cottes d'armes, cuirasses, boucliers, casques, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer. Hommes et chevaux, tout brillait d'airain et d'écarlate.

Abradate étant sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'était que de lin piqué, selon la mode de son pays, Panthée, sa femme, lui vint présenter un casque, des brassards et des bracelets, tout cela d'or, avec une cotte d'armes de sa hauteur, plissée par en bas, et un grand panache de couleur de pourpre. Elle avait fait préparer toute cette armure à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Malgré les efforts qu'elle faisait, elle ne put, en le revêtant de cette armure, s'empêcher de répandre quelques larmes : mais P. 169, 170.

quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main que de ne se pas signaler d'une manière digne de leur naissance, et digne de l'idée qu'elle avait tâché de donner de lui à Cyrus. « Nous lui avons, dit-elle, des obligations infi-« nies. J'ai été sa prisonnière, et, comme telle, desti-« née pour lui; mais je ne me suis point trouvée esclave « entre ses mains, ni ne me suis point vue libre à des « conditions honteuses. Il m'a gardée comme il aurait « gardé la femme de son propre frère; et je lui ai bien « promis que vous sauriez reconnaître une telle grace.— « O Jupiter! s'écria Abradate en levant les yeux vers « le ciel, fais que je paraisse en cette occasion digne « mari de Panthée, et digne ami d'un si généreux bien-« faiteur. » Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il était; et, après l'avoir suivi des yeux le plus loin qu'il lui fut possible, elle se retira.

Cyrop. l. 6, pag. 170. Quand Cyrus eut achevé son sacrifice, qu'il eut donné aux officiers les ordres et les instructions nécessaires pour le combat, et qu'il les eut avertis de rendre aux dieux l'hommage qui leur est dû, chacun alla prendre son poste. (L. 7, p. 172.) Ses officiers lui apportèrent du vin et des viandes. Il en mangea un peu tout debout, et fit distribuer le reste aux assistants. Il prit aussi du vin, dont il versa une partie en offrande aux dieux avant que de boire, et tous les autres en firent autant. Après cela, il pria encore de nouveau le dieu de ses pères de vouloir être son guide, et de venir à son secours; et aussitôt il monta à cheval, et commanda à chacun de le suivre.

Comme il examinait de quel côté il fallait marcher,

ayant entendu un coup de tonnerre du côté droit : [1] *Nous te suivons, souverain Jupiter,* s'écria-t-il; et à l'instant même il se mit en marche, ayant à sa droite Chrysante, qui commandait l'aile droite de sa cavalerie, et à sa gauche Arsamas, qui commandait l'infanterie. Il les avertit sur-tout de prendre garde à l'étendard royal, et d'avancer tous également. Cet étendard était un aigle d'or au bout d'une pique, avec les ailes déployées; et depuis ce temps-là les rois de Perse n'en ont point pris d'autre. Avant que d'arriver aux ennemis, il fit faire halte à son armée par trois fois; et, après avoir marché environ une lieue [2], on commença à les découvrir.

Quand ils furent en présence les uns des autres, et que les ennemis eurent remarqué combien le front de leur bataille surpassait celle de Cyrus, le centre de l'armée babylonienne fit halte, tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droite et à gauche, à dessein d'envelopper l'armée de Cyrus, et de l'attaquer en même temps de tous côtés. Ce mouvement n'étonna point Cyrus, qui s'y était bien attendu. Après avoir donné pour mot de ralliement *Jupiter sauveur et conducteur,* il quitta son aile droite, leur promettant de les venir rejoindre au plus tôt pour les aider à vaincre, si c'était la volonté des dieux.

Il parcourut tous les rangs pour donner ses ordres P. 173-176.
et pour animer les troupes; et lui qui, en toute autre occasion, était si modeste et si éloigné de tout air d'os-

1 Il avait effectivement pour guide un dieu, mais bien différent de Jupiter.
= Voyez les *Observations générales* sur la Cyropédie, *plus haut,* p. 96. — L.

2 20 stades. = 3700 mètres. — L.

tentation, au moment du combat parlait d'un ton ferme et décisif. *Camarades*, leur disait-il, *suivez-moi à une victoire assurée : les dieux sont pour nous.* Et comme il vit plusieurs des officiers, et Abradate même, inquiets du mouvement que faisaient les deux ailes de l'armée lydienne pour attaquer celle de Cyrus par ses deux flancs : « Ces troupes, leur dit-il, vous alarment; et « moi, je vous déclare que c'est par elles que commen- « cera la déroute. Je vous la donne pour signal du temps « où vous, Abradate, vous devez pousser vos chariots « contre l'ennemi. » En effet, la chose arriva ainsi. Cyrus, après avoir donné ses ordres par-tout, retourna à son aile droite.

Cyrop. l. 7, pag. 176.

Quand les deux corps détachés de l'armée lydienne se furent assez allongés, Crésus donna le signal à son armée, qui marcha contre le front de celle des Perses, tandis que les ailes repliées sur les flancs avançaient de chaque côté, en sorte que l'armée de Cyrus se trouvait enfermée de trois côtés comme par trois grosses armées, et semblait, dit Xénophon, un petit carré inscrit dans un plus grand.

Dans l'instant, au premier signal qu'en donna Cyrus, les troupes firent face de tous côtés, gardant un profond silence dans l'attente de l'événement. Ce prince crut alors qu'il était temps d'entonner l'hymne du combat. Toute l'armée y répondit par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Aussitôt Cyrus, à la tête de quelques troupes de cavalerie, suivi au grand pas d'un corps d'infanterie, tomba sur les ennemis qui marchaient pour prendre en flanc la droite de son armée, et, les ayant pris eux-mêmes en flanc, les mit en désordre. En même temps les chariots poussés à

toute bride contre les Lydiens en achevèrent la déroute.

Dans le même moment, les troupes du flanc gauche, averties par le bruit que Cyrus avait commencé le combat à la droite, allèrent à l'ennemi. Elles firent d'abord avancer l'escadron des chameaux comme Cyrus l'avait ordonné. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, et du plus loin que les chevaux l'aperçurent, ne pouvant souffrir l'odeur de ces animaux, ils se renversèrent les uns sur les autres, et plusieurs, se cabrant, jetèrent par terre ceux qui les montaient. Un petit corps de cavalerie, commandé par Artagèse, poussant vivement les ennemis pour les empêcher de se rallier, et les chariots armés de faux venant à tomber rudement sur eux, la déroute fut entière, et il s'y fit un horrible carnage.

C'était le signal que Cyrus avait donné à Abradate Pag. 177. pour attaquer le front de l'armée ennemie. Il partit comme un éclair, et s'élança contre les ennemis, suivi de tous ses chariots. Ceux des ennemis ne purent soutenir un si rude choc, et se dissipèrent. Abradate, les ayant rompus et renversés, vint aux bataillons des Égyptiens lesquels, marchant serrés et couverts de leurs boucliers pour ne point laisser de passage aux chariots, n'étaient renversés qu'à peine par la violence des chevaux qui les foulaient aux pieds. C'était un spectacle épouvantable que de voir les monceaux d'hommes, de chevaux, de chariots rompus, d'armes brisées, et l'horrible effet des faux tranchantes qui coupaient en pièces tout ce qu'elles rencontraient. Mais malheureusement le char d'Abradate s'étant renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Les Égyptiens marchant en avant, serrés et couverts de leurs boucliers, obligèrent l'infanterie per-

sane de plier, et les poussèrent au-delà de la quatrième ligne, jusque sous leurs machines. Là les Égyptiens se trouvèrent accablés d'une grêle de flèches et de javelots qu'on lançait sur eux du haut de ces tours roulantes; et les bataillons de l'arrière-garde des Perses, s'avançant l'epée à la main, empêchèrent leurs gens de trait de fuir plus avant, et les contraignirent de retourner à la charge.

Cyrop. l. 7, pag. 178.

Cyrus, après avoir mis en fuite la cavalerie et l'infanterie à la gauche des Égyptiens, ne s'était pas amusé à poursuivre les fuyards. Ayant poussé droit au centre, il vit avec douleur que les Perses avaient été obligés de plier; et jugeant bien que le seul moyen d'empêcher les Égyptiens de gagner du terrain était de les prendre par derrière, il les chargea en queue : la cavalerie survint en même temps, et poussa vivement les ennemis. Les Égyptiens, attaqués de tous côtés, faisaient face par-tout, et se defendaient avec un courage merveilleux. Cyrus même courut un grand risque. Son cheval, qu'un soldat avait percé sous le ventre, s'étant abattu sous lui, il tomba au milieu des ennemis. On vit pour-lors, dit Xénophon, combien il importe à un commandant de se faire aimer de ses troupes. Officiers et soldats, également alarmés du danger où ils virent leur chef, se précipitèrent tête baissée au milieu de cette forêt de de piques pour le dégager. Lorsqu'il fut remonté à cheval, le combat devint encore plus sanglant. A la fin, Cyrus, admirant la valeur des Égyptiens, et ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honorables, leur représentant que tous leurs alliés les avaient abandonnés. Ils les acceptèrent, et, comme ils ne se piquaient pas moins de fidelité que de

courage, ils stipulèrent qu'on ne leur ferait point porter les armes contre Crésus, qui les avait appelés à son secours. Ils servirent depuis ce temps-là dans les troupes des Perses avec une fidelité inviolable.

Xénophon observe que Cyrus leur donna les villes de Pag. 179. Larissa et de Cyllène, près de Cumes, sur le bord de la mer, et d'autres places dans le milieu des terres, où leurs descendants habitaient encore de son temps; et il ajoute qu'on les nommait *les villes des Égyptiens*. Cette remarque de Xénophon, ainsi que quelques autres répandues dans la Cyropédie, pour prouver la vérité des choses qu'il avance, montrent qu'il donnait cet ouvrage pour une histoire véritable de Cyrus, au moins pour la plus grande partie, et pour le fond des choses mêmes. C'est la judicieuse réflexion que fait ici M. Freret.

Le combat avait duré jusqu'au soir. Crésus se retira Pag. 180. en diligence à Sardes avec ses troupes. Les autres nations prirent pareillement, dès la nuit même, le chemin de leur pays, et firent la plus grande traite qu'ils purent. Les vainqueurs, après avoir mangé, et établi des corps-de-garde, prirent du repos.

J'ai tâché, en décrivant cette bataille, de suivre exactement le texte grec de Xénophon, dont la traduction n'est pas toujours fidèle. Des gens du métier, à qui j'ai communiqué cette description, trouvent qu'il manque quelque chose à la disposition que Cyrus fit de son ordre de bataille, en ce qu'il ne met point de troupes sur ses flancs pour les couvrir, pour soutenir les chariots armés, et pour s'opposer aux deux corps que Crésus avait détachés pour prendre son armée en flanc.

Cette circonstance a pu échapper à Xénophon dans le récit qu'il nous a laissé de cette bataille.

Cyrop. l. 7, pag. 180. On convient que Cyrus fut principalement redevable de la victoire à la cavalerie persane, qui était un nouvel établissement, et le fruit de l'attention et de l'activité de ce prince à former et perfectionner sa nation dans cette partie de l'art militaire, qui jusqu'à son temps, lui avait manqué. Les chariots armés de faux rendirent aussi un bon service, et l'usage s'en conserva toujours depuis chez les Perses. Les chameaux ne furent pas inutiles dans ce combat, mais Xénophon n'en fait pas grand cas; et il remarque que de son temps on ne s'en servait plus que pour porter les bagages.

Je n'entreprends point de relever le mérite de Cyrus; il me suffit de dire qu'on voit briller ici en lui toutes les qualités d'un grand capitaine. Avant le combat, sagacité et prévoyance admirable pour découvrir et déconcerter les mesures de l'ennemi; détail infini pour que rien ne manque dans l'armée, et que tous ses ordres soient exécutés à point nommé; merveilleuse industrie pour gagner le cœur des soldats, et pour les remplir d'ardeur et de confiance. Dans le feu même de l'action, quelle activité, quelle ardeur, quelle présence d'esprit pour donner les ordres à propos! quelle intrépidité de courage, quelle bonté pour les ennemis mêmes, dont il respecte la valeur, et dont il se croit obligé d'épargner le sang! Nous verrons bientôt l'usage qu'il fera de sa victoire.

Mais ce qui me paraît plus remarquable dans Cyrus, et plus digne encore d'admiration que tout le reste, c'est son attention continuelle à rendre à la Divinité, en toute occasion, le culte qu'il croyait lui être dû. On

a sans doute été frappé, en lisant le récit que j'ai fait du combat, de voir combien de fois Cyrus, à la vue de toute l'armée, fait mention des dieux, leur offre des sacrifices, leur présente des libations, leur adresse des prières, se met sous leur protection, et implore leur secours. Je n'ai rien ajouté au texte de l'historien, qui était aussi homme de guerre, et qui n'a pas craint de se déshonorer en rapportant ce détail. Quelle honte, quel reproche serait-ce pour des généraux et des officiers chrétiens, si, dans un jour d'action et de bataille, ils rougissaient de paraître aussi religieux qu'un prince païen, et si le Dieu des armées, qu'ils reconnaissent pour tel, faisait moins d'impression sur leur esprit que le respect pour les fausses divinités du paganisme n'en faisait sur l'esprit de Cyrus!

Pour Crésus, il ne fait pas ici un beau personnage. Il n'est pas dit un mot de lui dans le combat. Ce profond silence que garde Xénophon à son égard me paraît en dire beaucoup, et nous faire entendre qu'on peut être un puissant roi et un riche potentat sans être un grand guerrier.

Je reviens dans le camp des Perses. On s'imagine aisément quelle fut la désolation de Panthée quand on lui annonça la mort d'Abradate. Ayant fait porter le corps de son mari dans un chariot sur le bord du Pactole, et tenant sa tête sur ses genoux, tout hors d'elle-même, et arrêtée fixement sur ce triste objet, elle ne songeait qu'à nourrir sa douleur et à repaître ses yeux de ce lugubre et sanglant spectacle. Cyrus l'ayant appris, y accourut aussitôt, et, mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il fit ce qu'il put pour la consoler, et donna des ordres pour rendre au mort des hon- P. 184-186.

neurs extraordinaires. Mais à peine se fut-il retiré, que Panthée, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, et tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun, qui subsistait encore du temps de Xénophon.

§ VI. *Prise de Sardes et de Crésus.*

Herod. l. 1, cap. 79-84.

Cyrus, dès le lendemain matin, marcha vers Sardes. Si l'on en croit Hérodote, Crésus n'attendit pas qu'il l'y enfermât; il sortit à sa rencontre avec ses troupes pour lui livrer bataille. Selon cet historien, les Lydiens étaient les peuples de l'Asie les plus braves et les plus belliqueux. Leur principale force consistait dans la cavalerie. Cyrus, pour la rendre inutile, fit d'abord avancer ses chameaux, dont elle ne put en effet soutenir ni la vue ni l'odeur, et prit la fuite sur-le-champ. Les cavaliers mirent pied à terre, et revinrent au combat, qui fut fort opiniâtre; mais enfin les Lydiens cédèrent, et furent obligés de se retirer dans la ville. Cyrus en forma le siége, et fit dresser ses machines contre les murailles et préparer des échelles comme pour l'assaut. Mais pendant qu'il amusait les Sardiens par tous ces apprêts, la nuit suivante il se rendit maître de la citadelle, ayant appris par un esclave persan, qui en avait servi le gouverneur, une route dérobée qui y conduisait. A la pointe du jour il entra dans la ville, où il ne trouva plus de résistance. Son premier soin fut d'en empêcher le pillage; car il s'aperçut que les Chaldéens, ayant quitté leurs rangs, s'étaient déja répandus de côté et d'autre. Il fallait avoir autant d'autorité qu'en avait Cyrus pour arrêter et lier en quelque sorte par un simple ordre les mains avides de soldats

Xenoph. Cyrop. l. 7, pag. 180.

étrangers, dans une ville aussi remplie de richesses que l'était Sardes. Il fit déclarer aux bourgeois qu'ils auraient la vie sauve, et qu'on ne toucherait ni à leurs femmes ni à leurs enfants, pourvu qu'ils lui apportassent tout leur or et tout leur argent. Ils y consentirent sans peine. Crésus, qu'il s'etait fait amener, leur en avait donné l'exemple, en livrant tous ses trésors au vainqueur.

Quand Cyrus eut donné dans la ville tous les ordres nécessaires, il eut un entretien particulier avec le roi, à qui il demanda sur-tout ce qu'il pensait de l'oracle de Delphes et des reponses du dieu qui y préside, dont on disait qu'il avait toujours fait grand cas. Cresus commença par avouer qu'il s'etait justement attiré l'indignation de ce dieu en lui temoignant de la défiance sur la vérité de ses reponses, et l'ayant pour cela mis à l'épreuve par une question absurde et ridicule; que cependant il ne pouvait pas s'en plaindre : car, l'ayant consulté pour savoir ce qu'il avait à faire pour mener une vie heureuse, l'oracle lui avait fait une réponse dont le sens était qu'il posséderait un bonheur parfait et constant lorsqu'il se connaîtrait lui-même. Faute de cette connaissance, continua-t-il, et se croyant, par les louanges qu'on lui donnait sans mesure, tout autre qu'il n'était en effet, il s'etait laissé nommer généralissime de toute l'armee, et s'était mal à propos engagé dans cette guerre contre un prince qui lui était infiniment supérieur en tout. Maintenant donc qu'instruit par ma defaite je commence à me connaître, je compte aussi que je vais commencer à être heureux; et je le serai certainement, si vous m'êtes favorable, car mon sort est entre vos mains. Cyrus, touché de compassion Pag. 181-184

pour le malheur de ce roi, déchu en un moment d'un si haut rang, et admirant son égalité d'ame dans un tel renversement de fortune, le traita avec beaucoup de clémence et de bonté, et lui laissa le nom et l'autorité de roi, mais en lui interdisant le pouvoir de faire la guerre : c'est-à-dire, comme il le reconnut lui-même, qu'il le déchargea de ce que la royauté a de plus onéreux, et le mit véritablement en état de mener une vie heureuse et exempte de tout soin et de toute inquietude. Il le mena toujours ensuite avec lui dans ses expéditions, soit par estime, pour profiter de ses conseils, soit plutôt par politique, pour s'assurer de sa personne.

Hérodote, et après lui d'autres auteurs, ajoutent à ce récit quelques circonstances fort remarquables, que je ne crois pas devoir omettre ici, quoiqu'elles me paraissent tenir plus du merveilleux que du vrai.

J'ai déja remarqué que l'unique fils qui restait à Crésus était muet [1]. Ce prince voyant, dans la prise de la ville, un soldat près de décharger un coup de sabre sur la tête du roi, qu'il ne connaissait point, sa crainte et sa tendresse pour son père lui firent faire un effort qui rompit les liens de sa langue, et il s'écria : *Soldat, ne tue point Crésus.*

Herod. l. 1, cap. 85.

Crésus, ayant été fait prisonnier, fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. On dressa donc le bûcher, et ce malheureux prince, ayant été mis dessus, sur le point de l'exécution rappela dans son esprit [2]

Id. Ibid. cap. 86-91. Plut. in Solone.

[1] Ce jeune homme était en même temps sourd, διεφθαρμένος τὴν ἀκοήν, selon le texte d'Hérodote (c. 36); mais Reiske et Larcher pensent avec raison que τὴν ἀκοήν est une glose de copiste; ces mots rendraient le fait bien extraordinaire pour ne pas dire absurde. — L.

[2] Cet entretien a été rapporté ci-devant, p. 84 et suiv.

l'entretien qu'il avait eu autrefois avec Solon ; et reconnaissant la vérité de ses avis, il s'écria par trois fois, *Solon, Solon, Solon!* Cyrus, qui était présent à ce spectacle avec les principaux de sa cour, ayant appris pourquoi, dans cette extrémité, il prononçait avec tant de vivacité le nom de ce célèbre philosophe, touché de l'incertitude des choses humaines et du malheur de ce prince, le fit retirer du bûcher, et l'honora toujours pendant qu'il vécut. [1] Ainsi Solon eut la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux rois, et donné une salutaire instruction à l'autre.

Deux réponses sur-tout, parties de l'oracle de Delphes, avaient beaucoup contribué à engager Crésus dans cette guerre, qui lui fut si funeste : l'une était que Crésus devait se croire en danger lorsqu'un mulet régnerait sur les Mèdes ; l'autre que, quand il passerait le fleuve Halys pour faire la guerre aux Mèdes, il détruirait un grand empire. Le premier de ces oracles lui fit conclure que, vu l'impossibilité de la chose, il était en pleine sûreté : le second lui laissait espérer qu'il renverserait l'empire des Mèdes. Quand il vit que les choses avaient tourné tout autrement, il dépêcha, avec la permission de Cyrus, des courriers à Delphes, qu'il chargea de présenter au dieu de sa part des chaînes d'or, et de lui faire en même temps des reproches de ce que, malgré les présents infinis qu'il lui avait faits, il l'avait si indignement trompé par ses oracles. Le dieu n'eut pas de peine à justifier sa réponse. Cyrus était le mulet dont l'oracle avait voulu parler, parce qu'il tirait sa naissance de deux différents peuples, étant Perse par

[1] Καὶ δόξαν ἔσχεν ὁ Σόλων ἑνὶ λόγῳ τὸν μὲν σώσας, τὸν δὲ παιδεύσας τῶν βασιλέων. (Plut. *In Solone.* § 28, fin.)

son père, et Mède par sa mère. A l'égard de l'empire qu'il devait renverser, ce n'était pas celui des Mèdes, mais le sien propre.

C'est par ces sortes d'oracles, faux et trompeurs, que le démon, cet esprit de mensonge qui en était l'auteur, abusait le genre humain dans ces temps de ténèbres et d'ignorance, répondant à ceux qui le consultaient en des termes si douteux et si ambigus, que, quel que fût l'événement, ils pouvaient recevoir un sens qui s'y rapportât.

Herod. l. 1, c. 141-152-153.

Quand les peuples d'Ionie et d'Éolie eurent appris que Cyrus s'était rendu maître des Lydiens, ils lui envoyèrent des députés à Sardes pour demander d'être reçus sous son empire aux mêmes conditions qu'il avait accordées aux Lydiens. Cyrus, qui, avant sa victoire, les avait inutilement sollicités d'embrasser son parti, et qui se voyait alors en état de les y contraindre par la force, ne leur répondit que par l'apologue d'un pêcheur qui, ayant joué en vain de la flûte pour faire venir à lui des poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jetant son filet dans l'eau. Exclus de cette espérance, ils implorèrent le secours des Lacédémoniens, qui députèrent vers Cyrus pour l'avertir qu'ils ne souffriraient pas qu'il entreprît rien contre les Grecs. Ce prince ne fit que rire d'une telle députation, et les avertit à son tour de se mettre en état de se bien défendre eux-mêmes.

Les insulaires n'avaient rien à craindre de Cyrus, parce qu'il n'avait pas encore dompté les Phéniciens, et que les Perses étaient sans flotte.

ARTICLE II.

Histoire du siége et de la prise de Babylone par Cyrus.

Cyrus resta dans l'Asie mineure jusqu'à ce qu'il eût entièrement soumis les divers peuples qui l'habitaient, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate. Il passa de là dans la Syrie et dans l'Arabie, qu'il subjugua pareillement; après quoi il entra dans l'Assyrie, et s'avança vers Babylone, qui était la seule ville d'Orient qui lui résistât encore.

Herod. l. 1, cap. 177. Cyrop. l. 7, p. 186-188.

Le siége de cette importante place n'était pas une entreprise facile. Les murailles en étaient d'une hauteur extraordinaire, et paraissaient inaccessibles, sans compter que le nombre de ceux qui les defendaient était immense: la ville d'ailleurs était pourvue de toutes sortes de provisions pour vingt ans.

Ces difficultés n'empêchèrent pas Cyrus de pousser son dessein. Désespérant de prendre la place d'assaut, il laissa croire qu'il songeait à la réduire par la famine. Il fit donc tirer d'abord une ligne de circonvallation tout autour de la ville, avec un fossé large et profond; et pour ne pas accabler ses troupes de fatigue, il divisa son armée en douze parties, et assigna à chacune son mois pour la garde des tranchées. Les assiegés, se croyant en pleine sûreté à la faveur de leurs remparts et de leurs magasins, insultaient à Cyrus du haut de leurs murailles, et se moquaient de la peine inutile qu'il se donnait, et de tout ce qu'il faisait contre eux.

§ I. *Prédictions des principales circonstances du siége et de la prise de Babylone, marquées en différents endroits de l'Écriture sainte.*

Comme la prise de Babylone est un des plus grands événements de l'Histoire ancienne, et que les principales circonstances qui l'ont accompagnée ont été prédites plusieurs années auparavant dans l'Écriture sainte, avant que de raconter ce qu'en ont dit les auteurs profanes, je crois qu'il est à propos de rapporter ici en abregé ce qui s'en trouve dans les livres saints, afin que les lecteurs soient plus en état de comparer l'accomplissement avec les prédictions.

I. *Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone, et de sa durée.*

Dieu ne s'était pas contenté de faire prédire longtemps auparavant la captivité que son peuple devait souffrir à Babylone, mais il avait encore marqué le nombre précis d'années qu'elle devait durer. Il en avait fixé le terme à soixante-dix ans, après lesquels il avait promis de le délivrer, en détruisant avec éclat et sans retour la ville de Babylone, qui lui avait servi de prison.
Jerem. 25, 11. *Servient regi Babylonis septuaginta annis.*

II. *Raison de la colère de Dieu contre Babylone.*

Ce qui allume la colère de Dieu contre Babylone, est l'orgueil insupportable de cette ville, la dureté inhumaine qu'elle exerce contre les Juifs, et l'impiété sacrilége de son roi.

Son orgueil[1]. Elle se croit invincible. Elle dit en son cœur : Je suis reine, et je le serai toujours. Aucune autre puissance ne m'est égale : toutes me sont assujetties, ou tributaires, ou alliées. Je ne serai jamais ni veuve, ni stérile; et l'éternité est marquée dans ma destinée, selon tous ceux qui l'ont étudiée dans les astres.

Sa dureté. C'est Dieu lui-même qui s'en plaint[2]. J'ai voulu punir mon peuple, dit-il, mais en père. Je l'ai exilé pour un temps à Babylone, dans le dessein de l'en rappeler quand il serait devenu plus reconnaissant et plus fidèle. Mais Babylone et son prince ont joint à un châtiment paternel de ma part une cruauté et une inhumanité très-opposée à ma clémence. Leur dessein a été de perdre, et le mien était de sauver. Ils ont converti le bannissement en une dure captivité, où ni l'âge, ni la faiblesse, ni la vertu, n'ont trouvé de compassion et d'égards.

L'impiété sacrilége de son roi. Baltasar joignit à l'orgueil et à la dureté de ses prédécesseurs une impieté qui lui fut particulière. Il ne préféra pas seulement ses fausses divinités au vrai et unique Dieu, il crut encore l'avoir vaincu, parce qu'il avait dans son pouvoir les vaisseaux qui avaient servi à son culte; et, comme pour lui insulter, il affecta de les destiner à des usages profanes. C'est ce qui mit le comble à la colère de Dieu.

[1] « Dixisti : In sempiternum ero domina.... Dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me ampliùs : non sedebo vidua, et ignorabo sterilitatem. » (Is. 47, 7, 8.)

[2] « Iratus sum super populum meum, et dedi eos in manu tuâ (Babylon.). Non posuisti eis misericordiam : super senem aggravasti jugum tuum valdè. Veniet super te malum. » (Is. 47, 6 et 7.)

III. *Arrêt prononcé contre Babylone. Prédiction des maux qui la doivent accabler, et de sa ruine entière.*

Jer. 51, 11. « Aiguisez vos flèches, remplissez vos carquois (c'est « le prophète qui parle aux Mèdes et aux Perses). Le « Seigneur a suscité le courage des rois de Médie; il a « formé sa résolution contre Babylone, afin de la « perdre, parce que le temps de la vengeance du « Seigneur est arrivé, le temps de la vengeance de son « temple.

Isai. 11, 6-9. « Poussez des cris et des hurlements, parce que le « le jour du Seigneur est proche... jour cruel, plein d'in-
Jer. 50, 18. « dignation, de colère et de fureur... Je vais visiter dans « ma colère le roi de Babylone et son pays, comme j'ai « visité le roi [1] d'Assur...

Id. 50, 15, et 29. « Attaquez cette ville impie; rendez-lui selon ses « œuvres. Traitez-là comme elle a traité les autres. N'é- « pargnez point ses jeunes hommes; exterminez toutes
Id. 51, 3. « ses troupes... Quiconque sera trouvé dans ses mu-
Isai. 11, 15-18. « railles, sera tué : tous ceux qui se présenteront pour « la défendre passeront au fil de l'épée. Les enfants « seront écrasés contre la terre à leurs yeux; leurs « maisons seront pillées, et leurs femmes seront violées. « Je vais susciter contre eux les Mèdes, qui ne cher- « cheront point d'argent, et qui ne se mettront point « en peine de l'or : mais ils perceront les petits enfants « de leurs flèches, ils n'auront point de compassion de « ceux qui sont encore dans les entrailles de leurs mères, « et ils n'épargneront point ceux qui ne font que de

[1] En ruinant la ville de Ninive.

« naître... Malheur à toi, fille de Babylone! Heureux « celui qui te rendra tous les maux que tu nous a faits! « heureux celui qui prendra tes petits enfants, et les « brisera contre la pierre! Ps. 136, 11-12.

« Babylone, si magnifique et si superbe, cette reine « entre les royaumes du monde, qui avait porté dans « un si grand éclat l'orgueil des Chaldéens, sera détruite « comme le Seigneur renversa Sodome et Gomorrhe. « Elle ne sera plus habitée : on ne la rebâtira jamais. « Les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et « les pasteurs n'y viendront point pour y faire reposer « leurs troupeaux. Mais les bêtes sauvages s'y retireront : « ses maisons seront remplies d'oiseaux funestes et noc- « turnes : les autruches y viendront habiter... Les « hiboux hurleront à l'envi l'un de l'autre dans ses « maisons superbes, et les dragons feront leurs demeures « dans ses palais de délices... Je la rendrai la demeure « des hérissons. Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle « occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à « ses moindres vestiges pour les effacer. Le Seigneur des « armées a fait ce serment : Je jure que ce que j'ai résolu « arrivera, et que ce que j'ai arrêté s'exécutera. » Isai. 13, 19-22. Isai. 14, 23-24.

IV. *Cyrus appelé pour détruire Babylone et pour délivrer les Juifs.*

Cyrus, dont la Providence devait se servir comme d'un instrument pour accomplir ses desseins de bonté et de miséricorde sur son peuple, avait été nommé par son nom plus de deux cents ans avant sa naissance; et, afin qu'on ne fût point surpris de la rapidité étonnante de ses victoires, Dieu avait marqué en termes magnifiques qu'il serait lui-même son guide, qu'il le condui-

rait par la main dans toutes ses expeditions, et qu'il lui soumettrait tous les princes de la terre. *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui est mon christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre en fuite les rois, pour ouvrir devant lui toutes les portes, sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous; j'humilierai les grands de la terre; je romprai les portes d'airain, et je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés et les richesses secrètes et inconnues, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui vous ai appelé par votre nom, à cause de Jacob qui est mon serviteur, d'Israël qui est mon élu.*

Isai. 45, 1-4.

V. *Dieu donne le signal aux chefs et aux troupes pour marcher contre Babylone.*

Isai. ch. 23, v. 1.

Placez mon étendard, dit le Seigneur, *sur une haute montagne*, afin qu'il soit vu de fort loin, et que tous ceux qui doivent m'obéir connaissent mes ordres. *Haussez la voix* à l'égard de ceux qui peuvent vous entendre : *faites signe de la main* pour hâter la marche de ceux qui sont trop éloignés pour discerner une autre espèce de commandement. *Que* les officiers des troupes *entrent dans les pavillons des rois*. Que chaque nation se range autour de son souverain, et s'empresse de venir lui offrir ses services dans son pavillon, qui est déja tout dressé.

Id. ibid. v. 3. Ego mandavi sanctificatis meis.

J'ai donné mes ordres à ceux que j'ai consacrés à l'exécution de mes desseins; et ces rois marchent déja pour m'obéir, quoiqu'ils ne me connaissent point. C'est moi qui les ai placés sur le trône, et qui leur ai soumis divers peuples, pour accomplir par eux mes desseins.

J'ai fait venir mes guerriers pour être les ministres de ma colère. Ils tiennent de moi leur courage, leur capacité dans la guerre, leur patience, leur sagesse, le succès dans leurs entreprises. Ils sont invincibles, parce qu'ils me servent. Tout tremble devant eux, parce qu'ils sont les ministres de ma colère et de ma vengeance. *Ils travaillent avec joie pour ma gloire.* L'honneur qu'ils ont de m'avoir pour chef, et d'être mandés pour délivrer un peuple que j'aime, les remplit d'allégresse et d'ardeur, et ils triomphent deja dans l'espérance certaine de la victoire.

Vocavi fortes in ira mea. *Heb.* in iram meam.

Exultantes in gloria mea.

Le prophète, témoin en esprit des ordres qui viennent d'être donnés, est étonné de la promptitude avec
laquelle les princes et les peuples executent. *Déja les* v. 4
montagnes, s'écrie-t il, *retentissent des cris différents d'une multitude de peuples. J'entends la voix des rois confédérés et des nations qui s'assemblent. Le Seigneur des armées fait passer en revue toutes les troupes qu'il destine à la guerre.*

Præcipit militiæ belli. *Heb.* numerat exercitum prælii.

Elles viennent des terres les plus reculées, et de l'extrémité du monde, où la voix du Dieu souverain qui en est le maître a su se faire entendre.

Venientibus. *Heb.* veniunt v. 5.

Mais ce n'est plus la vue d'une armée formidable, ni des rois de la terre, qui me frappe. Je ne vois que Dieu seul ; et tout le reste ne paraît à sa suite que comme des ministres de sa justice. *C'est le Seigneur lui-même qui marche avec tous les instruments de sa colère pour exterminer toute la terre.*

Dominus, et vasa furoris ejus, ut disperdat omnem terram.

Dieu m'a révélé une épouvantable prophétie[1]. *L'impie Baltasar, roi de Babylone, continue d'agir avec*

Isai. c. 21 v. 2

[1] C'est le sens du mot hébreu.

impiété, et celui qui dépeuplait continue de dépeupler tout. Pour arrêter ces excès, « prince des Perses, par« tez; *ascende Ælam :* et vous, prince des Mèdes, « formez le siége de Babylone; *obside, Mede.* Je vais « faire cesser tous les gémissements dont elle était la « cause. » *Omnem gemitum ejus cessare feci.* Cette ville criminelle est prise et pillée. Elle est sans pouvoir: mon peuple est délivré.

VI. *Circonstances du siége et de la prise de Babylone marquées en détail.*

Rien n'est plus propre, ce me semble, à nous inspirer un profond respect pour la religion, et à nous donner une grande idée de Dieu, que de voir avec quelle précision il révèle à ses prophètes, plusieurs années et même plusieurs siècles avant l'événement, les principales circonstances du siége et de la prise de Babylone.

1° On a déja vu que l'armée qui prendra Babylone doit être composée de Mèdes et de Perses, et qu'elle doit avoir à sa tête Cyrus.

2° Cette ville sera attaquée d'une manière tout extraordinaire, à laquelle elle ne s'était point du tout
Isai. 47, 11. attendue : *Veniet super te malum, et nescies ortum ejus.* Elle sera tout d'un coup, et en un moment, accablée de maux qu'elle n'avait pu prévoir: *Veniet super te repente miseria, quam nescies.* En un mot, elle sera prise comme dans un filet, sans s'être aperçue qu'on
Ier. 50, 24. lui tendait des piéges : *Illaqueavi te, et capta es, Babylon, et nesciebas.*

3° Babylone comptait que l'Euphrate seul pouvait la rendre imprenable, et elle était toute fière de se

voir ainsi défendue par un fleuve si profond : *quæ* Jer. 51, 13.
habitas super aquas multas ; c'est Dieu même qui l'a definie de la sorte ; et ce sera l'Euphrate qui sera la cause de sa ruine. Cyrus, par un stratagème qui n'avait point eu d'exemple jusque-là, et qui n'en a point eu depuis, détournera le cours de ce fleuve, mettra son lit à sec, et par là s'ouvrira un passage
dans la ville : *Desertum faciam mare ejus, et siccabo* Jer. 51, 36.
venam ejus.... Siccitas super aquas ejus erit, et are- 50, 38.
scent. Cyrus s'emparera des quais du fleuve, et les eaux qui rendaient Babylone inaccessible seront séchées
comme si le feu y avait passé : *Vada præoccupata* 51, 32.
sunt, et paludes incensæ sunt igni.

4° Elle sera prise de nuit, un jour de fête et de réjouissance, pendant que tout le monde sera à table, et que ses habitants ne songeront qu'à boire et à manger :
In calore eorum ponam potus eorum, et inebriabo eos, 51, 39 et 57.
ut sopiantur, et dormiant somnum sempiternum. Il est remarquable que c'est Dieu qui fait tout ici, qui tend un piége à Babylone, *illaqueavi te;* qui sèche les eaux du fleuve, *siccabo venam ejus;* qui enivre et assoupit ses princes, *inebriabo principes ejus.*

5° Le roi entra tout d'un coup dans un trouble et
une agitation incroyables. *Mes entrailles sont pénétrées* Isai. 21, 3-4.
de douleur : je suis déchiré au-dedans de moi comme une femme qui est en travail. Ce que j'entends me cause des convulsions ; ce que je vois me jette dans le trouble. Mon cœur souffre de violentes agitations. Je suis saisi de terreur et d'effroi. Dieu *a changé le commencement d'une nuit qui était l'objet de mes desirs, en un sujet de terreur*[1]. C'est l'état de Baltasar

[1] On a traduit selon l'hébreu.

lorsqu'au milieu du repas il vit sortir de la muraille une main qui écrivait des caractères qu'aucun de ses devins ne put ni expliquer ni lire; et sur-tout lorsque Daniel lui déclara que ces caractères contenaient l'arrêt
Dan. 5, 6. de sa mort. *Alors*, dit l'Écriture, *le visage du roi se changea, les pensées qui agitaient son esprit le troublèrent, ses reins se relâchèrent, et, dans son tremblement, ses genoux se choquaient l'un l'autre.* L'etonnement, la frayeur, la defaillance, le tremblement de Baltasar, sont exprimés par le prophète qui en a été le témoin, comme par le prophète qui les avait prédits deux cents ans auparavant.

Mais il fallait qu'Isaïe fût éclairé d'une lumière bien divine pour ajouter, immédiatement après la description du trouble de Baltasar, les paroles qui
Isai. 21, 5. suivent : *Couvrez la table; considérez avec attention du haut d'une guérite; mangez, buvez.* C'est que Baltasar, d'abord effrayé et perdant courage, sera consolé, et ensuite rassuré par ses courtisans, et plus encore par la reine sa mère, qui lui avait dit dès le commencement qu'il ne devait pas se livrer à ses
Dan. 5, 10. craintes et à ses alarmes : *Non te conturbent cogitationes tuæ, neque facies tua immutetur.* On l'exhortera donc à se contenter de donner de bons ordres, pour être averti de tout par les sentinelles; à faire servir de nouveau, comme si rien n'était arrivé, et à rappeler la joie et la tranquillité que des craintes excessives lui avaient ôtées : *Pone mensam; contemplare in specula; comede, bibe.* Heb.

6° Mais pendant que les hommes donnent ces ordres,
Isai. 21, 5. Dieu donne aussi les siens de son côté : *Levez-vous, princes, et polissez vos boucliers.* C'est Dieu lui-même

qui commande aux princes de s'avancer, de prendre les armes, et d'entrer sans crainte dans une ville noyée dans le vin, ou plongée dans le sommeil.

7° Isaïe nous apprend deux circonstances importantes de la prise de Babylone. La première est que les troupes dont elle est remplie ne feront ferme nulle part, ni au palais, ni dans la citadelle, ni dans aucune place publique; qu'elles se débanderont, sans penser à autre chose qu'à la fuite; et qu'elles se diviseront en fuyant par diverses routes, comme un troupeau de daims ou de brebis se dissipe dès qu'il est effrayé : *et* Isai. 13, 14.
erit quasi damula fugiens, et quasi ovis; et non erit qui congreget. La seconde circonstance est que la plupart de ces troupes étaient à la solde des Babyloniens, mais n'étaient pas de Babylone; et qu'elles retourneront dans les provinces d'où elles avaient été tirées, sans être poursuivies par les vainqueurs, parce que c'était principalement sur les citoyens de Babylone que la vengeance divine devait tomber : *Unusquisque ad populum suum convertetur, et singuli ad terram suam fugient.*

8° Enfin, sans parler du carnage horrible qui doit se faire des habitants de Babylone, où l'on n'épargnera ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants, pas même ceux qui seront encore enfermés dans le sein de leurs mères, ce qui a déja été marqué ci-devant, une dernière circonstance est la mort du roi même, qui sera privé de sépulture, et l'extinction entière de la famille royale, annoncées dans l'Écriture d'une manière bien effrayante, mais en même temps bien instructive pour les princes.

Pour toi, tu seras jeté loin de ton sépulcre, comme Isai. 14,
un tronc abominable..... Tu ne seras point mis dans 19-20.

le tombeau de tes ancêtres, parce que tu as ruiné ton royaume, tu as fait périr ton peuple. Il est juste qu'on oublie un roi qui ne s'est jamais souvenu qu'il était le protecteur et le père de son peuple. On doit refuser jusqu'au tombeau à celui qui n'a vecu que pour ruiner son propre pays. Il doit être séparé de tous les hommes, puisqu'il en a été l'ennemi. Il était semblable aux bêtes farouches, et il en aura la sépulture : et puisqu'il n'avait aucun sentiment humain, il est indigne qu'on en ait aucun à son égard. C'est l'arrêt que Dieu lui-même prononce contre Baltasar : et il étend cette malédiction jusque sur ses enfants, qu'on regardait comme associés au trône, et comme la source d'une longue postérité de rois, et que les flatteurs n'entretenaient que de
Isai. 14, 21-22. leur future grandeur. *Préparez ses enfants à être égorgés comme des victimes, à cause de l'iniquité de leurs pères..... Ils ne seront point les héritiers du royaume* de leur père. *Je m'éleverai contre eux; je perdrai le nom de Babylone; j'exterminerai les restes* de cette famille, *le fils et le petit-fils, dit le Seigneur.*

§ II. *Description de la prise de Babylone.*

Après avoir vu la prédiction de tout ce qui doit arriver à l'impie Babylone, il est temps maintenant d'en voir l'exécution, et de reprendre le récit de la prise de cette ville.

Quand Cyrus vit que le fossé auquel on travaillait depuis long-temps était achevé, il songea sérieusement à exécuter son grand dessein, dont il n'avait encore fait part à personne. La Providence lui en fournit une occasion telle qu'il la pouvait souhaiter. Il apprit qu'on devait célébrer à Babylone une grande fête, et que les Baby-

loniens avaient accoutumé, dans cette solennité, de passer la nuit entière et à boire et à faire la débauche.

Baltasar prit part, plus qu'aucun autre, à cette réjouissance publique, et fit un festin magnifique aux premiers officiers de son royaume et aux dames de la cour. Dans la chaleur du vin, il fit apporter les vases d'or et d'argent qui avaient été enlevés du temple de Jérusalem; et, comme pour insulter au Dieu d'Israël, il y but lui et toute sa cour, et il y fit boire toutes ses concubines. Dieu, irrité d'une telle impiété et d'une telle insolence, lui fit sentir dans le moment même à qui il s'était attaqué, et fit paraître tout-à-coup sur la muraille une main qui écrivait certains caractères. Le roi, étrangement surpris et effrayé de cette vision, manda sur-le-champ tous ses sages, tous ses devins, tous ses astrologues, pour lire cette écriture et en expliquer le sens; mais ce fut inutilement. Aucun d'eux ne put ni expliquer ni lire [1] ces caractères. C'est peut-être par rapport à cet événement qu'Isaïe, après avoir prédit à Babylone qu'elle se trouvera tout d'un coup accablée de maux auxquels elle ne s'attendait point, ajoute : *Appelez à votre secours vos enchanteurs..... Que vos astrologues, qui contemplent le ciel, qui étudient* le cours et la disposition *des astres, se présentent maintenant et vous sauvent.* La reine mère (c'était Nitocris, princesse d'un grand mérite), étant venue, au bruit de ce prodige, dans la salle du festin, tâcha de rassurer l'esprit du roi son fils, et lui parla de Daniel, dont elle connaissait l'habileté dans ces sortes

Dan. 5, 1-19.

Isai. 7, 11-13.

[1] La raison pourquoi ils ne purent lire cette sentence, c'est qu'elle était écrite en lettres hébraïques, qui sont appelées aujourd'hui les caractères samaritains, que les Babyloniens ne connaissaient point.

de matières, et qu'elle avait toujours employé dans le gouvernement de l'état.

Il fut donc mandé sur-le-champ, et parla au roi avec une liberté véritablement prophétique. Il le fit souvenir de la manière terrible dont Dieu avait puni l'orgueil de son grand-père Nabuchodonosor [1], et l'abus criant qu'il faisait de sa puissance, ne reconnaissant d'autre loi que sa volonté, et se croyant le maître d'élever l'un, d'abaisser l'autre, de ruiner celui-ci, de faire mourir celui-là, uniquement parce que tel était son bon plaisir. « Loin de profiter de son exemple, dit-il au « roi, vous qui êtes son fils, vous avez affecté d'en-« chérir sur son orgueil et sur son impiété. Vous vous « êtes élevé contre le dominateur du ciel; vous avez « fait apporter devant vous les vases de sa maison « sainte, et vous avez bu dedans, vous, vos femmes et « vos concubines, avec les grands de votre cour. Vous « avez rendu un hommage public de louange et d'hon-« neur à vos dieux d'or et d'argent, de bois et de pierre, « qui ne voient point, qui n'entendent point, qui ne « sentent point; et vous n'avez point rendu gloire au « Dieu qui tient votre souffle dans sa main, et qui est « le maître de toutes vos actions et de tous les moments « de votre vie. C'est pour cela que Dieu a envoyé les « doigts de cette main qui a écrit ce qui est marqué sur « la muraille. Or voici ce qui est écrit : [2] MANÉ, « THECEL, PHARES, et en voici l'interprétation : MANÉ, « Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a « marqué la fin; THECEL, vous avez été pesé dans la

[1] « Quos volebat, interficiebat; et quos volebat, percutiebat : et quos volebat, exaltabat; et quos volebat, humiliabat. » (DAN. 5, 19.)

[2] Ces trois mots signifient *nombre, poids, division.*

« balance et on vous a trouvé trop léger; PHARES, « votre royaume a été divisé, et il a été donné aux « Mèdes et aux Perses. » Cette interprétation devait encore augmenter le trouble, mais on se rassura, apparemment sur ce que le malheur n'était pas annoncé comme présent, et que l'avenir pourrait fournir des expédients pour le détourner. Ce qui est certain, c'est que, la crainte de troubler une joie universelle et présente ayant fait renvoyer la discussion des affaires sérieuses à un autre temps, on se remit à table, et l'on poussa la debauche fort avant dans la nuit.

Cependant Cyrus, bien informé de la confusion que cette fête avait coutume de répandre dans le palais et dans la ville, avait posté une partie de ses troupes à l'endroit où le fleuve entrait dans la ville, et l'autre partie à celui où il en sortait, et leur avait commandé d'entrer cette nuit dans la ville par le lit du fleuve dès le moment qu'ils le trouveraient guéable. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, et exhorté les officiers à le suivre, en leur représentant qu'il marchait sous la conduite des dieux, il fit ouvrir sur le soir la tranchée des deux côtés de la rivière, au-dessous et au-dessus de la ville, afin d'y faire écouler les eaux : par ce moyen le lit de l'Euphrate se trouva bientôt à sec. Alors les deux corps de troupes, selon leurs ordres, s'y jetèrent, conduits, l'un par Gobryas et l'autre, par Gadatas, et s'avancèrent sans trouver d'obstacle. Le guide invisible, qui avait promis à Cyrus de lui ouvrir toutes les portes, s'était servi de la négligence et du désordre qui régnaient par-tout pendant cette nuit de dissolution, pour laisser ouvertes les portes d'airain qui fermaient les descentes du quai vers le fleuve, qui

Cyrop. l. 7, p. 189-192.

seules auraient pu faire échouer son entreprise. Ainsi ces deux corps de troupes pénétrèrent jusque dans le cœur de la ville sans trouver de résistance, et s'étant rencontrés au palais royal comme ils en étaient convenus, surprirent la garde et la mirent en pièces. Ils se jetèrent aussitôt dans le palais, dont quelques-uns de ceux qui étaient au-dedans avaient ouvert les portes pour savoir d'où venait le bruit qu'on entendait. Ils s'en rendirent les maîtres; et ayant rencontré le roi, qui venait à eux, l'épée à la main, à la tête de ceux qui s'étaient trouvés à portée de le secourir, ils le tuèrent, et firent main-basse sur tous ceux qui l'accompagnaient. Le premier soin des vainqueurs fut de remercier les dieux d'avoir enfin puni ce *roi impie*. Cette remarque de Xénophon mérite d'être pesée, et elle s'accorde merveilleusement avec tout ce que l'Écriture nous dit de l'impie Baltasar.

An. M. 3466
Av. J.C. 538.

A la prise de Babylone finit l'empire babylonien, après avoir duré 210 ans depuis le commencement du règne de Bélésis. Par là fut anéantie la puissance de cette ville superbe, cinquante ans précisément après qu'elle eut détruit Jérusalem et son temple. Par là furent accomplies les prédictions qu'Isaïe, Jérémie et Daniel avaient prononcées contre elle, comme on l'a vu par tout ce qui a été rapporté jusqu'ici. Il en reste une, la plus importante de toutes, la plus incroyable, et celle néanmoins qui est marquée dans l'Écriture de la manière la plus précise et la plus forte; prédiction accomplie à la lettre dans tous ses points, et dont la preuve est actuellement subsistante, la plus facile à vérifier, et la plus incontestable. C'est la prédiction de la ruine totale et entière de Babylone, en sorte qu'il

n'en doit pas rester le moindre vestige. Je crois devoir exposer l'accomplissement de cette fameuse prophétie, avant que de passer à ce qui suivit la prise de Babylone.

§ III. *Accomplissement de la prophétie qui prédisait la ruine totale de Babylone*[1].

Cette prédiction se trouve dans plusieurs prophètes, mais sur-tout dans Isaïe, chap. 13, depuis le verset 19 jusqu'au 22, et chap. 14, versets 23 et 24. Je l'ai rapportée dans son entier ci-devant, p. 168. Il y est marqué que Babylone sera entièrement détruite, comme le furent autrefois les villes criminelles de Sodome et de Gomorrhe : qu'elle ne sera plus habitée : qu'on ne la rebâtira jamais : que les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et que les pasteurs n'y viendront point pour y faire reposer leurs troupeaux : qu'elle deviendra la retraite des bêtes sauvages et des oiseaux nocturnes : qu'un marais couvrira le lieu qu'elle avait occupé, en sorte qu'il ne restera pas même de vestiges de l'endroit où elle aura été. C'est Dieu même qui avait prononcé cet arrêt, et il est utile à la religion de vérifier avec quelle exactitude chaque article en a été successivement accompli.

I. Babylone perdit d'abord la qualité de ville royale. Les rois de Perse lui préférèrent un autre sejour. Suse, Ecbatane, Persépolis, toute autre demeure leur plut davantage; et eux-mêmes ruinèrent une partie de la ville.

II. Strabon[2] et Pline[3] nous apprennent que les Macé- AN. M. 3880

[1] La matière de ce § a été reprise et développée dans un mémoire très-érudit de M. de Sainte-Croix. (*Academ. des Inscript.* tome XLVIII.) — L.

[2] STRAB. l. 16, p. 738. = Voici le texte : Ἀλλὰ καὶ τὰ λοιπὰ ὠλιγωρήθη, καὶ κατήρειψαν τῆς πόλεως, τὰ μὲν οἱ Πέρσαι, τὰ δ' ὁ χρόνος, καὶ ἡ Μακεδόνων ὀλιγωρία περὶ τὰ τοιαῦτα. — L.

[3] « In solitudinem rediit exhausta

doniens, qui succédèrent aux Perses, non-seulement la negligèrent et ne furent occupes ni du soin de l'embellir ni de celui de la réparer, mais qu'ils affectèrent même de bâtir dans son voisinage Seleucie, pour la faire abandonner, et pour lui ôter ce qui lui restait d'habitants. Il n'y a rien de plus propre à expliquer ce que le prophète avait prédit : *non habitabitur*. Ses propres maîtres s'appliquent à la rendre déserte.

III. Les nouveaux rois de Perse qui devinrent maîtres de Babylone achevèrent de la ruiner en bâtissant [1] Ctésiphon, qui lui enleva ce qui lui restait d'habitants; et il semblait que, depuis qu'elle avait été frappée d'anathême, ceux qui devaient être ses protecteurs devenaient ses ennemis, et que tous croyaient être chargés du soin de la réduire en solitude, mais par des voies indirectes, et sans employer la violence, afin qu'il fût plus manifeste que c'était la main de Dieu plutôt que celle des hommes qui s'appliquait à l'anéantir.

IV. Elle fut si universellement abandonnée, qu'il ne resta plus que l'enceinte de ses murailles; et elle était
An.J.C.96. réduite à cet état au temps que Pausanias [2] écrivait ses remarques sur la Grèce. *Illa autem Babylon, omnium quas unquam sol aspexit urbium maxima, jam præter muros nihil habet reliqui* [3]. Pausan. in Arcad. pag. 509.

V. Les rois de Perse, la voyant déserte, en firent un parc, où ils enfermèrent des bêtes sauvages pour

vicinitate Seleuciæ, ob id conditæ a Nicatore intra nonagesimum (*ou* quadragesimum) lapidem. » (PLIN. l. 6, cap. 26.)

[1] « Pro illa Seleuciam et Ctesiphontem urbes Persarum inclytas fecerunt. » (S. HIERON. in cap. 13 *Isai.*)

[2] Il écrivait sous Antonin, successeur d'Adrien.

[3] Voici le texte grec : Βαβυλῶνος δὲ ταύτης ἥντινα εἶδε πόλεων τῶν τότε μεγίστην ἥλιος, οὐδὲν ἔτι ἦν εἰ μὴ τεῖχος. (*Arcad.* § 33.) — L.

la chasse. Elle devint ainsi, comme le prophète l'avait predit, la demeure des animaux cruels et ennemis de l'homme, ou fugitifs et timides. Ses citoyens furent convertis en des sangliers, des léopards, des ours, des ânes sauvages, des cerfs. Babylone fut la retraite des bêtes funestes, sauvages, ennemies de la lumière. *Requiescent ibi bestiæ, et replebuntur domus illorum* Is. 13, v. 21-22. *draconibus*, etc.

Saint Jerôme nous a conservé cette précieuse re- An. J.C. 400. marque; et il la tenait d'un religieux persan, qui avait vu ce qu'il lui avait rapporté. *Didicimus a quodam* In Isai. 13, v. 22. *fratre elamitâ, qui, de illis finibus egrediens, nunc Jerosolymis vitam exigit monachorum, venationes regias esse in Babylone, et omnis generis bestias murorum ejus ambitu tantùm contineri.*

VI. Mais c'était encore trop que les murs de Babylone subsistassent. Ils tombèrent en plusieurs endroits, et ne furent pas réparés. Le reste suivit par divers accidents. Les bêtes qui servaient aux plaisirs des rois de Perse sortirent. Les serpents et les scorpions demeurèrent, et elle devint un lieu redoutable pour ceux qui auraient eu quelque curiosité pour visiter ses antiquités [1]. L'Euphrate, qui la traversait, n'ayant plus un canal libre, prit avec le temps son cours ailleurs [2];

[1] L'emplacement de Babylone est près de Hillah, à 16 lieues S. de Bagdad. (Voyez plus haut, pag. 20, not. [2].) Des éminences formées par la décomposition des bâtiments, couvertes, à la surface, de morceaux de briques, de bitume et de pots de terre; quelques pans de murailles, et des débris de bâtiments en briques, parmi lesquels on croit reconnaître la tour de Bélus et les jardins suspendus, voilà tout ce qui reste de cette ville superbe. (Voyez Riche, *Voyage aux Ruines de Babylone, trad. par Raymond.*) — L.

[2] « Euphrates quondam urbem ipsam mediam dividebat; nunc autem fluvius conversus est in aliam viam, et per rudera minimus aquarum meatus fluit. » (Theodor. in cap. 50. *Jerem.* v. 38 et 39.)

et il ne restait, au temps de Théodoret, qu'un filet d'eau qui coulait à travers les masures, et qui, n'ayant plus de pente ni d'écoulement libre, dégénérait necessairement en un marais.

VII. Par tous ces changements, Babylone devint entièrement déserte [1], et tous ses environs devinrent aussi affreux et aussi abandonnes que le lieu qu'elle avait occupé; et les géographes les plus habiles ne savent aujourd'hui où le determiner. Ainsi fut accompli
Isai. 14, 22-23. à la lettre ce que Dieu avait prédit : *Je perdrai le nom de Babylone ... je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer.* Je ferai moi-même la recherche, dit le Seigneur, avec un œil jaloux, pour découvrir s'il ne restera rien d'une ville ennemie de mon nom et de Jérusalem. Je balaierai avec soin la place où elle aura été, et je la rendrai si nette, en effaçant jusqu'aux moindres vestiges d'une ville, que personne ne pourra conserver la mémoire du lieu choisi par Nemrod, et aboli par moi, qui suis le Seigneur. *Scopabo eam in scopâ terens, dicit Dominus exercituum.*

VIII. Dieu ne s'était pas contenté de faire prédire tous ces changements; il avait voulu terminer et sceller cette prédiction par un serment, pour en marquer
Id. 14, 24. davantage la certitude. *Le Seigneur des armées a fait ce serment : Je jure que ce que j'ai résolu arrivera, et que ce que j'ai arrêté s'exécutera.* Mais, pour donner à ce formidable serment toute son étendue, il ne faut pas le borner ni à Babylone, ni au peuple qui l'a habitée, ni aux princes qui y ont régné.

[1] « Nunc omnino destructa ; ita ut vix ejus supersint rudera. » (BAUDRAN.)

C'est la malédiction du monde entier que nous lisons ici ; c'est l'anathème général des impies ; c'est l'arrêt foudroyant qui séparera pour toujours les deux cités de Babylone et de Jérusalem, et qui mettra un éternel divorce entre les saints et les réprouvés. Les Écritures qui l'ont prédit subsisteront jusqu'au jour où il sera exécuté. La sentence en est écrite ici, et mise comme en dépôt dans les archives publiques de la religion. *Juravit Dominus exercituum, dicens : Si non, ut putavi, ita erit ; et quomodò mente tractavi, sic eveniet.*

Ce que j'ai dit sur la prophétie qui regarde Babylone est presque entièrement tiré d'un excellent ouvrage encore manuscrit sur Isaïe.

§ IV. *Suites de la prise de Babylone.*

Cyrus, étant entré dans la ville de la manière que nous Cyrop. l. 7, p. 192.
l'avons marqué, fit faire main-basse sur tous ceux qui se rencontrèrent dans les rues ; puis il ordonna aux bourgeois de lui apporter toutes leurs armes, et de se tenir ensuite renfermes dans leurs maisons. Le lendemain, à la pointe du jour, quand la garnison qui était dans la citadelle eut appris que la ville etait prise et le roi tué, elle se rendit à Cyrus. Ainsi, presque sans coup férir et sans trouver aucune résistance, il se vit maître paisible de la plus forte place qui fût au monde.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venaient de lui accorder. Il assembla les principaux officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle et l'attachement pour sa personne, et distribua des récompenses à toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conser- P. 197-200.
ver ce qu'ils avaient acquis était de persévérer dans leur

ancienne vertu : que le fruit de la victoire n'était pas de s'abandonner aux delices et à l'oisiveté : qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il serait honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il fallait maintenir à Babylone, parmi les Perses, la même discipline qui était observée dans leur pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfants. « Par là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, « en nous efforçant de leur donner de bons exemples; « et il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque « parmi nous ils ne verront et n'entendront rien qui ne « les porte à la vertu; et qu'ils seront continuellement « dans une pratique d'exercices louables et honnêtes. »

Cyrop. l. 7, pag. 202.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les qualités qu'il leur connaissait, différentes parties et différents soins du gouvernement; mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'etait là proprement le devoir et l'occupation d'un roi, et que de là dépendaient sa gloire, le succès des affaires, le repos et le bonheur de l'empire. Son grand talent etait d'etudier le caractère des hommes, afin de marquer à chaque personne sa place; de donner de l'autorité à proportion du mérite; de faire concourir le bien particulier au bien public, et de conduire tout l'etat par un mouvement si régle, que tout se liât et s'entretînt, et que la force des uns ne fût employée que pour l'utilité des autres. Chacun avait son district et son objet particulier, dont il rendait compte à celui qui etait au-dessus de lui, et celui-là à un troisième,

et ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que, par ces différents degrés et par cette subordination reglée, la connaissance des affaires parvînt jusqu'au roi, qui ne demeurait point oisif au milieu de tout ce mouvement, mais etait comme l'ame du corps de l'état, qu'il gouvernait par ce moyen avec autant de facilité qu'un père gouverne sa famille.

Lorsque dans la suite il envoya des gouverneurs, qu'on appelait *satrapes*, dans les provinces qu'il avait subjuguées, il ne voulut pas que les gouverneurs particuliers des places, ni les officiers des troupes entretenues pour la sûreté du pays, dépendissent d'eux, ni obeissent à d'autres qu'à lui, afin que, si un satrape, enflé de sa grandeur et de ses richesses, venait à abuser de son autorité, il trouvât dans son propre gouvernement des témoins et des censeurs de sa mauvaise conduite : car il n'évitait rien tant en tout genre que de confier un pouvoir absolu à un seul homme, sachant qu'un prince se repentira bientôt d'avoir élevé cet homme unique, s'il consent qu'il abaisse tous les autres. Cyrop. l. 8 pag. 229

Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avait dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendaient compte de tout ce qui s'y passait. Il était attentif à honorer et à récompenser tous ceux qui se distinguaient par leur merite, et qui excellaient en quelque genre que ce fût. Il preferait infiniment la clemence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine et la desolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante et salutaire. Il savait que les lois peuvent beaucoup contribuer au réglement des mœurs; mais, selon lui, le prince devait Pag. 209 Pag. 204.

Cyrop. l. 8, pag. 205. être par son exemple une loi vivante; et il ne croyait pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avait Pag. 204. plus de lumières et plus de vertu que ses sujets. Il était persuadé aussi que le moyen le plus sûr de s'attirer le respect des grands de sa cour et de tous ceux qui l'approchaient, était de leur en porter assez de son côté pour ne vouloir jamais en leur présence rien faire ni rien dire qui fût contraire aux règles de l'honnêteté et de la pudeur.

Pag. 209. La libéralité lui paraissait une vertu véritablement royale, et il ne trouvait rien de grand ni d'estimable dans les richesses que le plaisir de les distribuer aux Pag. 225. autres. « J'ai de grandes richesses, disait-il à ses cour« tisans; je l'avoue, et je suis bien aise qu'on le sache; « mais vous devez compter qu'elles ne sont pas moins « à vous qu'à moi. En effet, dans quelle vue les amas« serais-je? Serait-ce pour mon propre usage, et pour « les consumer moi-même? cela me serait impossible, « quand je le voudrais; c'est pour être en état de distri« buer des récompenses à ceux qui servent utilement « le public, et d'accorder quelque soulagement à ceux « qui me feront connaître leurs besoins. »

Pag. 210. Un jour Crésus lui représenta qu'à force de donner il se rendrait lui-même pauvre, au lieu qu'il aurait pu être le plus riche prince du monde, et amasser des trésors infinis. Et à quelle somme pensez-vous, reprit Cyrus, qu'auraient pu monter ces trésors? Crésus fixa une certaine somme, qui était immense. Cyrus fit écrire un petit billet aux seigneurs de sa cour, par lequel il leur faisait savoir qu'il avait besoin d'argent. Sur-le-champ il lui en fut apporté beaucoup plus que la somme que Crésus avait marquée. Voilà, lui dit-il, mes trésors;

voilà les coffres où je garde mes richesses : le cœur et l'affection de mes sujets.

Il estimait donc beaucoup la libéralité ; mais il faisait encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs et à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner : outre que, d'aimer plus que les autres à donner, quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaler à ses sujets.

Mais ce qu'il préférait à tout, était le culte des dieux et le respect pour la religion. Ce fut aussi à quoi il crut devoir donner ses premiers soins, dès que, par la conquête de Babylone, il se vit plus libre et plus maître de son temps. Il commença par y établir des mages pour chanter des cantiques dès le matin en l'honneur des dieux, et pour leur offrir des sacrifices ; ce qui fut toujours pratiqué de la même sorte dans les temps suivants. Pag. 204.

L'exemple et le goût du prince devinrent bientôt, comme cela est ordinaire, le goût et la règle des sujets. Les Perses, qui voyaient que le règne de Cyrus n'avait été qu'une suite et un enchaînement de prospérités continuelles, crurent qu'en servant les dieux comme lui, ils jouiraient d'un bonheur semblable au sien ; et d'ailleurs ils sentaient bien que c'était là le moyen le plus sûr de lui plaire et de lui faire utilement leur cour. Cyrus, de son côté, était fort aise de voir en eux ces sentiments, persuadé que quiconque était vertueux et craignant Dieu était en même temps bon et fidèle serviteur des rois, et inviolablement attaché à leur personne

et au bien de l'état. Tout cela est admirable, mais n'est vrai et réel que dans la vraie religion.

Cyrop. l. 7, pag. 196. Cyrus, ayant résolu d'établir sa principale demeure à Babylone, ville puissante qui ne pouvait pas lui vouloir de bien, crût devoir prendre plus de précautions qu'il n'avait fait jusque-là pour la sûreté de sa personne. Les temps les plus dangereux pour les princes, dans l'intérieur du palais, et où l'on pourrait le plus facilement attenter à leur vie, sont ceux du bain, de la table et du sommeil. Il songea donc à ne laisser approcher de lui que ceux sur la fidelité desquels il pouvait absolument compter; et les eunuques lui parurent, préférablement à tous autres, du caractère qu'il cherchait; parce qu'étant sans femme, sans enfants, sans famille, et d'ailleurs généralement méprisés par la bassesse de leur naissance et par la honte de leur état, toutes sortes de raisons les engageaient à s'attacher uniquement à leur maître, de la vie duquel dépendait toute leur fortune, et de qui seul ils tenaient et biens et considération. Il leur confia donc tous les ministères de sa maison, et cet usage, déja connu avant lui, devint général dans tout l'Orient.

On sait qu'il passa aussi dans la suite chez les empereurs romains, auprès desquels les eunuques étaient tout puissants : et cela n'est pas étonnant. Il était tout naturel que le prince, leur ayant confié le soin de sa personne, et trouvant en eux du zèle et du mérite, leur confiât aussi la conduite de quelques affaires, et que peu à peu il se livrât entièrement à eux. Ces habiles courtisans surent bien profiter de ces moments favorables où les princes, delivrés du poids de leur dignité

qui leur est à charge, deviennent hommes, et se familiarisent avec leurs officiers. Par ce moyen, s'étant emparés de leur esprit et de leur confiance, ils s'accréditèrent dans le palais, dominèrent dans les cours, s'attirèrent le maniement et la conduite des affaires publiques, se rendirent maîtres de la distribution des charges et des honneurs, et parvinrent eux-mêmes aux premières dignités de l'état.

Mais les bons empereurs, tels qu'Alexandre Sévère, abhorraient les eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, et ennemis par principe du bien public; qui ne songeaient qu'à s'emparer de l'esprit du prince, à lui dérober la connaissance des affaires, à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite, et à le tenir resserré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre officiers, qui le dominaient et le maîtrisaient absolument : *claudentes principem suum, et agentes ante omnia ne quid sciat.* Lamprid. in Vit. Alex. Sever.

Après que Cyrus eut donné ordre à tout ce qui regarde le gouvernement, il songea à se donner en spectacle au peuple nouvellement conquis et à ses propres sujets, dans une cérémonie auguste de religion, en allant en cavalcade et en pompe aux endroits consacrés aux divinités pour leur offrir des sacrifices. Il affecta d'étaler dans cette marche tout ce que la magnificence a de plus brillant et de plus capable d'imposer aux peuples. Ce fut alors pour la première fois qu'il songea à s'attirer le respect, non-seulement par l'éclat de la vertu, mais, dit l'historien, par celui d'une parure extérieure, qui fût propre à éblouir les yeux [1], et qui tînt quelque chose du charme et de l'enchantement. Il Cyrop. l. 8, p. 213-220.

[1] Ἀλλὰ καὶ καταγοητεύειν ᾤετο χρῆναι αὐτούς.

manda les hauts officiers des Perses et des alliés, et leur donna à chacun des habits à la mode des Mèdes, c'est-à-dire de longues robes qui descendaient jusqu'aux pieds. Elles étaient de différentes couleurs, plus brillantes les unes que les autres, et toutes richement brodées d'or et d'argent. Il leur en donna outre cela un grand nombre d'autres, très-magnifiques aussi, mais moins riches, pour en faire présent aux officiers subalternes. Les Perses, en cette occasion, prirent pour la première fois l'habillement des Mèdes, et commencèrent, à leur imitation, à se peindre les yeux et à se mettre du rouge au visage, afin d'avoir l'œil plus vif et le teint plus vermeil.

Cyrop. l. 8, pag. 206.

Quand le jour de la cérémonie fut arrivé, tout le monde, dès la pointe du jour, se rendit auprès du roi. Quatre mille soldats des gardes, rangés quatre à quatre, se placèrent devant le palais, et deux mille autres aux deux côtés du même palais. Toute la cavalerie se trouva là, les Perses à droite, les alliés à gauche. Les chariots de guerre se rangèrent moitié de chaque côté. Quand les portes du palais furent ouvertes, on en vit sortir premièrement quantité de taureaux d'une beauté merveilleuse, qu'on menait quatre à quatre pour sacrifier à Jupiter et aux autres dieux, selon les cérémonies prescrites par les mages. Suivaient les chevaux qui devaient être sacrifiés au Soleil. Puis, d'abord un chariot blanc couronné de fleurs, dont le timon était doré; il devait être offert à Jupiter: ensuite un second chariot de même couleur, et paré de même, pour le Soleil : enfin, un troisième, dont les chevaux étaient caparaçonnés de housses d'écarlate. Derrière, marchaient les hommes qui portaient le feu sacré dans un grand

foyer. Quand tout cela fut en marche, Cyrus commença à paraître sur son chariot, portant sur sa tête la tiare droite, ceinte du diadème ou bandeau royal. Sa tunique de dessous était de pourpre mi-partie de blanc, couleur qui ne convient qu'au roi. Par-dessus le tout il avait un grand manteau de pourpre. Ses mains étaient nues. Un peu au-dessous de lui était assis son écuyer, d'une taille assez avantageuse, mais inferieure à celle de Cyrus, qui par-là en paraissait encore plus grande. Dès qu'on l'aperçut, tous se prosternèrent devant lui et l'adorèrent, soit que des gens apostés exprès, et placés d'espace en espace, en eussent donné aux autres l'exemple et le signal, soit qu'ils s'y portassent d'eux-mêmes, étonnés par la magnificence de cette pompe, et éblouis par l'éclat de la majesté du roi. Jamais jusque-là aucun des Perses ne s'etait prosterné devant lui de la sorte.

Dès que le chariot de Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille soldats des gardes commencèrent à se mettre en marche; les deux mille autres partirent en même temps, et se mirent aux deux côtés du chariot. Les eunuques ou grands-officiers de la maison du roi, au nombre de trois cents, magnifiquement vêtus, le javelot à la main, et montés sur de superbes chevaux, suivaient immédiatement le chariot de Cyrus. Après eux on menait en main deux cents chevaux de selle de l'écurie du roi, chacun ayant la couverture en broderie et le frein d'or : puis marchait la cavalerie persane, divisée en quatre corps de dix mille hommes chacun; et après elle la cavalerie des Mèdes et celle des alliés. Les chariots, rangés quatre à quatre, fermaient la marche.

Quand ils furent arrivés aux champs consacrés aux dieux, on offrit des sacrifices, d'abord à Jupiter, puis au Soleil. On brûla en l'honneur du premier des taureaux, et des chevaux en l'honneur du second. On égorgea aussi quelques victimes à la Terre, selon l'ordonnance des mages, puis aux demi-dieux protecteurs de la Syrie [1].

Cyrus, pour égayer un peu les esprits, jugea à propos de terminer cette cérémonie grave et sérieuse par des jeux et des courses de chevaux et de chariots. L'endroit où l'on s'était arrêté était large et spacieux. Il désigna un certain espace d'environ un quart de lieue, et proposa des prix aux vainqueurs, séparément pour chaque nation. Il remporta celui de la course parmi les Perses : car personne n'était si bon homme de cheval que lui. Les chariots coururent aussi seul à seul.

Ces sortes de cavalcades se faisaient encore longtemps après chez les Perses de la même sorte, si ce n'est qu'on n'y immolait pas toujours des victimes. Toutes les cérémonies étant achevées, ils retournèrent à la ville dans le même ordre.

Cyrop. l. 8, p. 220-224. Quelques jours après, Cyrus, pour célebrer la victoire qu'il avait remportée dans la course aux chevaux, donna un grand repas aux principaux officiers, tant des Perses et des Mèdes que des étrangers : on n'avait encore rien vu de si superbe et de si somptueux. Il le termina par des présents magnifiques qu'il leur fit à tous. Il les renvoya ainsi comblés de joie, d'admiration,

[1] La Syrie, chez les Anciens, est souvent prise pour l'Assyrie.
= Parce que les Anciens comprenaient sous le nom de Syrie tout le pays renfermé entre la Méditerranée et l'Euphrate. — L.

de reconnaissance ; et tout puissant qu'il était, maître de tout l'Orient et de tant de royaumes, il ne craignit point de degrader sa majeste en les reconduisant tous jusqu'à la porte de son appartement. Telles étaient les mœurs de ces temps anciens, où l'on savait joindre beaucoup de simplicite à beaucoup de grandeur.

ARTICLE III.

Histoire de Cyrus, depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

Cyrus, se voyant maître de l'Orient par la prise de Babylone, n'imita pas la plupart des conquérants, qui ternissent la gloire de leurs expeditions par une vie molle et voluptueuse, à laquelle ils s'imaginent avoir droit de s'abandonner après les longs travaux qu'ils ont supportés; mais il crut devoir soutenir sa réputation par les mêmes moyens qui la lui avaient acquise, c'est-à-dire par une conduite sage, et par une vie laborieuse et toujours occupee de ses devoirs.

§ I. *Cyrus fait un voyage en Perse. A son retour, il dresse à Babylone le plan de toute la monarchie. Pouvoir de Daniel.*

Quand Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voyage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare, son oncle, à qui il fit de grands presents, et lui marqua qu'il trouverait à Babylone un palais magnifique tout preparé quand il voudrait y aller, et qu'il devait regarder cette ville comme lui appartenant en propre. En effet, Cyrus, tant que son oncle vecut, partagea avec lui l'empire, quoique conquis tout entier par sa Pag. 227.

valeur : il porta même la condescendance jusqu'à lui
An. M. 3466 Av. J.C. 538. déférer le premier rang. C'est Cyaxare qui est appelé dans l'Écriture *Darius le Mède ;* et nous verrons que Daniel, sous son règne, qui ne dura que deux ans, eut plusieurs révélations. Il paraît que Cyrus, lorsqu'il fut revenu de Perse, mena Cyaxare avec lui à Babylone.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils dressèrent de concert
Dan. 6, 1. Cyrop. l. 8, pag. 232. le plan de toute la monarchie. Ils la divisèrent en six vingts provinces ; et afin que les ordres du prince y pussent être portés avec plus de diligence, Cyrus établit d'espace en espace des postes, où les courriers, qui marchaient jour et nuit, trouvaient des chevaux tout prêts, et, par ce moyen, faisaient une diligence
Pag. 230. incroyable. Ils donnèrent le gouvernement de ces provinces à ceux qui avaient le plus aidé Cyrus à soutenir le faix de cette guerre, et qui lui avaient rendu de plus
Dan. 6, 2-3. grands services. Ils établirent sur eux trois surintendants, qui devaient toujours résider à la cour, et à qui ils devaient rendre compte de temps en temps de ce qui se passerait dans leur gouvernement, et qui devaient leur faire tenir les ordres du prince ; de sorte que ces trois principaux ministres devaient avoir la surintendance et la principale administration des affaires de toute la monarchie. Daniel fut établi le premier des trois. Cette préférence lui était due, tant à cause de sa haute sagesse, qui était renommée dans tout l'Orient, et qui avait éclaté d'une manière particulière dans le repas de Baltasar, que par son ancienneté et par son expérience consommée dans les affaires : car il y avait alors soixante-huit ans, à compter depuis la quatrième année de Nabuchodonosor, qu'il avait été

employé en qualité de premier ministre des rois de Babylone.

Comme cette distinction le rendait la seconde personne de l'empire, et le mettait immédiatement au-dessous du roi, les autres courtisans en conçurent une si grande jalousie, qu'ils se liguèrent ensemble pour le perdre. Ils ne pouvaient trouver de prise sur lui que du côté de la loi de son Dieu, à laquelle ils savaient qu'il était inviolablement attaché. Ils obtinrent de Darius un édit par lequel il était defendu à tout homme de demander, durant l'espace de trente jours, quoi que ce fût, à quelque dieu ou à quelque homme que ce pût être, sinon au roi, et cela sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions. Daniel fut surpris lorsqu'il faisait ses prières ordinaires, le visage tourné vers Jérusalem, et il fut jeté dans la fosse; mais y ayant été conservé miraculeusement, et en étant sorti sain et sauf, ses calomniateurs y furent précipités, et dans le moment même dévorés par les lions. Cet événement augmenta encore son crédit. Dan. 6, 4-27.

Sur la fin de la même année, qui était comptée comme la première de Darius le Mède, Daniel, par la supputation qu'il fit, ayant connu que les 70 ans de la captivité de Juda, déterminés par le prophète Jérémie, tendaient à leur fin, pria Dieu instamment qu'il lui plût de se souvenir de son peuple, de rétablir Jérusalem, et de regarder favorablement sa ville sainte et le sanctuaire qu'il y avait placé. Sur quoi l'ange Gabriel l'assura, dans une vision, non-seulement de la délivrance des Juifs de leur captivité temporelle, mais encore d'une délivrance beaucoup plus considérable, c'est-à-dire, de celle de la servitude du péché et Dan. 9, 1-27.

du démon, que Dieu devait procurer à son Église, et qui devait s'accomplir après 70 semaines, qui s'ecouleraient depuis l'ordre qui serait donne pour le retablissement de Jerusalem, c'est-à-dire après 490 ans: car, prenant chaque jour pour une annee, selon le langage employe quelquefois dans l'Écriture sainte, ces 70 semaines d'annees font 490 ans.

Cyrop. l. 8, p. 233.

Cyrus, étant revenu à Babylone, avait donné ordre à toutes ses troupes de s'y rendre. Par la revue générale qu'il en fit, il trouva que ses forces montaient à six vingt mille chevaux, à deux mille chariots armés de faux, et à six cent mille hommes de pied. Après en avoir distribué dans les garnisons autant qu'il était nécessaire pour la defense des diverses parties de l'empire, il passa avec le reste dans la Syrie, où il mit ordre aux affaires de cette province, et subjugua tous ces pays jusqu'à la mer Rouge et aux confins de l'Éthiopie.

Ce fut apparemment dans cet intervalle de temps que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, et qu'il en fut miraculeusement delivré, comme nous venons de le voir.

Ce fut peut-être aussi dans le même temps que furent frappées ces fameuses pièces d'or appelees *dariques,* du nom de Darius Medus, lesquelles, pour leur beauté et leur finesse, furent preferées pendant plusieurs siècles à toutes les autres monnaies dans tout l'Orient.

§ II. *Commencement du nouvel empire des Perses et des Mèdes réunis ensemble. Célèbre édit de Cyrus. Prophéties de Daniel.*

C'est ici que commence, à proprement parler, l'empire des Perses et des Mèdes réunis sous une même autorité. Cet empire, depuis Cyrus, qui en fut le premier roi, jusqu'à Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre-le-Grand, a duré l'espace de deux cent six ans, depuis l'année du monde 3468 jusqu'à 3674. Mais je ne dois parler dans ce volume que des trois premiers rois, et il me reste peu de chose à dire de celui qui a eté le fondateur de ce nouvel empire.

CYRUS. Cyaxare étant mort au bout de deux ans, et Cambyse ayant aussi fini ses jours en Perse, Cyrus retourna à Babylone, et prit en main le gouvernement de l'empire. AN. M. 3468 AV. J.C. 536.

On compte diversement les années du règne de Cyrus. Quelques-uns lui en donnent trente, en les commençant à sa première sortie de Perse, lorsqu'à la tête d'une armée il marcha au secours de Cyaxare; d'autres ne lui en donnent que sept; en les comptant depuis que, par la mort de Cyaxare et de Cambyse, il posséda seul l'empire. Cic. l. I. de Divin. n. 36.

C'est dans la première de ces sept années, où expirait précisément la soixante-et-dixième de la captivité de Babylone, que Cyrus donna ce célèbre édit qui permettait aux Juifs de retourner à Jérusalem. On ne peut pas douter qu'il n'eût été obtenu par les soins et à la sollicitation de Daniel, qui avait un grand crédit à la cour. Pour le porter plus promptement à lui accorder cette grace, il lui montra sans doute les pro-

Is. c. 44, et 45. pheties d'Isaïe, où, près de deux cents ans avant sa naissance, il était designé par son propre nom comme un prince que Dieu destinait à être un grand conquérant, et à ranger sous sa domination un grand nombre de peuples; et en même temps à être le libérateur des Juifs, en ordonnant que leur temple fût rétabli, et que Jérusalem et la Judée fussent possédées par leurs anciens habitants. Je crois devoir rapporter ici en entier cet édit, qui est le bel endroit de la vie de Cyrus, et pour lequel on peut croire que Dieu lui avait accordé tant de vertus héroïques et une suite si constante d'heureux succès et de glorieuses victoires.

1. Esdr. 1, 1-4. « La première année de Cyrus, roi de Perse, le « Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait pro- « noncée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de « Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son « royaume cette ordonnance, même par écrit. Voici ce « que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu « du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et « m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville « de Jérusalem, qui est en Judée. Qui d'entre vous est « de son peuple? que son Dieu soit avec lui. Qu'il « aille à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse « la maison du Seigneur, Dieu d'Israël. Celui qui est « à Jérusalem est le *vrai* Dieu. Et que tous les autres, « en quelques lieux qu'ils habitent, l'assistent du lieu « où ils sont, soit en argent et en or, soit de tous « leurs autres biens et de leurs bestiaux, outre ce « qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, qui « est à Jérusalem. » Cyrus en même temps fit remettre
Vers. 5. entre les mains des Juifs les vases du temple du Seigneur, que Nabuchodonosor avait emportés de Jéru-

salem, et qu'il avait mis dans le temple de son dieu. Les Juifs, peu de temps après, partirent sous la conduite de Zorobabel pour retourner dans leur pays.

Les Samaritains, anciennement ennemis declarés des Juifs, firent tout ce qu'ils purent pour arrêter la construction du temple; et quoiqu'ils ne pussent changer l'edit de Cyrus, ils firent tant, à force de présents et par leurs intrigues auprès des ministres et des officiers de qui la chose dépendait, que l'exécution en demeura suspendue : en sorte que pendant plusieurs années l'ouvrage n'avança que fort lentement. 1. Esdr. 4, 1-5.

Il paraît que ce fut la douleur de voir l'exécution de cet édit si long-temps differée qui porta Daniel, le quatrième mois de la troisième année de Cyrus, à entrer dans une espèce de deuil, et à jeûner pendant trois semaines de suite. Il était alors près du Tigre en Perse. Quand ce temps de jeûne fut passé, il eut une vision qui regardait la succession des rois de Perse, l'empire des Macédoniens, et les conquêtes des Romains. Cette révélation est rapportée dans les chapitres x, xi et xii de la prophétie de Daniel. J'en parlerai bientôt. An. M. 3470 Av. J.C. 534. Dan. 10, 1-3.

Ce qu'on trouve [1] à la fin du douzième chapitre donne lieu de conjecturer qu'il mourut bientôt après; et en effet son grand âge ne permet pas de croire qu'il ait pu guère vivre plus long-temps; car il avait pourlors au moins quatre-vingt-cinq ans, en supposant qu'il en avait douze lorsqu'il fut transporté à Babylone avec les autres captifs. Dès ce temps-là il avait donné des marques d'une sagesse plus qu'humaine dans le jugement de Susanne. Il fut depuis fort considéré sous

[1] « Tu autem vade ad præfinitum : et requiesces, et stabis in sorte tuâ in finem dierum. » (Dan. 12, 13.)

tous les princes qui régnèrent à Babylone, et toujours employé avec distinction dans le ministère.

La sagesse de Daniel ne s'étendait pas seulement aux choses divines et aux affaires politiques, mais encore aux arts et aux sciences, et particulièrement à l'architecture. Josèphe nous parle d'un fameux édifice qu'il avait bâti à Suse [1] en forme de château, qui subsistait encore de son temps, et qui était si admirablement construit, qu'il semblait ne venir que d'être achevé, tant il conservait son premier éclat. C'était dans ce palais qu'était la sépulture ordinaire des rois des Perses et des Parthes; et, en considération de son fondateur, la garde en était encore, du temps de Josèphe, commise à un homme de la nation des Juifs. La tradition du pays était que Daniel etait mort dans cette ville, et l'on y montrait encore son tombeau. Il est bien certain qu'il y allait de temps en temps, et il nous apprend lui-même *qu'il y faisait les affaires du roi*, en qualité de gouverneur pour le roi de Babylone.

Antiq. l. 10, cap. 12.

Dan. 8, 27.

Réflexions sur les prophéties de Daniel.

J'ai différé jusqu'ici à faire quelques réflexions sur les prophéties de Daniel, qui sont certainement, pour tout esprit raisonnable, une preuve bien convaincante de la vérité de notre religion.

Dan. cap. 4.

Je ne m'arrêterai point à celle qui était personnelle à Nabuchodonosor, et qui marquait comment, en punition de son orgueil, il devait être réduit à la condition des bêtes; puis, après un certain nombre d'années,

[1] C'est ainsi qu'il faut lire, selon saint Jérôme, qui rapporte le même fait (*Comment. in Dan.* 8, 2.); et non Ecbatane, comme on lit maintenant dans le texte de Josèphe.

rétabli sur le trône. On sait que la chose arriva précisément comme Daniel l'avait prédit : c'est le prince lui-même qui en fait le récit dans une déclaration qu'il adresse à tous les peuples de son empire. Daniel a-t-il pu attribuer à Nabuchodonosor un manifeste qui n'aurait pas été de lui ; le donner comme ayant été envoyé dans toutes les provinces, quoique personne ne l'eût vu ; et publier au milieu de Babylone, pleine de Juifs et de gentils, une attestation d'une telle importance et si injurieuse au prince, dont tout le monde aurait su la fausseté ?

Je me contente de représenter ici en abrégé, et sous un même point de vue, les prophéties de Daniel qui marquent la succession des quatre grands empires, et qui ont, comme on le voit clairement, un rapport essentiel et nécessaire avec la matière que je traite dans mon ouvrage, qui n'est autre que l'histoire de ces mêmes empires.

La première de ces prophéties regarde le songe qu'eut Nabuchodonosor d'une statue composée de différents métaux, d'or, d'argent, d'airain, de fer ; laquelle fut brisée et réduite en poudre par une petite pierre détachée de la montagne, qui se changea elle-même en une montagne d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. J'ai rapporté ce songe ailleurs assez au long. Dan. cap. 2.

Près de cinquante [1] ans depuis, le même Daniel eut une vision qui a beaucoup de rapport à celle dont je viens de parler : c'est la vision des quatre grandes bêtes qui sortaient de la mer. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; la seconde ressemblait à un ours ; la troisième était comme un léopard qui avait quatre têtes ; enfin la dernière, plus forte encore et plus terrible que les autres, avait de grandes Pag. 52. Dan. cap. 7.

[1] Ce fut la première année de Baltasar, roi de Babylone.

dents de fer; elle dévorait, elle mettait en pièces, et foulait aux pieds ce qui restait. Du milieu des dix cornes qu'elle avait en sortit une petite, qui avait les yeux d'un homme, et une bouche qui disait de grandes choses, et cette corne devint ensuite plus grande que les autres : elle faisait la guerre contre les saints, et avait l'avantage sur eux, jusqu'à ce que l'Ancien des jours, c'est-à-dire l'Éternel, s'étant assis sur son trône environné de mille millions d'anges, prononça un jugement irrévocable sur ces quatre bêtes, dont il avait marqué la durée, et donna au Fils de l'homme puissance sur tous les peuples et toutes les tribus, mais une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et un royaume qui ne sera jamais détruit.

On convient que les différents métaux dont la statue était composée, et les quatre bêtes sorties de la mer, signifiaient autant de monarchies différentes qui se succéderaient les unes aux autres, dont les premières seraient détruites par les suivantes, et qui toutes feraient place à l'empire éternel de Jésus-Christ, pour lequel seul elles avaient subsisté. On convient aussi que ces quatre monarchies sont celles des Babyloniens, des Perses et des Mèdes unis ensemble, des Macédoniens, et des Romains [1]. L'ordre seul de leur succession en est une preuve bien certaine. Mais où Daniel voit-il cette succession et cet ordre? Qui lui découvrait le changement des empires, sinon [2] celui qui est le maître des temps et des monarchies, qui a tout réglé par ses décrets, et qui en donne la connaissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle?

[1] Quelques interprètes mettent à la place des Romains les rois de Syrie et d'Égypte, successeurs d'Alexandre.

[2] « Ipse mutat tempora et ætates,

Ce prophète, dans le chapitre suivant, parle encore d'une manière plus détaillée et plus précise; car, après avoir marqué la monarchie des Perses et celle des Macédoniens sous la figure de deux bêtes, il s'explique ainsi clairement : Le bélier, qui a deux cornes inégales, représente le roi des Mèdes et des Perses, le bouc qui le renverse et le foule aux pieds est le roi des Grecs; et la grande corne que cet animal a sur le front représente le premier auteur de cette monarchie. Comment Daniel a-t-il vu que l'empire des Perses serait composé de deux nations différentes, Mèdes et Perses, et que cet empire serait détruit par celui des Grecs? Comment Daniel a-t-il connu la rapidité des conquêtes d'Alexandre, qu'il marque si dignement en disant qu'il ne touchait pas la terre: *non tangebat terram?* Comment a-t-il appris qu'Alexandre n'aurait aucun successeur qui lui fût égal, et que le premier auteur de la monarchie des Grecs serait aussi le plus puissant? Dan. cap. 8.

Mais quelle autre lumière que celle de la révélation divine [1] a pu lui découvrir qu'Alexandre n'aurait point de fils qui lui succédât; que son empire se démembrerait en quatre principaux royaumes; que ses successeurs seraient de sa nation, et non de son sang; et qu'il y aurait dans les débris d'une monarchie formée en si peu de temps de quoi composer des états, dont les uns seraient à l'orient, les autres au couchant, les uns au midi, et les autres au septentrion?

transfert regna atque constituit. Ipse revelat profunda et abscondita, et lux cum eo est. » (DAN. 2, 21 et 22.)

[1] « Surget rex fortis, et dominabitur potestate multâ; et dividetur regnum ejus in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius qui dominatus est. » (DAN. 11, 3 et 4.)

« Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. » (DAN. 8, 22.)

Le détail des faits prédits dans la suite des chapitres huitième et onzième n'est pas moins étonnant. Comment Daniel, qui vivait sous Cyrus, a-t-il pu prédire [1] que le quatrième [2] de ses successeurs assemblerait toutes ses forces contre la Grèce? Comment ce prophète, qui était si éloigné du temps des Machabées, a-t-il pu marquer en particulier toutes les persécutions d'Antiochus contre les Juifs; la manière dont il abolirait le sacrifice qui s'offrait tous les jours dans le temple de Jérusalem; la profanation qu'il ferait de ce lieu saint en y établissant une idole, et la vengeance que Dieu en tirerait? Comment a-t-il pu, dans la première année du règne des Perses, prédire les guerres que se feraient les successeurs d'Alexandre dans les royaumes de Syrie et d'Égypte, leurs invasions mutuelles, leur peu de sincérité dans leurs traités, leurs alliances par des mariages qui ne serviraient qu'à couvrir l'artifice?

Dan. 11, 5-45.

Je laisse au lecteur intelligent et religieux le soin de tirer la conclusion qui suit naturellement de ces prédictions de Daniel, si claires et si précises, que Porphyre, l'ennemi déclaré du christianisme, n'a pu trouver d'autre moyen d'en contester la divinité qu'en prétendant qu'elles avaient été faites après coup, et sur le passé plutôt que sur l'avenir.

S. Hieron. in Procem. ad Comment. in Dan.

Avant que de terminer l'article des prophéties de Daniel, je prie le lecteur de faire attention au contraste que le Saint-Esprit met entre les empires du monde et l'empire de Jésus-Christ. Dans les premiers, tout paraît grand, éclatant, magnifique. La force, la puis-

[1] « Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside : et quartus ditabitur opibus nimiis super omnes, et concitabit omnes adversùm regnum Græciæ. » (DAN. 11, 2.)

[2] Xerxès.

sance, la gloire, la majesté semblent en être l'apanage. On y reconnaît aisément ces grands guerriers, ces fameux conquérants, ces foudres de guerre, qui portaient par-tout la terreur, et à qui rien ne résistait. Mais ce sont des bêtes féroces, des ours, des lions, des léopards, qui ne savent que déchirer, que dévorer, que détruire. Quelle image! quelle peinture! et combien nous apprend-elle à rabattre de l'idée que nous nous formons ordinairement et des empires et de ceux qui les fondent ou les gouvernent!

C'est tout le contraire dans l'empire de Jésus-Christ. Qu'on en considère l'origine et la naissance, qu'on en étudie avec soin les suites et les progrès dans tous les temps, et l'on reconnaîtra que l'un de ses caractères dominants est au-dehors la petitesse, la faiblesse, et même, s'il est permis de le dire, la bassesse. C'est le levain de la pâte, c'est le grain de sénevé, c'est la petite pierre détachée de la montagne. Et cependant il n'y a de véritable grandeur que dans cet empire : le Verbe éternel en est le fondateur et le roi; tous les trônes de la terre viennent rendre hommage au sien et s'abaisser devant lui. Le but de son règne est de sauver les hommes, de les rendre éternellement heureux, et de se former un peuple de saints et de justes qui soient tous autant de rois et de conquérants. Le monde entier ne subsiste que pour eux; et quand le nombre en sera rempli, « alors, dit saint Paul, 1 Cor. 15, 24.
« viendra la fin et la consommation de toutes choses,
« lorsque Jésus-Christ aura remis son royaume à son
« Dieu et à son père, et qu'il aura détruit tout empire,
« toute domination et toute puissance. »

Un écrivain qui voit dans les prophéties de Daniel,

que les divers empires du monde, après avoir duré le temps que le souverain arbitre des royaumes leur a fixé, vont tous aboutir et se terminer à l'empire de Jésus-Christ, peut-il s'empêcher, au milieu de tous ces objets profanes qui l'environnent, de tourner les yeux de temps en temps vers ce grand et divin objet, et de l'envisager toujours, au moins en eloignement, comme le but et la fin de tous les autres?

§ III. *Dernières années de Cyrus. Mort de ce prince.*

Cyrop. l. 8, p. 233, etc.

Il faut revenir à Cyrus. Également aimé de ses sujets naturels et des nations conquises, il jouissait en paix du fruit de ses travaux et de ses victoires. Son empire était terminé à l'orient par l'Inde; au nord par la mer Caspienne et le Pont-Euxin; au couchant par la mer Égée; au midi par l'Éthiopie et la mer d'Arabie. Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone, pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud; trois mois à Suse, pendant le printemps; et deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Sept années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de sa monarchie : ce qui marque qu'il y allait régulièrement une fois chaque année. Cambyse était mort il y avait déja quelque temps, et lui-même était assez vieux, ayant pour-lors soixante-dix ans, dont trente s'étaient passés depuis qu'il avait été déclaré général des Perses, neuf depuis la prise de Babylone, et sept depuis qu'il avait commencé à régner seul après la mort de Cyaxare.

Il conserva jusqu'à la fin une santé forte et robuste [1], qui était le fruit de la vie sage et frugale qu'il avait toujours menée. Et au lieu que ceux qui s'abandonnent à la crapule et aux débauches ressentent souvent toutes les incommodités de la vieillesse, lors même qu'ils sont encore jeunes; Cyrus, dans un âge fort avancé, avait encore toute la vigueur de la jeunesse.

Sentant approcher le jour de sa mort, il fit venir ses enfants, car ils l'avaient suivi dans ce voyage, et assembla les grands de l'empire. Après avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avaient accordées pendant sa vie, et leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfants, pour ses amis, pour sa patrie, il déclara Cambyse, son fils aîné, son successeur, et laissa à l'autre, qui s'appelait Tanaoxare, plusieurs gouvernements fort considérables. Il leur donna à l'un et à l'autre d'excellents avis, en leur faisant entendre que le ferme appui des trônes n'était ni la vaste étendue des pays, ni le grand nombre des troupes, ni les richesses immenses, mais le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les frères, et le soin de se faire et de se conserver de fidèles amis. « Je vous « conjure donc, leur dit-il, mes enfants, au nom des « dieux, de vous porter respect l'un à l'autre, si vous « avez encore quelque envie de me plaire à l'avenir; « car je ne pense pas qu'à cause que vous ne me verrez « plus après ma mort, vous estimiez que je ne sois plus « rien. Vous n'avez pas vu mon ame jusqu'à-présent :

[1] « Cyrus quidem apud Xenophontem eo sermone, quem moriens habuit, quum admodùm senex esset, negat se unquàm sensisse senectutem suam imbecilliorem factam, quàm adolescentia fuisset. » (Cic. *de Senect.* n. 30.)

« vous n'avez pas laissé de connaître, par ses actions, « qu'elle existait véritablement. Pensez-vous que l'on « continuât d'honorer ceux de qui les corps ne sont « plus que cendre, si leurs ames n'avaient plus aucune « puissance? Non, non, mes enfants, je n'ai jamais pu « croire que l'ame vécût tandis qu'elle est dans un corps « mortel, et qu'elle mourût lorsqu'elle s'en sépare. Que « si je me trompe, et qu'il ne reste plus rien de moi « après ma mort, du moins craignez les dieux qui ne « meurent point, qui voient tout, et de qui la puissance « est infinie; craignez-les, et que cette crainte vous « empêche de rien faire jamais, ni même de rien mettre « en delibération qui soit contraire ou à la religion ou « à la justice. Après eux, craignez les hommes et les « siècles à venir. Les dieux ne vous ont point cachés « dans l'obscurité, mais vous ont exposés sur un grand « theâtre à la vue de tout l'univers. Si vos actions sont « pures et droites, soyez certains que vous en serez et « plus honorés et plus puissants. Pour mon corps, mes « enfants, lorsqu'il sera privé de vie, ne l'enfermez ni « dans l'or, ni dans l'argent, ni dans quelque autre « matière que ce soit. RENDEZ-LE PROMPTEMENT A LA « TERRE. Y a-t-il rien de plus heureux que d'être mêlé, « et en quelque sorte incorporé à la bienfaitrice et à la « mère commune de tous les hommes? » Après avoir donné sa main à baiser à tous ceux qui étaient présents, se sentant défaillir, il prononça encore ces dernières paroles : « Adieu, mes chers enfants; puissiez-vous « mener une vie heureuse! portez de ma part ce dernier « adieu à votre mère. Et vous, mes fidèles amis, tant « absents que présents, recevez mes derniers adieux, et « vivez en paix. » Après avoir dit ces paroles, il se

couvrit le visage, et mourut également regretté de tous lse peuples. An.M.3475. Av.J.-C.529.

L'ordre que donne Cyrus en mourant de RENDRE SON CORPS A LA TERRE me paraît bien remarquable. Il regarderait son corps comme avili et dégradé, si on le couvrait d'or ou d'argent. Il veut *qu'on le* RENDE à la terre. Où ce prince païen a-t-il appris qu'il en tirait son origine? Voilà de ces traces précieuses d'une tradition aussi ancienne que le monde. Cyrus, après avoir fait du bien à ses sujets pendant toute sa vie, demande d'être incorporé à la terre, cette bienfaitrice du genre humain, pour perpétuer ce bien, en quelque sorte, même après sa mort.

Éloge et caractère de Cyrus.

On peut regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage et le prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire profane. Aucune presque des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquait: sagesse, modération, courage, grandeur d'ame, noblesse de sentiments, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs, profonde connaissance de toutes les parties de l'art militaire autant que son temps le comportait, vaste étendue d'esprit soutenue d'une prudente fermeté pour former et pour exécuter de grands projets.

Il est assez ordinaire à ces héros qui brillent dans les combats et dans les actions guerrières, de paraître très-faibles et très-médiocres dans d'autres temps, et par rapport à d'autres objets. On est étonné, quand on les voit seuls et sans armées, combien il y a de distance entre un général et un grand homme; combien, dans

le particulier, ils conservent de petitesses et de bas sentiments; combien ils sont dominés par la jalousie et gouvernés par l'intérêt; combien ils se rendent désagréables et même odieux, par une fierté et une hauteur qu'ils croient nécessaires pour conserver leur autorité, et qui ne servent qu'à leur attirer le mépris.

Cyrus n'avait aucun de ces défauts. Il paraissait toujours le même, c'est-à-dire toujours grand, jusque dans les plus petites choses. Sûr de sa grandeur, qu'il savait maintenir par un mérite réel, il ne songeait qu'à se rendre affable et d'un facile accès; et le peuple lui rendait dans le fond de son cœur, par des sentiments d'amour et de respect, beaucoup plus qu'il ne quittait pour s'abaisser jusqu'à lui.

Jamais prince ne posséda mieux que lui l'art des insinuations, si nécessaire pour le gouvernement, et si peu pratiqué. Il savait en perfection ce que peut un mot placé à propos, une manière obligeante, une raison mêlée au commandement, une grace accompagnée d'un éloge, un refus adouci par des termes honnêtes. Son histoire est pleine de ces traits.

Il était riche dans une sorte de bien qui manque à la plupart des souverains, qui ont tout excepté des amis fidèles, et à qui l'abondance et l'éclat qui les environnent cachent cette secrète indigence. Cyrus était aimé parce qu'il aimait lui-même [1]; car, quand on n'aime point, a-t-on des amis? et mérite-t-on d'en avoir? Rien n'est plus beau que de voir dans Xénophon comment il vivait et conversait avec ses amis, retenant de la dignité avec eux tout ce qui était nécessaire aux bienséances, mais infiniment éloigné d'une mauvaise fierté qui prive

[1] « Habes amicos, quia amicus ipse es. » (*Paneg. Traj.*)

les grands du plus innocent plaisir de la vie, en leur ôtant celui d'un commerce doux et aimable avec des personnes de mérite, quoique d'une condition très-inferieure.

L'usage qu'il faisait de ses amis est un modèle parfait pour tous ceux qui sont dans les premières places. Ils avaient reçu de lui, non-seulement la liberté, mais un commandement exprès de lui dire tout ce qu'ils pensaient. Quoique beaucoup supérieur en lumières à tous les officiers, il ne faisait rien sans les consulter; et soit qu'il s'agît de réformer quelque chose dans le gouvernement, ou de faire quelque changement dans les troupes, ou de former quelque entreprise, il voulait que tout le monde dît son sentiment, et souvent il en profitâit; bien différent de celui dont Tacite dit, qu'il lui suffisait, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne fussent pas venus de lui : *consilii, quamvis egregii, quod ipse non afferret, inimicus.*

Plat. lib. 3, de leg. p 694

Hist. lib. 1, cap. 26.

Cicéron remarque que, pendant tout le temps de son gouvernement, il ne lui échappa jamais une seule parole de colère et d'emportement : *cujus summo in imperio nemo unquàm verbum ullum asperius audivit.* Ce petit mot est un grand éloge pour un prince. Il fallait que Cyrus, au milieu de tant d'agitations, et malgré l'enivrement de la puissance souveraine, fût bien maître de lui-même pour conserver toujours son ame dans une assiette calme et tranquille, sans qu'aucun contre-temps, aucun accident imprévu, aucun mécontentement pût donner atteinte à sa douceur, ni lui arracher aucune parole dure ou offensante.

L. 1, epist. 2 ad Quint. fratr.

Mais ce qu'il y avait en lui de plus grand et de plus véritablement royal, c'est l'intime conviction où il etait

Xenoph. Cyrop. l. 1, p. 27.

que tous ses soins et toute son attention devaient tendre à rendre les peuples heureux, et que ce n'était point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe et les dépenses de la table, qu'un roi devait se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, et sur-tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts et à leur procurer le repos et l'abondance. Il disait lui-même, en s'entre-
Cyrop. l. 8, pag. 210. tenant avec les grands de sa cour sur les devoirs de la royauté, qu'il faut qu'un prince se regarde comme pasteur (et c'est le nom que l'antiquité [1] sacrée et profane donnait aux bons rois), qu'il doit en avoir la vigilance, l'attention, la bonté; veiller, afin que les peuples soient en sûreté; se charger des soins et des inquiétudes, afin qu'ils en soient exempts; choisir tout ce qui leur est salutaire, écarter tout ce qui leur peut nuire, mettre sa joie à les voir croître et multiplier, et s'exposer avec courage pour les defendre. Voilà, disait-il, la juste idée et l'image naturelle d'un bon roi. Il est raisonnable que ses sujets lui rendent tous les services dont il a besoin; mais il est encore plus raisonnable qu'il s'applique à les rendre heureux, parce que c'est pour cela qu'il est roi, comme un pasteur ne l'est que pour prendre soin de son troupeau.

En effet, c'est la même chose d'être à la république et d'être roi, d'être pour le peuple et d'être souverain. On est né pour les autres dès qu'on est né pour commander, parce qu'on ne leur doit commander que pour leur être utile. C'est le fondement et comme la base de l'état des princes, de n'être point à eux; c'est le caractère

[1] « Pasces populum meum », avait dit Dieu à David (2 *Reg.* 5, 2.). Homère, en une infinité d'endroits.

même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre par-tout. Est-ce dégrader la royauté que d'en penser ainsi ?

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de temps un empire qui embrassait un si grand nombre de provinces ; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes ; qu'il sut se faire tellement estimer et aimer, non-seulement de ses sujets naturels, mais de toutes les nations qu'il avait conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le père commun de tous les peuples.

Au reste, nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre (on comprend assez que je ne parle ici que des vertus païennes), nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avait formé pour être l'instrument et l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avait sur son peuple.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'histoire nous en apprend. Dieu lui avait donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, et dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Mais sur-tout il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, et qu'on le préparât ainsi aux grands desseins qu'il avait sur lui. On peut dire, sans crainte de se tromper, que Cyrus dut ce qu'il y avait de plus grand en lui à la manière dont il fut élevé ; qui, le confondant en quelque sorte avec

le reste des sujets et le soumettant comme eux à l'autorité des maîtres, amortit en lui cet orgueil si naturel aux princes, lui apprit à écouter les avis et à obéir avant que de commander, l'endurcit au travail et à la fatigue, l'accoutuma à la sobriété et à la frugalité, en un mot, le rendit tel que nous l'avons vu dans toute sa conduite, doux, modeste, honnête, affable, compatissant, ennemi du faste et des delices, et encore plus de la flatterie.

Il faut avouer qu'un tel prince est un des plus précieux présents que le ciel puisse faire à la terre. Les infidèles mêmes l'ont reconnu, et les ténèbres de leur fausse religion n'ont pu leur cacher ces deux vérités : que Dieu seul donnait les bons rois, et qu'un tel don en enfermait beaucoup d'autres, parce que rien n'est plus excellent que ce qui ressemble le plus parfaitement à Dieu, et que l'image la plus noble de la Divinité est un prince juste, modéré, chaste, réglé dans ses mœurs, et qui ne règne que pour faire régner la vertu. C'est le portrait que Pline nous a laissé de Trajan, qui ressemble bien à celui de Cyrus. *Nullum est præstabilius et pulchrius Dei munus erga mortales, quàm castus, et sanctus, et Deo simillimus Princeps.*

Paneg. Traj.

Quand j'examine de près la vie de notre héros, il me semble qu'il a manqué à sa gloire un trait qui l'aurait beaucoup relevé ; ç'aurait été d'être livré pendant quelque temps à quelque grande disgrace, et d'avoir quelque revers subit de fortune à essuyer. Je sais que l'empereur Galba, en adoptant Pison, lui disait que la prospérité a un aiguillon et une pointe infiniment plus perçante que l'adversité, et qui met l'ame à une tout autre épreuve : *Fortunam adhuc*

tantùm adversam tulisti; secundæ res acrioribus stimulis explorant animos. Et la raison qu'il en apporte, c'est que, le malheur accablant l'ame de tout son poids, elle se roidit et rappelle toutes ses forces : au lieu que la prospérité, l'attaquant d'une manière sourde, lui laisse toute sa faiblesse, et lui insinue un poison d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil : *quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur.* Tac. Hist. l. 1, c. 15.

Il faut pourtant avouer que l'adversité, quand elle est portée avec dignité et noblesse, et surmontée par une patience invincible, ajoute un grand éclat à la gloire d'un prince, et lui donne lieu de déployer bien des qualités et des vertus qui seraient demeurées ensevelies dans le sein de la prospérité : une grandeur d'ame indépendante de tout ce qui lui est etranger, une constance immobile et à l'épreuve des plus rudes coups, un courage intrépide qui s'anime à la vue du danger, une fécondité de ressources qui naît des contretemps mêmes, une présence d'esprit qui envisage tout et donne ordre à tout, enfin une fermeté d'ame qui se suffit à elle-même et qui est capable de soutenir les autres.

Cette sorte de gloire a manqué à Cyrus. Il nous apprend lui-même que, pendant tout le cours de sa vie qui fut assez longue, jamais aucun accident fâcheux n'en troubla la douceur et que tout lui avait réussi comme il pouvait le souhaiter. Mais il nous apprend en même temps une chose qui est presque incroyable, et qui était en lui la source de cette égalité d'ame et de cette modération qu'on ne pouvait se lasser d'admirer; c'est qu'au milieu d'une prospérité si constante, il conservait toujours au fond du cœur une crainte secrète Cyrop. l. 8, pag. 234.

dans la vue de ce qui pouvait lui arriver, laquelle ne lui permettait point de s'abandonner ni à une fierté insolente, ni même à une joie excessive.

Il me resterait à examiner un point décisif pour la réputation de ce prince, mais que je ne toucherai que légèrement : c'est la nature de ses victoires et de ses conquêtes ; car si elles n'étaient fondées que sur l'ambition, l'injustice, la violence, Cyrus loin de mériter les louanges qu'on lui donne ne devrait être rangé que parmi ces brigands fameux de l'univers, ces ennemis publics du genre humain [1], qui ne connaissaient d'autre droit que la force, qui regardaient les règles communes de la justice comme des lois qui n'obligent que les particuliers, et qui aviliraient la majesté royale ; qui ne bornaient leurs desseins et leurs prétentions que par l'impuissance d'aller aussi loin que leurs desirs ; qui sacrifiaient à leur ambition la vie d'un million d'hommes; qui mettaient leur gloire à tout détruire, comme les torrents et les embrasements ; et qui régnaient comme le feraient les ours et les lions [2], s'ils étaient les maîtres.

Voilà ce que sont dans la vérité la plupart de ces prétendus héros que le siècle admire ; et c'est par de telles idées qu'il faut corriger l'impression que les injustes louanges de quelques historiens et le sentiment de plusieurs personnes séduites par l'image d'une fausse grandeur font sur les esprits.

Je ne sais si ma prévention pour Cyrus m'aveugle, mais il me semble qu'il était d'un caractère tout diffé-

[1] « Id in summa fortuna æquius, quod validius. Et sua retinere, privatæ domûs : de alienis certare, regiam laudem esse. » (Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. 1.)

[2] « Quæ alia vita esset, si leones, ursique regnarent ? » (Senec. *de clem.* lib. 1, cap. 26.)

rent de ceux dont je viens de tracer le portrait; non que je veuille le justifier en tout, ni l'exempter d'ambition, qui sans doute était l'ame de toutes ses entreprises : mais il respectait les lois, et savait qu'il y a des guerres injustes où celui qui les entreprend mal à propos se rend responsable de tout le sang qui y est répandu : or, une guerre est telle lorsque le prince n'y est porté que par le motif d'étendre ses conquêtes, ou d'acquérir une vaine réputation, ou de se rendre terrible à ses voisins.

Nous avons vu Cyrus, à l'entrée de la guerre, fonder uniquement l'espérance du succès sur la justice de sa cause, et représenter aux soldats, pour les remplir de courage et d'assurance, qu'ils n'étaient point les agresseurs, que c'était l'ennemi qui les avait attaqués et qu'ils avaient droit à toute la protection des dieux, qui semblaient eux-mêmes leur avoir mis en main les armes pour marcher à la défense de leurs alliés injustement opprimés. Quand on examine avec quelque soin les conquêtes de Cyrus, on reconnaît qu'elles furent presque toutes la suite des victoires remportées contre Crésus, roi de Lydie, qui était maître de la plus grande partie de l'Asie mineure, et contre le roi de Babylone, qui l'était de toute la haute Asie et de beaucoup d'autres contrées, qui tous deux étaient les agresseurs.

Xenoph. Cyrop. l. 1, pag. 25.

C'est donc avec raison que Cyrus est représenté comme un des plus grands princes qui aient paru dans l'antiquité, et son règne proposé comme le modèle d'un gouvernement parfait, qui ne peut être tel si la justice n'en est la base et le principe : *Cyrus a Xenophonte scriptus ad justi effigiem imperii.*

Cic. l. 1, epist. 1 ad Quint. fratr.

§ IV. *Différences entre Hérodote et Xénophon au sujet de Cyrus.*

Hérodote et Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce qui peut être considéré comme le fond et l'essentiel de l'histoire de Cyrus, et sur-tout dans ce qui regarde son expédition contre Babylone et ses autres conquêtes, suivent des routes toutes differentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importants, tels que sont la naissance et la mort de ce prince, et l'etablissement de l'empire des Perses. Je me crois obligé de donner ici un abrégé de ce qu'en dit Hérodote.

Herod. l. 1, c. 107-130. Justin. l. 1, cap. 4-6.

Il raconte, et après lui Justin, qu'Astyage, roi des Mèdes, sur un songe effrayant qui lui annonçait que le fils qui naîtrait de sa fille le détrônerait, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse, d'une naissance et d'une condition obscures, nommé *Cambyse*. Un fils étant né de ce mariage, le roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à l'un des bergers du roi pour l'exposer dans une forêt. Mais l'enfant, ayant été sauvé miraculeusement, et nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-père, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, et fit tomber toute sa colère sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il était, et animé par ses conseils et ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un combat, et fit ainsi passer l'empire des Mèdes aux Perses.

Herod. l. 1, c. 205-214.

Le même Herodote fait mourir Cyrus d'une manière

peu digne d'un si grand conquérant. Ce prince, selon lui, ayant porté la guerre contre les Scythes, et les ayant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin et de viandes. Les Scythes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contre eux, et, les ayant trouvés tous enivrés et endormis, les défit sans peine, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la reine, nommée *Tomyris*, laquelle commandait l'armée. Ce jeune prince, que Cyrus avait refusé de rendre à sa mère, étant revenu de son ivresse, et ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. Tomyris, animée par le désir de la vengeance, présenta un second combat aux Perses, et, les ayant attirés à son tour dans des embûches par une fuite simulée, en tua plus de deux cent mille, avec le roi Cyrus; puis, ayant fait couper la tête de Cyrus, elle la mit dans une outre pleine de sang, en lui insultant par ces paroles: « Cruel [1] que tu es, rassasie-toi après ta mort du sang « dont tu as eu soif pendant ta vie, et dont tu as tou- « jours été insatiable. » Justin. l. 1, cap. 8.

Le récit que fait Hérodote des premiers commencements de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un prince si expérimenté dans la guerre, et plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi dans des embûches qu'une femme lui aurait préparées [2]? Ce que le même historien rapporte du brusque emportement et de la puérile Herod. l. 1, cap. 189.

[1] « Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti. » (Justin. lib. 1, cap. 1.)

[2] Il n'est point question d'embû-

vengeance de Cyrus contre un fleuve [1] où l'un de ses chevaux sacrés s'était noyé, et qu'il fit couper sur-le-champ par son armée en trois cent soixante canaux [2], combat directement l'idée qu'on a de ce prince, dont le caractère était la douceur et la modération. D'ailleurs, est-il vraisemblable que Cyrus, marchant à la conquête de Babylone, perdît ainsi un temps qui lui était si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, et manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens en s'amusant à faire la guerre à un fleuve au lieu de la porter contre les ennemis?

Senec. l. 3, de ira, c. 21

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Écriture sainte, ou l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des Mèdes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples, de concert, attaquèrent Babylone, et joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance de Cyrus, et dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès-

ches, dans le texte d'Hérodote : au contraire la victoire fut long-temps disputée.

Le Cyrus d'Hérodote, quoiqu'en dise Rollin, ressemble bien plus au chef d'une nation peu civilisée, encore vêtue de peaux (Héron. I, 71), que le Cyrus de Xénophon, dont le caractère et les paroles sont sur-tout empreints de la doctrine de Socrate.

[1] Gyndes. — L.

[2] Ce nombre de 360 sent bien l'exagération orientale. Je remarque que les orientaux affectionnent beaucoup ce nombre : on se souvient que les murs de Babylone avaient 360 stades de tour. Strabon et Plutarque parlent d'une chanson persane, sur le palmier, où toutes les propriétés de cet arbre merveilleux étaient portées au nombre de 360 (Strab. XVI, p. 742; Plutarch. *Symp.* VIII, 4, p. 724, E): le corselet d'Amasis était tissu de fils de lin, dont chacun se composait de 360 fils très-déliés (Hérodot. III, § 47), etc. — L.

lors il y avait differentes manières de raconter ces deux grands evenements. Hérodote a suivi celle qui était de son goût [1], et l'on voit qu'il aimait les choses extraordinaires et merveilleuses, et qu'il y ajoutait foi très-facilement. Xénophon était plus sérieux et moins crédule; et il nous avertit dès le commencement de cette histoire qu'il s'était informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractère et de son éducation.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE CAMBYSE.

Dès que Cambyse fut monté sur le trône il songea à porter la guerre en Égypte, pour une injure particulière qu'il pretendait, selon Hérodote, avoir reçue d'Amasis. Il y a plus d'apparence qu'Amasis, qui s'était soumis à Cyrus, et qui etait devenu son tributaire, n'ayant pas voulu, après sa mort, rendre les mêmes devoirs à son successeur, et s'étant soustrait à son obéissance, s'attira par-là cette guerre.

An. M. 3475
Av J C. 529.
Herod. l. 3, cap. 1-3.

Cambyse, pour la pousser avec succès, fit de grands préparatifs tant par mer que par terre. Il engagea les Cypriotes et les Phéniciens à l'assister de leurs vaisseaux. Pour son armée de terre, il joignit à ses propres troupes un grand nombre de Grecs, d'Ioniens et

Cap. 4-9.

[1] Ce qu'Hérodote raconte de Cyrus, il le tenait des plus savants d'entre les Perses: il aura choisi celui des récits qui lui a paru autorisé par le plus grand nombre de témoignages. — L.

d'Éoliens, qui en faisaient la principale force. Mais nul ne lui fut d'un plus grand secours dans cette guerre que Phanès d'Halicarnasse, qui, étant chef de quelques Grecs auxiliaires qui étaient au service d'Amasis, se jeta, pour quelque mécontentement qu'il reçut de ce prince, dans le parti de Cambyse, et lui donna, touchant la nature du pays, les forces de l'ennemi et l'état de ses affaires, toutes les lumières dont il avait besoin pour réussir dans cette expédition. Ce fut en particulier par son avis qu'il engagea un roi arabe, dont les terres confinaient à la Palestine et à l'Égypte, à fournir de l'eau à son armée pendant qu'elle traverserait le désert qui était entre ces deux pays; ce que ce prince exécuta en lui faisant porter cette eau sur le dos des chameaux, sans quoi Cambyse n'eût pu passer avec son armée par ce chemin.

Herod. l. 3, cap. 10.

Ayant fait ces préparatifs, il attaqua l'Égypte la quatrième année de son règne. Lorsqu'il fut arrivé sur la frontière, il apprit qu'Amasis venait de mourir, et que Psamménite son fils, qui lui avait succédé, était occupé à ramasser toutes ses forces pour l'empêcher de pénétrer dans son royaume. Il ne pouvait s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Peluse, qui était la clef de l'Égypte de ce côté-là; mais cette place était si forte, qu'elle devait, selon toutes les apparences, l'arrêter long-temps. Pour s'en faciliter la prise, il s'avisa de ce stratagème, s'il en faut croire Polyène. Ayant appris que toute la garnison était composée d'Égyptiens, dans un assaut qu'il donna à la ville, il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis, et d'autres animaux que les Égyptiens tenaient pour sacrés. Ainsi, les soldats n'osant lancer aucun trait ni tirer

Polyæn. l. 7. [c. 9.]

aucune flèche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyse se rendit maître de la place sans aucune opposition.

Dans le temps que Cambyse venait de se rendre maître de cette ville, Psamménite s'avança avec une grande armée pour arrêter ses progrès. Il y eut entre eux un grand combat. Mais avant que d'en venir aux mains, des Grecs qui étaient dans l'armée de Psamménite, pour se venger de la révolte de Phanès, prirent ses enfants, qu'il avait été obligé de laisser en Égypte lorsqu'il s'enfuit, et, à la vue des deux camps, les egorgèrent et en burent le sang. Cette cruauté enorme ne leur procura pas la victoire. Les Perses, irrités de cet horrible spectacle, tombèrent sur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renversé et mis en déroute toute l'armée égyptienne, dont ils tuèrent la plus grande partie : ce qui en resta se sauva à Memphis. Herod. l. 3, cap. 11.

A l'occasion de ce combat, Herodote rapporte une chose dont il avait été témoin. Les os des Perses et des Égyptiens étaient encore dans le lieu où s'était donnée la bataille, mais séparés les uns des autres. Les crânes des Égyptiens étaient si durs, qu'on avait bien de la peine à les briser à grands coups de pierres; et ceux des Perses si mous, qu'on les perçait avec la dernière facilité. La raison de cette différence était que les Égyptiens, dès le plus bas âge, allaient la tête nue et rasée, au lieu que les Perses l'ont toujours couverte de leurs tiares, qui est un de leurs grands ornements. Cap. 12.

Cambyse, ayant poursuivi les fuyards jusqu'à Memphis, envoya à la ville par le Nil, sur lequel elle etait située, un vaisseau de Mytilène avec un heraut, pour sommer les habitants de se rendre. Mais le peuple, Cap. 13.

transporté de fureur, se jeta sur ce héraut et le mit en pièces, aussi-bien que tous ceux qui étaient avec lui. Cambyse, s'étant en peu de temps rendu maître de la place, tira une pleine vengeance de cet attentat, faisant exécuter publiquement dix fois autant d'Égyptiens de la plus haute noblesse qu'il y avait eu de personnes massacrées dans le vaisseau. De ce nombre fut le fils aîné de Psamménite. Et pour Psamménite lui-même, Cambyse se trouva porté à le traiter avec douceur. Non content de lui avoir sauvé la vie, il lui assigna un entretien honorable. Mais le monarque égyptien, peu touché d'une telle bonté, se mit à exciter de nouveaux troubles pour recouvrer son royaume; en punition de quoi on lui fit boire du sang de taureau, dont il mourut à l'heure même. Son règne ne fut que de six mois. Toute l'Égypte s'était soumise au vainqueur. Les Libyens, les Cyrénéens et les Barcéens, à la nouvelle de ces succès, envoyèrent à Cambyse des ambassadeurs avec des présents pour lui faire leurs soumissions.

Herod. l. 3, cap. 16. De Memphis il alla à la ville de Saïs, qui était le lieu de la sépulture des rois d'Égypte. Dès qu'il fut entré dans le palais, il fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau; et après l'avoir exposé à mille indignités en sa présence, il ordonna qu'on le jetât dans le feu et qu'on le brûlât; ce qui était également contraire aux coutumes des Perses et des Égyptiens. La rage que ce prince témoigna contre le cadavre d'Amasis fait voir jusqu'à quel point il haïssait sa personne. Quelle que fût la cause de cette aversion, il paraît que c'est ce qui l'avait sur-tout obligé de porter ses armes en Égypte.

Cap 17 et 19. L'année suivante, qui était la sixième de son règne, il résolut de faire la guerre en trois differents endroits:

contre les Carthaginois, contre les Ammoniens et contre les Éthiopiens. Il fut obligé d'abandonner le premier de ces projets, parce que les Phéniciens, sans le secours desquels il ne pouvait pousser cette guerre, refusèrent de l'assister contre les Carthaginois qui descendaient d'eux, Carthage étant une colonie de Tyr.

Déterminé à attaquer les deux autres peuples, il envoya des ambassadeurs en Éthiopie, qui, sous ce nom, devaient lui servir d'espions pour s'informer de l'état et de la force du pays, et lui en donner connaissance. Ils portaient avec eux des présents, tels que les Perses ont coutume d'en donner, de la pourpre, des bracelets d'or, des compositions de parfums et du vin. Les Éthiopiens se moquèrent de ces présents, où ils ne voyaient rien d'utile pour la vie, à l'exception du vin; et ils ne firent pas plus de cas de ces ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse; et, prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : « Voici le conseil que le roi d'Éthiopie donne « au roi de Perse. Quand les Perses se pourront servir « aussi aisément que je viens de faire d'un arc de cette « grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer « les Éthiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que « n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent graces « aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Éthio- « piens le desir de s'étendre hors de leur pays. » Cap. 20-24.

Cette réponse ayant mis Cambyse en fureur, il commanda à son armée de se mettre en marche sur-le-champ, sans considérer qu'il n'avait ni provisions, ni Cap. 25.

15.

aucune des choses nécessaires pour cette expédition; il laissa seulement les Grecs dans sa nouvelle conquête, pour la tenir en respect pendant son absence.

Herod. l. 3, cap. 25 et 26.

Quand il fut arrivé à Thèbes dans la haute Égypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur pays, et de détruire le temple de Jupiter-Ammon qui y était situé : mais, après plusieurs journées de marche dans le désert, un vent violent étant venu à souffler du côté du midi, entraîna une si grande quantité de sable sur cette armée, qu'elle en fut toute couverte et y demeura ensevelie.

Cependant Cambyse marchait en furieux contre les Éthiopiens, quoiqu'il manquât de toutes sortes de provisions. Aussi une cruelle famine se fit bientôt sentir à toute l'armée. Il était encore temps, dit Hérodote, de remédier à ce mal; mais Cambyse aurait cru se déshonorer s'il avait renoncé à son entreprise, et il poussa sa pointe. Il fallut d'abord vivre d'herbes, de racines, de feuilles d'arbres : puis, se trouvant dans un pays entièrement stérile, ils furent réduits à manger les bêtes de charge. Enfin ils en vinrent à cette affreuse extrémité de se manger les uns les autres, celui que le sort faisait venir le dixième servant de nourriture à ses compagnons; nourriture, dit Sénèque, plus triste que la plus dure famine : *Decimum quemque sortiti, alimentum habuerunt fame sævius.* Le roi persistait toujours dans son dessein, ou plutôt dans sa fureur, sans que la perte de ses troupes lui ouvrît les yeux : mais enfin, commençant à craindre pour lui-même, il donna ordre qu'on retournât. Dans une telle désolation (qui le croirait?) on ne rabattit rien de la délica-

De ira, l. 3, cap. 20.

tesse des mets du prince, et les chameaux marchaient chargés de tout ce qu'il faut pour couvrir une table somptueuse : *Servabantur illi interim generosæ aves, et instrumenta epularum camelis vehebantur, quum sortirentur milites ejus quis malè periret, quis pejùs viveret.* De ira, l. 3, cap. 20.

Il ramena à Thèbes son armée, dont il avait perdu la plus grande partie dans son expédition. Il réussit mieux dans la guerre qu'il déclara ici aux dieux, plus faciles à vaincre que les hommes. Thèbes était remplie de temples d'une magnificence et d'une richesse incroyables. Il les pilla tous, puis y fit mettre le feu. Il fallait que l'opulence en fût bien grande, puisque les restes seuls sauvés de l'incendie montaient à des sommes immenses : trois cents talents d'or [1], qui font neuf millions, et deux mille trois cents talents d'argent, qui font près de sept millions. Il enleva aussi pour-lors ce fameux cercle d'or qui environnait le tombeau du roi Osymandias, lequel avait trois cent soixante-cinq coudées de circuit, et représentait tous les mouvements des différentes constellations. Diod. Sic. lib. 1, p. 43. Ibid. p. 46.

Lorsque Cambyse fut arrivé à Memphis, il congédia les Grecs et les renvoya dans leur pays. Mais, ayant trouvé à son retour toute la ville en joie, il fut transporté de fureur, s'imaginant qu'on se réjouissait en Égypte du mauvais succès de ses entreprises. Il manda les magistrats pour savoir la raison de ces réjouissances; et les magistrats lui ayant dit que c'etait parce qu'ils avaient enfin trouvé leur dieu Apis, il ne voulut pas les en Herod. l. 3, 27-29.

[1] On ne sait ce qu'il faut entendre par talent en cet endroit : s'il n'y a pas confusion de mesure, et s'il s'agit du talent attique, les 300 talents d'or valent 19,800,000 fr. et les 2,300 talents d'argent, 12,650,000 fr. — L.

croire, mais les fit tous mourir comme des imposteurs qui cherchaient à lui insulter. Il fit venir ensuite les prêtres, qui lui firent la même réponse. Il leur repliqua que, puisque leur dieu était si bon et si familier que de se faire voir à eux, il voulait faire connaissance avec lui, et commanda qu'on le lui amenât. Il fut bien étonné, au lieu d'un dieu, de voir un veau; et entrant de nouveau en fureur, il tira son poignard et le lui enfonça dans la cuisse. Après quoi, ayant reproché aux prêtres leur stupidité; il les fit cruellement fustiger, et ordonna qu'on tuât tous les Égyptiens qu'on rencontrerait célébrant la fête d'Apis. Le dieu fut remené au temple, où, après avoir quelque temps langui de sa blessure, il mourut.

Herod. l. 3, cap. 30. Si l'on en croit les Égyptiens, Cambyse, après cette action, la plus énorme impiété, selon eux, qui eût été commise dans leur pays, devint frénétique. Mais sa conduite précédente fait voir qu'il l'était déja auparavant; et il continua à en donner diverses preuves, dont nous rapporterons quelques-unes.

Ibid. Il avait un frère, le seul fils qu'eût eu Cyrus avec lui, et né de la même mère. Son nom était *Tanaoxare*, selon Xénophon : Hérodote l'appelle *Smerdis*, et Justin, *Mergis*. Mais comme il était le seul d'entre les Perses qui vint à bout de bander, à deux doigts près, l'arc qu'on avait apporté d'Éthiopie, le roi en conçut une telle jalousie contre son frère, qu'il ne put plus le souffrir dans son armée, et le renvoya en Perse. Ayant même, peu de temps après, songé une nuit qu'un courrier lui venait apprendre que Smerdis était assis sur le trône, il soupçonna son frère de penser à la royauté, et il envoya en Perse Prexaspe, l'un de ses

principaux confidents, avec ordre de le faire mourir : ce qui fut exécuté.

Ce premier meurtre donna lieu à un second encore plus criminel. Il avait avec lui, dans le camp, Méroé, la plus jeune de ses sœurs. Hérodote nous apprend la manière étrange dont elle était aussi devenue sa femme. Comme cette princesse était d'une extrême beauté, Cambyse résolut absolument de l'avoir pour épouse. Il manda pour cet effet les juges de son royaume, dont l'office était d'interpréter les lois du pays, pour savoir d'eux s'il n'y avait pas quelque loi qui permît au frère d'épouser sa sœur. Les juges, ne pouvant d'un côté se résoudre à autoriser directement ce mariage incestueux, craignant de l'autre l'humeur violente de ce prince s'ils osaient le contredire, cherchèrent un milieu et un tempérament. Ils répondirent qu'ils ne trouvaient point de loi qui permît au frère d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils voulaient. Cette réponse accommodant Cambyse autant qu'une approbation directe, il épousa solennellement sa sœur, et par-là il donna le premier l'exemple de ces incestes, qui fut suivi de la plupart de ses successeurs, quelque contraire qu'il soit à la pudeur et au bon ordre. Il mena cette princesse avec lui dans toutes ses expéditions, et il donna son nom (Méroé) à cette île du Nil qui est entre l'Égypte et l'Éthiopie, jusqu'où il s'était avancé dans sa folle marche contre les Éthiopiens. Voici donc ce qui donna occasion à la mort de cette princesse : Cambyse un jour se divertissait à voir le combat d'un jeune lion et d'un jeune chien. Celui-ci ayant du dessous, un autre chien son frère vint à son secours, et le rendit vainqueur.

Herod. l. 3, cap. 31-32.

Cette aventure rejouit fort Cambyse, mais arracha des larmes à Méroé, qui, étant obligée d'en dire la raison, avoua que ce combat lui avait rappelé le souvenir de son frère Smerdis, qui n'avait pas été aussi heureux que ce petit chien. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal prince. Sa sœur était enceinte; il lui donna un coup de pied dans le ventre, dont elle mourut. Un mariage si abominable ne méritait pas une meilleure fin.

Herod. l. 3, cap. 34, 35. Senec. l. 3, de Ira, c. 14.

Il n'y avait point de jour qu'il ne sacrifiât quelqu'un des seigneurs de sa cour à son humeur féroce. Il avait obligé Prexaspe, l'un de ses principaux officiers, et son homme de confiance, de lui déclarer ce que les Perses pensaient et disaient de lui. « Ils admirent en vous, « seigneur, répondit Prexaspe, beaucoup d'excellentes « qualités, mais ils sont un peu blessés de votre pen- « chant excessif pour le vin. J'entends, dit le roi; c'est- « à-dire qu'ils prétendent que le vin me fait perdre la « raison. Vous en jugerez tout à l'heure. » Il se mit à boire, et de plus grands coups, et en plus grand nombre qu'il eût jamais fait. Après quoi il ordonna au fils de Prexaspe, qui était son grand échanson, de se tenir droit au bout de la salle, la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, et le bandant contre lui, il déclara qu'il en voulait à son cœur, et le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, montrant à Prexaspe le cœur de son fils percé de la flèche : *Ai-je la main bien sûre?* dit-il d'un ton moqueur et triomphant. Ce malheureux père, à qui, après un tel coup, il ne devait rester ni voix ni vie, eut la lâcheté de lui répondre : *Apollon lui-même ne tirerait pas plus juste.* Sénèque, qui a copié ce récit d'après Hérodote, après

avoir détesté la barbare cruauté du prince, condamne encore plus fortement la lâche et monstrueuse flatterie du père : *Sceleratiùs telum illud laudatum est quàm missum.*

Crésus ayant entrepris de lui dire son avis sur cette étrange conduite, qui révoltait tout le monde, et lui en ayant représenté les fâcheux inconvénients, il ordonna qu'on le fît mourir. Ceux à qui il en donna l'ordre, prévoyant qu'il ne serait pas long-temps sans s'en repentir, en suspendirent l'exécution. Quelque temps après, en effet, comme il regrettait Crésus, ses gens lui dirent qu'il était encore en vie, de quoi il témoigna beaucoup de joie ; il ne laissa pas néanmoins de faire mourir ceux qui l'avaient épargné, pour n'avoir pas exécuté ses ordres. Herod. l. 3, cap. 36.

C'est à peu près dans ce temps-ci qu'Orétès, l'un des satrapes de Cambyse, et qui commandait pour lui à Sardes, fit mourir d'une manière bien étrange Polycrate, tyran de Samos. L'histoire de ce dernier est assez singulière pour mériter d'être rapportée ici.

Ce Polycrate était un prince à qui, pendant le cours de sa vie, toutes choses avaient toujours réussi à souhait, et dont le bonheur n'avait jamais été troublé par aucune adversité, ni par aucun accident fâcheux. Amasis, roi d'Égypte, son ami et son allié, crut devoir lui écrire à ce sujet. Il lui avoua que son état l'effrayait; qu'une prospérité si longue et si constante devait lui être suspecte ; que la divinité maligne et envieuse, qui voit d'un œil jaloux la fortune des hommes, ne manquerait pas, tôt ou tard, de renverser la sienne ; que, pour éviter ses coups mortels, il lui conseillait de se procurer à lui-même quelque malheur, en faisant vo- Cap. 39-43.

lontairement quelque perte, à laquelle il jugeât qu'il serait fort sensible.

Le tyran le crut. Il avait à son anneau une émeraude dont il faisait un cas infini, sur-tout à cause de l'habileté et de la réputation de l'ouvrier qui l'avait gravée. En se promenant sur sa galère avec ses courtisans, il jeta son anneau dans la mer sans qu'on s'en aperçût. Quelques jours après, des pêcheurs ayant pris un poisson d'une grosseur extraordinaire, en firent présent à Polycrate. Quand on l'eut ouvert, on y trouva l'anneau du roi : sa surprise fut extrême et sa joie encore plus grande.

Amasis, ayant appris ce qui était arrivé, pensa bien différemment. Il écrivit à Polycrate que, pour ne point avoir la douleur de voir un ami et un allié tomber dans quelque grand désastre, il renonçait dès-lors à son amitié et à son alliance : sentiment assez bizarre, comme si l'amitié n'était qu'un nom et qu'un titre, sans fonds et sans réalité !

Herod. l. 3, c. 120-125.

Quoi qu'il en soit, la chose arriva comme l'Égyptien l'avait prévu. Quelques années après, vers le temps environ où Cambyse tomba malade, Orétès qui commandait à Sardes pour le roi, ne pouvant soutenir le reproche qu'un autre satrape, dans une querelle particulière, lui fit de n'avoir pu encore subjuguer l'île de Samos, qui était tout près de son gouvernement et si fort à la bienséance de son maître, résolut, pour s'emparer de l'île, de se défaire de Polycrate, à quelque prix que ce fût. Voici comme il s'y prit. Il lui écrivit que, sur les avis certains qu'il avait reçus que Cambyse voulait le faire assassiner, il songeait à se retirer dans ses états, et à y mettre ses trésors en sûreté : et son

dessein était, disait-il, de confier ce précieux dépôt à la bonne foi de Polycrate, lui en laissant pourtant la moitié en propre, qui lui servirait à conquérir l'Ionie et les îles voisines, qu'il avait en vue depuis long-temps. Il savait que le tyran aimait fort l'argent et qu'il désirait avec passion d'augmenter son domaine : il le prit par ce double appât, en piquant par la même offre et son avarice et son ambition. Polycrate, pour ne point s'engager témérairement dans une affaire de cette importance, crut devoir s'assurer par lui-même de la vérité des faits, et il envoya dans cette vue un député sur les lieux. Orétès avait fait remplir de pierres huit coffres presque jusqu'aux bords, et y avait mis par-dessus un lit de pièces de monnaie d'or : ils étaient emballés et tout prêts à être embarqués. Le député du tyran arrive, et l'on ouvre les coffres, qu'il crut remplis d'or. Aussitôt après le retour du député, Polycrate, impatient d'aller saisir sa proie, partit pour Sardes, malgré l'opposition de tous ses amis. Il mena avec lui Démocède, celèbre médecin de Crotone. A peine fut-il arrivé, qu'Orétès le fit arrêter comme ennemi de l'état, et en cette qualité le fit attacher à une potence, terminant par ce honteux supplice une vie qui n'avait été qu'une suite de bonheur et de prospérités.

Cambyse, au commensement de la huitième année de son règne, quitta l'Égypte pour retourner en Perse. A son arrivée en Syrie, il y trouva un héraut qui avait été dépêché de Suse à l'armée pour lui déclarer que Smerdis, fils de Cyrus, avait été proclamé roi, et pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Voici ce qui avait donné lieu à cet événement. Cambyse, à son départ de Suse pour son expédition d'Égypte, avait laissé

Herod. l. 3, cap. 61.

l'administration des affaires pendant son absence entre les mains de Patisithe, l'un des chefs des mages. Ce Patisithe avait un frère qui ressemblait beaucoup à Smerdis, fils de Cyrus, et qui, peut-être pour cette raison, était appelé du même nom. Dès qu'il eut été pleinement instruit de la mort de ce prince, qu'on avait cachée à la plupart des autres, et qu'il eut appris que les fureurs de Cambyse en étaient venues à un point qu'il n'y avait plus moyen de le souffrir, il mit son propre frère sur le trône, faisant courir le bruit que c'était le véritable Smerdis, fils de Cyrus; et, sans différer, il envoya des hérauts par tout l'empire, pour en donner connaissance et ordonner à tout le monde de lui obéir.

Herod. l. 3, cap. 62-64.

Cambyse fit arrêter celui qui était venu porter cet ordre en Syrie, et l'ayant examiné avec soin en présence de Prexaspe, qu'il avait chargé de tuer son frère, il trouva que le vrai Smerdis était certainement mort et que celui qui avait envahi le trône n'était autre que Smerdis le mage. Là-dessus il se mit à faire de grandes lamentations de ce que, sur la foi d'un songe, et trompé par la conformité du nom, il s'était porté à faire mourir son frère; et sur-le-champ il donna ordre à ses troupes de se mettre en marche pour aller exterminer l'usurpateur. Mais lorsqu'il montait à cheval pour cette expédition, son épée étant tombée du fourreau, lui fit une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après. Les Égyptiens, remarquant qu'il avait été blessé au même endroit où il avait blessé leur dieu Apis, ne manquèrent pas d'attribuer cet accident à une juste punition du ciel, qui vengeait ainsi l'impiété sacrilége de Cambyse.

Pendant qu'il était en Égypte, s'étant avisé de consulter l'oracle de Bute, qui était fameux dans ce pays-là, il en eut pour réponse qu'il mourrait à Ecbatane [1] : ce qu'ayant entendu d'Ecbatane de Medie, il résolut de n'aller jamais dans cette ville. Mais ce qu'il croyait éviter dans la Médie, il le trouva dans la Syrie; car la ville où cette blessure l'obligea de s'arrêter portait le même nom, et s'appelait Ecbatane. Il ne l'eut pas plus tôt appris, que, tenant pour certain que c'était le lieu où il devait mourir, il manda tous les principaux Perses; et leur ayant représenté le véritable état des choses, et que c'était Smerdis le mage qui avait occupé le trône, il les exhorta fortement à ne point se soumettre à cet imposteur, et à ne point permettre par-là que la souveraineté passât des Perses aux Mèdes, car le mage était de Médie; mais à faire tous leurs efforts pour se donner un roi de leur nation. Les Perses, croyant que tout ce qu'il en disait n'était que par haine contre son frère, n'y eurent aucun égard; et lorsqu'il fut mort, ils se soumirent tranquillement à celui qui était sur le trône, supposant que c'était le véritable Smerdis. Herod. l. 3. cap. 64-66.

Cambyse avait régné sept ans et cinq mois. Il est appelé dans l'Écriture Assuérus. Dès qu'il fut sur le trône, les ennemis des Juifs s'adressèrent à lui directement pour empêcher la construction du temple : ce ne fut pas en vain. Il ne révoqua pas à la vérité ouvertement l'édit de Cyrus son père, peut-être par un reste de respect pour sa mémoire, mais il en rendit inutile la fin, en grande partie, par les divers decoura- 1. Esdr. c. 4, v. 4 et 6.

[1] *Agbatane*, dans Hérodote. C'est l'orthographe du temps. (Larcher *sur Hérodot.* III, 64.) — L.

gements qu'il donna aux Juifs, en sorte que l'ouvrage n'avança que fort lentement pendant son règne.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

An. M. 3482 Av. J.C. 522. 1. Esdr. 4, 7-14.

L'ÉCRITURE lui donne le nom d'Artaxerxe. Il ne régna que sept mois, ou peu de chose plus. Dès que, par la mort de Cambyse, il fut affermi sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre contre les Juifs, qu'ils lui représentaient comme un peuple remuant, séditieux et toujours prêt à se révolter. Ils en obtinrent un ordre qui portait défense aux Juifs de pousser plus loin la construction de leur ville et de leur temple. L'ouvrage demeura suspendu jusqu'à la seconde année de Darius environ l'espace de deux ans.

Le mage, qui sentait bien de quelle importance il était pour lui qu'on ne pût découvrir son imposture, affecta, dès le commencement de son règne, de ne se point montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques eunuques, et de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidents.

Herod. l. 3, cap. 67.

Pour mieux s'affermir encore sur le trône qu'il avait usurpé, il s'appliqua, dès les premiers jours de son règne, à gagner l'affection de ses sujets, en leur accordant une exemption de taxes et de tout service militaire pendant trois ans; et il les combla de tant de

graces, que sa mort fut pleurée de tous les peuples d'Asie, excepté les Perses, dans la révolution qui arriva bientôt après.

Mais les précautions mêmes qu'il prenait pour dérober la connaissance de son état aux grands de la cour et au peuple faisaient soupçonner de plus en plus qu'il n'était pas le véritable Smerdis. Il avait épousé toutes les femmes de son prédécesseur, entre autres Atosse, qui était fille de Cyrus, et Phédime : celle-ci était fille d'Otanes, l'un des plus grands seigneurs de Perse. Son père lui envoya demander par un homme bien sûr si le roi était le véritable Smerdis, ou quelque autre. Elle répondit que, n'ayant jamais vu Smerdis, fils de Cyrus, elle ne pouvait dire ce qui en était. Otanes, ne se contentant pas de cette réponse, lui envoya dire de s'informer d'Atosse, à qui son propre frère devait être connu, si c'était lui ou non. Elle répondit que le roi, quel qu'il fût, du premier jour qu'il était monté sur le trône, avait distribué ses femmes dans des appartements séparés, afin qu'elles ne pussent avoir entre elles aucune communication, et qu'ainsi elle ne pouvait approcher d'Atosse pour savoir d'elle ce qu'il souhaitait. Il lui renvoya dire que, pour s'en éclaircir, lorsque Smerdis serait avec elle la nuit, et qu'il dormirait d'un profond sommeil, elle examinât adroitement s'il avait des oreilles. Cyrus les avait fait autrefois couper au mage pour de certains crimes dont il avait été convaincu. Il fit entendre à sa fille qu'en cas que ce fût lui, il n'était digne ni d'elle, ni de la couronne. Phédime promit que, quand son jour viendrait, elle exécuterait les ordres de son père, à quelque danger qu'ils l'exposassent. En effet, elle profita de la première occasion

Herod. l. 3, cap. 69.

pour faire cette épreuve; et ayant trouvé que celui avec qui elle couchait n'avait point d'oreilles, elle en avertit son père; et la fraude fut ainsi sûrement découverte et constatée.

Herod. l. 3, cap. 70-73. Otanes sur-le-champ forma une conspiration avec cinq des plus grands seigneurs persans; et Darius, illustre seigneur persan, dont le père, Hystaspe, était gouverneur de la Perse, étant survenu fort à propos dans le moment même, fut associé aux autres, et pressa fort l'exécution. L'affaire fut conduite avec un grand secret, et fixée au jour même, de peur qu'elle ne s'éventât.

Cap. 74-75. Pendant qu'ils délibéraient ainsi entre eux, un événement auquel on ne pouvait pas s'attendre déconcerta étrangement les mages. Pour détourner tout soupçon, ils avaient proposé à Prexaspe de déclarer devant le peuple, qu'ils feraient assembler pour cet effet, que le roi était véritablement Smerdis, fils de Cyrus; et il l'avait promis. Ce jour-là même le peuple fut assemblé. Prexaspe parla du haut d'une tour; et, au grand étonnement de tous les assistants, il déclara avec une entière sincérité tout ce qui s'était passé; qu'il avait tué de sa propre main Smerdis par l'ordre de Cambyse son frère; que celui qui occupait le trône était le mage, qu'il demandait pardon aux dieux et aux hommes du crime qu'il avait commis malgré lui et par la nécessité. Après avoir ainsi parlé, il se jeta du haut de la tour la tête en bas, et se tua. Il est aisé de juger quel trouble cette nouvelle répandit dans le palais.

Cap. 76-78. Les conjurés, qui ne savaient rien de ce qui venait d'arriver, y entrèrent sans qu'on soupçonnât rien d'eux. Comme c'étaient les plus grands seigneurs de la cour,

la première garde ne songea pas même à leur demander à qui ils en voulaient. Mais quand ils furent près de l'appartement du roi, et que les officiers firent mine de leur en refuser l'entrée, alors tirant leurs sabres, ils firent main-basse sur tout ce qui se présenta à eux. Smerdis le mage et son frère, qui délibéraient ensemble sur ce qui venait d'arriver, ayant entendu du bruit, prirent leurs armes pour se défendre, et blessèrent quelques-uns des conjurés. L'un des deux frères fut tué sur-le-champ; l'autre, s'étant sauvé dans une chambre plus reculée, y fut poursuivi par Gobryas et Darius. Le premier, l'ayant saisi par le corps, le tenait serré fortement entre ses bras. Comme ils étaient dans les ténèbres, Darius n'osait lui porter de coup, de peur de tuer l'autre en même temps. Gobryas, sachant son embarras, l'obligea de passer son épée à travers le corps du mage, dût-il les percer tous deux ensemble; mais il le fit avec tant d'adresse et de bonheur, que le mage seul fut tué.

Dans le moment même, les mains encore ensanglantées, ils sortirent du palais, parurent en public, exposèrent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis et celle de son frère Patisithe, et découvrirent toute l'imposture. Le peuple en fut si transporté de fureur, qu'il se jeta sur tous ceux qui étaient de la secte de de l'usurpateur, et en massacra autant qu'il en put rencontrer. Pour cette raison, le jour où cette exécution fut faite devint dans la suite une fête annuelle chez les Perses, qui la solennisaient avec grande joie. Elle fut appelée *le massacre des mages*. Aucun d'eux, ce jour-là, n'osait paraître en public. Herod. l. 3 cap. 79.

Quand le tumulte et le trouble, inséparables d'un Cap. 80-83.

tel événement, furent apaisés, les seigneurs qui avaient fait périr l'usurpateur tinrent conseil, et delibérèrent ensemble sur la forme de gouvernement qu'il était à propos d'établir. Otanes parla le premier, et commença par se déclarer contre la monarchie, dont il exagéra avec force les dangers et les inconvénients, tels, selon lui, sur-tout à cause du pouvoir absolu et sans bornes qui y est attaché, que le plus homme de bien ne peut pas tenir contre, et en est presque infailliblement renversé. Il conclut à remettre l'autorité entre les mains du peuple. Mégabyse, qui opina le second, adoptant tout ce que le premier avait dit contre l'état monarchique, réfuta ce qui regardait le gouvernement populaire. Il représenta le peuple comme un animal violent, feroce, indomptable, qui n'agit que par caprice et par passion. Encore un roi, disait-il, sait ce qu'il fait; mais le peuple ne connaît rien, n'écoute rien et se livre aveuglément à ceux qui ont su se rendre maîtres de son esprit. Il se rabattit donc à l'aristocratie, où un petit nombre d'hommes sages et expérimentés ont tout le pouvoir. Darius parla le troisième, et montra les inconvénients de l'aristocratie, appelée autrement l'oligarchie, où règnent l'envie, la défiance, la discorde, le desir de l'emporter sur les autres, sources naturelles des factions, des séditions, des meurtres, auxquels, pour l'ordinaire, on ne trouve de remède qu'en se soumettant à l'autorité d'un seul, ce qu'on appelle *monarchie*, qui, de tous les gouvernements, est le plus louable, le plus sûr, le plus avantageux, rien n'étant comparable au bien que peut faire dans un état un bon prince, dont le pouvoir égale la bonne volonté. « Enfin, dit-il, pour « terminer la question par un fait qui me paraît décisif

« et sans réplique, à quelle sorte de gouvernement « l'empire des Perses doit-il la grandeur où nous le « voyons? n'est-ce pas à celle que je propose? » Tous les autres seigneurs se rangèrent de l'avis de Darius, et il fut arrêté que la monarchie serait continuée sur le même pied que Cyrus l'avait établie.

Il ne s'agit plus que de savoir qui d'entre eux serait roi, et de déterminer la manière dont on procéderait à cette élection : ils crurent devoir s'en rapporter au choix des dieux. Pour cela on convint que le lendemain ils se trouveraient à cheval au lever du soleil dans un certain endroit du faubourg de la ville qui fut marqué, et que celui-là serait roi, dont le cheval hennirait le premier; car, le soleil étant la grande divinité des Perses, ils pensèrent que de prendre cette voie, ce serait lui déférer l'honneur de l'élection. L'écuyer de Darius, ayant appris ce dont ils étaient convenus, s'avisa d'un artifice pour assurer la couronne à son maître. Il attacha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où ils devaient se rendre le lendemain matin, et il y amena le cheval de son maître. Les seigneurs s'étant trouvés le lendemain au rendez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plus tôt dans l'endroit où il avait senti la cavale, qu'il hennit : sur quoi Darius fut salué roi par les autres, et placé sur le trône. Il était fils d'Hystaspe, Perse de nation, de la famille royale d'Achémène.

Herod. l. 3, cap. 84-87.

L'empire des Perses étant ainsi rétabli et affermi par la sagesse et par la valeur de ces sept seigneurs, ils furent élevés sous le nouveau roi aux plus grandes dignités, et honorés des plus grands priviléges. Ils eurent le droit d'approcher de sa personne toutes les

Id. ibid.

fois qu'ils le voudraient, et d'opiner les premiers sur toutes les affaires de l'empire. Au lieu que tous les Perses portaient la tiare ou le turban le bout renversé en arrière, à la réserve du roi qui le portait droit, ceux-ci eurent le privilége de le porter le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorsqu'ils attaquèrent les mages, ils l'avaient tourné de cette manière, afin de se mieux reconnaître dans la confusion. Depuis ce temps-là les rois de Perse de cette race ont toujours eu sept conseillers ainsi privilégiés.

Je termine ici l'histoire du royaume des Perses, réservant le reste pour les volumes suivants.

CHAPITRE IV.

MOEURS ET COUTUMES DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES LYDIENS, DES MÈDES ET DES PERSES.

Je joins ici ce qui regarde les mœurs et les coutumes de toutes ces nations, parce qu'elles ont ensemble une grande conformité sur plusieurs points; que je me trouverais exposé à de fréquentes redites, si je voulais les traiter séparément; et qu'à l'exception des Perses, les auteurs anciens nous apprennent peu de choses des mœurs des autres peuples. Dans ce que je me propose d'en dire, je traiterai principalement quatre chefs : le gouvernement, la guerre, les sciences et les arts, la religion; après quoi j'exposerai quelles ont été les principales causes de la décadence et de la ruine du grand empire des Perses.

ARTICLE PREMIER.

Du gouvernement.

Après avoir dit un mot de la nature même du gouvernement qui régnait en Perse, et de la manière dont les enfants des rois y étaient élevés, je considérerai quatre choses : le conseil public, où s'examinaient les affaires de l'etat, l'administration de la justice, le soin des provinces, le bon ordre dans les finances.

§ I. *État monarchique. Respect pour les rois. Manière dont leurs enfants étaient élevés.*

Le gouvernement monarchique, que nous appelons royauté, est, de tous les gouvernements, le plus ancien, le plus généralement répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix et l'union, et le moins exposé aux révolutions et aux vicissitudes qui agitent les états. C'est ce qui a porté les plus sages écrivains de l'antiquité, Platon [1], Aristote, Plutarque, et, avant eux, Hérodote, à donner nettement la préférence à cette sorte de gouvernement sur tous les autres. C'est aussi le seul qui ait lieu dans tout l'Orient, où le gouvernement républicain était absolument inconnu [2].

Les peuples y rendaient de grands honneurs au prince régnant, parce qu'ils respectaient en lui le caractère de la Divinité dont il était l'image vivante, et dont il tenait

Plut. in Themist. p. 125. Ad princ. indoct. pag. 780.

[1] Et Xénophon. — L.

[2] Si nous en croyons Platon, le gouvernement de la Perse était dans l'origine une monarchie tempérée ou mixte : Πέρσας γὰρ ὅτε μὲν τὸ μέτριον μᾶλλον δουλείας τε καὶ ἐλευθερίας ἦγον ἐπὶ Κύρου, πρῶτον μὲν αὐτὸς ἐλεύθεροι ἐγένοντο, ἔπειτα δὲ ἄλλων πολλῶν δεσπόται. (Platon, *Legg.* III, c. 12, p. 694.) — L.

la place à leur égard, étant établi sur le trône par la main du Souverain Maître, et revêtu de son autorité pour être envers eux le ministre de sa bonté et de sa providence. C'est ainsi que parlaient et que pensaient les païens mêmes : *Principem dat Deus, qui erga omne hominum genus vice suâ fungatur.*

Plin. in Paneg. Traj.

Ces sentiments sont très-louables et très-justes. Il est certain que les respects les plus profonds sont dus à la souveraineté, parce qu'elle vient de Dieu, et qu'elle est toute destinée au bien public ; et il est visible en même temps qu'une autorité qui ne serait pas respectée selon toute l'etendue de son pouvoir, ou deviendrait absolument inutile, ou serait très-limitee dans les bons effets qui en doivent suivre. Mais, dans le paganisme, ces hommages, justes et legitimes, en eux-mêmes, etaient souvent portes trop loin. Il n'y a que la religion chrétienne qui sache se tenir dans de justes bornes. « Nous « honorons l'empereur, disait Tertullien au nom de tous « les chrétiens, mais de la manière qui nous est permise « et qui lui convient ; c'est-à-dire comme un homme « qui tient le premier rang après Dieu, de qui seul il a « reçu tout ce qu'il est, et qui ne voit sur la terre au-« dessus de lui que Dieu seul [1]. » C'est pour cela qu'il l'appelle dans un autre endroit une seconde majesté, qui ne le cède qu'à la première : *religio secundæ majestatis.*

Apolog. c. 35.

Chez les Assyriens, et encore plus chez les Perses, le prince se faisait appeler *le grand-roi*, *le roi des rois.* Deux raisons purent porter ces princes à prendre ce

[1] « Colimus imperatorem sic, quomodò et nobis licet, et ipsi expedit; ut hominem a Deo secundum, et quicquid est a Deo consecutum, et solo Deo minorem. » (TERTULL. lib. *ad scap.*)

titre fastueux : l'une, parce que leur empire était formé par la conquête de plusieurs royaumes réunis sous une seule domination ; l'autre, parce qu'ils avaient à leur cour ou dans leur dépendance plusieurs rois qui étaient leurs vassaux.

La royauté passait des pères aux fils, et pour l'ordinaire à l'aîné. Quand celui qui devait un jour monter sur le trône était venu au monde, tout l'empire en témoignait sa joie par des sacrifices, des festins, et toutes sortes de rejouissances publiques ; le jour de sa naissance était dans la suite un jour de fête et de solennité pour tous les Perses.

Plat. in Alcib. 1, p. 121.

La manière dont on élevait le futur maître de l'empire est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme un modèle parfait en ce genre.

Id. ibid.

Il n'était point livré totalement au pouvoir de la nourrice, qui pour l'ordinaire était une femme d'une basse et obscure condition. On choisissait parmi les eunuques, c'est-à-dire parmi les premiers officiers du palais, ceux qui avaient le plus de mérite et de probité, pour prendre soin du corps et de la santé du jeune prince, jusqu'à l'âge de sept ans, et pour commencer à former ses mœurs. Alors on le tirait d'entre leurs mains, et on le confiait à d'autres maîtres, pour continuer de veiller à son éducation, pour lui apprendre à monter à cheval dès que ses forces pouvaient le permettre, et pour l'exercer à la chasse.

A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à avoir plus de maturité, on lui donnait pour son instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'état. Le premier, dit Platon, lui apprenait la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux

selon les anciennes maximes, et selon les lois de Zoroastre, fils d'Oromase; et il lui donnait en même temps les principes du gouvernement. Le second l'accoutumait à dire la vérité et à rendre la justice. Le troisième lui enseignait à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libre et vraiment roi, maître de lui-même et de ses desirs. Le quatrième fortifiait son courage contre la crainte, qui en eût fait un esclave, et lui inspirait une sage et noble assurance, si nécessaire pour le commandement. Chacun de ces gouverneurs excellait éminemment dans la partie de l'education qui lui était confiée. L'un était recommandable sur-tout par la connaissance de la religion et de l'art de régner; l'autre par l'amour de la vérité et de la justice; celui-là par la tempérance et l'éloignement des plaisirs; un dernier, enfin, par une force et une intrépidité d'ame non communes.

Je ne sais si cette multiplicité de maîtres, qui avaient sans doute differents caractères, et peut-être differents intérêts, était fort propre pour le dessein qu'on se proposait, et s'il était possible que quatre hommes convinssent ensemble des mêmes principes, et tendissent de concert au même but. On craignait apparemment de ne pas trouver réunies dans une seule personne toutes les qualités qu'ils jugeaient nécessaires pour bien élever l'héritier présomptif de la couronne, tant ils avaient, même dans ces temps de corruption, une grande idée de l'éducation d'un prince.

Quoi qu'il en soit, tous ces soins, comme le remarque Platon au même endroit, étaient rendus inutiles par la pompe, le luxe, la magnificence qui environnaient le jeune prince de tous côtés; par le nombreux

cortége d'officiers qui le servaient avec une soumission servile; par tout l'attirail d'une vie molle et voluptueuse, où l'on ne paraissait attentif qu'à inventer de nouvelles delices : dangers que le plus excellent naturel ne pouvait surmonter. Les mœurs corrompues de la nation l'entraînaient donc bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir.

Celle dont parle ici Platon ne peut regarder que les enfants d'Artaxerxe, surnommé Longue-Main, fils et successeur de Xerxès, du temps duquel vivait Alcibiade, qui est introduit dans le dialogue dont cette observation est tirée; car Platon, dans un autre endroit que nous citerons dans la suite, nous apprend que ni Cyrus, ni Darius ne songèrent à donner une bonne éducation aux jeunes princes leurs fils : et ce que l'histoire raconte d'Artaxerxe Longue-Main donne lieu de croire qu'il fut plus attentif que ses prédécesseurs à bien faire élever ses enfants; mais il fut peu imite par ceux qui lui succédèrent.

§ II. *Conseil public, où s'examinaient les affaires de l'état.*

Quelque absolue que fût l'autorité des rois chez les Perses, elle était pourtant retenue dans de certaines bornes par l'établissement du conseil que l'état leur donnait, conseil composé de sept des principaux chefs de la nation, plus recommandables encore par leur habileté et leur sagesse que par leur naissance. Nous avons vu l'origine de cet établissement dans la conspiration des seigneurs de Perse, lesquels, au nombre de sept, conjurèrent contre Smerdis le mage, et le firent mourir.

L'Écriture marque qu'Esdras fut envoyé dans la Judee au nom et par l'autorité du roi d'Artaxerxe et
1. Esdr. 7, 14. de ses sept conseillers : *a facie regis et septem consiliariorum ejus missus est.* La même Écriture, longtemps auparavant, et sous le règne de Darius, appelé aussi Assuérus, qui succéda au mage, nous apprend que ces conseillers étaient instruits à fond de la disposition des lois, des maximes de l'état, des coutumes anciennes; qu'ils suivaient par-tout le prince, qui ne faisait rien, et ne décidait aucune affaire importante
Esth. 1. 13. sans les avoir consultés : *Interrogavit (Assuerus) sapientes, qui ex more regio semper ei aderant, et illorum faciebat cuncta consilio, scientium leges ac jura majorum.*

Ce dernier passage donne lieu à quelques réflexions, qui peuvent beaucoup contribuer à faire connaître le genie et le caractère du gouvernement des Perses.

Premièrement, le roi dont il y est parlé, c'est-à-dire Darius, a été l'un des plus célèbres qui aient régné dans la Perse, et l'un des plus recommandables pour sa sagesse et sa prudence, quoiqu'il n'ait point été sans defauts; et c'est à lui, aussi-bien qu'à Cyrus, qu'on attribue la plupart des excellentes lois qui y ont toujours subsisté depuis, et qui ont fait comme le fond et la règle du gouvernement. Or ce prince, quoique fort habile et fort éclairé, crut cependant avoir besoin de conseil, et il ne craignit point, en s'associant ainsi des coadjuteurs dans la decision des affaires, qu'on le soupçonnât de manquer de lumières : en quoi il marqua une supériorité de genie qui n'est pas commune, et qui suppose un grand fonds de mérite; car un prince qui n'a qu'une lumière et un esprit médiocres est tout plein de ses

pensées; et plus il est borné, moins il est docile. Il croit qu'on manque de respect pour lui quand on veut lui découvrir ce qu'il n'aperçoit pas; et il s'offense comme d'une injure de ce qu'on ne paraît pas persuadé qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoyant. Darius pensait bien autrement, puisqu'il ne faisait rien sans conseil : *illorum faciebat cuncta consilio.*

En second lieu, Darius, quelque absolu qu'il fût, et quelque jaloux qu'il pût être de la prééminence de son rang, ne crut point y donner atteinte ni l'avilir en acceptant un conseil qui, sans partager avec lui l'autorité du commandement, qui réside toujours dans la personne du prince, n'avait que celle de la raison, et se bornait à lui faire part de ses lumières et de ses connaissances. Il était persuadé que le plus noble caractère de la puissance souveraine, quand elle est pure, et qu'elle n'a point dégénéré ni de son origine ni de sa fin, est de gouverner [1] par les lois, de régler sur elles ses volontés, et de se croire interdit tout ce qu'elles défendent.

En troisième lieu, ce conseil, qui accompagnait partout le roi *(ex more regio semper ei aderant)*, était un conseil subsistant et perpétuel, composé des plus grands seigneurs et des meilleures têtes de l'état, qui, sous la direction du prince, et toujours dépendamment de lui, étaient comme la source de l'ordre public, et l'origine de tout ce qui se faisait avec sagesse au-dedans et au-dehors de l'état. C'était sur ce conseil que le prince se déchargeait de plusieurs soins, qui l'auraient accablé s'il ne s'était fait soulager; et c'était par lui qu'il exé-

[1] « Regimur a te, et subjecti tibi, sed quemadmodùm legibus, sumus. » (*Paneg. Traj.*)

cutait ce qui avait été résolu. C'était par ce conseil subsistant que les grandes maximes de l'état se conservaient, que la connaissance de ses véritables intérêts se perpétuait, que la suite des affaires commencées se liait et s'entretenait, que les surprises et les innovations étaient empêchées. Car, dans un conseil public et général, les matières sont examinées par des hommes non suspects : tous les ministres sont mutuellement les inspecteurs les uns des autres; toutes leurs lumières sur les affaires publiques se réunissent; et ils deviennent tous également capables de tout ce qui regarde le ministère, parce qu'ils sont obligés de s'instruire de toutes les matières pour opiner sensément, quoiqu'ils ne soient chargés pour l'exécution que d'un emploi limité.

Enfin, et c'est la quatrième réflexion qui me restait à faire, il est marqué que ceux qui composaient ce conseil étaient instruits à fond des lois, des maximes et des droits du royaume : *scientium leges ac jura majorum*.

Deux choses, que l'Écriture nous apprend avoir été observées chez les Perses, pouvaient contribuer beaucoup à donner au roi et à ceux qui formaient son conseil, les connaissances nécessaires pour bien gouverner :

1. Esdr. 5, 17 et 6. 2.

premièrement, ces registres publics, où tous les arrêts, toutes les ordonnances du prince, tous les priviléges donnés aux peuples, toutes les graces accordées aux

Esdr. 4. 15, et Esth. 6. 1.

particuliers, etaient écrits : en second lieu, les annales du royaume, où tous les evénements des règnes passés, les résolutions prises, les réglements établis, les services rendus par les particuliers, étaient rapportés fort exactement et dans un grand détail; annales qui étaient

soigneusement gardées, et souvent lues par les princes et par les ministres, pour s'instruire du passé, pour prendre une idée nette de l'état du royaume, pour éviter une conduite arbitraire, inégale, incertaine ; pour conserver l'uniformité dans le maniement des affaires, et pour puiser dans la lecture de ces livres les lumières nécessaires pour bien conduire l'état.

§ III. *Administration de la justice.*

C'est la même chose d'être roi et d'être juge. Le trône est un tribunal, et la souveraine autorité est un pouvoir suprême de rendre justice. « Dieu vous a établi « roi sur son peuple, disait la reine de Saba à Salomon, « afin que vous le jugiez, et que vous lui rendiez « justice. » C'est pour mettre les princes en état de ne craindre que Dieu, qu'il leur a tout soumis. Il a voulu les attacher invinciblement à la justice, en les rendant indépendants. Il leur a donné tout son pouvoir; afin qu'ils ne pussent s'excuser sur leur faiblesse; et il les a rendus maîtres de tous les moyens capables d'arrêter l'oppression et l'injustice, afin que devant eux elles fussent toujours tremblantes et hors d'état de nuire à qui que ce fût.

2. Paral. 9. 8.

Mais qu'est-ce que cette justice que Dieu a confiée aux rois, et dont il les a rendus garants? c'est la même chose que l'ordre : et l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée, et que la force ne tienne pas lieu de loi; que ce qui est à l'un ne soit pas exposé à la violence d'un autre; que les liens communs de la société ne soient pas rompus; que l'artifice et la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence et la simplicité; que tout soit en paix sous la protection des lois; et que le plus

faible d'entre les citoyens soit mis en sûreté par l'autorité publique.

Il paraît, par plusieurs endroits de l'histoire, que les rois de Perse rendaient la justice par eux-mêmes. C'était pour les mettre en état de remplir dignement cette obligation, que dès leur jeunesse on avait soin de les instruire dans la connaissance des lois du pays, et que dans les écoles publiques, comme nous l'avons dit de Cyrus, on leur apprenait la justice de la même manière qu'on enseigne ailleurs la rhétorique et la philosophie.

Voilà le devoir essentiel de la royauté. Il est juste et absolument nécessaire que le prince soit aidé dans cette auguste fonction, comme il l'est dans les autres; mais être aidé n'est point être dépouillé. Il demeure juge comme il demeure roi. Il communique son autorité, mais sans quitter sa place, ni la partager. Il paraît donc absolument nécessaire qu'il donne quelque temps à l'étude du droit public, non pour entrer dans un grand détail des lois, mais pour s'instruire des principales règles de la jurisprudence du pays, et pour se mettre en état de rendre justice, et d'opiner avec lumière sur des questions importantes. Les rois de Perse ne montaient point sur le trône sans s'être mis pendant quelque temps sous la conduite des mages, pour apprendre d'eux cette science, dont ils étaient seuls dépositaires, aussi-bien que de celle de la religion.

Puisque c'est au prince seul que la justice à été confiee, et qu'il n'y a dans ses états aucun autre pouvoir de la rendre que celui qu'il communique, c'est donc à lui à examiner entre les mains de qui il remet une partie de ce précieux dépôt, pour connaître si ceux

qu'il place si près du trône méritent de partager avec lui son autorité, et pour en écarter sévèrement tous ceux qu'il jugera indignes de cet honneur. Il paraît qu'en Perse les rois veillaient avec grand soin à ce que la justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité et de désintéressement; et l'un de ces juges royaux, car on les appelait ainsi, s'étant laissé corrompre par des présents, fut impitoyablement condamné à mort par Cambyse, qui ordonna qu'on mît sa peau sur le siége où ce juge inique avait coutume de prononcer ses jugements, et où son fils, qui succédait à sa charge, devait s'asseoir, afin que le lieu même où il jugerait l'avertît continuellement de son devoir.

Herod. l. 5, cap. 25.

Les juges ordinaires étaient pris dans le corps des vieillards, où l'on n'entrait qu'à l'âge de cinquante ans; ainsi personne n'exerçait la judicature avant ce temps, les Perses étant persuadés qu'on ne pouvait apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation et de la vie des citoyens.

Xenoph. Cyrop. l. 1, p. 7.

Il n'était permis ni aux particuliers de faire mourir un esclave, ni au prince d'infliger peine de mort contre aucun de ses sujets pour une première et unique faute, parce qu'elle pouvait être regardée moins comme la marque d'une volonté criminelle que comme l'effet de la faiblesse et de la fragilité humaine.

Herod. l. 1, cap. 137.

Les Perses croyaient qu'il était raisonnable de mettre dans la balance de la justice le bien comme le mal, les mérites du coupable aussi-bien que ses démérites, et qu'il n'était pas juste qu'un seul crime effaçât le souvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme aurait faites pendant sa vie. C'est par ce principe que Darius, ayant condamné à mort un juge parce qu'il

Id. l. 7, cap. 194.

avait prévariqué contre son devoir, et s'étant souvenu des services importants que ce juge avait rendus à l'état et à la famille royale, révoqua sa sentence dans le moment même qu'elle allait être mise à exécution, reconnaissant qu'il l'avait prononcée avec plus de précipitation que de sagesse[1].

Mais une loi importante et essentielle pour les jugements, était, en premier lieu, de ne condamner jamais un coupable sans lui avoir confronté ses accusateurs, et sans lui avoir laissé le temps et fourni tous les moyens de répondre aux chefs d'accusation intentés contre lui; en second lieu, de condamner le délateur aux mêmes peines qu'il voulait faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvait innocent. Artaxerxe donna un bel exemple de la juste sévérité qu'on doit employer dans ces occasions. Un de ses favoris lui avait rendu suspecte la fidélité de l'un de ses meilleurs officiers, dont il ambitionnait la place, et avait envoyé contre lui des mémoires pleins de calomnie, espérant de son crédit auprès du prince qu'il l'en croirait sur sa simple parole, et qu'il n'entrerait dans aucun examen : car tel est le caractère du délateur, il craint la lumière et les preuves; il desire fermer à l'innocence tout accès auprès du prince, et lui ôter tout moyen de se justifier. L'officier fut mis en prison. Il demanda au roi qu'on lui donnât des juges, et qu'on produisît les preuves. Il n'y en avait point d'autre que la lettre que son ennemi même avait écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, et pleinement justifiée par les trois commissaires nommés pour l'examen de sa cause; et le roi fit tomber tout le poids de son indignation contre le perfide calom-

Diod. l. 15, p. 333-336.

[1] Γνοὺς ὡς ταχύτερα αὐτὸς ἢ σοφώτερα ἐργασμένος εἴη, ἔλυσε.

niateur, qui avait entrepris d'abuser ainsi de la confiance de son maître. Ce Prince, qui était fort éclairé et qui savait [1] que la marque d'un sage gouvernement, c'est lorsqu'on ne craint que les lois et non les delateurs, aurait cru qu'en user autrement, ç'aurait été violer ouvertement les règles les plus communes de l'équité naturelle, et même de l'humanité [2]; ouvrir la porte à l'envie, à la haine, à la vengeance, à la calomnie; armer de l'autorité publique la noire et détestable malice des delateurs contre la simplicité des plus fidèles sujets, et dépouiller le trône du plus auguste privilege qu'il puisse avoir, qui est d'être l'asyle de la justice et de l'innocence contre la violence et la calomnie.

Un autre roi de Perse, avant lui, avait donné un exemple encore plus mémorable de fermeté et d'amour de la justice : c'est celui que l'Écriture appelle Assuérus, et que l'on croit être le même que Darius fils d'Hystaspe, à qui les vives sollicitations d'Aman avaient arraché ce funeste édit qui ordonnait qu'en un certain jour les Juifs, dans toute l'étendue de son empire, seraient exterminés. Quand Dieu lui eut ouvert les yeux par le moyen d'Esther, il se hâta de réparer sa faute, non-seulement par la révocation de son édit, et par la punition exemplaire du fourbe et de l'imposteur qui l'avait trompé, mais encore plus par un aveu public de sa faute, qui devait servir de modèle à tous les siècles et à tous les princes, et leur apprendre que bien loin de dégrader par-là leur dignite ou d'affaiblir leur autorité, ils rendaient l'une et l'autre plus respectables.

Esther, c. 16.

[1] « Non jam delatores, sed leges timentur. » (Plin. *in Paneg. Traj.*)

[2] « Princeps, qui delatores non castigat, irritat. » (Sueton. *in vita Domit.* cap. 9.)

Après y avoir déclaré qu'il n'est que trop ordinaire aux calomniateurs de surprendre par leurs déguisements et par leur adresse la bonté des princes, que leur sincérité naturelle porte à juger favorablement de celle des autres, il ne rougit point de reconnaître qu'il avait eu le malheur de se laisser ainsi prévenir contre les Juifs, qui étaient les plus fidèles de ses sujets, et les enfants du Dieu très-haut, à la bonté de qui lui et ses ancêtres étaient redevables de leur trône.

Herod. l. 1, cap. 138.

Les Perses n'étaient pas seulement ennemis de l'injustice, comme nous venons de le voir, ils avaient encore en horreur le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice bas et infamant. Ce qu'ils trouvaient le plus lâche après le mensonge, c'était de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paraissait fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable qu'elle portait à mentir.

§ IV. *Attention sur les Provinces.*

Il paraît facile de maintenir le bon ordre dans la capitale du royaume, où la conduite des magistrats et des juges est éclairée de près, et où la vue seule du trône est capable de tenir les sujets dans le respect. Il n'en est pas ainsi des provinces, où l'éloignement du prince et l'espérance de l'impunité peuvent donner lieu à beaucoup de malversations de la part des officiers et des magistrats, et de désordres de la part des peuples; c'est à quoi la politique des Perses s'appliquait avec le plus de soin, et l'on peut dire aussi avec le plus de succès.

Xenoph. Cyrop. l. 8, p. 229-232.

L'empire des Perses se divisait en cent vingt-sept gouvernements, dont ceux qui en étaient chargés

s'appelaient satrapes[1]. Ils avaient au-dessus d'eux trois principaux ministres qui veillaient sur leur conduite, et à qui ils rendaient compte de toutes les affaires de leurs provinces, et qui devaient ensuite en faire rapport au roi. C'était Darius Medus, c'est-à-dire Cyaxare, ou plutôt Cyrus, sous le nom de son oncle, qui avait établi ce bon ordre dans l'empire. Ces satrapes, par leur établissement, étaient chargés de se rendre, chacun dans sa province, aussi attentifs aux intérêts des peuples qu'à ceux du prince; car Cyrus était persuadé qu'on ne devait point mettre de différence entre ces deux sortes d'intérêts qui sont nécessairement liés ensemble, puisque les peuples ne peuvent être heureux si le prince n'est puissant et en état de les defendre, ni le prince être veritablement puissant si les peuples ne sont heureux.

Ces satrapes étaient les personnes de l'état les plus considerables, à qui Cyrus assigna des fonds et des revenus proportionnés à l'importance de leurs emplois. Il voulait qu'ils vécussent noblement dans la province, pour s'attirer le respect et des grands et des peuples qui étaient confiés à leurs soins; et que par cette raison leur train, leur équipage, leur table, répondissent à leur dignité, sans pourtant sortir des bornes d'une sage et raisonnable modestie. Il se proposait lui-même à eux pour modèle, comme il souhaitait qu'ils le fussent

[1] Les Auteurs varient sur le nombre des satrapies.

= Hérodote, qui mérite ici toute confiance, à raison des détails qu'il donne sur chacune des satrapies de l'empire des Perses, dit que Darius fils d'Hystaspe divisa cet empire en *vingt* Satrapies (Hérodot. III, 89, sq.). L'état que cet historien donne de ces divers gouvernements et des tributs qu'ils payaient, est un des morceaux les plus curieux de son ouvrage. — L.

aussi de leur côté pour tous les seigneurs sur lesquels ils avaient quelque intendance : en sorte que le même ordre qui régnait dans la cour du prince fût aussi observé, à proportion, dans la cour des satrapes et dans la maison des grands seigneurs. Au reste, pour prévenir autant qu'il lui était possible tous les abus qu'on aurait pu faire d'une autorité aussi grande qu'était celle des satrapes, il s'en était réservé à lui seul la nomination, et il voulut que les gouverneurs de places, les commandants des troupes, et d'autres pareils officiers, eussent rapport directement au prince, et reçussent de lui les ordres, afin que, si les satrapes venaient à abuser de leur pouvoir, ils sussent qu'ils trouveraient en eux autant d'inspecteurs et de censeurs. Et pour rendre ce commerce de lettres plus sûr et plus prompt, il établit dans toute l'étendue de son empire des courriers qui allaient jour et nuit, et faisaient une diligence extraordinaire. Je diffère d'en parler à la fin de ce paragraphe, pour ne point interrompre la matière que je traite.

Le roi ne se reposait pas entièrement du soin des provinces sur les satrapes et les gouverneurs; il en prenait connaissance par lui-même, persuadé que ce n'est régner qu'à demi que de régner par les autres. Un officier de la couronne était chargé de lui dire tous les matins en l'éveillant : *Sire, levez-vous et songez à remplir les fonctions pour lesquelles Oromasde vous a placé sur le trône.* Oromasde était un dieu honoré anciennement chez les Perses. Un bon prince, dit Plutarque, en rapportant cette coutume, n'a pas besoin qu'un officier lui répète tous les jours cet avis; l'amour pour son peuple et son bon cœur le lui diront assez.

Plut. ad Princ. indoct. p. 780.

Chez les Perses le roi se croyait donc obligé, selon l'ancienne coutume qui y était établie, de visiter en personne toutes les provinces de son empire; et il comprenait, comme Pline [1] le dit de Trajan, que la gloire la plus solide et la joie la plus sensible d'un bon prince, est d'aller de temps en temps montrer aux peuples leur père commun; réconcilier des villes troublées par des haines mutuelles et des dissensions; arrêter les mouvements prêts à éclater, moins par l'austérité du commandement que par l'autorité de la raison; empêcher les injustices et les violences des magistrats; casser absolument tout ce qui s'est fait contre l'ordre et contre les règles; en un mot, porter par-tout, comme un astre bienfaisant, des influences salutaires, ou plutôt, comme une espèce de divinité, connaître tout, entendre tout, se rendre présent à tout, sans rejeter jamais aucune plainte ni aucune supplication. Xenoph. in OEconom. [Cyrop. lib. 8.] p. 228.

Lorsque le roi ne pouvait pas faire lui-même ses visites, il envoyait à sa place des grands de l'état connus par leur prudence et leur vertu. On les appelait communément les yeux et les oreilles du prince, parce qu'il voyait tout et était informé de tout par leur moyen. Quand on disait que les grands qui composaient le conseil, ou qui étaient employés en différents ministères, étaient les yeux et les oreilles du prince, on avertissait tout ensemble et le prince, qu'il avait ses ministres comme nous avons les organes de nos sens,

[1] « Reconciliare æmulas civitates, tumentesque populos non imperio magis quàm ratione compescere, intercedere iniquitatibus magistratuum, infectumque reddere quidquid fieri non oportuerit, postremò velocissimi sideris more omnia invisere, omnia audire, et undecumque invocatum, statim, velut numen, adesse et adsistere. » (PLIN. *in Panegyr. Trajani.*)

non pour se reposer, mais pour agir par leur moyen; et les ministres, qu'ils ne devaient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le prince qui etait leur chef, et pour tout le corps de l'etat.

Le détail où descendaient, soit le roi lorsqu'il marchait en personne, soit les commissaires et les inspecteurs qu'il nommait à cet effet, est bien digne d'admiration, et marque qu'on entendait bien alors en quoi consistent la sagesse et l'habilete du gouvernement. Ce n'étaient pas seulement les grands objets, comme la guerre, les finances, la justice, le commerce, qui occupaient l'esprit du prince ou des ministres : la sûreté et la beauté des villes, l'habitation commode des citoyens, les réparations des chemins publics, des ponts, des chaussées, la garde des forêts pour empêcher qu'elles ne fussent dégradées, la culture des terres sur-tout, et jusqu'aux métiers les plus vils et les plus bas, tout entrait dans la politique, et paraissait en mériter l'attention. En effet, tout ce qui est aux sujets, aussi-bien que les sujets mêmes, fait partie de ce qui est confié à l'attention, à la sensibilité, à l'activité du chef de la république [1] : son amour pour elle est universel; il embrasse tout et s'étend à tout. Il suffit au public et aux particuliers. Il porte dans son cœur chaque province, chaque ville, chaque famille. Tout retentit à lui, tout l'avertit, tout l'intéresse.

Xenoph. OEcon. p. 827, 830. J'ai dit que la culture des terres était un des grands objets qui attiraient l'attention des Perses. En effet, un des premiers soins du prince était de faire fleurir l'agriculture; et les satrapes dont la province était la

[1] « Is, cui curæ sunt universa, nullam non reipublicæ partem tamquam suî nutrit. » (Senec. lib. *de clem.* cap. 13.)

mieux cultivée avaient la plus grande part aux graces. Comme il y avait des charges établies pour la conduite des armées, il y en avait aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'étaient deux charges semblables, dont l'une prenait soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. Le prince les protégeait avec une affection presque égale, parce que toutes deux concouraient et étaient nécessaires au bien public; car si les terres ne peuvent pas être cultivées sans le secours et la protection des armées qui les defendent et les tiennent en sûreté, les armées, de leur côte, ne peuvent pas être nourries et entretenues sans le travail des laboureurs qui cultivent les terres. C'était donc avec grande raison que le prince, quand il ne pouvait pas s'en instruire par lui-même, se faisait rendre un compte exact de la manière dont chaque province, chaque canton était cultivé; qu'il voulait savoir si chaque pays portait abondamment tout ce qu'il pouvait produire; qu'il descendait jusque dans ce detail, comme Xénophon le marque de Cyrus le jeune, de s'informer si les jardins des particuliers étaient bien tenus, et portaient des fruits en abondance; qu'il récompensait les intendants et les surveillants dont la province ou le canton se trouvait le mieux cultivé, et punissait la négligence et la nonchalance des paresseux qui laissaient leurs terres incultes et stériles. Un pareil soin n'est pas indigne d'un prince, et répandrait dans un royaume, avec l'abondance et la richesse, l'amour du travail et de l'occupation, qui serait un moyen sûr d'en écarter cette foule d'hommes oisifs et fainéants qui sont si fort à charge au public et déshonorent un état.

Xénophon, après l'endroit que je viens de citer, met Id. *Ibid.* p. 830-833.

dans la bouche de Socrate, qui y parle, un éloge magnifique de l'agriculture, qu'il représente comme l'occupation la plus digne de l'homme, la plus ancienne, la plus conforme à sa nature; comme la nourricière commune de toutes les conditions et de tous les âges; comme la source de la santé, de la force, de l'abondance, de la richesse, et même d'une infinité de plaisirs et de délices, mais sages et honnêtes; comme la maîtresse et l'école de la sobriété, de la tempérance, de la justice, de la religion, en un mot de toutes les vertus, tant guerrières que civiles. Il rapporte le beau mot de Lysandre Lacédémonien, qui, se promenant à Sardes avec le jeune Cyrus, et apprenant de la bouche de ce prince que c'était lui-même qui avait planté de sa propre main plusieurs des arbres qu'il voyait, s'écria qu'on avait raison de vanter le bonheur de Cyrus, dont la vertu répondait à sa fortune, et qui, au milieu du faste le plus brillant et de la plus suberbe magnificence, avait su conserver un goût si pur et si conforme à la droite raison. *Quum Cyrus respondisset: Ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio : multæ etiam istarum arborum meâ manu sunt satæ; tum Lysandrum, intuentem ejus purpuram, et nitorem corporis, ornatumque persicum multo auro multisque gemmis, dixisse :* RECTE VERÒ TE, CYRE, BEATUM FERUNT, QUONIAM VIRTUTI TUÆ FORTUNA CONJUNCTA EST.[1] Qu'il serait à souhaiter que notre jeune noblesse, qui, dans un temps de paix, ne sait à quoi s'occuper,

Cic. de senect. num. 59.

[1] Le texte grec est encore plus énergique. Δικαίως μοι δοκεῖς, ὦ Κῦρε, εὐδαίμων εἶναι, ἀγαθὸς γὰρ ὢν ἀνὴρ, εὐδαιμονεῖς. « *Vous êtes* « *digne, Cyrus, de votre bonheur.* « *Car, en même temps que vous êtes* « *heureux et opulent, vous êtes aussi* « *vertueux.* »

eût un pareil goût pour l'agriculture, dont certainement, après ce que nous venons de voir de Cyrus, elle ne devrait pas se croire déshonorée, sur-tout quand on sait que cette même agriculture a fait pendant plusieurs siècles l'occupation ordinaire de la nation du monde la plus guerrière et la plus courageuse! on sent assez que je parle des Romains.

Invention des postes et des courriers.

J'AI promis de parler ici de l'invention des postes et des courriers. Elle est attribuée à Cyrus; et je ne sache point en effet qu'avant lui il en soit fait mention. Comme l'empire des Perses, depuis ses dernières conquêtes, avait une vaste étendue, et que le prince exigeait que tous les gouverneurs des provinces et tous les premiers officiers des troupes lui écrivissent exactement pour l'informer de tout ce qui se passait chacun dans leur département et dans leur armée, pour rendre ce commerce plus sûr et plus prompt, et se mettre en état d'être averti en diligence de toutes les affaires, et d'y donner ordre sur-le-champ, il établit des courriers et des postes dans chaque province. Ayant supputé ce qu'un bon cheval, poussé avec force, pouvait faire de chemin en un jour, sans pourtant se ruiner, il fit construire à proportion des écuries, également distantes l'une de l'autre, et il y envoya des chevaux et des palefreniers pour en prendre soin. Il y établit aussi un maître, pour recevoir les paquets des courriers qui arrivaient, et les donner à d'autres, et pour prendre les chevaux qui avaient couru et en fournir de frais. Ainsi la poste marchait jour et nuit, et faisait grande diligence, sans que ni la pluie, ni la neige, ni la cha-

Xenoph. Cyrop. l. 8, pag. 232.

leur, ni aucune autre incommodité des saisons, y mît obstacle. Hérodote parle des mêmes courriers sous Xerxès.

Herod. l. 8, cap. 98.

Ces courriers s'appelaient en langue persanne Ἄγγαροι [1]. La surintendance des postes devint une charge considérable [2]. Darius, le dernier des rois de Perse, l'avait remplie, avant que de monter sur le trône. Xénophon remarque que cet établissement durait encore de son temps : ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans le livre d'Esther, au sujet de l'édit donné par Assuérus en faveur des Juifs, et qui fut porté par tout ce vaste empire avec une rapidité qui aurait été impossible sans lès postes que Cyrus avait établies.

On est surpris avec raison de voir que cet établissement des postes et des courriers, trouvé d'abord en Orient par Cyrus, et mis ensuite en usage par ses successeurs pendant tant de siècles; qu'un tel établissement, dis-je, si utile au gouvernement, n'ait point passé en Occident, sur-tout parmi des peuples aussi habiles dans la politique qu'étaient les Grecs et les Romains, où l'on en voit des traces.

Il est encore étonnant que cette première invention des postes n'ait pas conduit plus loin, et qu'on en ait borné si long-temps l'usage aux seules affaires de l'etat, sans être touché des grands avantages que le public en

[1] Ἄγγαροι vient d'un mot qui, dans cette langue, signifie un service comme par force. C'est de là que les Grecs ont fait leur verbe ἀγγαρεύειν, *compellere, cogere* : et les Latins, *angariare*. Selon Suidas, ils s'appelaient aussi *Astendæ*.

[2] Plut. lib. 1, *de Fortun. Alex.* p. 326; et *in vita Alex.* p. 674, ubi pro Ἀσγάνδης, legendum Ἀστάνδης.

= C'est une correction d'Henri Estienne, confirmée par un manuscrit. — L.

pouvait tirer, pour la facilité du commerce de la vie, et du négoce des marchands et des banquiers; pour l'expédition des affaires des particuliers; pour la promptitude des voyages qui demandaient de la diligence; pour la communication aisée des familles, des villes et des provinces; pour la sûreté des sommes remises d'une contrée dans une autre. On sait quelle difficulté on avait alors, et pendant les siècles suivants, à se communiquer des nouvelles et à traiter d'affaires, étant nécessaire pour cela ou d'envoyer exprès un domestique, ce qui ne se pouvait faire sans beaucoup de dépense et de lenteur; ou d'attendre le départ de quelque personne qui allât dans la province où l'on voulait écrire, ce qui était sujet à une infinité de contre-temps, de longueur et d'accidents.

Nous jouissons maintenant à peu de frais de cette commodité; mais nous n'en sentons pas assez l'avantage, que la privation seule peut faire bien connaître. La France en a l'obligation à l'Université de Paris; et je ne puis m'empêcher d'en faire ici la remarque : j'espère qu'on me pardonnera cette digression. Comme elle était la seule dans tout le royaume, et qu'il y venait de toutes les provinces, et même de tous les royaumes voisins, un grand nombre d'écoliers, elle établit en leur faveur des messagers, dont les fonctions étaient, non-seulement de porter hardes, or, argent, pierreries, sacs des procès, informations, enquêtes; de faire la conduite de toutes personnes indifféremment, fournissant chevaux et nourriture; mais encore de porter les lettres missives des particuliers, et tous leurs paquets.

Ces messagers sont souvent appelés dans les registres

des nations de la Faculté des Arts, *nuntii volantes*, pour marquer la diligence qu'ils étaient tenus de faire. Ils servaient le public aussi-bien que l'Université.

L'état est donc redevable à l'Université de Paris de l'établissement des messageries et du port des lettres. Elle a fait cet établissement à ses frais et dépens, à la satisfaction de nos rois et du public; elle l'a soutenu depuis 1576 contre les différentes entreprises des traitants, ce qui lui a coûté des sommes immenses. Ce ne fut qu'en cette année 1576 que le roi Henri III, par son édit du mois de novembre, créa des messagers royaux ordinaires dans les mêmes villes où en avait l'Université, et leur accorda les mêmes droits et priviléges que les rois ses prédécesseurs avaient accordés aux messagers de l'Université.

C'est ce revenu des messageries qui a fait dans tous les temps le fonds et le patrimoine de l'Université. C'est sur ce revenu que le roi Louis XV, régnant actuellement, par son arrêt du conseil d'état, du 14 avril 1719, et par ses lettres-patentes de même date, enregistrées au parlement et en la chambre des comptes, a établi l'instruction gratuite de tous les colléges de ladite Université, en le fixant pour l'avenir au vingt-huitième effectif du prix du bail général des postes et messageries de France; et ce vingt-huitième se trouva monter pour-lors à la somme de cent vingt-quatre mille livres, à peu de chose près.

On voit que c'est à juste titre que l'Université, à qui cet établissement a rendu une partie de son ancien lustre, regarde Louis XV comme un nouveau fondateur, à qui elle doit l'avantage d'être enfin délivrée de la triste et honteuse nécessité d'exiger un salaire de

ses travaux, qui déshonorait en quelque sorte la dignité de cette profession, et paraissait contraire au noble désintéressement qui lui convient. En effet, la peine des maîtres qui enseignent ne doit pas être perdue; mais aussi elle ne doit pas être vendue. *Nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.* Quintil. lib. 12, c. 7.

L'Université marqua sa reconnaissance, non-seulement par un discours public que j'eus l'honneur de prononcer dans une nombreuse et illustre assemblée, et par des pièces de vers en grec, en latin, en français; mais beaucoup plus encore par une procession solennelle indiquée extraordinairement par son recteur [1]. Cette procession, composée de mille ou douze cents suppôts des quatre facultés, passa sous les yeux du roi le long du Louvre, et du régent, proche le Palais-Royal. Elle se rendit ensuite à Saint-Roch, où son éminence monseigneur le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, célebra pontificalement la messe, et présenta au souverain maître des rois les très-humbles actions de graces et les vœux fervents de l'Université pour un roi qui l'honore du nom de sa fille aînée, et qu'elle regardera toujours comme son restaurateur ou plutôt comme son second fondateur.

Elle n'oubliera jamais non plus les marques de bonté que lui a données dans cette occasion monseigneur le duc d'Orléans, chargé alors, en qualité de premier prince du sang, de la régence du royaume. Comme ce prince avait un goût exquis pour les sciences et pour les belles-lettres, à la première proposition qu'on lui fit du projet de l'instruction gratuite, il en fut vivement frappé, et il sentit combien cet établissement pouvait

[1] M. Coffin, principal du collége de Beauvais.

être en même temps, et glorieux pour le roi et utile pour l'état. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer son altesse royale, sans que l'Université fût obligée d'employer auprès d'elle de pressantes sollicitations; et sans presque qu'elle s'en mêlât, l'affaire fut conclue et terminée en peu de temps. Son altesse royale en avait confié le soin à des personnes[1] dont elle connaissait l'activité, et qui répondirent merveilleusement au zèle empressé du prince, par leur promptitude à exécuter ses ordres. Pour lui, content du sensible plaisir d'avoir pourvu à l'honneur et à la subsistance d'un grand nombre de maîtres publics, il ne chercha point à faire valoir ni à exagérer un service si important; et quand l'Université alla pour l'en remercier, il eut la modestie de dire hautement, dans une audience publique, QUE CE N'ÉTAIT POINT UNE GRACE QU'ON ACCORDAIT A L'UNIVERSITÉ, MAIS UNE JUSTICE QU'ON LUI RENDAIT. L'Université sait bien ce qu'elle en doit penser, et ce qu'exige d'elle un tel bienfait : mais il est beau et rare d'entendre parler un prince de la sorte; et j'ai cru devoir conserver la mémoire d'une parole qui doit augmenter d'autant plus le prix de ce bienfait, que lui-même semblait vouloir le diminuer.

J'ajouterai à ce que je viens de dire le Mandement du recteur au sujet de l'instruction gratuite, avec la traduction qui en fut faite dès-lors. L'élégance et la delicatesse de cette petite pièce fera sans doute plaisir au lecteur.

[1] M. d'Argenson, garde-des-sceaux; M. Fagon, conseiller d'état.

MANDEMENT

DU RECTEUR.

Nous Charles Coffin, Recteur de l'Université de Paris, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, Salut.

Quoique la récompense du travail soit une justice, que l'on ne peut raisonnablement refuser à personne, cependant l'Université de Paris, plus sensible à l'honneur qu'à l'intérêt, a toujours vu à regret ses professeurs recevoir de leurs disciples un honoraire que la nécessité pouvait excuser, mais qui dans le fond était peu convenable à la dignité des Lettres. Il est vrai que l'Université jouissait, presque dès sa naissance, de la propriété des Messageries, dont la possession lui a été confirmée par les édits et déclarations de nos rois; et depuis long-temps elle en destinait le produit à l'entretien des maîtres et au soulagement des étudiants. Mais ce fonds, quoique assez abondant par lui-même, ne lui avait pas apporté jusqu'à-présent un revenu suffisant pour assigner une pension honnête à chacun de ses professeurs. Il était réservé au roi d'éterniser la mémoire de ses premières années, par l'accomplissement d'un si glorieux dessein. Enfin, graces à Dieu, par un effet de l'auguste protection que le grand prince qui gouverne la France accorde si généreusement aux sciences et aux savants, le roi, qui devient déja le père desLettres en même temps qu'il en est le plus digne élève, consultant également la bonté de son cœur et la justice de nos droits, a voulu que cet ancien patrimoine de l'Université fût augmenté jus-

MANDATUM

RECTORIS.

Nos Carolus Coffin, Rector universi Studii Parisiensis, omnibus præsentes litteras inspecturis, Salutem.

Etsi suum cuique impensi laboris pretium rependi haud iniquum est, tamen Universitas nostra, dignitatis quàm opum amantior, semper doluit professoribus suis unoquoque anno certam a discipulis mercedem pensitari, necessariam magis quàm honestam. Habebat illa quidem natam penè secum, et omnium deinceps regum edictis ac diplomatibus confirmatam publicorum Nuntiatuum possessionem, quam alendis magistris, adeòque levandis discentium sumptibus, jampridem destinabat. Verùm fundus hic, licet per se non infertilis, breviorem hactenùs Universitati censum attulerat, quàm ut ex eo justum singulis professoribus stipendium suppeditari posset. Debebatur Ludovico XV, vix benè decimum ætatis annum ingresso, pulcherrimi operis confecti nunquam intermoritura gloria. Nimirùm, aspirante Deo, promovente augustissimo Regente, litterarum et litteratorum fautore munificentissimo, Rex Christianissimus, bonarum artium alumnus idem ac parens, nec minùs naturæ suæ bonitate quàm causæ nostræ jure adductus, vetus illud Universitatis patrimonium eatenùs auctum et amplificatum tandem voluit, ut primogenita regum

qu'au point de pouvoir doter honorablement la fille aînée de nos rois, et de la mettre en état de ne point dégénérer de la grandeur de son origine, et d'exercer noblement des arts aussi nobles que ceux dont elle fait profession. Par cette faveur singulière le roi fournit lui-même des maîtres, non-seulement à la jeunesse de Paris et de tout le royaume, mais encore à celle des pays étrangers : et c'est à présent qu'une doctrine qui s'est toujours conservée dans sa pureté, aura un cours plus étendu, et que l'accès en sera plus libre, quoiqu'il n'ait jamais été interdit à personne, et aux pauvres moins qu'à tout autre. Quelle joie un si heureux commencement de règne ne doit-il pas inspirer à tous les bons sujets ! Quel présage plus sûr d'un heureux avenir ! Car enfin que ne fera point, dans la force et dans la maturité de l'âge, un prince dont l'enfance se signale d'une manière si glorieuse !

Nous déclarons donc que tous les professeurs de l'Université de Paris n'exigeront plus de leurs écoliers autre chose que le travail et la modestie, et qu'on a commencé à y enseigner sur ce pied depuis le premier jour d'avril.

Nous invitons toute la jeunesse sage et bien née à venir dans nos classes, avec toute la joie et tout l'empressement dont elle est capable, y prendre de bonne heure l'heureuse habitude de jouir des bienfaits d'un roi de leur âge, pour qui on les élève, et qu'on élève pour eux ; et commencer dès à-présent à le reconnaître pour leur père commun par l'éducation gratuite qu'il leur procure.

Francorum filia, propriâ et decenti ornata dote, nihilque ab originis suæ nobilitate degener, ingenuas ac liberales artes liberaliter etiam exerceret. Quo tam insigni beneficio non modò civium Parisinorum, sed Gallorum omnium, ipsorum etiam exterorum liberis publici præceptores ab ipso rege offeruntur, et doctrinæ nostræ purissimi fontes (qui tamen nemini unquam, minimèque omnium pauperibus clausi fuerunt) latiùs jam commodiùsque reserantur. Hoc ineuntis regni faustissimum omen magnâ et in præsens lætitiâ, et in futurum spe excipere debent boni omnes. Quid enim is præstiturus non est adultus et vir, qui tale sui specimen edit vel puer?

Notum itaque facimus omnes Academiæ nostræ professores, discipulorum industriâ modestiâque contentos, nullum deinceps a quoquam honorarium exacturos esse ; initium verò sic docendi ab ipsis kal. aprilis hujus anni factum.

Invitamus omnes boni ingenii bonæque mentis pueros, ut in scholas nostras læti et alacres conveniant ; ut assuescant beneficiis coævi regis, cui crescunt, qui et illis crescit, eumque jam nunc publicum parentem munere educationis experiri velint.

En attendant que nous en rendions à Dieu des actions de graces plus solennelles, nous ordonnons que, dans tous les colléges de plein exercice, on chante le *Te Deum*, avec le psaume *Exaudiat*, pour la conservation du Roi, qui vient de donner des marques si éclatantes de sa bonté; que pleins de reconnaissance on prie aussi pour monseigneur le Régent; et qu'enfin on supplie avec toute l'ardeur et le zèle possible l'Auteur de tout bien, de répandre sur les maîtres l'esprit de science et de piété, plus précieux que tout l'or du monde, et d'enseigner aux disciples la vertu et la sagesse, lui *qui seul est le docteur et le maître de tous.*

Il y aura congé lundi et mardi prochains.

Donné en notre hôtel au collége de Beauvais, le 12 mai 1719.

Interim donec solemniores omnipotenti Deo gratias persolvamus, jubemus in singulis majoribus collegiis cantari hymnum *Te Deum*, cum psalmo *Exaudiat*, pro beneficentissimi Regis incolumitate ac salute: fundi prætercà pias preces pro Serenissimo Regente, enixèque ab omnium bonorum Auctore flagitari, ut et in magistros spiritum scientiæ ac pietatis divitiis omnibus pretiosiorem effundat, et discipulos bonitatem atque disciplinam ipse, qui unus omnium magister est, edoceat.

Feriabuntur scholæ diebus proximis lunæ et martis.

Datum in ædibus nostris Dormano-Bellovacis, die duodecimâ maii anno Domini M. DCC. XIX.

§ V. *Soin des finances.*

Le prince est l'épée et le bouclier de l'état : il en assure le repos et la tranquillité. Pour le defendre, il a besoin d'armes, de soldats, de places fortes, d'arsenaux, de vaisseaux; et toutes ces choses demandent de grandes dépenses. Il est juste d'ailleurs que le prince ait de quoi soutenir la majesté de l'empire, et de quoi faire respecter sa personne et son autorité. Ce sont là les deux principales raisons qui ont donné lieu à l'établissement des tributs. L'utilité publique, et la nécessité d'acquitter les charges de l'état, y ont donné naissance, et en doivent aussi régler l'usage. Or il n'y a rien de plus juste ni de plus raisonnable qu'une telle imposition, chaque particulier devant se tenir fort heureux

d'acheter ainsi par une légère contribution le repos et la tranquillité de la vie.

Herod. l. 3, cap. 89-97. Les revenus des rois de Perse consistaient ou en levée de deniers imposés sur les peuples, ou en fourniture de plusieurs choses en nature, comme grains, provisions, fourrages et autres denrées; chevaux, chameaux; comme aussi de ce qu'il y avait de plus rare en chaque province. Strabon remarque que le satrape d'Arménie envoyait régulièrement tous les ans au roi de Perse vingt mille poulains. On peut juger du reste à proportion. Les tributs n'étaient imposés que sur les nations conquises, car les sujets naturels, c'est-à-dire les Perses, étaient exempts de toutes impositions. Ce ne fut même que sous Darius que cet usage fut introduit, et que l'on détermina les sommes que chaque province devait payer tous les ans. Elles montaient à-peu-près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions [1].

Lib. 11, pag. 530.

[1] Ces difficultés tiennent au peu d'accord des sommes partielles, avec le total donné par Hérodote.

Le total monte selon cet historien à 14,560 talents euboïques (III, § 95).

Cependant on trouve que les sommes payées par les dix-neuf satrapies ne montent qu'à 7740 talents babyloniens, qui valent 9030 talents euboïques, puisque cet historien donne entre les deux talents le rapport de 7 à 6. A cela, il faut ajouter 360 talents euboïques d'or, payés par la vingtième satrapie, lesquels font 4680 talents d'argent, selon le calcul de l'historien lui-même, fondé sur la proportion de 13 à 1 qu'il établit entre les deux métaux. Total 13,710 talents euboïques d'argent. Il faut encore ajouter 240 talents pour la pêche du lac de Mœris (Hérod. II, § 149), total 13,950 talents : la différence est donc de 610 talents euboïques : elle provient ou de ce que les copistes ont fait des fautes dans les nombres partiels, ou de ce que l'historien, sans en avertir, a mis en ligne de compte la valeur du bled fourni par les Égyptiens (III, § 91), et les 360 chevaux que donnaient les Ciliciens (§ 90).

Quoi qu'il en soit de la cause de cette différence, le talent euboïque

Le lieu où l'on gardait ces trésors s'appelait, en langue persane, *Gaza*. Il y avait de ces trésors à Suse, à Persépolis, à Pasargade, à Damas et en d'autres villes. L'or et l'argent y étaient gardés en lingots, dont on faisait de la monnaie à mesure que le prince en avait besoin. La principale monnaie des Perses était d'or, et s'appelait *Daricus*, du nom de Darius [1], qui le premier l'avait fait battre, dont elle portait l'image, et un archer au revers. Le *Darique* est aussi appelé quelquefois *Stater aureus* dans les auteurs, parce que, comme le Stater attique, il est du poids de deux dragmes d'or, qui valaient vingt dragmes d'argent, et par conséquent dix livres de notre monnaie [2].

Q. Curt. l. 3, cap. 12.

[Strab. XV, pag. 735.]

Outre ces tributs, qui se levaient en argent, il y avait une autre contribution qui se faisait en nature, par les denrées et provisions pour l'entretien de la table du prince et de sa maison, et par la fourniture des grains, des fourrages et des vivres pour la subsistance

Herod. l. 3, c. 91-97, et l. 1, c. 192.

étant régardé comme égal au talent attique, les 14,560 talents valent 80,080,000 francs. — L.

[1] On croit que ce fut Darius Médus, appelé autrement Cyaxare, qui le premier fit battre cette monnaie. = Cette opinion est fondée sur ce que, selon Harpocration, le Scholiaste d'Aristophane (*ad concion.* v. 589) et Suidas, cette monnaie fut frappée par un Darius plus ancien que Darius père de Xerxès. Quoi qu'en disent Wesseling et Larcher, Hérodote n'est pas formellement contraire à ce fait : car il ne dit pas que Darius, fils d'Hystaspe, ait fait le *premier* frapper des Dariques (IV, § 66). — L.

[2] Le darique est une monnaie d'or, marquée d'un *sagittaire*, comme le disent les Anciens (Plut. *Apophth. laconic.* p. 211, B; *in Artaxerx.* p. 1021, E), dont on a retrouvé plusieurs exemplaires depuis le temps où Rollin a écrit. Cette monnaie est d'or fin et pèse $157\frac{1}{2}$ grains poids de marc (v. mes *Considér. sur les monnaies*, p. 108) : sa valeur intrinsèque est donc de 20 fr. 11 cent.

Au témoignage de Xénophon, elle valait 20 drachmes attiques (*Anabas.* 1, 7, 14), chacune du poids de 82 gr. $\frac{1}{7}$: ce qui établit entre les deux métaux la proportion de

$$\frac{82\frac{1}{7} \times 20}{157\frac{1}{2}},$$

c'est-à-dire de $10\frac{2}{5}$ à 1. — L.

des armées, et des chevaux pour la remonte de la cavalerie. Les six-vingts satrapies fournissaient cette contribution, chacune selon sa quote-part et sa taxe. Hérodote remarque que la satrapie de Babylone, qui était la plus étendue et la plus opulente de toutes, fournissait seule cette contribution pendant quatre mois, et portait par conséquent elle seule un tiers du total, dont tout le reste de l'Asie ensemble ne contribuait que pour les deux autres tiers.

Ce que j'ai dit ci-devant fait connaître que les rois de Perse ne levaient pas tous les impôts en deniers, mais qu'ils se contentaient d'en tirer seulement une partie en argent, et recevaient le reste en denrées que produisaient les provinces : ce qui marque dans le gouvernement beaucoup de sagesse, de modération et d'humanité. Ils avaient sans doute remarqué qu'il est souvent très-difficile, sur-tout aux pays éloignés du commerce, de convertir leurs denrées en argent sans souffrir de grandes pertes; au lieu que rien ne facilite tant la levée des impôts, et ne met les peuples plus à couvert des vexations et des frais, que de prendre en paiement de chaque contrée les fruits qu'elle produit, qui sont une contribution aisée, naturelle, équitable.

Il y avait aussi certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette et de la garde-robe de la reine, l'un pour sa ceinture, l'autre pour son voile, et ainsi du reste; et ces cantons, qui étaient d'une fort grande étendue, puisqu'un d'eux renfermait autant d'espace qu'un homme en peut faire en un jour; ces cantons, dis-je, tiraient leur nom de leur destination particulière, et étaient appelés, celui-ci la Ceinture, l'autre le Voile

de la reine. Du temps de Platon [1] la chose se pratiquait encore de la sorte. Plat. in Alcibiad 1, p. 123.

La manière dont le prince donnait alors des pensions aux personnes qu'il voulait gratifier ressemble tout-à-fait à ce que j'ai rapporté de la reine. On sait que le roi de Perse assigna le revenu de quatre villes à Thémistocle, dont l'une devait fournir au vin, l'autre au pain, la troisième aux mets de sa table, la quatrième à ses vêtements et à ses meubles. Avant lui, Cyrus en avait usé de même envers Pytharchus de Cyzique, qu'il considerait, et à qui il donna le revenu de sept villes. On voit dans la suite beaucoup d'exemples pareils. Plut. in Themist. p. 127. Athen. l. 1, p. 30.

ARTICLE II.

De la guerre.

Les peuples d'Asie, par eux-mêmes, étaient assez belliqueux, et ne manquaient pas de courage; mais ils se laissèrent tous amollir par les delices et par la volupté. J'en excepte les Perses, qui, avant Cyrus, et encore plus sous ce prince, se maintinrent dans la possession d'être regardés comme des hommes très-propres à la guerre. La situation de leur pays, fort rude et plein de montagnes, avait pu contribuer à la vie dure et frugale qu'ils menaient, ce qui n'est pas indifférent pour former de bons soldats. La bonne éducation qu'on donnait aux jeunes gens chez les Perses, était la principale cause du courage et de l'esprit belliqueux de ce peuple.

Il y a donc de la distinction à mettre pour les mœurs,

[1] Et de Xénophon. Voyez ce qu'il dit dans la *Retraite des Dix-Mille* (p. 40, *ed. Hutchinson*). — L.

et sur-tout pour la matière que je traite, entre les différentes nations de l'Asie. Ainsi, ce qui se trouvera de bon et de parfait dans ce qui va être dit des règles et des principes de la guerre doit être appliqué aux Perses, tels qu'ils etaient sous Cyrus: le reste, aux autres peuples de l'Asie, Assyriens, Babyloniens, Mèdes, Lydiens et aux Perses mêmes, depuis qu'ils eurent dégénéré, ce qui arriva peu de temps après Cyrus, comme je le marquerai dans la suite.

§ I. *Entrée dans la milice.*

Strab. l. 15, pag 734. Am. Marcel. lib. 23, sub finem.

Les Perses étaient formés à la milice de très-bonne heure par differents exercices. Ils servaient ordinairement depuis vingt ans jusqu'à cinquante. Soit en guerre, soit en paix, ils portaient toujours l'épée, comme fait notre noblesse, ce qui ne se pratiquait point chez les Romains ni chez les Grecs. Ils etaient obligés de s'enrôler dans le temps marqué, et c'était un crime que de demander une dispense sur ce sujet, comme on le verra dans la suite par la manière cruelle dont Darius et Xerxès traitèrent deux jeunes seigneurs que leurs pères avaient demandé par grace qu'on leur laissât pour la consolation de leur vieillesse.

Herod. lib. 4 et 6. Senec. l. 3, de Ira, cap. 16 et 17.

Lib. 7, c. 83.

Hérodote parle d'un corps de troupes destinées à la garde du prince, qu'on appelait *les Immortels*, parce que ce corps subsistait toujours dans le même nombre, qui était de dix mille, et que, dès qu'il y était mort quelque soldat, on en substituait un à sa place. Apparemment qu'il commença à ces dix mille soldats que Cyrus fit venir de Perse pour sa garde. Ils étaient distingués de tous les autres par leur armure superbe, et encore plus par leur courage. Quinte-Curce en fait

Lib. 3, c. 3.

aussi mention; et d'un autre corps, composé de quinze mille hommes, destinés pareillement pour garder le prince : on les appelait *Doryphori*[1].

§ II. *Armure.*

Les armes les plus ordinaires des Perses étaient, un sabre ou cimeterre, *acinaces;* une espèce de poignard, qui pendait à leur ceinture du côté droit; un javelot, ou demi-pique armée par le bout d'un fer aigu. Il paraît qu'ils portaient deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour combattre à la main. Ils faisaient grand usage de l'arc, et du carquois où étaient renfermées les flèches. La fronde n'était pas inconnue chez eux, mais ils en faisaient peu de cas.

Il paraît, par plusieurs endroits des auteurs, que les Perses n'usaient point de casques, mais n'avaient que leurs bonnets ordinaires appelés tiares; et cela est dit en particulier de Cyrus le jeune et de ses troupes. Cependant les mêmes auteurs, en d'autres endroits, leur donnent aussi un casque : ce qui marque que cet usage avait changé selon les temps. De exped. Cyr. l. 1, pag. 263.

Les piétons avaient, pour le plus grand nombre, des cuirasses d'airain, qui étaient si artistement ajustées au corps, qu'elles n'empêchaient point le mouvement ni l'agilité des membres, non plus que les brassards et les cuissards qui couvraient les bras, les cuisses et les jambes des cavaliers. Les chevaux mêmes, pour la plupart, étaient couverts d'airain par le front, le poitrail et les flancs. C'est ce qu'on appelle, *equi cataphracti*, des chevaux bardés.

Les auteurs varient beaucoup sur la forme des bou-

[1] C. à. d. *Porte-Lances.* — L.

cliers. D'abord ils étaient assez petits, fort légers, et faits de branches d'osier, *gerra*. Mais on voit aussi, par plusieurs endroits, qu'ils en eurent d'airain, et qui étaient fort longs.

Nous avons deja remarqué que, dans les commencements, les soldats armés à la légère, savoir les archers et les gens de trait, faisaient le gros des armées chez les Perses et chez les Mèdes. Cyrus, qui avait reconnu par l'expérience que ces sortes de troupes n'étaient propres qu'à combattre de loin et par manière d'escarmouche, et qui croyait qu'il était plus avantageux d'en venir d'abord aux mains, avait changé cet ordre, et les avait réduites à un assez petit nombre, armant les autres de toutes pièces, comme le reste de l'armée.

§ III. *Chariots armés de faux.*

Xenoph. Cyrop. l. 6, pag. 152.

Cyrus introduisit un changement considérable dans les chariots de guerre. Ils étaient en usage long-temps avant lui, comme il paraît par les livres sacres et par Homère. Ces chariots n'avaient que deux roues; ils étaient attelés pour l'ordinaire de quatre chevaux de front, et montes par un homme d'une naissance et d'une valeur distinguées, qui combattait, et par un autre, qui n'etait occupé qu'à conduire le chariot. Cyrus trouva que cet usage, qui entraînait beaucoup de dépenses, était d'une utilité fort médiocre, puisque pour trois cents chariots il fallait douze cents chevaux et six cents hommes, dont il n'y en avait que trois cents qui combattissent effectivement, les trois cents autres hommes de mérite et de distinction, qui auraient pu être ailleurs d'une grande utilité, ne servant que d'écuyers. Pour remédier à cet inconvénient, il changea la forme des

chariots, et doubla le nombre des combattants en mettant le conducteur en état de combattre lui-même.

Il fit les roues plus fortes, afin qu'elles ne pussent pas être facilement brisées, et allongea les essieux, afin de leur donner une assiette plus ferme. Il ajouta à chaque bout de l'essieu des faux longues de trois pieds, qui étaient disposées horizontalement; et sous le même essieu il en mit d'autres, tournées contre terre, pour couper en pièces soit hommes, soit chevaux, que l'impétuosité des chariots avait renversés. Il paraît, par différents endroits des auteurs, que dans la suite on ajouta encore au bout du timon deux longues pointes, pour percer tout ce qui se présentait; et qu'on arma le derrière du chariot de plusieurs rangs de couteaux aigus, pour empêcher qu'on n'y pût monter. Liv. lib. 37, n. 41.

Ces chariots furent en usage pendant plusieurs siècles dans tout l'Orient. On les regardait comme faisant la principale force des armées, comme la cause la plus certaine des victoires, et comme l'appareil le plus capable de jeter la terreur parmi les ennemis.

Mais à mesure que l'art militaire vint à se perfectionner, on en sentit les inconvénients, et enfin on y renonça entièrement. En effet, pour en tirer quelque utilité, il fallait trouver des plaines vastes et étendues, un terrain fort uni, un pays où il n'y eût ni ravins, ni ruisseaux, ni vignes, ni bois.

Dans les temps postérieurs on imagina plusieurs moyens d'en rendre l'usage absolument inutile. Il suffisait de leur opposer un simple fossé, qui les arrêtait tout court. Quelquefois un général habile et expérimenté, tel qu'Eumène, dans la bataille que Scipion livra contre Antiochus, détachait contre les chariots les Id. ibid.

frondeurs, les archers, les tireurs de javelots, lesquels, épars de tous côtés, les accablaient d'une grêle de pierres, de traits, de flèches, et, jetant de grands cris en même temps que toute l'armée, répandaient la terreur et le désordre parmi les chevaux, et les obligeaient souvent de se tourner contre leurs propres troupes. D'autres fois on empêchait l'action et l'effet des chariots en s'en approchant tout d'un coup, et franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparait les deux armées; car ils ne tiraient leur force que de la longueur de leur course, qui donnait l'impétuosité et la roideur à leur mouvement, sans quoi ils étaient faibles et languissants. C'est par là que les Romains, sous Sylla, à la bataille de Chéronée, repoussèrent et mirent en fuite les chariots des ennemis, criant avec de grands éclats de rire, comme dans les jeux du cirque, qu'on en fît paraître d'autres.

Plut. in Syl. p. 463.

§ IV. *Discipline en paix et en guerre.*

On ne peut rien ajouter au bon ordre et à la discipline que gardaient, sous Cyrus, les troupes persanes, soit lorsqu'on était en paix, soit lorsqu'on faisait la guerre[1].

Ce qu'il pratiquait en temps de paix, et qui est rapporté fort au long en plusieurs endroits de la Cyropédie, pour former ses troupes par de fréquents exercices, pour les faire à la fatigue par de pénibles et continuels travaux, pour les préparer aux véritables batailles par des combats simulés, pour les remplir de

[1] Il est bon d'observer que, dans la plupart des détails que Rollin a tirés de la Cyropédie, il faut voir moins des usages propres à la Perse, que les idées de Xénophon sur les moyens de perfectionner la discipline et la tactique. — L.

courage et de hardiesse par les exhortations, les louanges, les récompenses; tout cela, dis-je, est un modèle parfait pour quiconque est chargé du commandement des troupes, à qui, pour l'ordinaire, la paix et l'oisiveté deviennent pernicieuses en énervant leurs forces par le relâchement de la discipline, et en émoussant par l'inaction cette pointe de courage que le mouvement seul des armées et l'approche des ennemis augmentent infiniment [1]. Une sage prévoyance de l'avenir doit faire préparer pendant la paix ce qui peut servir en temps de guerre.

Dans un jour de marche tout était réglé et ordonné avec autant d'attention et d'exactitude que dans un jour de bataille, sans qu'aucun soldat ou officier osât quitter son rang, ni s'écarter du drapeau. La coutume était, chez tous les peuples d'Asie, lorsqu'on campait, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit, d'environner le camp de fossés assez profonds. Ils en usaient ainsi pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi, et pour n'être pas forcés à en venir au combat malgré eux. Ils se contentaient ordinairement d'une simple levée faite de la terre qu'on tirait du fossé; mais quelquefois aussi, quoique plus rarement, ils fortifiaient leurs fossés de bonnes palissades et de longs pieux enfoncés en terre. Diod. l. 11, p. 24 et 25.

Ce que j'ai dit de la discipline qui était gardée en temps de paix, et dans les marches et les campements de l'armée, doit faire juger de celle qui s'observait un jour de bataille. Rien n'est admirable comme ce qui en

[1] . . . . Metuensque futuri,
In pace, ut sapiens, aptârit idonea bello.
(Horat. *Sat.* 2, lib. 2.)

est rapporté en différents endroits de la Cyropédie. Une simple famille n'etait pas mieux réglee, ni plus attentive et plus docile à obeir au premier signal, que l'était l'armée entière de Cyrus. Il l'avait accoutumée de longue main à cette prompte obéissance d'où dépend le succès de toutes les entreprises : car de quoi servira la meilleure tête du monde, si les bras n'agissent à propos et ne suivent ses mouvements ? Il avait d'abord employé quelque sévérité, qui est nécessaire dans les commencements pour établir la discipline ; mais cette sévérité était toujours accompagnée de raison, et assaisonnée de douceur. L'exemple du chef [1], qui était par-tout le premier, autorisait ses discours et adoucissait ses commandements. La loi inflexible qu'il s'etait imposée à lui-même de n'accorder rien qu'au merite et de refuser tout à la faveur, attachait tous les officiers à leur devoir, et les tenait toujours en haleine ; car il n'y a rien qui decourage davantage les gens de guerre, même ceux qui aiment leur prince et l'etat, que de voir passer à d'autres les récompenses de leurs perils et de leur sang [2]. Cyrus avait trouve le moyen d'inspirer de l'amour et du zèle pour l'ordre, même aux simples soldats, en leur en inspirant pour la patrie, pour leurs citoyens, pour l'honneur, et sur-tout en se faisant aimer d'eux par sa bonté et la libéralite. Voilà les véritables liens de la discipline militaire, et les seuls capables de la maintenir dans toute sa force et toute sa vigueur.

[1] « Dux, cultu levi, capite intecto, in agmine, in laboribus frequens, adesse : laudem strenuis, solatium invalidis, exemplum omnibus ostendere. » (TACIT. *Annal.*, lib. 13, cap. 35.)

[2] « Cecidisse in irritum labores, si præmia periculorum soli assequantur, qui periculis non affuerunt. » (TACIT. *Hist.* lib. 3, cap. 53.)

§ V. *Ordre de bataille.*

Comme, du temps de Cyrus, il y avait très-peu de places fortifiées, toutes les guerres n'étaient presque que des guerres de campagne ; et il avait compris par ses réflexions et par son expérience que rien n'est plus décisif pour la victoire qu'une bonne et nombreuse cavalerie, et que souvent le gain d'une seule bataille rangée entraînait après soi la conquête d'un royaume entier. Aussi avons-nous vu qu'ayant trouvé l'armée des Perses entièrement dépourvue de ce secours si important et si nécessaire, il tourna tous ses soins de ce côté-là ; et que, par son activité et sa vigilance, il vint à bout de former un corps de cavalerie persane qui devint supérieure à celle des ennemis, sinon par le nombre, du moins par la bonté. Il y avait plusieurs haras en Perse et en Médie ; mais dans cette dernière province, ceux du lieu nommé Nisée étaient les plus renommés, et c'était de là qu'était fournie l'écurie du roi. Il s'agit maintenant de voir l'usage qu'ils faisaient et de leur cavalerie et de leur infanterie.

Herod. l. 7, cap. 40.

Strab. l. 11, pag. 350.

La célèbre bataille de Thymbrée nous peut donner une juste idée de la tactique des anciens du temps de Cyrus, et nous montrer jusqu'où allait leur habileté, soit pour la disposition des troupes soit pour l'usage des armes.

Ils savaient que l'ordre de bataille le plus convenable était de placer l'infanterie au centre, et aux deux ailes la cavalerie, composée principalement de cuirassiers. De cette sorte, l'infanterie se trouvait couverte par ses flancs, et la cavalerie était plus en liberté d'agir et de s'étendre.

Ils avaient aussi compris la nécessité de former plusieurs lignes qui pussent se soutenir les unes les autres, parce qu'autrement une seule ligne, pouvant être facilement percée et rompue, n'était pas en état de se rallier, et laissait l'armée sans ressource. Ils formaient donc la première ligne, de l'infanterie pesamment armée, sur douze [1] de hauteur, laquelle se servait d'abord de la demi-pique, et ensuite, le sabre ou l'épée à la main, combattait contre l'ennemi corps à corps, lorsque les deux fronts se joignaient.

La seconde ligne était composée de soldats armés à la légère, qui, par-dessus la première, lançaient les javelots. Ces javelots étaient d'un bois fort pesant, avaient au bout une pointe de fer fort aiguë, et étaient lancés avec beaucoup de force. Leur destination était de jeter le désordre parmi les ennemis avant qu'ils approchassent.

Les archers formaient la troisième ligne. Comme leurs arcs étaient bandés avec beaucoup d'effort, les flèches portaient par-dessus les deux premières lignes, et incommodaient extrêmement l'ennemi. On mêlait quelquefois parmi ces archers des frondeurs, qui lançaient de grosses pierres avec une roideur extrême; et dans la suite les Rhodiens substituèrent aux pierres des balles de plomb qui allaient une fois plus loin.

Une quatrième ligne, formée de soldats armés comme ceux de la première, fermait le corps de bataille. Elle était destinée à soutenir les autres lignes, et à les contenir dans le devoir quand elles s'ebranlaient. Elle servait aussi d'arrière-garde et de corps de

[1] Avant Cyrus c'était sur vingt-quatre.

réserve pour repousser l'ennemi quand il perçait jusqu'à eux.

Ils avaient des tours roulantes, portées sur de grands chariots attelés de seize bœufs, et garnies de vingt hommes qui lançaient des pierres et des javelots. Elles étaient placées à la queue de toute l'armée, derrière le corps de réserve, et servaient à favoriser le ralliement des troupes poussées jusque-là par l'ennemi et mises en déroute.

Ils faisaient grand usage des chariots armés de faux, comme nous l'avons dit. Ils les plaçaient ordinairement au front de bataille, et quelquefois ils en mettaient aussi une partie sur les flancs de l'armée, quand ils avaient lieu de craindre qu'elle ne fût enveloppée.

Voilà à-peu-près jusqu'où les anciens portaient la science de l'art militaire pour les batailles. Mais nous ne voyons guère qu'ils sussent profiter de l'avantage des postes, saisir à propos un terrain favorable, attirer la guerre dans un pays fourré; faire usage des défilés, soit pour inquiéter ou attaquer l'ennemi dans sa marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques; dresser avec art des embuscades; traîner habilement une campagne en longueur; éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, et le réduire à se consumer lui-même par la disette de vivres et de fourrages. Nous ne voyons pas non plus qu'ils fussent fort attentifs à appuyer leur droite et leur gauche des rivières, des marais ou des hauteurs, à égaler par ce moyen le front d'une armée médiocre à celui d'une autre armée beaucoup plus nombreuse, et à mettre l'ennemi hors d'état de les envelopper.

Il paraît cependant, dans les premières campagnes

de Cyrus contre les Arméniens, et ensuite contre les Babyloniens, des commencements et comme des essais de cette science, mais qui n'allaient pas encore fort loin. Le temps, les réflexions, l'expérience, apprirent depuis aux grands capitaines toutes ces précautions et ces ruses de guerre; et nous avons vu, dans les guerres des Carthaginois, quel usage Annibal, Fabius, Scipion et les autres généraux de l'une et de l'autre nation en ont fait.

§ VI. *Attaque et défense des places.*

Les anciens avaient imaginé et mis habilement en œuvre tout ce qu'on pouvait attendre de la portée des armes connues alors, aussi-bien que de la force et de la variété des machines, soit pour attaquer, soit pour défendre les places.

1° *Attaque des places.*

La première manière d'attaquer les places fut le blocus. On investissait la ville par un mur de maçonnerie que l'on bâtissait tout autour, et dans lequel on faisait d'espace en espace des redoutes et des places d'armes; ou l'on se contentait de l'envelopper de toutes parts par un profond retranchement bien palissadé, pour empêcher que les assiégés ne pussent faire de sorties, et qu'il n'entrât dans la ville ni secours ni vivres. On attendait ainsi tranquillement que la famine fît ce que l'art ou la force ne savait pas encore faire. De là venait la longueur des siéges dont il est parlé dans l'antiquité : celui de Troie [1], qui dura dix ans; celui

[1] Homère ne parle point de bélier, ni d'aucune machine de guerre.

= Excepté des *Crosses*, Κρόσσαι (*Iliad.* XII, 258), qui paraissent avoir été une sorte d'échelle pour escalader les murs (Dureau de la Malle, *Poliorcétique*, pag. 540). — L.

d'Azot par Psammétique, qui en dura vingt-neuf. Cyrus aurait été fort long-temps devant Babylone qui avait amassé des vivres pour vingt ans, s'il n'avait employé un autre moyen pour s'en rendre maître.

Comme l'on vit que les blocus traînaient extrêmement en longueur, on imagina l'escalade, qui consistait à appliquer contre le mur un grand nombre d'échelles pour y faire monter plusieurs files de soldats.

Pour la rendre inutile et impraticable, on y opposa la hauteur des murailles, et encore plus celle des tours dont elles étaient flanquées, de sorte que les échelles ne pouvaient plus y atteindre. Il fallut donc trouver un autre moyen pour arriver jusqu'à la hauteur des remparts; et ce fut de bâtir des tours de bois roulantes, plus hautes que les murs, et de les en approcher. Sur le haut de la tour, qui formait une espèce de plate-forme étaient placés des soldats qui, à coups de traits et de flèches, et par le secours des balistes et des catapultes, nettoyaient les remparts; et alors, d'un étage qui était au-dessous, on faisait couler une espèce de pont-levis, qu'on appuyait sur les murs pour entrer dans la place.

On employa un troisième moyen, qui abrégea beaucoup la durée des siéges; c'est celui des beliers pour ouvrir les murs et y faire des brèches. Le bélier était une grosse poutre de bois, armée par le bout d'un bec de fer ou d'airain, que l'on poussait avec violence contre les murs. Il y en avait de plusieurs sortes. Je me réserve à en parler ailleurs avec plus d'étendue, aussi-bien que des autres machines.

Reste un quatrième moyen, savoir la sape et la mine qui avait un double usage. On conduisait un che-

min souterrain au-dessous du fondement des murs, et le creusant jusqu'au-dedans de la ville, on s'en faisait un passage pour y entrer; ou bien l'on se contentait, après avoir étayé le fondement, de remplir le vide de toutes sortes de matières combustibles, auxquelles on mettait le feu, pour consumer les étais, calciner la maçonnerie, et faire tomber des pans de muraille.

2°. *Défense des places.*

Il paraît que, pour fortifier les places et les défendre, on employait tous les principes essentiels et toutes les règles fondamentales que l'art de la fortification suit aujourd'hui : par les inondations pratiquées à propos autour de la place, pour en empêcher les approches; par la profondeur et l'escarpement des fossés, couronnés de palissades, pour en rendre la descente plus difficile; par l'épaisseur des remparts terrassés ou de maçonnerie, pour les mettre à l'épreuve du bélier, et par leur hauteur pour les garantir contre l'escalade; par les tours saillantes, d'où sont venus les bastions modernes, pour flanquer les courtines; par l'ingénieuse invention de différentes machines propres à tirer des flèches, des dards, des traits, et à jeter avec roideur de grosses pierres; par les parapets et les créneaux des murs pour la sûrete du soldat, et par les galeries couvertes qui regnaient le long des murs et lui tenaient lieu de souterrains; par les retranchements derrière les brèches ou à la gorge des tours; par les sorties, pour renverser les travaux des assiegeants et mettre le feu à leurs machines; par les contre-mines, pour rendre inutiles celles de l'ennemi; par la construction des citadelles, pour servir de retraite et de dernière ressource

à une garnison près d'être forcée, et pour rendre inutile la prise de la ville, ou pour y faire une capitulation plus avantageuse [1]. Ce sont là presque tous les moyens que l'art de la fortification avait appris aux Anciens, et ce sont les mêmes que le genie pratique aujourd'hui, avec quelques changements que la difference des armes a suggéres.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail, pour donner au lecteur quelque idée de l'ancienne manière de defendre les places, et pour détruire le prejugé de bien des modernes, qui pensent que, parce qu'on a donné maintenant d'autres noms aux mêmes choses, elles sont bien différentes pour les principes et pour le fond. Depuis l'invention de la poudre, on a substitué le canon au belier, et la mousqueterie aux balistes, aux catapultes, aux scorpions, aux javelots, aux frondes, aux flèches. S'ensuit-il pour cela que l'essentiel de la defense des places ait changé? non, certainement. Ils tiraient de la solidité des corps et des forces mouvantes tout ce que l'art le plus ingénieux en pouvait tirer.

§ VII. *Qualité des troupes persanes depuis Cyrus.*

J'ai déja averti plus d'une fois qu'il ne fallait pas juger du mérite et du courage des troupes persanes dans tous les temps, par ce qu'on en voit sous le règne de Cyrus. Je finirai l'article de la guerre par une judicieuse réflexion de M. Bossuet sur ce sujet. Il remarque que, depuis ce prince, les Perses, généralement parlant, ne surent plus ce que peuvent dans une armée

[1] D'après les renseignements qu'on trouve dans la Bible, on voit en effet que les Orientaux, plus de 600 ans avant notre ère, connaissaient presque tous les moyens d'attaque et de défense, dont on a fait usage jusqu'à l'invention de la poudre. — L.

la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campements, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Toujours occupés d'une vaine ostentation de puissance et de grandeur, et comptant plus sur la force que sur la prudence, sur le nombre que sur le choix, ils croyaient avoir tout fait quand ils avaient ramassé un peuple immense, qui allait au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvait embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînaient après eux; car leur mollesse était si grande, qu'ils voulaient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisait sa demeure ordinaire; de sorte que les rois marchaient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, et de leurs eunuques. La vaisselle d'or et d'argent et les meubles précieux suivaient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déja embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, était surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattaient point. Dans cette confusion, on ne pouvait se mouvoir de concert; les ordres ne venaient jamais à temps, et, dans une action, tout allait comme à l'aventure, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il fallait avoir fini bientôt, et passer rapidement dans un pays; car ce corps immense, et avide non-seulement de ce qui était nécessaire pour la vie mais encore de ce qui servait au plaisir, consumait tout en peu de temps, et on a peine à comprendre d'où il pouvait tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnaient les peuples qui ne savaient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux mêmes qui la savaient se trouvèrent ou affaiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis. Et c'est par là que l'Égypte, toute superbe qu'elle était, et de son antiquité et de ses sages institutions et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas malaisé de dompter l'Asie-Mineure, et même les colonies grecques, que la mollesse de l'Asie avait corrompues; mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu : une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendaient adroits; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux, où il semble que tout soit nerf et où tout est plein d'esprit; au reste, si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avaient tous qu'une même ame, tant on voyait de concert dans leurs mouvements.

ARTICLE III.

Arts, Sciences.

Je n'entreprends point de parler de la poésie des Orientaux, qui ne nous est guère connue que par ce qui s'en trouve dans les livres saints. Ces morceaux précieux suffisent pour nous faire connaître l'origine de la poésie, sa véritable destination, l'usage qu'en ont fait les hommes inspirés de Dieu pour célébrer sa grandeur et chanter ses merveilles, la noblesse et la sublimite du style qui lui convient, proportionnées à la majesté

des sujets qu'elle traite. Les discours des amis de Job, établis comme lui dans l'Orient, et qui n'étaient pas moins distingués entre les Gentils par leur érudition que par leur naissance, pourraient aussi nous donner quelque idee du genre d'eloquence qui régnait alors.

In Timæo, pag. 22. Ce que les prêtres égyptiens disaient, selon Platon, des Grecs en général, et des Athéniens en particulier, qu'ils etaient des enfants dans l'antiquité, est bien vrai à l'égard des arts et des sciences, dont ils ont faussement attribué l'invention à des personnes chimériques et Gen. ch. 4. postérieures de beaucoup au déluge. L'Écriture nous apprend que, dès avant ce temps-là, Dieu avait découvert aux hommes l'art de cultiver la terre par le labour; de nourrir les troupeaux, en demeurant sous des tentes; de filer la laine et le lin, et d'en faire des étoffes et de la toile; de polir le fer et l'airain, et de les faire servir à une infinité d'usages nécessaires à la vie ou à la société.

La même Écriture nous apprend encore qu'assez peu de temps après le déluge, l'industrie humaine avait fait plusieurs découvertes très-dignes d'admiration, et qu'elle avait trouvé 1° le secret de filer l'or et de le faire entrer dans le tissu des étoffes; 2° le secret de battre l'or, et de dorer par des couches légères le bois et les autres matières; 3° de jeter en fonte les métaux d'airain, d'argent, d'or; d'en faire toutes sortes de figures, en imitant parfaitement la nature; d'exprimer les différents objets, et d'en faire toutes sortes d'ornements et de vaisseaux; 4° d'appliquer la peinture, aussi-bien que la sculpture, sur le bois, sur les pierres, sur les marbres; 5° enfin, pour abréger, de faire la teinture des étoffes dans les plus belles couleurs.

Comme ce fut dans l'Asie que les hommes s'établirent d'abord après le déluge, il est aisé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des arts et des sciences, dont le souvenir s'était conservé par la tradition, et dont la nécessité et le besoin les obligèrent de renouveler et, pour ainsi dire, de ressusciter l'usage.

§ I. *Architecture.*

La construction de la tour de Babel, et peu de temps après celle de ces fameuses villes qui ont été regardées comme des prodiges, Babylone et Ninive; la magnificence des vastes palais des rois et des seigneurs, distribués en plusieurs salles et appartements, et ornés de tout ce que la décence et la commodité peuvent exiger; la régularité et la symétrie des colonnes et des voûtes [1] multipliées et élevées les unes sur les autres; la grandeur des portes des villes; la largeur et l'épaisseur des remparts; la hauteur et la solidité des tours; la commodité des quais sur les bords des grosses rivières; la hardiesse des ponts bâtis sur les grands fleuves; tout cela, et plusieurs autres ouvrages semblables, montrent jusqu'où, dans une antiquité si reculée, l'architecture avait été portée.

Je ne sais pourtant si dès-lors elle était parvenue à cette perfection que la Grèce et l'Italie lui ont depuis donnée, et si ces vastes bâtiments de l'Asie et de l'Égypte, si vantés par les Anciens, avaient autant de régularité que de grandeur et d'étendue. J'entends parler de cinq ordres d'architecture, le Toscan, le

[1] Les Orientaux n'ont point connu l'art des voûtes à voussoirs. On a trouvé dans les ruines de Babylone, des restes de voûtes en briques en forme d'ogive. (V. une note dans la *trad. de Strabon*, T. V, p. 167, 168.) — L.

Dorique, l'Ionique, le Corinthien, le Composite; mais je ne vois point d'ordre Asiatique ou Égyptien, ce qui donnerait assez lieu de douter si la symétrie, les mesures, les proportions des colonnes, des pilastres et des autres ornements, régnaient parfaitement dans ces anciens édifices.

§ II. *Musique.*

Il n'est pas étonnant que, dans un pays comme l'Asie, livré au plaisir, aux délices et à la bonne chère, la musique, qui en faisait le principal assaisonnement, y ait été en honneur, et cultivée avec un grand soin. Le seul nom des principaux modes de l'ancienne musique, et que la moderne a conservé, le *Dorien*, le *Phrygien*, le *Lydien*, l'*Ionien*, l'*Éolien*, marque assez quel a été le lieu de sa naissance, ou du moins celui où elle

Gen. 31, 27. s'est accrue et perfectionnée. L'Écriture sainte nous apprend que, du temps de Laban, la musique et les instruments étaient fort en usage dans le pays qu'il habitait, c'est-à-dire dans la Mésopotamie, puisque, entre autres reproches qu'il fait à Jacob son gendre, il se plaint que, par sa fuite précipitée, il ne lui a pas laissé lieu de le reconduire lui et sa famille, *avec des chants de joie, au bruit des tambours et au son des harpes.* Dans le butin que Cyrus fit mettre à part pour Cyaxare son oncle, il est fait mention de deux [1] musiciennes très-habiles qui accompagnaient une dame de Suse, et qu'on avait faites prisonnières avec elle.

Xenoph. Cyrop. l. 4, pag. 13. [c. 6. § 2].

C'est une question qui exerce les savants, de con-

[1] Καὶ μουσουργοὺς δύο τὰς κρατίστας.
= Il en est question en d'autres endroits de la Cyropédie. (V. c. 1, § 1 et c. 5, § 39.) — L.

naître jusqu'à quel point de perfection la musique a été portée chez les Anciens [1] : question d'autant plus difficile à decider, que, pour y réussir, il semblerait nécessaire d'exposer aux yeux et ensuite au jugement des oreilles plusieurs pièces de musique notées à l'antique; et que par malheur il n'en est pas ici comme de la sculpture et de la poésie anciennes, dont il nous reste d'illustres monuments, au lieu que l'antiquité ne nous a conservé aucun ouvrage qui puisse nous faire juger sûrement si la musique des Anciens était aussi parfaite que la nôtre.

On convient qu'ils ont connu la triple symphonie, c'est-à-dire le concert des voix, celui des instruments, et celui qui dépend de ceux-ci avec les voix.

On convient aussi qu'ils ont excellé pour ce qui regarde le *rhythme*. On appelle ainsi l'assemblage de plusieurs temps, qui gardent entr'eux certain ordre ou certaines proportions. Pour entendre cette definition, il faut observer que la musique dont il s'agit ici se chantait toujours sur les paroles de quelques vers, dont toutes les syllabes étaient brèves ou longues; qu'on prononçait la syllabe brève une fois plus vîte que la longue; qu'ainsi la première était censée ne faire qu'un temps, au lieu que la seconde en faisait deux; que, par conséquent, le son qui répondait à celle-ci durait deux fois autant que le son qui répondait à celle-là, ou, ce qui revient au même, avait deux temps pendant que l'autre n'en avait qu'un; que les vers qu'on chantait étaient composés d'un certain nombre de pieds, que formaient ces syllabes longues ou brèves différemment combinées; et que le rhythme du chant suivait

[1] Ce qui suit n'a aucun rapport avec la musique des Orientaux. — L.

régulièrement la marche de ces pieds. Comme ceux-ci, de quelque nature ou de quelque étendue qu'ils pussent être, se divisaient toujours en deux parties égales ou inégales, dont la première s'appelait ἄρσις, *élévation*, et la seconde θέσις, *abaissement* ou *position*; de même le rhythme du chant, qui répondait à chacun de ces pieds, se partageait en deux également ou inégalement par ce que nous nommons aujourd'hui un *frappé* et un *levé*, c'est-à-dire par un bruit ou une percussion, et par un repos. L'attention scrupuleuse que les Anciens avaient à la quantité des syllabes dans leur musique vocale, en rendait le rhythme plus parfait et plus régulier que le nôtre : car la poésie chez nous ne se mesure point suivant les longues et les brèves; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'un habile musicien ne doive faire sentir, par la durée des sons, la quantité de chaque syllabe. J'ai copié ce que je viens de dire du rhythme, d'une des dissertations de M. Burette; et je l'ai fait en faveur des jeunes gens, à qui ce petit morceau pourra être fort utile pour l'intelligence de plusieurs endroits des auteurs anciens. Je reviens à mon sujet.

Ce qui fait le principal sujet de la dispute entre les savant ssur la musique des Anciens, est de savoir s'ils ont connu celle que nous appelons *musique à plusieurs parties*, c'est-à-dire dans laquelle ces différentes parties forment chacune à part un chant suivi, et s'accordent toutes ensemble, comme il arrive dans notre *contre-point*, soit simple soit composé. On peut voir sur cet article, et sur tout ce qui regarde la musique des Anciens, les savantes dissertations de M. Burette, insérées dans les IIIe, IVe et Ve tomes des Mémoires de

l'Académie royale des Belles-Lettres, qui font connaître la profonde érudition et le goût exquis de cet écrivain.

§ III. *Médecine.*

On découvre aussi, dans ces temps reculés, l'origine de la medecine, dont les commencements, comme de tous les arts et de toutes les sciences, sont encore bruts et grossiers. Hérodote, et après lui Strabon, remarquent que c'était une coutume généralement établie chez les Babyloniens, d'exposer les malades à la vue des passants, pour s'informer d'eux s'il n'avaient point été attaqués d'un mal pareil, et pour savoir par quels remèdes ils en avaient été guéris. C'est ce qui a fait dire à plusieurs que la médecine est une science conjecturale et expérimentale, qui est née des observations qu'on avait faites sur la nature des différentes maladies, et sur ce qui est favorable ou contraire à la santé. Il faut convenir que l'expérience peut beaucoup, mais elle ne suffit pas. Le fameux Hippocrate en fit grand usage, mais ne s'y arrêta point. C'était la coutume, que tous les malades qui avaient été guéris missent dans le temple d'Esculape un tableau, où ils expliquaient par quels remèdes ils l'avaient été. Ce célèbre médecin fit décrire tous ces mémoires, et sut bien en profiter.

Herod. l. 1, cap. 197. Strab. l. 16, pag. 746.

Plin. l. 29, cap. 1. Strab. l. 8, pag. 374.

La médecine, dès le temps de la guerre de Troie, était en grand usage et en grand honneur. Esculape, qui vivait alors, en est regardé comme l'inventeur, et il l'avait déja portée à une grande perfection par une profonde connaissance de la botanique, par l'apprêt des médicaments et par les opérations de la chirurgie; car toutes ces parties n'étaient point séparées de la méde-

Diod. lib. 5, pag. 341.

cine, et ne faisaient toutes ensemble qu'une même profession.

Hom. Iliad. lib. 10, v. 821-847. Les deux enfants d'Esculape, Podalirius et Machaon, qui commandaient un certain nombre de troupes à ce siége, étaient aussi excellents médecins que braves capitaines, et ne rendaient pas moins de service à l'armée par leur habileté dans cet art, que par leur courage dans les combats. Achille même, non plus qu'Alexandre dans la suite, n'avait pas jugé cette connaissance inutile à un général, ni au-dessous de lui. Il l'avait apprise du centaure Chiron, et l'avait enseignée lui-même à Patrocle son ami, qui en fit usage en pansant la plaie d'Eurypile.

Plutarch. in Alexandr. pag. 668.

Il guérit cette plaie par le moyen d'une racine qui, sur-le-champ, fit cesser la douleur et arrêta le sang. La botanique, c'est-à-dire la medecine qui traite et fait usage des herbes et des plantes, était fort connue et presque seule employée dans les premiers temps. Virgile, en parlant d'un célèbre médecin, à qui Apollon lui-même avait enseigné la médecine, semble borner cet art à la connaissance des simples : *Scire potestates herbarum usumque medendi maluit.* C'était la nature elle-même qui présentait aux hommes ces innocents et salutaires remèdes, et qui semblait les inviter à en faire usage. Les jardins, les campagnes, les forêts les fournissaient abondamment et gratuitement. On ne faisait point encore usage des minéraux, des thériaques et d'autres compositions qu'une étude plus sérieuse de la nature a fait inventer depuis.

AEn. lib. 12, v. 396.

Plin. l. 26, cap. 1; et lib. 24, cap. 1.

Id. l. 29, cap. 9. Pline dit que la médecine qu'Esculape, vers le temps du siége de Troie, avait mise en grande réputation,

tomba bientôt après dans l'oubli, et demeura comme ensevelie dans les ténèbres jusqu'au temps de la guerre du Peloponnèse, où Hippocrate la ressuscita en quelque sorte et la remit en honneur. Cela peut être vrai pour la Grèce; mais nous voyons qu'elle avait toujours été fort cultivée et fort estimée dans la Perse. Le grand Cyrus, comme Xénophon le remarque, ne manquait jamais de mener avec lui à l'armée un certain nombre d'excellents médecins, qu'il récompensait avantageusement, et à qui il témoignait une grande considération; et il observe qu'il avait trouvé cette coutume établie anciennement parmi les généraux : et le même Xénophon nous apprend que le jeune Cyrus en usait de la même sorte.

Cyrop. l. 1 p. 29, et l. 8, pag. 212.

De Expedit. Cyr. lib. 3, pag. 311.

Il faut avouer néanmoins que c'est Hippocrate qui a porté la médecine au plus haut point de perfection; et quoiqu'il soit constant que depuis lui on a ajouté beaucoup de connaissances à celles qu'il avait acquises, encore aujourd'hui il est regardé par les plus habiles médecins comme le premier maître dans cet art, et celui dont l'étude doit le plus occuper ceux qui veulent y réussir.

Des hommes formés de la sorte, qui, à l'étude qu'ils ont faite des plus célèbres médecins, tant anciens que modernes, à la connaissance qu'ils ont acquise de la vertu des simples, des principes de la physique, de la constitution du corps humain, ont ajouté une longue expérience et de sérieuses réflexions; de tels hommes méritent bien, dans un état policé, d'être distingués et récompensés, comme le Saint-Esprit le recommande dans l'Écriture : *L'habileté du médecin l'élèvera en honneur; il sera comblé de louanges, même par les*

Eccles. 38 2, 3

grands, et les rois lui feront des présents; puisqu'ils consacrent tous leurs travaux et toutes leurs veilles à la conservation de la santé des citoyens, qui est de tous les biens humains le plus cher et le plus précieux. Ce bien pourtant est celui que l'on ménage le moins : non-seulement on se ruine la santé par les excès, mais on la confie, par une aveugle crédulité, à des hommes sans aveu et sans expérience [1], qui séduisent les malades par leur air imposant, ou par la douce espérance de la guérison dont ils les flattent.

§ IV. *Astronomie.*

Quelque envie qu'aient eu les Grecs de se donner pour auteurs et inventeurs de tous les arts et de toutes les sciences, ils n'ont pu absolument disputer aux Babyloniens l'honneur d'avoir jeté les premiers fondements de l'astronomie. La situation avantageuse de Babylone, bâtie dans une plaine fort étendue, et où la vue n'était bornée par aucunes montagnes; l'air pur et serein qui régnait toujours dans ce pays, et donnait lieu de contempler librement les astres [2]; peut-être aussi la hauteur extraordinaire de la tour de Babel, qui semblait faite pour servir d'observatoire, furent, à l'égard de ces peuples, de puissants attraits qui les portèrent à examiner avec soin les divers mouvements du ciel et le cours réglé des astres. M. l'abbé Renaudot, dans sa dissertation sur la sphère, remarque que la plaine

Mémoires de l'Académie des Belles-

[1] « Palàm est, ut quisque inter istos loquendo polleat, imperatorem illicò vitæ nostræ necisque fieri... Adeò blanda est sperandi pro se cuique dulcedo. » (PLIN. l. 29, c. 1.)

[2] « Principiò Assyrii propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, quum cœlum ex omni parte patens et apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt. » (CIC. lib. 1, *de Divin.* n. 2.)

appelée dans l'Écriture sainte *Sennaar*, et où Babylone fut bâtie, est la même que les Arabes appellent *Sinjar*, où le calife Almamon, septième des Habbassides, sous lequel les sciences commencèrent à être florissantes parmi les Arabes, fit faire les observations astronomiques qui servirent durant plusieurs siècles à tous les astronomes de l'Europe; et que le sultan Gelaleddin-Melikschah, troisième des Seljukides, en fit faire de semblables près de 300 ans après dans le même lieu : ce qui fait voir qu'il a toujours paru le plus propre à faire des observations astronomiques [1]. Lettres, t. 1, part. 2, p. 3.

Celles que firent les Babyloniens ne purent pas être portées d'abord à une grande perfection, n'etant pas encore aidées du secours des télescopes, c'est-à-dire des lunettes d'approche, dont l'invention est assez récente, et a servi beaucoup à perfectionner dans le dernier siècle les recherches d'astronomie. Quelles qu'elles aient été, elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Epigène, auteur grave et digne de foi, selon Pline, parle d'observations faites pendant 720 ans, et qui étaient empreintes sur des carreaux de brique, ce qui marquerait une antiquité fort reculée. Celles dont Callisthène, philosophe de la suite d'Alexandre, Plin. Hist. Nat. l. 7, c. 56.

[1] Il est maintenant bien difficile de savoir jusqu'où les Chaldéens avaient poussé l'astronomie : les ouvrages qui auraient pu nous en instruire sont perdus ; et il ne nous reste plus que quelques notions souvent contradictoires, éparses dans les auteurs anciens. On conclut des témoignages combinés de Géminus et de Ptolémée qu'ils possédaient une période luni-solaire qui, selon M. de la Place, fait honneur à leur sagacité (*Expos. du syst. du monde*, not. 2, p. 400, 3e édition). J'ai fait voir dans un mémoire sur la *division du Jour et de l'Équateur chez les Chaldéens* (Journal des savants, *Décembre* 1817, p. 738), qu'ils avaient connu assez exactement la grandeur apparente du diamètre du soleil. On peut consulter sur ce sujet un mémoire de M. Ideler, traduit de l'allemand par M. Halma. — L.

Porphyr. ap. Simplic. in lib 2, de cœlo.

fait mention, et dont il rendit compte à Aristote, embrassent 1903 ans, et par conséquent remontent assez près du déluge, et du temps où Nemrod bâtit Babylone [1].

On doit certainement savoir bon gré et rendre justice au travail et aux recherches curieuses de ceux qui ont contribué à inventer ou à perfectionner une science si utile, non-seulement pour l'agriculture et la navigation, par la connaissance qu'elle donne du cours réglé des astres et de la proportion merveilleuse et toujours uniforme des jours, des mois, des saisons et des années; mais pour la religion même, avec laquelle Platon montre que l'étude de cette science a une liaison étroite et nécessaire, puisqu'elle tend directement à inspirer un grand respect pour la Divinité, qui préside avec une sagesse infinie au gouvernement de l'univers, et qui est présente et attentive à toutes nos actions. Mais on ne peut assez plaindre ces mêmes philosophes [2], qui, étant arrivés par leur heureux travail et par leurs recherches astronomiques tout près du Créateur, ont eu le malheur de ne le point trouver, parce qu'ils ne l'ont point servi ni adoré, et qu'ils n'ont pas conformé leurs actions aux règles de ce divin modèle.

In Epinom. p. 989-992.

§ V. *Astrologie judiciaire.*

Pour ceux de Babylone et de l'Orient, l'étude des astres, loin de les conduire, comme elle aurait dû, à la connaissance de celui qui en est le créateur et le

[1] Il en a été parlé plus haut (pag. 10, note 2). — L.

[2] « Magna industria, magna solertia : sed ibi Creatorem scrutati sunt positum non longè a se, et non invenerunt... quia quærere neglexerunt. » (S. August. *de verb. Evang. Matth.* Serm. 68, cap. 1.)

maître, les jeta pour la plupart dans l'impiété et dans les folies de l'*astrologie judiciaire*. On appelle ainsi cette science fausse et téméraire, qui enseigne à juger de l'avenir par la connaissance des astres, et à predire les événements par la situation des planètes et par leurs différents aspects : science traitée avec raison de rêverie et d'extravagance par ce qu'il y a eu d'écrivains plus sensés dans le paganisme même. *O delirationem incredibilem!* s'écrie Cicéron, en réfutant la folle pensée de ces astrologues, appelés souvent Chaldéens, du pays où cette science avait pris son origine; qui, en conséquence des observations faites, disaient-ils, par leurs prédécesseurs sur tous les événements passés pendant l'espace seulement de quatre cent soixante-dix mille ans, prétendaient connaître sûrement, par l'aspect et la combinaison des astres et des planètes dans le moment de la naissance d'un enfant, quels seraient son génie, son caractère, ses mœurs, la constitution de son corps, ses actions, en un mot tous les événements et la durée de sa vie. Il relève mille absurdités d'un sentiment dont le ridicule seul doit inspirer du mépris, et demande pourquoi d'une infinité d'enfants qui naissent dans le même moment, et sans doute sous l'aspect precisement des mêmes astres, il n'y en a pas deux dont le sort et la vie se ressemblent. Il demande encore si de ce grand nombre d'hommes qui périrent à la bataille de Cannes d'un même genre de mort, tous étaient nés sous les mêmes constellations.

Cic. lib. 2, De Divin. n. 87-99.

On ne croirait pas qu'un art si absurde, uniquement fondé sur l'imposture et l'artifice, *fraudulentissima artium*, dit Pline, eût pu acquérir tant de credit dans tout l'univers et dans tous les siècles. Ce qui lui a

Plin. Procem. l.30

donné un si grand cours, continue cet auteur, est la curiosité naturelle à l'homme de percer dans l'avenir, et de connaître par avance ce qui doit lui arriver : *nullo non avido futura de se sciendi*, jointe à une superstitieuse crédulité, qui se trouve agréablement flattée par les magnifiques promesses dont ces diseurs de bonne aventure ne sont pas avares. *Ita blandissimis desideratissimisque promissis addidit vires religionis, ad quas maximè etiamnum caligat humanum genus.*

Les écrivains modernes, et entre autres deux de nos plus grands philosophes, Gassendi et Rohault, se sont déclarés avec la même force contre la folie de cette prétendue science, et ont démontré qu'elle était également destituée et de principes et d'expériences.

Gassendi, Phys. sect. 2, l. 6. Rohault, Phys. part. 2, cap. 27.

De principes. Le ciel, selon les astrologues, est divisé en douze parts égales ; elles sont prises, non selon les pôles du monde, mais selon ceux du zodiaque. Les douze portions du ciel ont chacune un attribut, comme les richesses, la science, les parents, et ainsi du reste. La portion la plus importante et la plus décisive, est celle qui est prochainement sous l'horizon, et qui est appelée l'ascendant, parce qu'elle est prête à monter et à paraître sur l'horizon lorsqu'un homme vient au monde. Les planètes sont divisées en favorables, nuisibles, et mixtes : les aspects de ces planètes, qui ne sont que certaines distances entre elles, sont aussi ou heureux ou funestes. Je passe plusieurs autres hypothèses toutes également arbitraires, et je demande si un homme de bon sens peut les admettre sur la simple parole de ces imposteurs, sans aucunes preuves, sans même la moindre ombre de vraisemblance. Le moment précis, et d'où dépend tout le reste des prédictions, est celui

de la naissance. Et pourquoi pas celui de la conception? Pourquoi les étoiles ne font-elles rien pendant neuf mois de grossesse? Peut-on même jamais, dans la rapidité incroyable du mouvement des cieux, être sûr d'avoir saisi le moment précis et décisif, sans qu'il y ait eu du plus ou du moins, ce qui suffit pour tout renverser? Il y a mille questions pareilles à faire.

Ils peuvent encore moins se flatter d'avoir pour eux l'expérience. Elle ne pourrait consister que dans les observations qu'on aurait faites d'événements arrivés toujours de la même sorte lorsque les planètes se seraient trouvées dans une certaine situation. Or, du consentement de tous les astronomes, il faut plusieurs milliers d'années pour rencontrer seulement deux fois telle constitution des astres que l'on voudra s'imaginer; et il est très-certain que celle que le ciel doit avoir demain, ne s'est point encore vue depuis la création du monde. On peut consulter les deux philosophes que j'ai cités, et sur-tout Gassendi, qui a traité la matière plus au long. C'est sur de pareils fondements qu'est posé tout l'édifice de l'astrologie judiciaire.

Mais ce qui est étonnant, et qui marque un renversement entier de raison, c'est que de prétendus esprits forts, qui se roidissent opiniâtrément contre les preuves les plus convaincantes de la religion, et qui refusent de croire sur la parole de Dieu même les prophéties les plus claires et les plus certaines, se livrent quelquefois totalement aux vaines prédictions de ces astrologues et de ces imposteurs.

Saint Augustin[1], en plusieurs endroits de ses écrits,

[1] « His omnibus consideratis, non immeritò creditur, quum astrologi mirabiliter multa vera respondent, occulto instinctu fieri spirituum non

nous avertit que cette folle et sacrilége crédulité est un juste châtiment de Dieu, qui punit souvent l'aveuglement volontaire des hommes par des ténèbres plus épaisses, et qui permet que les démons, pour les mieux retenir dans leurs filets, leur fassent prédire quelquefois des choses qui arrivent effectivement, mais dont souvent l'attente ne sert qu'à les tourmenter.

Dieu, qui seul prévoit l'avenir, parce qu'il en dispose seul avec une souveraine autorité, insulte souvent dans ses Écritures[2] à l'ignorance des astrologues de Babylone tant vantés, qu'il traite de fabricateurs de mensonges, *fabricatores errorum;* et il donne hautement le défi à tous les faux dieux de prédire quelque chose, consentant, s'ils y réussissent, qu'on les révère comme des dieux. Puis, apostrophant Babylone, il lui annonce dans le dernier détail toutes les circonstances des maux dont il l'accablera plus de deux cents ans après, sans que ses enchanteurs, qui la flattaient d'avoir lu dans les astres les assurances de sa grandeur éternelle, puissent en détourner l'effet, ni même en prévoir l'accomplis-

bonorum quorum cura est has falsas et noxias opiniones de astralibus fatis inserere humanis mentibus atque firmare, non horoscopi notati et inspecti aliquâ arte, quæ nulla est. » (*De Civit. Dei*, lib. 5, cap. 7.)

[2] « Le mal vous attaquera, sans que vous ayez pu le conjecturer par aucun indice. Vous vous trouverez surprise par des malheurs que vous ne pourrez détourner (par vos maléfices), et une désolation que vous n'aurez jamais prévue viendra fondre tout d'un coup sur vous. Appelez à votre secours vos enchanteurs, et tous les secrets de la magie, auxquels vous vous êtes appliquée avec tant de travail dès votre jeunesse, pour voir si vous en tirerez quelque avantage. Vous vous êtes fatiguée à consulter une multitude d'imposteurs. Que vos astrologues qui contemplent le ciel, qui étudient le cours et la disposition des astres, et qui prédisent chaque mois ce qui vous doit arriver, viennent maintenant, et qu'ils vous sauvent... Le feu les dévorera eux-mêmes, et ils ne pourront délivrer leurs ames des flammes ardentes. » (Isai. ch. 47, vers. 11-14,)

sement. Mais comment l'auraient-ils fait, puisque dans le temps même de l'exécution, lorsque Baltasar, dernier roi de Babylone, vit sortir de la muraille une main qui y traçait des caractères inconnus, les mages, les Chaldéens, les augures, en un mot, tous les prétendus sages du pays, ne purent venir à bout de lire cette écriture. Voilà donc l'astrologie et la magie convaincues d'ignorance et d'impuissance dans le lieu même où elles étaient le plus en vogue, et dans une occasion où il était certainement de leur intérêt d'étaler toute leur science et tout leur pouvoir. Dan. cap. 5.

ARTICLE IV.

Religion.

La plus ancienne et la plus générale idolâtrie a été celle qui a eu le soleil et la lune pour objets. Elle était fondée sur une fausse reconnaissance, qui, au lieu de remonter jusqu'à Dieu, s'arrêtait au voile qui le cachait en le montrant. Avec la moindre réflexion on eût pu discerner le maître qui commandait, du ministre [1] qui ne faisait que lui obéir.

On a toujours senti qu'il devait y avoir nécessairement un commerce entre Dieu et l'homme; et l'adoration suppose que Dieu soit attentif aux desirs de l'homme, et capable de les remplir. Mais la distance du soleil et de la lune est un obstacle à ce commerce. Les hommes aveugles ont tâché de remédier à cet inconvénient [2], en

[1] Chez les Hébreux, le nom ordinaire du soleil signifie *ministre.*

[2] « Superstitiosus vulgus manum ori admovens, osculum labiis pressit. » (MINUC. pag. 2.) De-là est venu le mot *adorare,* c'est-à-dire, *ad os manum admovere.*

= D'autres font venir ce mot de *ad* et *orare* prier, venant de *os* bouche : et cette étymologie de Vossius n'est pas la moins vraisemblable. — L.

portant leur main à leur bouche, et en l'élevant ensuite vers ces fausses divinités, pour leur témoigner qu'ils voudraient s'y unir, mais qu'ils ne peuvent. C'est de cette coutume impie, usitée dans tout l'Orient, que

Job. 31, 26, 27. Job se trouvait heureux d'avoir été préservé [1] : *Je n'ai point regardé le soleil dans son grand éclat, ni la lune lorsqu'elle avait plus de majesté. Mon cœur n'a point été séduit en secret*, ET JE N'AI POINT PORTÉ MA MAIN A MA BOUCHE POUR LA BAISER.

Herod. l. 1, cap. 131. Les Perses adoraient le soleil avec un profond respect, et sur-tout le soleil levant. Ils lui consacraient un char magnifique avec des chevaux de grand prix, comme on l'a vu dans la célèbre cavalcade dé Cyrus. (Cette même cérémonie était en usage chez les Babyloniens, et c'était d'eux que l'avaient empruntée quel-

4 Reg. 23, 11. ques rois impies de Juda.) Ils lui immolaient aussi

Strab. l. 15, pag. 732. quelquefois des bœufs. Ce dieu était fort connu chez eux sous le nom de Mithra.

Ibid. Par une suite naturelle du culte qu'ils rendaient au soleil, ils honoraient aussi particulièrement le feu, l'invoquaient toujours le premier dans les sacrifices, le

Xenoph. Cyrop. l. 8, p. 215. Amm. Marcell. l. 23 portaient par respect devant le prince lorsqu'il était en marche, ne confiaient qu'aux mages la garde de ce feu sacré [2], qu'ils prétendaient être descendu du ciel, et

[1] Le texte est en forme de serment : *si vidi solem*, etc.

[2] Cet usage avait passé à Rome, on ne sait pas à quelle époque. On portait le feu devant les empereurs romains (LIPS. *Excurs. ad Tacit. Annal.* I, § 7; REIMAR. *ad Dion. Cass.* LXXI, § 35). Il paraît même, d'après un passage d'Horace, que certains magistrats jouissaient de cette prérogative, et pouvaient se l'arroger sans autre inconvénient que celui de se donner un ridicule.

Tuendos Aufidio Lusco prætore libenter
Linquimus, insani ridentes præmia scribæ
Prætextam, et latum clavum, prunæque batillum.
(HORAT. I, *Sat.* V, v. 34 sq.) — L.

auraient regardé comme un grand malheur si on l'avait laissé éteindre. L'histoire nous apprend que l'empereur Héraclius, lorsqu'il porta la guerre contre les Perses, démolit plusieurs de leurs temples[1], et en particulier la chapelle où ce feu avait été conservé jusque-là, ce qui causa un grand deuil et une extrême désolation dans tout le pays. Ils honoraient aussi l'eau, la terre, les vents comme autant de divinités.

Zonar Annal. t. 2,

Herod. l. 1, cap. 131.

La cruelle cérémonie de faire mourir les enfants dans le feu était sans doute une suite du culte qu'on rendait à cet élément; car ce culte était commun aux Perses avec les Babyloniens. L'Écriture le dit positivement des peuples de Mésopotamie, qui furent envoyés en colonie dans le pays des Samaritains : *Comburebant filios suos igni*. L'on sait combien cette barbare coutume était devenue commune dans plusieurs provinces de l'Asie.

Les Perses avaient encore deux dieux d'une espèce particulière; savoir, Oromasdes et Arimanius. Le premier était regardé comme l'auteur des biens qui leur arrivaient, et l'autre comme l'auteur des maux dont ils étaient affligés. J'en parlerai plus au long dans la suite.

Plut. in lib. de Isid. et Osir. p. 369.

Ils n'érigeaient ni statues, ni temples, ni autels à leurs dieux, et offraient leurs sacrifices en plein air, et presque toujours sur des hauteurs et des montagnes. Ce fut en pleine campagne que Cyrus s'acquitta de ce devoir de religion dans sa cavalcade. On croit que ce fut sur l'avis, et à la sollicitation des mages[2], que

Herod. l. 1, cap. 131.

Xenoph. Cyrop. l. 8, pag. 233.

[1] Appelés Πυρεῖα ou Πυραιθεῖα. — L.

[2] « Auctoribus Magis Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quòd parietibus includerint Deos, quibus omnia deberent esse patentia

Xerxès, roi de Perse, brûla tous les temples de la Grèce, regardant comme une chose injurieuse à la Divinité de la renfermer dans l'enceinte des murailles, elle à qui tout était ouvert, et dont l'univers entier devait être regardé comme la maison et le temple.

Cicéron [1] croit qu'en cela les Grecs et les Romains ont agi plus sagement que les Perses, en érigeant aux Dieux des temples dans leurs villes, et leur y donnant un domicile commun avec eux, ce qui était fort propre à inspirer aux peuples des sentiments de respect et de religion. Varron n'en pensait pas ainsi (c'est saint Augustin qui nous a conservé cet endroit) : après avoir marqué que les Romains avaient honoré les Dieux sans statues pendant plus de cent soixante et dix ans, Varron ajoute que si l'on avait conservé cette coutume, le culte des Dieux en serait plus pur et plus saint : *Quod si adhuc mansisset, castiùs Dii observarentur;* et il fortifie son sentiment par l'exemple de la nation juive.

S. Augustin. l. 4, de Civit. Dei, c. 31.

Les lois ne permettaient à aucun Perse de borner le motif de ses sacrifices à un intérêt domestique et privé. C'était une belle manière d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne doivent jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roi et pour tout l'état, où chacun se trouvait avec tous les autres.

Herod. l. 1, cap. 132.

Les mages, dans la Perse, étaient dépositaires de toutes les cérémonies du culte divin, et c'était à eux

ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset et domus. » (Cic. lib. 2, *de leg.* n. 26.)

[1] « Meliùs Græci atque nostri, qui, ut augerent pietatem in Deos, easdem illos urbes quas nos incolere voluerunt. Adfert enim hæc opinio religionem utilem civitatibus. » (*Ibid.*)

que le peuple s'adressait pour en être instruit, et pour savoir à quels dieux, quels jours et de quelle manière il convenait de faire des sacrifices. Comme ils étaient tous d'une même tribu, et que nul autre qu'un fils de prêtre ne pouvait prétendre à l'honneur du sacerdoce, ils réservaient pour eux et pour leur famille leurs lumières et leurs connaissances, tant sur la religion que par rapport à la conduite de l'état, et ils ne pouvaient les communiquer à aucun étranger sans la permission du roi. Elle fut accordée à Thémistocle, et ce fut, selon Plutarque, un effet particulier de la faveur du prince à son égard. In Themist pag. 126

Cette étude, cette science de la religion, qui a fait définir par Platon la magie, c'est-à-dire la science des mages, l'art d'honorer dignement les Dieux, θεῶν θεραπείαν, leur donnait beaucoup de crédit dans l'esprit des peuples et du prince, qui ne pouvaient offrir aucun sacrifice sans leur présence et sans leur ministère.

Il fallait même que le roi[1], avant que de monter sur le trône, eût reçu de leurs leçons pendant un certain temps, et eût appris d'eux l'art de bien régner et l'art d'honorer dignement les Dieux. Il ne se décidait aucune affaire importante dans l'état, sans qu'ils eussent été auparavant consultés : ce qui fait dire à Pline[2] que, de son temps encore, ils étaient regardés dans tout l'Orient comme les maîtres des princes et de ceux qui se disent les rois des rois.

[1] « Nec quisquam rex Persarum potest esse, qui non antè magorum disciplinam scientiamque perceperit. » (Cic. *de Divin.* lib. 1, n. 91.)

[2] « In tantum fastigii adolevit (auctoritas magorum) ut hodieque etiam in magna parte gentium prævaleat, et in Oriente regum regibus imperet. » (Plin. lib. 30, c. 1.)

Ils étaient les sages, les savants, les philosophes de la Perse, comme les gymnosophistes ou les brachmanes l'étaient chez les Indiens, et les druides chez les Gaulois. Leur haute réputation y attirait des pays les plus éloignés ceux qui desiraient s'instruire à fond de la philosophie et de la religion, et l'on sait que ce fut d'eux, aussi-bien que des Égyptiens, que Pythagore emprunta les principes de cette doctrine qui le fit si fort respecter de tous les Grecs, si l'on en excepte pourtant la métempsycose, qu'il emprunta des Égyptiens, et par laquelle il dégrada et corrompit le dogme ancien des mages sur l'immortalité de l'ame.

On convient assez que Zoroastre fut le chef et l'instituteur de cette secte; mais les sentiments sont fort partagés sur le temps où il a vécu. Ce que dit Pline à ce sujet est fort propre à concilier les différentes opinions, comme l'a judicieusement remarqué M. Prideaux. On y lit qu'il y a eu deux Zoroastres, qui ont pu vivre à six cents ans l'un de l'autre. Le premier aura été l'instituteur de cette secte vers l'an du monde 2900; et le second, qui a vécu certainement entre le commencement du règne de Cyrus en Orient et la fin de celui de Darius, fils d'Hystaspe, en aura été le réformateur.

Hist. Nat. l. 30, c. 1.

L'idolâtrie, dans tout l'Orient, était partagée en deux sectes principales, celle des *Sabéens*, qui adoraient les simulacres, et celle des *Mages*, qui adoraient le feu. La première commença chez les Chaldéens. La connaissance qu'ils avaient de l'astronomie, et l'étude particulière qu'ils firent des sept planètes, dans lesquelles ils croyaient que résidaient autant de divinités qui en étaient comme l'ame, les portèrent à représenter Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Vénus

et Diane ou la Lune, par autant de simulacres et de statues, où ils s'imaginèrent que ces prétendues divinités résidaient aussi réellement que dans les planètes mêmes. Le nombre des dieux ensuite augmenta chez eux fort considérablement. Ce culte passa de Chaldée dans tout l'Orient, de là en Égypte, et enfin chez les Grecs, qui le répandirent chez toutes les nations de l'Occident.

Aux *Sabéens* étaient diamétralement opposés les *Mages*, autre secte née dans les mêmes pays orientaux. Comme ils avaient en horreur les images, ils n'adoraient Dieu que sous la figure du feu, comme en étant le symbole le plus parfait par sa pureté, par son éclat, par son activité, par sa subtilité, par sa fécondité, par son incorruptibilité. Ils prirent leur commencement dans la Perse : c'est là, et dans les Indes seulement, que cette secte se répandit, et qu'elle a subsisté jusque aujourd'hui. Leur doctrine fondamentale était qu'il y a deux principes, l'un qui est la cause de tout le bien, l'autre qui est la cause de tout le mal. Le premier est représenté par la lumière, et l'autre par les ténèbres, comme leurs propres symboles. Ils nomment le dieu bon *Yasdan* ou *Ormuzd*, et le mauvais *Abraman* [1]. Le premier est appelé par les Grecs *Oromasde*, et le dernier *Arimanius*. Aussi, quand Xerxès souhaitait à ses ennemis qu'il leur vînt toujours dans l'esprit de chasser les meilleurs et les plus braves de leurs citoyens, comme les Athéniens avaient chassé Thémistocle, il adressait sa prière à Arimanius, le dieu mauvais des Perses, afin qu'il leur inspirât cette pensée, et non à Oromasdes, leur dieu bon. Plut. in Themist pag. 126.

[1] Il faut lire *Ahriman*. — L.

A l'égard de ces deux dieux, il y avait cette différence de sentiments parmi eux, que les uns croyaient que l'un et l'autre etaient de toute eternite ; les autres, que le dieu bon seulement etait eternel, et que l'autre avait été créé. Mais ils convenaient tous en ceci, qu'il y aurait une opposition continuelle entre ces deux dieux jusqu'à la fin du monde ; qu'alors le bon prevaudrait sur le mauvais, et qu'après cela chacun d'eux aurait son propre monde, savoir : le bon, son monde, avec tous les gens de bien qui lui seraient unis, et le mauvais aussi son monde, avec tous les mechants qui le suivraient.

Le second Zoroastre, qui vivait du temps de Darius, entreprit de reformer, en quelques articles seulement, la secte des mages, qui, pendant plusieurs siècles, avait été la religion dominante des Mèdes et des Perses, mais qui, depuis la mort des chefs de cette secte usurpateurs de la couronne, et le massacre qui fut fait de ses sectateurs, était tombée dans un grand mepris. On croit que ce fut à Ecbatane qu'il commença à se produire.

Le principal changement qu'il fit dans la religion des mages, c'est qu'au lieu que ceux-ci posaient pour dogme fondamental qu'il y a deux principes suprêmes, l'un auteur du bien, qu'ils appelaient la lumière, et l'autre auteur du mal, qu'ils nommaient les tenèbres, et qu'étant toujours en opposition, c'etait de leur mélange que toutes choses avaient ete faites, il etablit un principe supérieur aux deux autres, savoir : un Dieu suprême, auteur de la lumière et des tenèbres, et qui, par le mélange de ces deux principes, faisait toutes choses selon son bon plaisir.

Mais pour éviter de faire Dieu auteur du mal, voici ce qu'il enseignait. Il disait qu'il y a un être souverain, indépendant et qui existe par lui-même de toute eternité; que sous cet être souverain il y a deux anges, un ange de lumière, qui est l'auteur du bien, et un ange de tenèbres, qui est l'auteur du mal; que ces deux anges ont formé du mélange de la lumière et des ténèbres toutes les choses qui existent; qu'ils sont continuellement en guerre l'un contre l'autre; que lorsque l'ange de lumière se rend le maître, le bien l'emporte sur le mal, et que lorsque l'ange de tenèbres a l'avantage, le mal prévaut sur le bien, et que ce conflit durera jusqu'à la fin du monde; qu'alors il y aura une résurrection universelle, et un jour de jugement, où chacun recevra la juste rétribution de ses œuvres; qu'après cela l'ange de tenèbres et ses disciples seront relégués dans un lieu où ils souffriront les peines dues à leurs crimes, dans une obscurité éternelle; et que l'ange de lumière et ses disciples iront aussi dans un lieu où ils recevront la récompense de leurs bonnes actions, dans une lumière éternelle; qu'ils seront séparés pour toujours, et que la lumière et les ténèbres ne seront plus jamais mêlées et confondues ensemble. Les restes de cette secte, qui subsistent encore dans la Perse et dans les Indes, retiennent encore aujourd'hui, depuis tant de siècles, tous ces articles, sans aucune variation.

Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que presque tous ces dogmes, quoique altérés en plusieurs points, ont en général une grande conformité avec les saintes Écritures; et il est évident qu'elles n'ont point été inconnues aux deux Zoroastres, qui ont pu con-

naître tous deux le peuple de Dieu : le premier dans la Syrie, où les Israélites étaient établis depuis long-temps ; le second à Babylone, où les mêmes Israélites avaient été transportés, et où Zoroastre aura pu consulter Daniel, qui était tout puissant dans la cour du roi des Perses.

Une autre réforme que fit Zoroastre dans l'ancienne religion des mages, c'est qu'il fit bâtir des temples, où l'on conservait avec grand soin le feu sacré, qu'il prétendait avoir apporté lui-même du ciel. Les prêtres veillaient jour et nuit pour empêcher qu'il ne s'éteignît.

On trouve tout ce qui regarde les mages rapporté fort au long et fort savamment dans les deux premiers tomes de l'Histoire des Juifs, par M. Prideaux, dont je n'ai fait ici qu'extraire une très-petite partie.

Mariages et Sépulture.

L'article de la religion des peuples d'Orient, que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue, parce que je la regarde comme une partie essentielle de leur histoire, m'oblige d'abréger ce qui concerne leurs autres coutumes. Celles des mariages et de la sépulture ne doivent pas être omises.

Herod. l. 1, cap. 199. Rien n'est plus horrible, et ne marque mieux les profondes ténèbres où l'idolâtrie avait plongé le genre humain, que la prostitution publique des femmes à Babylone, non-seulement autorisée par les lois, mais commandée par la religion même dans une certaine fête de l'année, que l'on célébrait en l'honneur de la déesse Vénus sous le nom de Mylitta, dont le temple devenait par cet infame cérémonie un lieu de débauche.
Baruc. 6, 42 et 43. Elle y régnait encore et y était fort commune, lorsque

les Israélites furent menés en captivité dans cette ville criminelle, et Jérémie se crut obligé de les prémunir et de les fortifier contre un scandale si abominable.

La dignité et la sainteté du mariage n'étaient pas plus connues chez les Perses. Je ne parle pas seulement de cette multitude incroyable de femmes et de concubines, dont le sérail des rois était rempli, à l'égard desquelles ils poussaient la jalousie aussi loin que s'ils n'en eussent eu qu'une seule, les tenant toutes renfermées chacune dans un appartement séparé, sous la sévère garde des eunuques, sans aucune communication entre elles, et beaucoup moins encore avec les personnes du dehors. On ne saurait lire sans horreur jusqu'où ils avaient porté l'oubli et le mépris des lois les plus communes de la nature. L'inceste avec une sœur était permis chez eux par les lois, ou du moins autorisé par les mages, ces prétendus sages de la Perse, comme on l'a vu dans l'histoire de Cambyse. Un père même ne respectait pas sa fille, ni une mère son fils. Nous lisons dans Plutarque que Parysatis, mère d'Artaxerxe Mnémon, qui cherchait en tout à complaire au roi son fils, s'apercevant qu'il avait conçu une violente passion pour une de ses propres filles nommée Atossa, loin de s'y opposer, lui persuada de l'épouser et d'en faire sa femme légitime, en se moquant des opinions et des lois des Grecs. *Car,* lui dit-elle, en poussant la flatterie à un excès affreux, *c'est vous que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi et la seule règle de tout ce qui est honnête ou déshonnête, vertueux ou vicieux.*

Herod. l. 1, cap. 135.

Philo. lib. de special. leg. p. 778. Diog. Laert. in Proœm. pag. 6.

In Artax. p. 1023.

Cette coutume abominable durait encore du temps

d'Alexandre-le-Grand, qui, étant devenu maître de la Perse par la défaite et par la mort de Darius, fit une loi expresse pour la défendre. Ces excès nous apprennent de quel abyme l'Évangile nous a delivrés, et combien la sagesse humaine est une faible barrière contre les crimes les plus détestables.

Je finis, pour abréger, en disant un mot de la sé-
Herod. l. 3, cap. 16. pulture des morts. Ce n'était point la coutume dans l'Orient, et sur-tout chez les Perses, d'élever un bûcher dans les funérailles pour y consumer par les flammes
Xenoph. Cyrop. l. 8, p. 238. les corps morts. Aussi voyons-nous que Cyrus en mourant recommanda avec grand soin à ses enfants d'inhumer son corps, et de le rendre à la terre [1], ce sont ses expressions, par lesquelles il semble marquer qu'il regardait la terre comme sa première origine, où il
Herod. l. 3, cap. 16. était juste qu'on le fît retourner. Et Cambyse, après avoir fait essuyer au cadavre d'Amasis, roi d'Égypte, mille traitements indignes, crut y mettre le comble en le faisant consumer par les flammes, ce qui était également contraire aux usages des Égyptiens et des Perses [2]. Ceux-ci avaient coutume d'enduire et d'environner de cire les corps morts, pour les faire subsister plus long-temps.

J'ai cru devoir traiter ici avec quelque étendue ce qui regarde les mœurs et les coutumes des Perses, parce que l'histoire de ce peuple doit occuper une grande

[1] « Ac mihi quidem antiquissimum sepulturæ genus id fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur. Redditur enim terræ corpus, et ita locatum ac situm quasi operimento matris obducitur. » (Cic. lib. 2, *de Leg.* n. 56.)

[2] « Condunt Ægyptii mortuos, et eos domi servant : Persæ jam cerâ circumlitos condiunt, ut quàm maximè permaneant diuturna corpora. » (Cic. *Tuscul. Quæst.* lib. 1, n. 108.)

partie de mon ouvrage, et que je n'y reviendrai plus dans la suite. Le livre de Barn. Brisson [2], président du parlement de Paris, sur le gouvernement des Perses, m'a été d'un grand secours. Ces sortes de recueils, quand ils sont faits par une main habile, épargnent beaucoup de peine, et fournissent à un écrivain des traits d'érudition qui lui coûtent peu et qui ne laissent pas souvent de lui faire beaucoup d'honneur.

ARTICLE V.

Causes de la décadence de l'empire des Perses, et du changement arrivé dans les mœurs.

Quand on compare ce qu'étaient les Perses avant Cyrus, et sous le règne de ce prince, avec ce qu'ils furent depuis sous ses successeurs, on a peine à comprendre que ce fût le même peuple; et l'on touche au doigt cette vérité, que dans un état la décadence des mœurs entraîne toujours après elle celle de l'empire.

Entre plusieurs causes du changement arrivé dans celui des Perses, on en peut sur-tout considérer quatre principales : la magnificence et le luxe portés au dernier excès; l'asservissement des peuples et des sujets, poussé jusqu'à l'esclavage; la mauvaise éducation des princes, qui fut la source de tous les désordres; le manque de bonne foi dans l'exécution des traités et des serments.

§ I. *Magnificence et luxe.*

Ce qui fit regarder les Perses du temps de Cyrus

[1] « Barnab. Brissonius, de regio Persarum principatu, etc. Argentorati. » (*An.* 1710.)

comme des troupes invincibles, c'était la vie sobre et dure à laquelle ils étaient accoutumes dès l'enfance, ne buvant ordinairement que de l'eau, se contentant pour leur nourriture de pain et de quelques legumes, couchant sur la dure, s'exerçant aux travaux les plus pénibles, et ne comptant pour rien les plus grands dangers. La température du pays où ils étaient nés, âpre, hérissé de forêts et rempli de montagnes, pouvait y avoir contribué; et c'est pourquoi Cyrus ne voulut jamais consentir au dessein qu'on avait de les transplanter dans un climat plus doux et plus commode. L'excellente éducation qu'on donnait aux Perses, dont nous avons parlé ailleurs avec assez d'étendue, qui n'était point abandonnée au caprice des parents, mais soumise à l'autorité des magistrats, et réglée sur les principes du bien public, les préparait à garder en tout et par-tout une discipline exacte et sévère. Ajoutez à cela l'exemple du prince, qui se piquait de passer tous les autres en regularité, le plus sobre pour le vivre, le plus simple dans ses vêtements, le plus endurci à la fatigue, le plus brave et le plus intrépide dans l'action. Que ne pouvait-on point attendre de soldats formés et exercés de la sorte! Aussi fut-ce par eux que Cyrus fit la conquête d'une grande partie du monde.

Plut. in Apophth. p. 172.

Quand il s'en fut rendu maître, il les exhorta fort à ne point dégénérer de leur ancienne vertu, pour ne point dégénérer de leur gloire, et à conserver toujours avec soin la simplicité, la sobriété, la tempérance, l'amour du travail, qui les en avaient mis en possession. Mais je ne sais si lui-même, dès-lors, ne jeta point les semences du luxe qui gagna et corrompit bientôt toute la nation. Dans cette auguste cérémonie que nous

avons decrite ailleurs fort au long, et où il se montra pour la première fois en public à ses sujets nouvellement conquis, il crut devoir etaler avec pompe, pour rehausser l'eclat de la royaute, tout ce que la magnificence a de plus brillant et de plus capable d'eblouir les yeux. Entre autres choses, il changea pour lui-même la manière de se vêtir, et la fit changer aussi à tous ses officiers, leur donnant des habits à la mède, tout eclatants d'or et de pourpre, au lieu de ceux des Perses, qui etaient fort simples et fort unis.

Ce prince ne comprit pas combien l'exemple contagieux de la cour, la pente naturelle qu'ont tous les hommes à estimer et à aimer ce qui frappe et qui brille, le desir de se distinguer au-dessus des autres par un merite facile à acquerir à proportion de ce qu'on a plus de biens et de vanité; combien tout cela ensemble etait capable de corrompre la pureté des anciennes mœurs, et de rendre le goût du faste et du luxe bientôt dominant.

Ce faste et ce luxe furent en effet portés à un excès qui était une véritable folie. Le prince menait avec lui toutes ses femmes, et l'on juge aisement de quel attirail cette troupe etait suivie. Les generaux et les officiers en faisaient autant chacun à proportion. Le prétexte etait de s'animer à bien combattre par la vue de ce qu'ils avaient de plus cher au monde; mais la véritable raison était l'amour du plaisir, par lequel ils etaient vaincus et domptés avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Xenoph. Cyrop. l. 4, p. 91 et 99.

Une seconde folie était de vouloir qu'à l'armée le luxe pour les tentes, pour les chars, pour la table et la bonne chère, passât encore celui qui règne dans les

Senec. l. 5, de Ira, c. 20.

villes. Il fallait que les mets les plus exquis, le gibier le plus fin, les oiseaux les plus rares, vinssent trouver le prince, en quelque endroit du monde qu'il campât. Les vases d'or et d'argent étaient sans nombre, instruments du luxe[1], non de la victoire, dit un historien, propres à attirer et à enrichir l'ennemi, non à le repousser ni à le vaincre.

Je ne vois pas quelles raisons Cyrus put avoir de changer de conduite dans les dernières années de sa vie. On ne peut nier que la grandeur des rois n'ait besoin d'une magnificence qui y soit proportionnée, sur-tout dans de certaines occasions où ils se donnent en spectacle aux peuples; mais les princes qui ont un solide mérite savent remplacer en mille manières ce qu'ils paraissent perdre en retranchant quelque chose du faste et de l'éclat extérieur. Cyrus lui-même avait éprouvé qu'un roi se fait respecter par une sage conduite plus sûrement que par une grande dépense; et qu'il s'attache les peuples par la confiance et par l'amour bien plus étroitement que par la vaine admiration d'une magnificence peu nécessaire. Quoi qu'il en soit, le dernier exemple de Cyrus devint fort contagieux. Le goût du faste et de la dépense passa de la cour dans les villes et dans les provinces, saisit en peu de temps toute la nation, et fut une des principales causes de la ruine de l'empire qu'il avait lui-même fondé.

Ce que je dis ici sur les effets funestes du luxe n'est point particulier à l'empire des Perses. Les historiens les plus judicieux, les philosophes les plus éclairés, les

[1] « Non belli sed luxuriæ apparatum... Aciem Persarum auro purpurâque fulgentem intueri jubebat Alexander, prædam non arma gestantem. » (Q. Curt. [III, II, 9].)

politiques les plus profonds, donnent tous pour une maxime certaine et incontestable, que le luxe ne manque jamais d'entraîner la ruine des états les plus florissants; et l'expérience de tous les siècles et de toutes les nations ne montre que trop la vérité de cette maxime.

Quel est donc ce poison subtil caché sous l'éclat du luxe et sous l'amorce des délices, capable d'énerver en même temps et toutes les forces du corps et toute la vigueur de l'ame? Il n'est pas difficile d'en comprendre la raison. Des hommes accoutumés à une vie molle et delicieuse sont-ils bien propres à soutenir les fatigues et les travaux de la guerre, à souffrir la rigueur des saisons, à supporter la faim et la soif, à se priver du sommeil dans l'occasion, à mener une vie toute d'action et de mouvement, à affronter les dangers, à aller même jusqu'à mépriser la mort? L'effet naturel des delices et d'une vie voluptueuse, suite inséparable du luxe, est de rendre les hommes dépendants de mille faux besoins, de mille commodités et superfluités dont ils ne peuvent plus se passer, et de les attacher à la vie par mille liens secrets, qui, étouffant en eux les grands motifs de gloire, de zèle pour le prince, d'amour pour la patrie, les rendent plus timides, et les empêchent de s'exposer à des dangers qui peuvent en un moment leur enlever tout ce qui fait leur félicité.

§ II. *Bas asservissement et esclavage des Perses.*

C'est Platon qui nous apprend que ce fut là une des causes de la ruine de l'empire des Perses. En effet, ce qui conserve les états et fait remporter des victoires, ce n'est point le nombre, mais la force et le courage

Hom. Odys. 17, v. 322. des armées; et, selon une belle pensée d'un Ancien, du jour qu'un homme a perdu sa liberté, il a perdu la moitié de son ancienne vertu. Il ne s'intéresse plus au bien de l'etat, qu'il regarde comme étranger; et, perdant les principaux motifs qui pouvaient l'y attacher, il devient indifferent au succès des affaires publiques, à la gloire et aux prospérités de la patrie, auxquelles sa condition lui defend de rien prétendre, et qui ne peuvent changer son état. Or, on peut dire que le règne de Cyrus fut le règne de la liberté. Il n'agissait point en maître, et ne croyait pas qu'une autorité despotique fût digne d'un roi, ni qu'il fût fort glorieux de ne commander qu'à des esclaves. Sa tente, toujours ouverte, laissait un accès libre à quiconque voulait lui parler. Il se montrait, se communiquait, se rendait affable et accessible à tous, écoutait les plaintes, connaissait par lui-même et récompensait le mérite, invitait à manger avec lui, non-seulement les généraux de l'armée, non-seulement les premiers officiers, mais encore les officiers subalternes, et quelquefois même des compagnies entières. La simplicité et la frugalité de sa table [1] le mettaient en état de donner fréquemment de tels repas. Sa vue était d'animer les officiers et les soldats, de les remplir de courage, de les attacher à sa personne plus qu'à sa dignité, et de les intéresser vivement à sa gloire et encore plus au bien de l'état. Voilà ce qu'on appelle savoir commander et gouverner.

On voit avec plaisir dans Xénophon, non-seulement la beauté d'esprit, la justesse ingénieuse des réponses,

[1] « Tantas vires habet frugalitas principis, ut tot impendiis, tot erogationibus sola sufficiat. (PLIN. *in Panegyr. Traj.*)

la finesse des railleries, mais la joie et la gaieté qui regnaient dans ces repas, d'où l'on avait banni tout faste et tout luxe, et dont le principal assaisonnement etait une douce et honnête liberté, qui mettait tout le monde à son aise, et une sorte de familiarité, qui, loin de rien diminuer du respect pour le prince, y ajoutait une force et une vivacité que l'amour seul et la tendresse peuvent donner. J'ose le dire, une telle conduite double et triple une armee à peu de frais. Trente mille hommes de cette espèce valent mieux que des millions d'esclaves, tels que le devinrent depuis ces mêmes Perses. On le sent bien dans une action, dans une journée décisive, et le prince encore plus que tous les autres. A la bataille de Thymbree, lorsque le cheval de Cyrus s'abattit sous lui, Xenophon fait remarquer combien il importe à un général d'être aimé de ses troupes : le danger du roi devint celui de l'armée, et les soldats, dans cette occasion, firent des actions incroyables de courage et de bravoure.

Il n'en fut pas ainsi sous la plupart de ses successeurs. Ils n'étaient occupés que du soin de rendre leur majesté respectable. J'avoue que les ornements royaux n'y contribuaient pas peu. Une robe de pourpre richement brodee, et qui descendait jusqu'aux pieds, une tiare elevée droite sur la tête et serrée par un magnifique diadème, un sceptre d'or en main, un superbe trône, une cour nombreuse et brillante, un grand nombre d'officiers et de gardes, pouvaient relever l'éclat de la royauté ; mais tout cela doit être compté pour peu, quand tout cela est seul. En effet, qu'est-ce qu'un roi qui perd tout son mérite et tout son éclat quand il quitte ses ornements?

Quelques rois d'Orient, croyant par là se rendre encore plus respectables, se tenaient ordinairement renfermés dans leurs palais, et se montraient rarement aux peuples. Nous avons vu que Dejoce, le premier roi des Mèdes, à son entrée sur le trône, mit en usage cette politique, qui devint assez commune dans l'Orient. Mais c'est une grande erreur de croire qu'un prince ne peut descendre de sa grandeur par une sorte de familiarité avec ses sujets, sans l'avilir et la dégrader. Artaxerxe ne pensait pas ainsi, et Plutarque observe que ce prince, et la reine Statira son épouse, affectèrent de se rendre visibles et accessibles aux peuples; et ils n'en furent que plus respectés.

In Artax. p. 1013.

Il n'était permis chez les Perses à aucun des sujets, de paraître devant le roi sans s'être prosterné devant lui; et cette loi, que Sénèque appelle avec raison une servitude persane, *persicam servitutem*, s'étendait aussi aux étrangers. Nous verrons dans la suite que plusieurs des Grecs refusèrent de s'y assujettir, regardant cette cérémonie comme injurieuse à des hommes nés et nourris dans le sein de la liberté. D'autres, moins délicats, s'y soumirent, quoique avec beaucoup de répugnance; et l'on raconte que l'un d'eux, pour couvrir la honte de ce prosternement servile, laissa exprès tomber son anneau quand il fut près du roi, afin d'avoir lieu de se courber devant lui sous un autre prétexte. Mais c'eût été un crime pour les naturels du pays, que d'hésiter et de délibérer sur un hommage que les rois exigeaient avec la dernière rigueur.

Lib. 3. de Benef. c. 12; et lib. 3 de Ira, cap. 17.

AElian. l. 1, Var. histor. c. 21.

Ce que l'Écriture raconte de deux princes, dont l'un [1] ordonna à tous ses sujets, sous peine de mort, de

[1] Nabuchodonosor. (DAN. c. 3.)

se prosterner devant sa statue, et le second [1] suspendit sous la même peine tout acte de religion à l'égard généralement de tous les dieux, excepté lui seul; et d'un autre côté la prompte et aveugle obéissance de Babylone, qui, au premier signal, accourut toute entière pour courber le genou devant l'idole, et pour invoquer le roi à l'exclusion de tout autre; tout cela nous apprend à quel excès les rois d'Orient avaient porté l'orgueil; et les peuples, la flatterie et la servitude.

La distance entre le roi et ses sujets était si grande, que ceux-ci, de quelque rang et de quelque qualité qu'ils fussent, satrapes, gouverneurs, proches parents, frères même du roi, n'étaient regardés que comme des esclaves, au lieu que le prince était toujours traité de maître, de souverain, de seigneur. En un mot, le caractère propre des peuples d'Asie, et encore plus de ceux de Perse que de tous les autres, était la servitude et l'esclavage; ce qui fait dire à Cicéron que le pouvoir despotique que l'on cherchait à établir dans la république, était un joug insupportable, non-seulement à un Romain mais à un Perse.

Plut. in Apophtheg. pag. 213.

Lib. 10. Epist. ad Attic.

Ce fut donc cette hauteur des princes d'un côté, et de l'autre cet asservissement des peuples, qui furent, selon Platon, la principale cause de la ruine de l'empire des Perses, en rompant tous les liens qui unissent le roi à ses sujets et les sujets au roi. Cette hauteur éteint dans le premier toute affection et toute humanité, et cet asservissement ne laisse aux peuples ni courage, ni zèle, ni reconnaissance. Les rois de Perse ne commandaient qu'avec menaces, les sujets n'obéissaient et ne marchaient qu'avec peine et répugnance :

L. 3 de leg. pag. 697.

[1] Darius Médus. (DAN. c. 6.)

c'est l'idée que nous en donne Xerxès dans Hérodote; et il ne pouvait comprendre que les Grecs, qui étaient libres, pussent aller de bon cœur au combat. Que pouvait-on attendre de grand et de noble d'hommes abattus et domptés par l'accoutumance au joug comme étaient les Perses, et réduits à une basse servitude, Cap. 35. qui est, pour me servir des termes de Longin, une espèce de prison, où l'ame décroît et se rapetisse en quelque sorte?

J'ai peine à le dire, mais je ne sais si le grand Cyrus ne contribua pas aussi lui-même à introduire parmi les Perses et ce fol orgueil des rois, et cette servile flatterie des peuples. Ce fut dans cette pompeuse ceremonie dont j'ai parlé que les Perses, jusque-là très-jaloux de leur liberté, et très-éloignes de la vouloir prostituer honteusement par des demarches basses et rampantes, courbèrent le genou devant le prince pour la première fois, et s'abaissèrent jusqu'à l'adorer. Ce Cyrop. l. 8, pag. 215. ne fut point l'effet du hasard; et Xenophon insinue assez clairement que Cyrus, qui desirait qu'on lui rendît cet hommage, avait exprès aposté des gens pour en donner l'exemple aux autres, et ils ne manquèrent pas d'entraîner après eux la multitude. Je ne reconnais point, dans ces petites ruses et dans ces detours artificieux, la noblesse et la grandeur d'ame que ce prince avait fait paraître jusque-là; et je serais assez porte à croire qu'arrivé au comble de la gloire et de la puissance, il ne put résister plus long-temps aux violentes attaques que la prospérité livre sans relâche anx meil- Sallust. leurs princes: *secundæ res sapientium animos fatigant*; et qu'enfin l'orgueil et le faste, presque inséparables de l'autorité souveraine, l'arrachèrent à lui-

même et à ses bonnes inclinations : *vi dominationis convulsus et mutatus.* Tacit. Annal. l. 6, c. 48.

§ III. *Mauvaise éducation des princes, cause de la décadence de l'empire des Perses.*

C'est encore Platon, le prince des philosophes, qui nous fournit cette réflexion ; et l'on reconnaîtra, en examinant de près le fait dont il s'agit, combien elle est solide et judicieuse, et combien ici la conduite de Cyrus est inexcusable. L. 3 de leg. p. 694, 695.

Jamais personne ne dut mieux comprendre que lui de quelle importance est la bonne éducation pour un jeune prince. Il en avait connu par lui-même tout le prix, et senti tout l'avantage. Ce qu'il recommanda avec le plus de soin à ces officiers, dans ce beau discours qu'il leur fit après la prise de Babylone pour les exhorter à maintenir leur gloire et leur réputation, fut d'élever leurs enfants comme ils savaient qu'on le faisait en Perse, et de se conserver eux-mêmes dans la pratique de ce qu'on y observait. Xenoph. Cyrop. l. 7, pag. 200.

Croirait-on qu'un prince qui parlait et pensait ainsi eût été capable de négliger absolument l'éducation de ses enfants? C'est pourtant ce qui arriva à Cyrus. Oubliant qu'il était père, et ne s'occupant que de ses conquêtes, il abandonna entièrement ce soin aux femmes, c'est-à-dire à des princesses élevées dans un pays où régnaient dans toute leur étendue le faste, le luxe et les délices ; car la reine sa femme était de Médie. Ce fut dans ce goût que furent élevés les jeunes princes Cambyse et Smerdis. Rien ne leur était refusé. On allait au-devant de tous leurs desirs. La grande maxime était de ne les contrister en rien, de ne les jamais con-

tredire, de n'employer à leur égard ni remontrances, ni réprimandes. On n'ouvrait la bouche en leur présence que pour louer tout ce qu'ils faisaient et disaient. Tout fléchissait le genou et était rampant devant eux; et l'on croyait qu'il était de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux et le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espèce qu'eux. C'est Platon qui nous apprend tout ce détail; car Xénophon, apparemment pour épargner son héros, ne dit pas un mot de la manière dont ces princes furent élevés, lui qui a décrit si au long l'éducation que leur père avait reçue.

Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'au moins Cyrus, dans ses dernières campagnes, ne les ait pas menés avec lui pour les tirer de cette vie molle et efféminée, et pour leur apprendre le métier de la guerre; car ils devaient alors avoir quelque âge : peut-être les femmes s'y opposèrent-elles.

Quoi qu'il en soit, une telle éducation eut le succès qu'on en devait attendre. Cambyse sortit de cette école tel que l'histoire nous le représente, un prince entêté de lui-même, plein de vanité et de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule et de la débauche, inhumain et barbare jusqu'à faire égorger son frère sur la foi d'un songe; en un mot, un insensé, un furieux, un frénétique, qui mit l'empire à deux doigts de sa perte.

Son père, dit Platon, lui laissa en mourant de vastes provinces, des richesses immenses, des troupes et des flottes innombrables : mais il ne lui avait pas donné ce qui pouvait les lui conserver, en lui en faisant faire un bon usage.

Ce philosophe fait les mêmes réflexions sur Darius et Xerxès. Le premier, n'etant point fils de roi, n'avait pas été eleve mollement à la manière des princes, et il avait porté sur le trône une longue habitude du travail, une grande modération d'esprit, un courage qui ne fut guère inferieur à celui de Cyrus, et qui lui fit ajouter à son empire presque autant de provinces que celui-ci en avait conquises; mais il ne fut pas meilleur père que lui, et ne profita pas de la faute qu'il avait faite en négligeant l'education de ses enfants. Aussi son fils Xerxès fut, à peu de chose près, un second Cambyse.

De tout ceci, Platon, après avoir montré qu'il y a une infinité d'écueils presque inévitables pour ceux qui sont nés dans le sein de la grandeur et de l'opulence, conclut que la principale cause de la décadence et de la ruine de l'empire des Perses a été la mauvaise éducation des princes, parce que ces premiers exemples firent la règle, et influèrent sur presque tous les successeurs, sous qui tout dégénéra de plus en plus, le luxe des Perses n'ayant plus ni mesure ni frein.

§ IV. *Manque de bonne foi.*

C'est l'historien Xénophon qui nous apprend que le manque de bonne foi fut une des causes du renversement des mœurs parmi les Perses, et de la destruction de leur empire. Autrefois, dit-il, le roi, et ceux qui gouvernaient sous lui, regardaient comme un devoir indispensable de tenir leur parole, et de garder inviolablement les traités où la religion du serment était intervenue; et cela à l'égard même de ceux qui s'en étaient rendus le plus indignes par leurs crimes et leur mauvaise foi : et c'est une conduite si sage qui leur

Cyrop. l. 8, p. 239.

avait attiré une confiance entière de la part de leurs sujets et de tous les peuples voisins. Voilà un grand éloge pour les Perses, qui tombe sans doute principalement sur le règne du grand Cyrus, et que Xenophon applique aussi à Cyrus le jeune, dont il dit que le grand principe était de ne manquer jamais de fidélité, sous quelque prétexte que ce fût, à l'égard des paroles qu'il avait données, des promesses qu'il avait faites, et des traités qu'il avait conclus. Ces princes avaient une juste idée de la royauté, et ils pensaient avec raison, que si la vérité et la probité étaient bannies du reste de la terre, elles devraient trouver un asyle dans le cœur d'un roi, qui, étant le lien et le centre de la société, doit être aussi le protecteur et le vengeur de la bonne foi qui en est le fondement.

De exped. Cyr. l. 1, p. 267.

De si beaux sentiments, et si dignes d'un homme né pour le gouvernement, ne durèrent pas long-temps. La fausse prudence et l'artificieuse politique en prirent bientôt la place. Au lieu, dit Xénophon, que le vrai mérite, la probité, la bonne foi étaient auparavant en honneur et en crédit chez le prince, on vit dominer à la cour ces prétendus zélés serviteurs du roi, qui sacrifient tout à ses intérêts et à ses volontés [1]; qui croient que le moyen le plus court et le plus sûr de faire réussir ses entreprises, c'est de mettre hardiment en usage le mensonge, la perfidie, le parjure; qui traitent de petitesse d'ame, de faiblesse d'esprit et d'imbécille stupidité, le scrupuleux attachement à sa parole et aux engagements qu'on a pris; enfin qui sont persuadés

Cyrop. l. 8, p. 239.

[1] Ἐπὶ τὸ κατεργάζεσθαι ὧν ἐπιθυμοίη, συντομωτάτην ὁδὸν ᾤετο εἶναι διὰ τοῦ ἐπιορκεῖν τε, καὶ ψεύδεσθαι, καὶ ἐξαπατᾶν· τὸ δὲ ἁπλοῦν τε καὶ ἀληθὲς, τὸ αὐτὸ τῷ ἠλιθίῳ εἶναι. (*De exped. Cyr.* lib. 2, pag. 292.)

qu'on ne peut régner, si l'on ne préfère les considérations d'état à l'observation exacte des traités le plus solennellement jurés.

Les peuples d'Asie, continue Xénophon, ne furent pas long-temps sans imiter le prince qui leur servait d'exemple et de maître pour la duplicité et la fourberie. Ils s'abandonnèrent bientôt à la violence, à l'injustice, à l'impiété; et de-là est venu le changement étrange que l'on voit dans les mœurs, et le mépris qu'ils ont conçu pour leurs rois, qui est la suite naturelle et la punition ordinaire du peu de cas que ceux-ci font de ce que la religion a de plus sacré et de plus formidable.

En effet, le serment par lequel on scelle les traités, en y faisant intervenir la Divinité comme présente et comme garante des conditions, est une sainte et auguste cérémonie pour soumettre les rois au juge suprême, qui seul peut les juger, et pour tenir dans le devoir toute majesté humaine, en la faisant comparaître devant celle de Dieu, à l'égard de qui elle n'est rien. Or, est-ce un moyen d'attirer aux rois les respects du peuple, que de lui apprendre à ne plus craindre Dieu? Quand cette crainte sera effacée dans les sujets comme dans le prince, où sera la fidélité et l'obéissance, et sur quel appui le trône sera-t-il fondé? Cyrus avait raison de dire qu'il ne reconnaissait pour bons serviteurs et pour fidèles sujets que ceux qui avaient de la religion et qui respectaient la Divinité; et il n'est pas étonnant que le mépris que fait de l'une et de l'autre un prince qui compte pour rien la sainteté des serments ébranle, jusque dans leurs fondements, les empires les plus fermes, et en cause tôt ou tard l'entière destruction. Les rois, dit Plutarque, quand il arrive des révolutions

Cyrop. l. 8, pag. 204.

Plut. in Pyrrh. pag. 390.

dans leurs états, se plaignent amèrement de l'infidélité des peuples; mais c'est bien à tort, et ils ne se souviennent pas que c'est eux-mêmes qui leur en ont donné les premières leçons en ne faisant nul cas de la justice et de la bonne foi, et en les sacrifiant toujours sans hésiter à leurs intérêts.

LIVRE CINQUIÈME.

HISTOIRE

DE L'ORIGINE ET DES PREMIERS COMMENCEMENTS DES DIFFÉRENTS ÉTATS DE LA GRÈCE.

De tous les pays connus dans l'antiquité il n'y en a guère d'aussi célèbres que la Grèce, ni qui fournissent à l'histoire des monuments si précieux et des faits si éclatants. De quelque côté qu'on la considère, soit pour la gloire des armes, soit pour la sagesse des lois, soit pour l'étude des sciences et des arts, tout y a été porté à un haut degré de perfection; et l'on peut dire, par rapport à tous ces objets, que la Grèce est devenue en quelque sorte l'école du genre humain.

Il n'est pas possible qu'on ne s'intéresse beaucoup à l'histoire d'un tel peuple, sur-tout quand on fait réflexion qu'elle nous a été transmise par des écrivains du plus rare mérite, dont plusieurs même se sont autant distingués par l'épée que par la plume, et ont été aussi bons capitaines et grands politiques qu'excellents historiens. C'est un grand secours, il faut l'avouer, d'avoir pour guides de tels hommes, d'un jugement exquis, d'une prudence consommée, d'un goût épuré et parfait en tout genre, qui fournissent, non-seulement les faits et

les pensées aussi-bien que les expressions dont il faut les revêtir, mais, ce qui est beaucoup plus important, les réflexions qui doivent les accompagner, et qui sont le fruit principal de l'histoire. Voilà les riches trésors où je puiserai tout ce que j'ai à dire, après que j'aurai passé les premières origines de la Grèce, qui ne peuvent pas être fort agréables, et sur lesquelles je ne ferai que couler légèrement. Mais avant que d'en parler, je crois nécessaire de tracer un plan abrégé de la situation du pays, et des différentes parties qui le composent.

ARTICLE PREMIER.

Description géographique de l'ancienne Grèce.

La Grèce ancienne, qui est maintenant la partie méridionale de la Turquie en Europe, était terminée au levant par la mer Égée, dite aujourd'hui l'Archipel; au midi, par la mer de Crète ou de Candie; au couchant, par la mer d'Ionie[1]; et au nord, par l'Illyrie et la Thrace.

Les parties de la Grèce ancienne sont, l'Épire, le Péloponnèse, la Grèce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine.

L'ÉPIRE.

Cette province est située au couchant, et séparée de la Thessalie et de la Macédoine par le mont *Pindus*, et par les monts appelés *Acroceraunii*.

Les peuples les plus connus qui l'habitent sont, les Molosses, dont la ville principale est *Dodone*, celèbre par le temple et l'oracle de Jupiter; les Chaoniens,

[1] Et la mer de Sicile, entre la Sicile et le Péloponnèse. — L.

dont la ville est *Orique;* les THESPROTIENS, dont la ville est *Buthrotum*, où était le palais et la demeure des Pyrrhus; les ACARNANIENS, dont la ville est *Ambracie*, qui donne son nom au golfe. Là se trouve *Actium*, célèbre par la victoire d'Auguste, qui bâtit vis-à-vis de cette ville, de l'autre côté du golfe, *Nicopolis*. Il y avait dans l'Épire deux petites rivières fort connues dans la Fable, le *Cocyte* et l'*Achéron*.

Il fallait que l'Épire fût autrefois bien peuplée, puisque Polybe dit que Paul Émile, après la defaite de Persée, dernier roi de Macédoine, y détruisit soixante et dix villes, dont la plus grande partie était des Molosses, et en emmena cent cinquante mille prisonniers. Apud Polyb. l. 7, p. 322.

LE PÉLOPONNÈSE.

C'est une presqu'île qu'on nomme maintenant *la Morée*, qui ne tient au reste de la Grèce que par l'isthme de Corinthe, large seulement de six milles. On sait que plusieurs princes [1] ont tenté inutilement de couper cet isthme.

Ses parties sont : l'ACHAIE proprement dite, dont les principales villes sont *Corinthe*, *Sicyone*, *Patræ*, etc.; l'ÉLIDE : c'est là qu'est *Olympia*, appelée aussi *Pisa* [2], située sur l'Alphée, où se celébraient les jeux olympiques; la MESSÉNIE : *Messène*, *Pyle*, la ville de Nestor, *Corone;* l'ARCADIE : *Cyllène*, montagne où Mercure prit naissance; *Tégée*, *Stymphale*, *Mantinée*, *Mégalopolis*, patrie de Polybe; la LACONIE : *Sparte* ou *Lacé-*

[1] Démétrius Poliorcète, Jules César, Caïus Caligula, Néron, (PLIN. IV, 4). — L.

[2] Il paraît en effet d'après les recherches de M. Gail, qu'*Olympia* n'était point une ville : on donnait ce nom à tout le terrain consacré à Jupiter Olympien, près de la ville de Pise, qu'on appelait quelquefois *Pisa-Olympia*. — L.

démone, *Amyclæ*; le mont *Taygète*, la rivière *Eurotas*, le cap *Ténare*; l'ARGOLIDE : *Argos*, surnommée *Hippium*, célèbre par le temple de Junon; *Némée*, *Mycènes*, *Nauplie*, *Trézène*, *Épidaure*, où était le temple d'Esculape.

LA GRÈCE PROPREMENT DITE.

Ses parties principales sont :

L'ÉTOLIE : *Chalcis*, *Calydon*, *Olénus*; la DORIDE; les LOCRES OZOLIENS : *Naupacte*, maintenant *Lépante*, connue par la défaite des Turcs en 1571; la PHOCIDE : *Anticyre*, *Delphes*, sous la montagne du *Parnasse*, célèbre par les oracles qui s'y rendaient : là est aussi la montagne d'*Hélicon*[1]; la BÉOTIE : *Cythéron*, montagne, *Orchomène*, *Thespie*, *Chéronée*, illustre par la naissance de Plutarque, *Platée*, par la défaite de Mardonius; *Thèbes*, *Aulide*, fameuse par son port, d'où partit l'armée des Grecs pour aller assiéger Troie; *Leuctre*, par la victoire d'Épaminondas; l'ATTIQUE : *Mégare*, *Éleusis*, *Décélie*, *Marathon*, où Miltiade défit l'armée des Perses; *Athènes*: ses ports étaient, *le Pirée*, *Munychie*, *Phalère*; le mont *Hymette*, connu sur-tout par son excellent miel; la LOCRIDE.

LA THESSALIE.

Les villes les plus connues de cette province sont : *Gomphi*, *Pharsale*, près de laquelle Jules César remporta une victoire sur Pompée; *Magnésie*, *Méthone*, au siége de laquelle Philippe perdit un œil; les *Thermopyles*, défile fameux par la vigoureuse résistance de trois cents Spartiates contre l'armée entière de Xerxès,

[1] L'Hélicon est en Béotie. — L.

et par leur glorieuse défaite; *Phthie*, *Thèbes* de Thessalie, *Larisse*, *Démétriade*, les agréables vallons de *Tempé* sur les bords du *Pénée*; *Olympe*, *Pélion*, *Ossa*, trois montagnes célèbres dans les fables par le combat des géants.

LA MACÉDOINE.

Je ne rapporterai qu'un petit nombre de ses villes: *Épidamne* ou *Dyrrachie*, maintenant *Durazzo*; *Apollonie*[1], *Pella*, capitale du pays qui donna naissance à Philippe, et à son fils Alexandre-le-Grand; *Égée*, *Édesse*, *Pallène*, *Olynthe*, qui a donné son nom aux Olynthiaques de Démosthène; *Torone*, *Acanthe*, *Thessalonique*, maintenant *Salonichi*; *Stagire*, patrie d'Aristote; *Amphipolis*, *Philippes*, fameuse par la victoire d'Auguste et d'Antoine sur Brutus et Cassius; *Scotuse*, *Athos*, montagne; le fleuve *Strymon*.

ILES DE LA GRÈCE.

Il y a plusieurs îles adjacentes à la Grèce, fort connues dans l'histoire. Dans la mer Ionienne[2], *Corcyre*, avec une ville du même nom, maintenant *Corfou*; *Céphallénie* et *Zacynthe*, maintenant *Céphalonia* et *Zante*; *Ithaque*, patrie d'Ulysse, et *Dulichie*. Près du cap *Malée*, vis-à-vis la Laconie, *Cythère*. Dans le golfe Saronique, *Égine* et *Salamine*, si fameuse par le combat naval entre Xerxès et les Grecs. Entre la Grèce et l'Asie, les *Sporades*, les *Cyclades*, dont les plus

[1] Epidamne et Apollonie étaient dans l'Illyrie, et non dans la Macédoine. — L.

[2] J'ai déja fait observer que les Anciens ne paraissent pas avoir donné le nom de mer Ionienne à la mer qui borne à l'occid. le continent de la Grèce : ils l'appelaient *mer de Sicile*. Le nom de mer Ionienne ne s'étendait point au sud de Corcyre. — L.

connues sont *Andros*, *Délos*, *Paros*, d'où l'on tirait le plus beau marbre. Plus haut, dans la mer Égée, l'*Eubée*, maintenant *Négrepont*, séparée de la terre ferme par un petit bras de mer appelé *Euripe :* la ville la plus connue était *Chalcis*. En montant vers le septentrion, *Scyrus ;* et beaucoup plus haut *Lemnos*, maintenant *Stalimène*, *Samothrace*. En descendant, *Lesbos*, dont la principale ville était *Mitylène*, qui a donné à l'île le nom de Metelin, *Chios*, Scio, vantée par son vin excellent; *Samos*. Quelques-unes de ces dernières îles sont attribuées à l'Asie.

L'île de *Crète*, ou de *Candie*, est la plus grande de celles qui sont voisines de la Grèce; elle a au septentrion la mer Égée ou l'Archipel, et au midi la mer d'Afrique. Ses principales villes étaient, *Gortyne*, *Cydon*, *Gnossus;* ses montagnes, *Dictée*, *Ida*, *Corcyus*. Son labyrinthe est connu de tout le monde.

Les Grecs avaient des colonies dans presque toutes ces îles.

Strab. l. 6, pag. 253.

Ils s'établirent aussi dans la Sicile, et dans une partie de l'Italie vers la Calabre, qui sont appelées pour cette raison la grande Grèce.

Plin. lib. 6, cap. 2.

Mais leur grand établissement fut dans l'Asie mineure, et sur-tout dans l'*Éolie*, l'*Ionie* et la *Doride*. Les principales villes de l'Éolie sont, *Cume*, *Phocée*, *Élée;* de l'Ionie, *Smyrne*, *Clazomène*, *Téos*, *Lébédus*, *Colophon*, *Éphèse;* de la Doride, *Halicarnasse* et *Cnidus*.

Ils avaient encore un grand nombre de colonies répandues dans les différentes parties du monde, dont je parlerai quand l'occasion s'en présentera.

ARTICLE II.

Division de l'histoire grecque en quatre âges.

On peut distinguer dans les Grecs quatre différents âges, marqués par autant d'époques mémorables, qui tous ensemble renferment 2154 années :

Le premier s'étend depuis la fondation des petits royaumes de la Grèce, en commençant par celui de Sicyone, qui est le plus ancien, jusqu'au siége de Troie, et comprend environ 1000 ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'à 2820;

Le second s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe, qui est le temps où l'histoire des Grecs commence à se joindre avec celle des Perses, et comprend 663 ans, depuis l'an du monde 2820 jusqu'à 3483;

Le troisième âge s'étend depuis le commencement du règne de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, qui est le beau temps de l'histoire des Grecs, et comprend 198 ans, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à 3681 ;

Enfin, le quatrième et dernier âge s'étend depuis la mort d'Alexandre, où les Grecs commencèrent à déchoir, jusqu'à ce qu'ils tombèrent enfin sous la domination des Romains; et l'époque de la ruine entière des Grecs est, d'un côté, la prise et la destruction de Corinthe par le consul L. Mummius en 3858, et de l'autre l'extinction du royaume des Seleucides en Asie par Pompée, l'an du monde 3939, et de celui des Lagides en Égypte par Auguste, l'an 3974. Ce dernier âge comprend en tout 293 ans.

De ces quatre âges, je ne parlerai ici que des deux premiers, et encore je ne les toucherai que très-légèrement et pour en donner quelque idée aux lecteurs, parce que ces temps, du moins pour une grande partie, appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire et se sont couverts de ténèbres qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de percer et d'eclaircir; et j'ai déja déclaré plusieurs fois que ce travail obscur et épineux, quoique très-utile pour ceux qui veulent approfondir l'histoire, n'entrait point dans mon plan.

ARTICLE III.

Origine primitive des Grecs.

Pour avoir quelque chose de certain sur l'origine des Grecs, il faut nécessairement avoir recours à ce que nous apprend l'Écriture sainte.

Gen. 10. 2. *Javan* ou *Ion* (car en hébreu les mêmes lettres, différemment ponctuées, forment ces deux noms), fils de Japhet, et petit-fils de Noé, est certainement le père de tous les peuples connus sous le nom de Grecs, quoiqu'il soit demeuré propre aux Ioniens dans cette nation : mais les Hebreux, les Chaldéens, les Arabes et les autres ne nomment point autrement le corps de la nation que les Ioniens; et c'est pour cette raison qu'Alexandre est prédit dans Daniel sous le nom de
Dan. 8. 21. roi de *Javan* [1].

Gen. 10. 4. Javan eut quatre enfants : Éliza, Tharsis, Cetthim et Dodanim. Comme Javan est l'origine des Grecs, il ne faut pas douter que ses quatre fils ne soient les chefs des principales tribus et des principales branches de

[1] « Hircus caprarum rex Græciæ. » Dans l'hébreu, *rex* Javan.

cette nation, devenue depuis si celèbre par les arts et par la guerre.

Éliza est la même chose qu'*Ellas*, comme traduit le chaldaïque; et le nom Ἕλληνες, devenu commun à toute la nation, comme celui d'Ἕλλας à tout le pays, n'a point d'autre origine. La ville d'Élide, fort ancienne dans le Péloponnèse, les champs Élysiens, la rivière Élissus ou Ilissus, ont retenu long-temps des traces du nom d'Éliza, et ont plus contribué à conserver sa mémoire que les historiens mêmes de la nation, curieux dans les affaires étrangères, et peu instruits de leur origine, parce qu'ils l'étaient peu de la religion véritable et ne remontaient pas jusqu'à elle. C'est pourquoi ils donnent une autre source aux noms *Hellènes* ou *Iones*, comme nous le verrons dans la suite; car je me crois obligé de rapporter aussi leur sentiment.

Tharsis était le second fils de Javan. Il s'établit comme ses frères dans la Grèce, et peut-être dans l'Achaïe et les provinces voisines, comme Éliza dans le Péloponnèse.

Cetthim. Il ne nous est pas permis de douter que ce ne soit le père des Macédoniens, après l'autorité du premier livre des Machabées, où il est dit dès le commencement qu'Alexandre, fils de Philippe, Macédonien, sortit de son pays, qui était celui de *Céthim*, pour aller faire la guerre à Darius, roi de Perse; et dans le chap. 8, parlant des Romains et de leurs victoires sur les derniers rois de Macédoine, Philippe et Persée, il les appelle roi des Cethéens.

1 Machab. 1, 1.

Egressus de terra Cethim. v. 5.

Philippum et Perseum Cetheorum regem.

Dodanim. Il est fort vraisemblable que la Thessalie et l'Épire furent le partage de ce quatrième fils de Javan, et que le culte impie de Jupiter de *Dodone*,

aussi-bien que la ville de *Dodone* [1], sont des preuves que le premier auteur était demeuré dans la mémoire de ceux qui tenaient de lui l'établissement et la naissance.

Voilà tout ce qu'on peut dire de certain sur l'origine des Grecs. L'Écriture sainte, dont le but n'est pas de satisfaire la curiosité, mais de nourrir la piété, après ces légers rayons de lumière, nous laisse dans une profonde nuit sur le reste de leur histoire, qui ne peut être tirée que des auteurs profanes.

Lib. 4, c. 7. Si l'on en croit Pline, les Grecs s'appelèrent ainsi du nom d'un ancien roi fort obscur. Homère, dans ses poëmes, les nomme Hellènes, Danaens, Argiens, Achéens. Il est remarquable que le mot *Græcus* n'est jamais employé dans Virgile [2].

L'extrême rusticité des premiers Grecs ne paraîtrait pas croyable, si l'on pouvait sur ce point recuser leurs propres historiens. Un peuple assez entêté de son origine pour l'illustrer par des fables n'en aurait pas

Pausan. l. 8, p. 455-456. [c. 1.] [Plat. Protag. p. 322.]

inventé pour l'avilir. Qui croirait que ce peuple, auquel on doit tout ce qu'on a de littérature et de belles connaissances, descendît de sauvages qui n'avaient point d'autre loi que la force; qui ignoraient l'agriculture, et broutaient à la manière des bêtes? C'est pourtant ce que nous attestent les honneurs divins

[1] Δωδώνη, ἀπὸ Δωδώνου, τοῦ Διὸς καὶ Εὐρώπης. STEPHANUS.

[2] Étienne de Byzance prétend qu'Alcmaon et Sophocle s'étaient servis du nom de γραῖκες (voce γραικὸς); mais les témoignages de ces auteurs n'existent plus. Le plus ancien, à notre connaissance, qui ait parlé du nom de *Grecs*, comme synonyme d'*Hellènes*, est Aristote (*Meteorol.* I, 14): ensuite viennent l'auteur de la Chronique de Paros (*Lin.* II.); Lycophron (*v.* 552, 891, 1195, 1338), STRABON (Lib. I, pag. 74, A.) etc. — L.

qu'ils décernèrent à celui qui leur apprit à se nourrir de gland, comme d'un aliment plus sain et plus delicat que les herbes. Il y avait de là encore bien loin jusqu'à la politesse et à l'urbanité; aussi n'y arrivèrent-ils que par une longue succession de temps. Pelasgus.

Les plus faibles ne furent pas les derniers à comprendre la nécessité de vivre ensemble pour se garantir de la violence et de l'oppression. Ils bâtirent des maisons, dont le nombre s'accrut insensiblement, et forma des bourgs et des villes [1]. Mais la société d'habitation ne vint pas à bout d'humaniser de telles gens. L'Égypte et la Phénicie en eurent l'honneur. L'une et l'autre par leurs colonies instruisirent et civilisèrent les Grecs. Celle-ci leur enseigna la navigation, le commerce, l'écriture; l'autre les poliça par ses lois, les mit dans le goût des arts et des sciences, et les initia dans ses mystères.

Herod. l. 2. c. 58; et l. 5. c. 58-60. Plin. lib. 5, c. 12; et l. 7. cap. 56. Thucyd. l. 1. pag. 2.

La Grèce, dans les premiers temps, fut exposée à de grands mouvements, et à de fréquentes mutations, parce que les habitants du pays n'ayant point entre eux de commerce, et n'y ayant point alors de puissance supérieure qui imposât la loi aux autres, la violence décidait de tout. Les plus forts s'emparaient des terres qui leur paraissaient les plus fertiles, et en chassaient les

[1] Il existe en Grèce, en Italie et dans l'Asie mineure, des restes de murailles de villes, construites en pierres énormes, assemblées sans ciment, irrégulièrement placées, et non équarries, entièrement différentes du mode de construction connu et pratiqué dans l'Orient. On a tout lieu de croire que ces constructions, appelées par les Anciens *Cyclopéennes*, sont d'une époque antérieure à l'arrivée des colonies égyptiennes et phéniciennes en Grèce; ce qui moutre que les peuples indigènes avaient déja porté assez loin les arts mécaniques. C'est à M. Petit-Radel de l'Institut qu'on doit d'avoir attiré l'attention des savants sur ces restes curieux de la civilisation primitive de la Grèce et de l'Italie. — L.

possesseurs légitimes, qui allaient chercher ailleurs des établissements. Comme l'Attique était un pays sec et stérile, ses habitants n'eurent pas les mêmes secousses à essuyer, et ils se conservèrent toujours dans leur premier terrain : c'est pourquoi ils s'appelaient αὐτόχθονες, c'est-à-dire, nés dans le pays même, à la difference de presque tous les autres peuples, qui étaient venus d'ailleurs.

Tels furent en général les premiers commencements de la Grèce. Il faut maintenant descendre dans un plus grand detail, et exposer en peu de mots l'etablissement des differents etats qui la partagèrent.

ARTICLE IV.

Différents états dont la Grèce était composée.

Dans ces temps reculés, les royaumes étaient fort peu de chose, et souvent l'on en donnait le titre à une ville d'où dépendaient quelques lieues seulement de terrain.

SICYONE.

Le plus ancien des royaumes de la Grèce est celui
An. M. 1915 Av. J.C. 2089 de Sicyone. Eusèbe en place le commencement 1313 ans avant la première olympiade. On croit qu'il dura environ 1000 ans.

ARGOS.

Le royaume d'Argos, dans le Peloponnèse, com-
An. M. 2148 Av. J.C. 1856. Euseb. in Chron. mença 1080 ans avant la première olympiade, du temps d'Abraham. Le premier roi fut Inachus. Il eut pour successeurs, Phoronée, son fils; Apis, qui donna son nom à cette contree; Argus; et, après plusieurs autres, Gélanor, qui fut dépouillé et chassé du royaume par

Danaüs, Égyptien. Les successeurs de celui-ci furent Lyncée, fils d'Égyptus son frère, qui, seul de cinquante frères, échappa à la cruauté des Danaïdes; Abas; Proetus; Acrisius. An. M. 2530 Av. J.C. 1474

De Danaé, fille du dernier, naquit Persée, qui dans la suite, ayant tué par malheur son grand-père Acrisius, et ne pouvant plus soutenir la vue d'Argos, où il avait commis ce meurtre involontaire, passa à Mycènes, et y établit le siége de son royaume.

MYCÈNES.

Persée régna donc à Mycènes.

Il eut plusieurs enfants : entre autres, Alcée, Sthénélus et Électryon. Alcée fut père d'Amphitryon; Sthénélus, d'Eurysthée; Électryon, d'Alcmène. Amphitryon épousa Alcmène, de laquelle et de Jupiter naquit Hercule.

Eurysthée et Hercule vinrent au monde le même jour; mais la naissance du premier ayant été avancée par la fraude de Junon, Hercule lui fut soumis, et obligé de subir par son ordre les douze travaux si célèbres dans la Fable.

Les rois qui régnèrent à Mycènes, après Persée, furent Électryon, Sthénélus, Eurysthée. Celui-ci, après la mort d'Hercule, déclara une guerre ouverte à ses descendants, dans la crainte qu'ils n'entreprissent un jour de le détrôner. En effet, les Héraclides, ayant tué dans un combat Eurysthée, entrèrent victorieux dans le Péloponnèse, et s'en rendirent maîtres. Mais, comme c'était avant le temps marqué par les destins, une peste qui survint, jointe à un oracle, les obligea d'en sortir. Trois ans après, trompés par une expression

ambiguë de l'oracle, ils firent une nouvelle tentative, qui fut encore inutile : c'était environ vingt ans avant la prise de Troie.

Atrée, fils de Pélops, oncle maternel d'Eurysthée, lui avait succédé. C'est de la sorte que la couronne passa aux descendants de Pélops, qui donnèrent leur nom au Péloponnèse, appelé auparavant *Apie*. La haine meurtrière des deux frères Atrée et Thyeste est connue de tout le monde.

Plisthène, fils d'Atrée, succéda à son père au royaume de Mycènes, qu'il laissa à son fils

Agamemnon, qui eut pour successeur son fils Oreste. Le royaume de Mycènes fut rempli de crimes et d'horreurs depuis qu'il eut passé dans la famille de Pélops.

Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, régnèrent après lui : ils furent chassés du Péloponnèse par les Héraclides.

ATHÈNES.

An. M. 2448 Av. J.C. 1556 Cécrops, originaire d'Égypte, fut le fondateur de ce royaume. S'étant établi dans l'Attique, il divisa tout ce qui lui était soumis en douze cantons. Ce fut lui qui établit l'Aréopage.

Cette auguste compagnie rendit sous Cranaus, son successeur, le fameux jugement entre Neptune et Mars. Ce fut de son temps qu'arriva le déluge de Deucalion. Celui d'Ogygès en Attique est beaucoup plus ancien, et était arrivé 1020 ans avant la première olympiade, et par conséquent l'an du monde 2208.

Amphictyon, troisième roi d'Athènes, procura une confédération de douze peuples, qui s'assemblaient

deux fois l'an aux Thermopyles pour y faire des sacrifices communs, et pour y délibérer ensemble sur les affaires publiques et particulières de chaque peuple. Elle fut nommée l'assemblée des Amphictyons.....

Sous ÉRECHTHÉE, l'on marque l'arrivée de Cérès en Attique, après l'enlèvement de sa fille, et l'établissement des mystères à Éleusis.

Le règne d'ÉGÉE, fils de Pandion, est le temps le An. M. 2720.
plus illustre de l'histoire des héros. C'est sous lui qu'on Av. J.C. 1284.
place l'expédition des Argonautes, les fameux travaux d'Hercule, la guerre de Minos, second roi de Crète, contre les Athéniens; l'histoire de Thésée et d'Ariane.

THÉSÉE, succéda à son père Égée. Cécrops avait partagé l'Attique en douze bourgs, douze cantons, séparés les uns des autres. Thésée fit comprendre aux peuples les avantages d'un gouvernement commun, et des douze bourgs n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie.

CODRUS fut le dernier roi d'Athènes. Il se dévoua pour son peuple.

Après lui, le titre de roi fut éteint par les Athéniens. An. M. 2934.
MÉDON, son fils, fut mis à la tête de la république, avec Av. J.C. 1070
le titre d'archonte, c'est-à-dire de gouverneur ou de président. Les premiers archontes furent à vie; mais les Athéniens, fatigués d'une domination qui leur paraissait encore trop approcher de la royauté, élurent de nouveaux archontes de dix ans en dix ans, et enfin rendirent cette charge annuelle.

THÈBES.

CADMUS, venu par mer des côtes de la Phénicie, An. M. 2549
c'est-à-dire, des environs de Tyr et de Sidon, se saisit Av. J.C. 1455

du pays appelé depuis la Béotie. Il y bâtit la ville de Thèbes, ou du moins une citadelle, appelée de son nom *Cadmée*, et y établit le siége de sa domination et de sa puissance.

Les funestes malheurs de Laïus, l'un de ses successeurs, et de Jocaste sa femme, d'Œdipe leur fils, d'Étéocle et de Polynice, nés du mariage incestueux de Jocaste et d'Œdipe, ont fourni une ample matière aux récits de la fable et aux actions du théâtre.

SPARTE ou LACÉDÉMONE.

On croit que Lélex, premier roi de la Laconie, commença à régner environ 1516 ans avant l'ère chrétienne.

Tyndare, neuvième roi de Lacédémone, eut de Léda Castor et Pollux, jumeaux, outre Hélène et Clytemnestre, femme d'Agamemnon, roi de Mycènes. Ayant survécu à la mort des deux jumeaux ses enfants, il songea à se choisir un successeur en choisissant un époux à Hélène sa fille. Tous les prétendants s'engagèrent par serment de s'en tenir au choix de cette princesse, qui se détermina en faveur de Ménélas. A peine eut-elle été trois ans avec son mari, qu'elle fut enlevée par Alexandre Pâris, fils de Priam, roi des Troyens. Cet enlèvement fut l'occasion de la guerre de Troie. La Grèce commença proprement à essayer ses forces unies au siége de cette ville, où les Achille, les Ajax, les Nestor et les Ulysse firent pressentir à l'Asie qu'elle obéirait un jour à leur postérité. La ville fut prise par les Grecs après un siége de dix ans, à peu près dans le temps que Jephté conduisait le peuple de Dieu, c'est-à-dire, selon Usérius, l'année du monde 2820, et 1184 ans avant Jésus-Christ. Cette époque est

célèbre dans l'histoire; et doit être retenue avec soin, aussi-bien que celle des olympiades.

On appelle *olympiade* la revolution de quatre années complètes depuis une celebration des jeux olympiques jusqu'à l'autre. Nous exposerons ailleurs l'etablissement de ces jeux, qui se celebraient tous les quatre ans près de la ville de Pise, appelée autrement Olympie. L'ère commune des olympiades commence à l'eté de l'année du monde 3228, et 776 ans avant Jésus-Christ, dans les jeux où Corèbe remporta le prix de la course.

Quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides rentrèrent dans le Pelopomnèse, et se saisirent de Lacédémone, où deux frères, Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent ensemble. Et depuis eux le sceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Plusieurs années après, Lycurgue donna à Sparte ces lois qui l'ont rendue si célèbre. J'en parlerai dans la suite avec étendue.

CORINTHE.

Corinthe commença plus tard que les autres villes dont nous venons de parler à être gouvernée par des rois particuliers. D'abord elle fut soumise à ceux d'Argos et de Mycènes. Sisyphe, fils d'Éole, s'en rendit maître. Sa race en fut chassee par les Héraclides environ 110 ans après le siége de Troie. Les descendants de Bacchis y régnèrent ensuite. Sous eux le gouvernement monarchique fit place à l'aristocratique, c'est-à-dire que les anciens gouvernèrent, choisissant entre eux tous les ans un premier magistrat qu'ils appelaient *prytanis*. Enfin, Cypselus, ayant gagné le peuple, s'empara de l'autorité, qu'il fit passer à son fils Pé-

An. M. 2628. Av. J.C. 1376

riandre, fort connu parmi les sages de la Grèce, au nombre desquels son goût pour les sciences et pour les gens savants l'a fait ranger.

LA MACÉDOINE.

On fut long-temps parmi les Grecs sans faire beaucoup d'attention à la Macédoine. Il semblait que ses rois, relégués dans les bois et les montagnes, ne faisaient point partie du reste de la Grèce. Ils prétendaient descendre d'Hercule par Caranus, le premier
An. M. 3210 Av. J C. 794. d'entre eux. Philippe et Alexandre son fils relevèrent extrêmement la gloire de ce royaume. Il avait déja duré 471 ans jusqu'à la mort d'Alexandre, et il en dura encore 155 jusqu'à la prise de Persée par les Romains; ce qui fait en tout 626 ans.

ARTICLE V.

Transmigrations des Grecs dans l'Asie mineure.

Nous avons déja remarqué que, quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides se remirent en possession du Péloponnèse, ayant défait les Pélopides, c'est-à-dire Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, et qu'ils partagèrent entre eux les royaumes de Mycènes, d'Argos et de Lacédémone.

Une si grande révolution changea presque toute la face de la Grèce, et donna lieu à plusieurs transmigrations fort célèbres. Pour les mieux entendre, et pour avoir une idée plus nette de la situation de plusieurs peuples de la Grèce, et des quatre dialectes ou différentes langues qui y régnèrent, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

Deucalion, qui régna en Thessalie, et sous qui arriva le deluge qui porte son nom, eut de Pyrrha sa femme deux fils, qui furent Hellen et Amphictyon. Celui-ci, ayant chassé d'Athènes Cranaüs, y regna à sa place. Hellen, si l'on en croit les historiens de sa nation, donna son nom aux Grecs, qui furent depuis appeles Hellènes. Il eut trois fils, Éolus, Dorus, et Xuthus.

Strab. l. 8, p. 383, etc. Pausan. l. 7, p. 396, etc

Éolus, qui était l'aîné, succeda à son père; et, outre la Thessalie, il eut en partage la Locride et la Beotie. Plusieurs de ses descendants entrèrent dans le Peloponnèse avec Pelops, fils de Tantale, roi de Phrygie, qui donna son nom au Peloponnèse, et s'établirent dans la Laconie.

La contrée voisine du Parnasse échut à Dorus, et fut appelee de son nom la Doride.

Xuthus, contraint par ses frères, pour quelque mécontentement particulier, de quitter son pays, se retira dans l'Attique, où il épousa la fille d'Érechthée, roi des Atheniens, dont il eut deux fils, Achéus et Ion.

Un meurtre involontaire commis par Achéus l'obligea de se retirer dans le Peloponnèse, qui était nommé pour-lors Égialée, et dont une partie fut appelée de son nom Achaïe. Ses descendants s'etablirent à Lacédémone.

Ion, s'étant signalé par ses victoires, fut appelé par les Athéniens au gouvernement de leur ville, et donna son nom au pays; car les habitants de l'Attique sont aussi appelés Ioniens. Le nombre des citoyens s'accrut à tel point, que les Athéniens se trouvèrent obligés d'envoyer dans le Peloponnèse une colonie d'Ioniens, qui communiquèrent aussi leur nom à la contrée qu'ils occupèrent.

Ainsi tous les habitants du Peloponnèse, quoique composés de différents peuples, furent tous réunis sous les noms d'Achéens et d'Ioniens.

Les Héraclides, quatre-vingts ans après la prise de Troie, songèrent sérieusement à se remettre en possession du Péloponnèse, qu'ils croyaient leur appartenir de droit. Ils avaient trois chefs principaux, fils d'Aristomaque, savoir, Témène, Cresphonte et Aristodème. Celui-ci étant mort, ses deux fils Eurysthène et Proclès prirent sa place. Le succès de leur expédition fut aussi heureux que le motif en paraissait juste, et ils rentrèrent en possession de leur ancien domaine. Argos échut à Témène, la Messénie à Cresphonte, et la Laconie aux deux fils d'Aristodème.

Ceux des Achéens qui descendaient d'Éolus, et qui jusque-là avaient habité dans la Laconie, en ayant été chassés par les Doriens qui étaient rentrés dans le Péloponnèse avec les Héraclides, s'établirent, après quelques courses, dans le canton de l'Asie mineure, qui depuis fut appelé l'Éolide, où ils fondèrent Smyrne et onze autres villes. Mais la ville de Smyrne passa dans la suite aux Ioniens. Les Éoliens occupèrent aussi plusieurs villes de Lesbos.

Quant aux Achéens de Mycènes et d'Argos, comme ils se virent contraints d'abandonner leur pays aux Héraclides, ils s'emparèrent de celui des Ioniens, qui habitaient comme eux dans le Péloponnèse. Ceux-ci se réfugièrent d'abord à Athènes, qui était leur patrie originaire, d'où ils partirent quelque temps après sous la conduite de Nilée et d'Androcle, tous deux fils de Codrus, et s'emparèrent de cette côte de l'Asie mineure qui est entre la Carie et la Lydie, et qui de leur nom

fut appelée Ionie; et ils y bâtirent douze villes, Éphèse, Clazomène, Samos, etc.

La puissance des Athéniens, qui avaient alors pour roi Codrus, s'étant fort augmentée par le grand nombre de ceux qui se réfugiaient dans leur pays, les Héraclides crurent devoir s'opposer à leurs progrès, et les attaquèrent. Ceux-ci furent vaincus dans un combat; mais ils ne laissèrent pas de demeurer maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare, et établirent dans ce pays les Doriens à la place des Ioniens. Pausan. l. 7, p. 393.

Une partie de ces Doriens demeura dans le pays après la mort de Codrus; quelques-uns passèrent en Crète; le plus grand nombre s'établit dans cette partie de l'Asie mineure qui de leur nom a été appelée Doride. Ils y bâtirent Halicarnasse, Cnide et d'autres villes; et s'établirent dans les îles de Rhode, de Cos, etc. Strab. l. 8, p. 653.

Dialectes des Grecs.

Il sera maintenant plus aisé d'entendre ce qui regarde les dialectes de la Grèce. Il y en avait quatre [1], savoir: l'*attique*, l'*ionien*, le *dorique* et l'*éolien*. C'étaient autant de langages, parfaits chacun dans leur genre, dont différents peuples se servaient, mais qui avaient tous une même langue pour fondement. Et cette diversité de langage ne doit pas paraître étonnante dans un pays dont les habitants ne dépendaient point les uns des autres, mais avaient chacun leur domaine particulier.

[1] Plusieurs auteurs et grammairiens anciens n'en comptent que trois, parce qu'ils confondent l'*Éolien* avec le *Dorique*, à cause de la ressemblance des deux dialectes (STRABON. VIII, pag. 333. A.). Pindare lui-même, dans deux passages de la première olympique, semble les confondre également en un seul : Δωρίαν ἀπὸ φόρμιγγα πασσάλου λάμβανε (*Olymp.* I, 26) et : ἐμὲ δὲ στεφανῶσαι κεῖνον ἱππικῷ νόμῳ Αἰοληΐδι μολπᾷ χρή. (*v.* 164.)

1° Le dialecte *attique* est celui qui était usité dans Athènes et dans le pays circonvoisin. Il a été suivi particulièrement par Thucydide, Aristophane, Platon, Isocrate, Xenophon et Démosthène [1].

2° L'*ionien* était presque le même que l'ancien attique. Mais passant depuis dans quelques villes de l'Asie mineure, et dans les îles adjacentes, qui etaient colonies des Atheniens et de ceux de l'Achaïe, il reçut là comme une nouvelle teinture, et ne suivit pas toute la délicatesse où arrivèrent depuis les Athéniens. C'est en cette langue qu'ont écrit Hippocrate et Hérodote [2].

3° Le *dorique* a été premièrement en usage parmi les Lacédémoniens, et ceux d'Argos. Ensuite il passa dans l'Épire, dans la Libye, la Sicile, Rhodes et Crète. C'est celui qu'ont suivi Archimède et Théocrite, tous deux de Syracuse, et Pindare [3].

4° L'*éolien* a été d'abord usité parmi les Béotiens et leurs voisins, puis dans l'Éolie, région de l'Asie mineure entre l'Ionie et la Mysie, qui comprenait dix ou douze villes, colonies des Grecs. C'est celui qui a été suivi par Sapho et Alcée, dont il reste peu de chose. On le trouve aussi mêlé dans Théocrite, Pindare, Homère, et dans plusieurs autres.

[1] Et les autres orateurs; en outre, Eschyle, Sophocle, Euripide et la plupart des poëtes tragiques et comiques dont il nous reste des fragments. Les grammairiens ont distingué deux dialectes attiques l'*ancien* et le *nouveau :* d'autres ont reconnu trois âges dans ce dialecte (FISCHER, *ad Weller Gram.* I. 41). — L.

[2] Ajoutez : Le médecin Arétée de Cappadoce, Arrien dans les *Indiques,* Ctésias, Lucien (ou le Pseudo-Lucien) dans les traités de l'*astrologie* et de la déesse Syrienne. — L.

[3] Ocellus Lucanus, Timée de Locres. — L.

ARTICLE VI.

Gouvernement républicain établi presque généralement dans toute la Grèce.

On a pu remarquer, dans le peu que j'ai dit des divers établissements de la Grèce, que le fond primordial de tous ces differents états était le gouvernement monarchique, le plus ancien de tous, le plus universellement repandu, le plus propre à entretenir la paix et la concorde, et, comme l'observe Platon, forme sur le modèle de l'autorite paternelle, et de cet empire doux et modéré que les pères exerçaient dans leur famille. Platon. l. 3, de leg.

Les choses ayant dégénéré peu-à-peu par l'injustice des usurpateurs, par la durete des maîtres légitimes, par les soulèvements des peuples, et par mille autres révolutions qui arrivèrent dans ces états, un esprit tout contraire au premier s'empara de la Grèce entière, y alluma un desir violent de la liberté, et établit par-tout, excepté dans la Macédoine, un gouvernement republicain, mais varié en presque autant de manières qu'il y avait de différentes villes, selon le génie et le caractère de chacun des peuples.

Il resta toujours néanmoins je ne sais quel levain de l'ancienne domination, qui réveilla de temps en temps l'ambition de plusieurs citoyens, et leur inspira le desir de se rendre maître de leur patrie. Dans presque tous ces petits états de la Grèce, on vit souvent des particuliers qui, n'ayant aucun droit au trône, ni par leur naissance, ni par le choix des citoyens, cherchèrent à s'y élever par cabale, par trahison, par violence; et qui, sans respect pour les lois, sans égard pour le bien pu-

blic, exercèrent l'autorité souveraine avec un empire despotique et un pouvoir arbitraire. Pour se maintenir dans leur injuste usurpation, au milieu des défiances et des alarmes, ils se crurent obligés de prévenir de fausses conjurations, ou de réprimer des conspirations réelles par les plus cruelles proscriptions, et de sacrifier à leur sûreté tous ceux que leur mérite, leur rang, leurs richesses, leur zèle pour la liberté, leur amour pour la patrie, rendaient suspects à un gouvernement soupçonneux et mal affermi, qui sentait bien qu'il était haï de tous, et qu'il méritait de l'être. C'est cette conduite inhumaine qui rendit ces hommes si odieux sous le nom de *tyrans* [1], et qui fournit une si ample matière aux déclamations des orateurs, et aux représentations tragiques du théâtre.

De toutes ces villes et de toutes ces parties de la Grèce, séparées entièrement, ce semble, les unes des autres par leurs lois, leurs coutumes, leurs intérêts, se forma néanmoins un seul tout et un corps unique, dont les forces s'accrurent jusqu'au point de faire trembler la puissance formidable des Perses sous Darius et Xerxès, et qui l'aurait peut-être absolument détruite dès-lors, si la Grèce avait pu se maintenir dans cette union et cette concorde qui la rendait invincible; c'est le spectacle qui va nous occuper dans la suite, et qui mérite cer-

[1] Ce nom, dans son origine, signifiait *roi*, et se donnait anciennement aux princes légitimes.

— Les poëtes confondent souvent le mot τύραννος avec le mot βασιλεύς: mais les historiens y mettent de la différence : ainsi ils ne donnent jamais le nom de *tyran* aux rois de Perse, d'Athènes, de Sparte; mais ils l'ont donné aux rois de Syracuse, à Pisistrate, à ses fils, etc. Ce nom, désignait ceux qui gouvernèrent un peuple sans son aveu, et sans y être appelés par la naissance, quelque doux que fût leur gouvernement. — L.

tainement toute l'attention des lecteurs. Nous verrons, dans les volumes qui suivront, un petit peuple, renfermé dans l'enceinte d'un pays qui n'égalait pas le quart de la France, aux prises avec le plus puissant empire qui fût alors sur la terre; et nous le verrons, non-seulement tenir tête aux armées innombrables des Perses, mais les dissiper, les mettre en fuite, les tailler en pièces, et réduire quelquefois l'orgueil persan à accepter des conditions de paix aussi honteuses pour les vaincus que glorieuses pour les vainqueurs.

Parmi les villes de la Grèce, deux se distinguèrent particulièrement, et s'acquirent une autorité et une sorte de supériorité sur toutes les autres, que le mérite seul leur attira : c'est Lacédémone et Athènes. Comme elles soutiendront un grand personnage dans l'histoire qui va suivre, avant que d'entrer dans ce détail, je crois devoir donner par avance quelque idée du génie, du caractère, des mœurs, du gouvernement de ces deux peuples. Plutarque, dans les vies de Lycurgue et de Solon, me fournira la principale partie de ce que j'ai à dire sur ce sujet.

ARTICLE VII.

Gouvernement de Lacédémone; lois établies par Lycurgue.

Il n'y a peut-être rien dans toute l'histoire profane de plus attesté, ni en même temps de plus incroyable que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, et la discipline que Lycurgue y avait établie. Ce législateur était fils d'Eunomus, l'un des deux rois qui commandaient ensemble à Sparte. Il lui eût été facile

Plut. in vit. Lycurg. pag. 40.

de monter sur le trône après la mort de son frère aîné, qui n'avait point laissé d'enfant mâle; et il fut roi en effet pendant quelques jours. Mais, dès que la grossesse de sa belle-sœur fut connue, il déclara que la royauté appartenait à l'enfant qui en naîtrait, si c'était un fils, et dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur. Cependant la veuve lui envoya dire sous main que, s'il voulait lui promettre de l'épouser quand il serait roi, elle ferait périr son fruit. Une proposition si détestable fit horreur à Lycurgue : il dissimula néanmoins, et, amusant cette femme par différents prétextes, il la mena jusqu'à son terme. Quand l'enfant fut né, il le déclara roi, et le fit nourrir avec grand soin. La joie que sa naissance causa au peuple le fit nommer CHARILAUS.

Plut. in vit. Lycurg. pag. 41.

L'état était pour-lors dans un grand désordre, l'autorité des rois étant absolument méprisée, et celle des lois encore plus : nul frein ne pouvait retenir l'audace du peuple, qui allait tous les jours en croissant.

Lycurgue conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone : et pour être en état d'y établir de plus sages réglements, il jugea à propos de faire plusieurs voyages, afin de connaître par lui-même les différentes mœurs des peuples, et de consulter ce qu'il y avait de personnes plus habiles et plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'île de Crète, dont les lois dures et austères étaient fort célèbres : il passa de là en Asie, où régnait une conduite tout opposée; et enfin il se rendit en Égypte, le domicile des sciences, de la sagesse et des bons conseils.

Pag. 42.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer

de ses citoyens; et les rois mêmes pressèrent son retour, sentant bien qu'ils avaient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir et dans l'obeissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques lois particulières ne produiraient pas un grand effet.

Mais, avant que d'exécuter son dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon; et, après avoir offert son sacrifice, il reçut cet oracle si célèbre, dans lequel la prêtresse l'appelait *ami des dieux, et Dieu plutôt qu'homme*[1]. Et quant à la grace qu'il avait demandée de pouvoir établir de bonnes lois dans son pays, elle lui déclarait que le dieu avait exaucé ses prières, et que la république qu'il allait former serait la plus excellente république qui eût jamais été. [Plut. in Lycurg., § 5; Herodot. I, § 65; Xenoph. Apol Socrat., § 15.]

Étant revenu à Lacédémone, il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vues; et s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner et pour intimider ceux qui voudraient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissements la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

Premier établissement : Sénat.

De tous les nouveaux établissements de Lycurgue, Pag. 42. le plus grand et le plus considérable fut celui du sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut

la principale cause du salut de cet état. Car, au lieu qu'auparavant il était toujours chancelant, et qu'il penchait tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la democratie par le pouvoir trop absolu du peuple, ce sénat lui servit comme d'un contre-poids qui le maintint dans l'equilibre, et qui lui donna une assiette ferme et assurée, les vingt-huit sénateurs [1] qui le composaient se rangeant du côté des rois quand le peuple voulait se rendre trop puissant, et fortifiant au contraire le parti du peuple quand les rois voulaient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue ayant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvèrent la puissance des trente, qui composaient le sénat, encore trop forte et trop absolue, c'est pourquoi il lui donnèrent un frein, en lui opposant l'autorité des éphores [2], environ cent trente ans après Lycurgue [3]. Les éphores étaient au nombre de cinq, et ne demeuraient qu'un an en charge. Ils étaient tous tirés du peuple, et par là ressemblaient assez aux tribuns du peuple chez les Romains. Ils avaient droit de faire arrêter les rois, et de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'egard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencèrent

Aristot. l. 2, de rep. p. 321. [c. 7.]

[1] Ce conseil était composé de trente personnes, en y comprenant les deux rois.

= Les deux rois étaient à-la-fois sénateurs héréditaires, commandants en chef des armées, et prêtres de Jupiter (Herod. VI, § 56). — L.

[2] Éphore signifie contrôleur, inspecteur.

[3] Hérodote (I, § 65) et Satyrus (ap. *Diog. Laert.* I, § 68) attribuent à Lycurgue l'institution des Éphores. Plutarque et Valère-Maxime (IV, I), d'après Aristote (*Polit.* V, c. 11), l'attribuent à Théopompe; Diogène de Laerte (I. § 68.), à Chilon, un des sept sages. Il est difficile d'avoir une opinion bien arrêtée au milieu de cette discordance. Il semble cependant que le témoignage d'Hérodote doive être préféré. — L.

les éphores. Sa femme lui ayant reproché qu'il laisserait à ses enfants la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avait reçue, il lui répondit : *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

Le gouvernement de Lacédémone n'était donc pas purement monarchique; les grands y avaient beaucoup de part, et le peuple n'en était pas exclu [1]. Toutes les parties de ce corps politique, à mesure quelles conspiraient au bien général, y trouvaient le leur; en sorte que, malgré l'inquiétude et l'inconstance du cœur humain, qui soupire toujours après le changement et ne se guérit jamais de son dégoût pour l'uniformité, Lacédémone, pendant plusieurs siècles, se maintint dans l'observation de ses lois.

Second établissement : Partage des terres, et décri de la monnaie d'or et d'argent.

Le second établissement de Lycurgue et le plus hardi fut le partage des terres [2]. Il le jugea absolument nécessaire pour rétablir dans la république la paix et le bon ordre. La plupart des habitants du pays étaient si pauvres, qu'ils n'avaient pas un seul pouce de terre, et tout le bien se trouvait entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe, et deux autres maladies du

Plut. in Lyc. pag. 44.

[1] On a vu plus haut, d'après Aristote, que ce gouvernement avait de grands rapports avec celui de Carthage (tome I, pag. 151). — L.

[2] Platon nous dit que les Héraclides, lorsqu'ils s'établirent dans le Péloponnèse, firent un partage égal des terres (*De Leg.* III, pag. 684). S'il en est ainsi, Lycurgue avait en quelque sorte une autorité historique pour appuyer le partage des terres : et cette grande mesure perd un peu de sa hardiesse. — L.

gouvernement encore plus anciennes et plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence et les excessives richesses, il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, et d'en faire un nouveau partage, pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences et les honneurs qu'à la vertu et au mérite.

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne, et il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que, quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voyage, traversant les terres de la Laconie qui venaient d'être moissonnées, et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se tourna vers ceux qui l'accompagnaient et leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que*
[Plut. Apophth. Lacon. c. 12.] *la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entre eux toute sorte d'inegalité ; mais, voyant qu'ils le supporteraient avec plus de peine s'il s'y prenait ouvertement, il y procéda par une autre voie en sapant l'avarice par les fondements [1] ; car premièrement il décria toutes les monnaies d'or et d'argent, et ordonna qu'on ne se servirait que de monnaie de fer,

[1] Il prit encore un autre moyen : il ordonna que personne ne pourrait refuser à qui les demanderait les objets dont on ne se servait point dans le moment : et même qu'on pourrait prendre chez son voisin les choses dont on aurait besoin, sans les demander, à la seule condition de les rendre non endommagées. (Xenoph. (*Rep. Laced.* VI, § 3 ; Aristot. *Politic.* II, cap. 2, § 5. Ed. *Schneid.*) C'est ainsi que Lycurgue parvint à détruire la propriété. — L.

qu'il fit d'un si grand poids et d'un si bas prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines [1], et une chambre entière pour la serrer.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles et superflus ; mais, quand il ne les aurait pas chassés, la plupart seraient tombés d'eux-mêmes, et auraient disparu avec l'ancienne monnaie, parce que les artisans ne trouvaient pas à se défaire de leurs ouvrages, et que cette monnaie de fer n'avait point de cours chez les autres Grecs, qui, bien loin de l'estimer, s'en moquaient et en faisaient des railleries.

Troisième établissement : Repas publics.

Lycurgue, voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse et au luxe et achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement ; ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité et toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeraient ensemble des mêmes viandes qui

Aristot. l. 2, de rep. p. 45. [c. 7.]

[1] Lycurgue fit en sorte, dit Plutarque (*Apophthegm. Lacon.* c. XI, § 3, Ed. *Gierig*), qu'une valeur de 4 chalques fût représentée par un poids d'une mine éginétique. Cette mine pesait environ 727 grammes ; le chalque était le 6[e] de l'obole, contenue 6 fois dans la drachme, qui était la 100[e] partie de la mine : il s'ensuit que 10 mines contenaient 9000 fois 4 chalques ; et conséquemment pesaient 6,543 kilogrammes : il ne faut pas moins de deux bœufs pour traîner un tel poids.

Quelque surprenant que puisse paraître ce fait ; il est confirmé par Xénophon (*Republ. Laced.* VII, § 5), par Eschines le socratique (*Dialog. de divit.* § 24), par Polybe (VI, 49, § 8), qui parlent de cette lourde monnaie de fer.

Les Byzantins se servirent aussi d'une pareille monnaie, selon Platon le comique qui s'exprime ainsi :

Χαλεπῶς ἂν οἰκήσαιμεν ἐν Βυζαντίοις
Ὅπου σιδαρέοισι νῦν νομίσμασι
Χρῶνται.

(Hesychius, Suidas, Pollux, etc. — L.

etaient réglées par la loi, et il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, et par cette frugale simplicite de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses [1], en les mettant hors d'état d'être desirées, d'être volées et d'enrichir leurs possesseurs; car il n'y avait plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre et le riche mangeaient ensemble en même lieu; et il n'etait pas permis de se présenter aux salles publiques après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observaient avec grand soin celui qui ne buvait et ne mangeait point, et lui reprochaient son intempérance, ou sa trop grande delicatesse, qui lui faisaient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance; et ce fut à cette occasion que, dans une émeute populaire, un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui sut bien s'en venger; car par les manières pleines de bonté et de douceur avec lesquelles il le traita, de violent et d'emporté qu'il était, il le rendit en assez peu de temps très-modéré et très-sage.

Les tables étaient chacune d'environ quinze personnes, et pour y être reçu il fallait être agréé de toute

[1] Τὸν πλοῦτον ἄσυλον, μᾶλλον δὲ ἄζηλον, καὶ ἄπλουτον ἀπειργάσατο. *Plut.* [§ 10]. — Les critiques regardent ces mots ἄσυλον, μᾶλλον δὲ comme interpolés. — L.

la compagnie. Chacun apportait par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues et quelque peu de leur monnaie pour l'apprêt et l'assaisonnement des vivres. On était obligé de se trouver au repas public; et, long-temps après, le roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la reine sa femme, fut réprimandé et puni.

Les enfants même se trouvaient à ces repas et on les y menait comme à une école de sagesse et de tempérance. Là, ils entendaient de graves discours sur le gouvernement et ne voyaient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égayait souvent par des railleries fines et spirituelles, mais qui n'étaient jamais basses ni choquantes; et dès qu'on s'apercevait qu'elles faisaient peine à quelqu'un, on s'arrêtait tout court. On les accoutumait aussi au secret; et quand un jeune homme entrait dans la salle, le plus vieux lui disait en montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici ne sort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets était ce qu'ils appelaient *la sauce noire*, et les vieillards la préféraient à tout ce qu'on leur servait sur la table. Denys le Tyran, s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même, et ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avait préparé : l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement, reprit le tyran? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif; car c'est là, ajouta le cuisinier, ce qui assaisonne ici tous nos mets.

Cic. Tusc. Quæst. l. 5, n. 98.

Autres ordonnances.

Plut. in Lyc. Quand je parle d'ordonnances de Lycurgue, je n'entends pas des lois écrites : il crut n'en devoir laisser presque aucune de cette sorte, persuadé que ce qu'il y a de plus fort et de plus efficace pour rendre les villes heureuses et les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs et dans l'esprit des citoyens par la pratique même ; car les principes que l'éducation y a gravés demeurent fermes et inébranlables, comme étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours un lien plus fort et plus durable que le joug de la nécessité ; et les jeunes gens qui ont été ainsi nourris et élevés deviennent eux-mêmes leurs lois et leurs législateurs. Voilà pourquoi Lycurgue, au lieu de laisser ses réglements par écrit, les mit en usage, et les fit pratiquer.

Il regardait l'éducation des enfants comme la plus grande et la plus importante affaire d'un législateur. Son grand principe était qu'ils appartenaient encore plus à l'état qu'à leurs pères ; et c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré, et qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former sur des principes constants et uniformes, qui leur inspirassent de bonne heure l'amour de la patrie et de la vertu.

Pag. 49. Sitôt qu'un enfant était né, les anciens de chaque tribu le visitaient ; et s'ils le trouvaient bien formé, fort et vigoureux, ils ordonnaient qu'il fût nourri, et lui assignaient une des neuf mille portions pour son héritage [1]. Si au contraire ils le trouvaient mal fait,

[1] Je ne comprends pas comment on pouvait assigner à chacun des enfants de Sparte, pour son héritage, une des neuf mille portions destinées

délicat et faible, et s'ils jugeaient qu'il n'aurait ni force ni santé, ils le condamnaient à périr, et le faisaient exposer.

On accoutumait de bonne heure les enfants à n'être point difficiles ni délicats pour le manger; à n'avoir point de peur dans les ténèbres; à ne s'épouvanter pas quand on les laissait seuls; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, ni à la criaillerie, ni aux pleurs; à marcher nu-pieds pour se faire à la fatigue; à coucher durement; à porter le même habit en hiver et en été, pour s'endurcir contre le froid et le chaud. Xenoph. de Laced. rep. pag. 677.

A l'âge de sept ans, on les distribuait dans les classes, où ils étaient élevés tous ensemble sous la même discipline. Leur éducation [1] n'était, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance; le législateur ayant bien compris que le moyen le plus sûr d'avoir des citoyens soumis à la loi et aux magistrats, ce qui fait le bon ordre et la félicité d'un état, était d'apprendre aux enfants, dès l'âge le plus tendre, à être parfaitement soumis aux maîtres. Plut. in Lyc. pag. 50.

Pendant qu'on était à table, le maître proposait des questions aux jeunes gens. On leur demandait, par exemble : *Qui est le plus homme de bien de la ville?* Pag. 51.

à cette ville. Le nombre des citoyens était-il toujours le même? ne passait-il jamais celui de neuf mille? Il n'est point marqué ici, comme dans le partage de la terre sainte, que les portions assignées à une famille y demeurassent toujours, et ne pussent être entièrement aliénées.

= Rollin n'a point fait attention qu'il y avait à cet égard un principe reconnu dans les états de la Grèce : c'est que le nombre des *citoyens* devait rester à-peu-près le même. Platon (*in Critia*, pag. 112), Aristote (*Politic.* VII, § 6), le font clairement entendre selon la remarque de Montesquieu (*Esprit des lois*, liv. XXIII, cap. 17); et j'en ai reconnu l'application pour la république d'Athènes dans un Mémoire sur la population de l'Attique (*Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres:*) — L.

[1] Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας.

Que dites-vous d'une telle action? Il fallait que la réponse fût prompte, et accompagnée d'une raison et d'une preuve conçue en peu de mots; car on les accoutumait de bonne heure au style laconique, c'est-à-dire, à un style concis et serré. Lycurgue voulait que la monnaie fût fort pesante et de peu de valeur; et au contraire que le discours comprît en peu de paroles beaucoup de sens.

Plut. in Lyc. p. 56.

Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenaient que pour le besoin. Toutes les sciences étaient bannies de leur pays. Leur étude ne tendait qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, et à vaincre dans les combats. Ils avaient pour surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville, et des plus qualifiés, qui établissait sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse et d'une probité généralement reconnues.

Pag. 50. Idem in Institut. Lacon. pag. 237.

Un vol d'une certaine espèce seulement, et qui n'en avait que le nom, était permis et même commandé aux jeunes gens. Ils se glissaient le plus finement et le plus subtilement qu'ils pouvaient dans les jardins et dans les salles à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande; et s'ils étaient découverts, on les punissait pour avoir manqué d'adresse. On raconte que l'un d'eux, ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, et souffrit, sans jeter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles et les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. J'ai dit que ce vol n'en avait que le nom, étant autorisé par la loi et par le consentement de tous les citoyens. La vue du legislateur, en le permettant, avait été d'inspirer aux jeunes Lacédémoniens, destinés tous à la guerre, plus de hardiesse et de finesse, de les accoutumer de bonne heure à la vie

de soldat, et de leur apprendre à vivre de peu, et à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. J'ai traité ailleurs cette matière avec quelque étendue. Man. d'étud. t. 3, p. 491 et suiv.

La patience et la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclataient sur-tout dans une fête qu'on célébrait en l'honneur de Diane, surnommée *Orthia*, où les enfants, sous les yeux de leurs parents, et en présence de toute la ville, se laissaient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, et quelquefois même expiraient sous les coups sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. Et c'étaient leurs pères mêmes qui, les voyant tout couverts de sang et de blessures, et près d'expirer, les exhortaient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avait vu de ses propres yeux plusieurs enfants perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace donne l'épithète de *patiente* à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon;* et qu'un autre auteur [1] fait dire à un homme qui avait souffert trois coups de bâton sans se plaindre : *Tres plagas spartanâ nobilitate concoxi.* Plut. in Lyc. pag. 51. Cic. Tusc. Quæst. l. 2, n. 34. Od. 7. l. 2.

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens était la chasse et les différents exercices du corps. Il leur était defendu d'exercer aucun art mécanique. Les Ilotes, qui étaient une espèce d'esclaves, cultivaient leurs terres, et leur en rendaient un certain revenu. Plut. in Lyc. pag 54.

Lycurgue voulait que ses citoyens jouissent d'un grand loisir. Il y avait des salles communes où l'on s'assemblait pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matières graves et sérieuses, elle était assaisonnée d'un sel et d'un agrément qui instruisait et corrigeait en divertissant. Ils étaient rarement Pag. 55.

[1] C'est Pétrone (*Satyr.* c. 105). — L.

seuls; on les accoutumait à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs chefs. L'amour de la patrie et du bien commun était leur passion dominante. Ils ne croyaient point être à eux, mais à leur pays. Pédarète n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cents qui avaient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content et fort gai, disant qu'*il était ravi que* Plut. in Lyc. [§ 25.] *Sparte eût trouvé trois cents hommes plus honnêtes gens que lui.*

Pag. 56. Tout inspirait à Sparte l'amour de la vertu et la haine du vice : les actions des citoyens, leurs conversations, et même les inscriptions publiques. Il était difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes et d'exemples vivants ne devinssent vertueux, de la manière dont le pouvaient être des païens. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'elles ne rapportassent des mœurs étrangères et des coutumes licencieuses, qui leur auraient bientôt inspiré du dégoût pour la vie et pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venaient pour rien d'utile ni de profitable, et que la curiosité seule y attirait; craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts et les vices de son pays, et persuadé qu'il était plus important et plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues qu'aux malades et aux pestiférés.

A proprement parler, le métier et l'exercice des Lacédémoniens était la guerre. Tout tendait là chez eux; tout respirait les armes. Leur vie était bien plus

douce à l'armée qu'à la ville; et il n'y avait qu'eux au monde à qui la guerre fût un temps de repos et de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure et austère qui régnait à Sparte étaient un peu relâchés, et qu'on leur laissait plus de liberté. Chez eux la première loi de la guerre et la plus inviolable, comme Démarate le déclara à Xerxès, était de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot de vaincre ou de mourir. Cette maxime leur paraissait si capitale, que le poëte Archiloque étant venu à Sparte ils l'obligèrent dans le moment même d'en sortir, parce qu'ils apprirent que dans une de ses poésies il avait dit qu'il valait mieux jeter bas ses armes que de s'exposer à mourir.

Herod. l. 7, cap. 104.

Plut. in Lacon. Institut. p. 239.

De-là vient qu'une mère recommandait à son fils qui partait pour une campagne de revenir avec son bouclier ou sur son bouclier [1]; et qu'une autre, apprenant que son fils était mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement : *Je ne l'avais mis au monde que pour cela.* Cette disposition était commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres, qui leur fut si funeste, les pères et les mères de ceux qui étaient morts en combattant se félicitaient les uns les autres, et allaient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfants avaient fait leur devoir : au lieu que les parents de ceux qui avaient survécu à cette défaite étaient inconsolables. A Sparte,

Cic. Tusc. Quæst. l. 1, n. 102.

Plut. in vit. Ages. p. 612.

[1] Ἄλλη προσαναδιδοῦσα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα, καὶ παρακελευομένη. Τέκνον, ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. (Plut. *Lacon. apophthegm.*, pag. 241.) On rapportait quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avaient été tués.

ceux qui avaient pris la fuite dans un combat étaient diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluait de toutes sortes de charges et d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'était comme une honte de s'allier avec eux par les mariages et on leur faisait impunément mille outrages en public.

Plut. in Lyc. pag. 53. Ils n'allaient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices et des prières publiques; et pour-lors ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine et, pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu était présent et combattait avec eux: ὡς τοῦ Θεοῦ συμπαρόντος.

Pag. 54. Quand ils avaient rompu et mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivaient qu'autant qu'il le fallait pour s'assurer la victoire: après quoi ils se retiraient, estimant qu'il n'était ni glorieux ni digne de la Grèce, de tailler en pièces des gens qui cèdent et qui se retirent. Et cela ne leur était pas moins utile qu'honorable: car leurs ennemis sachant que tout ce qui résistait était passé au fil de l'épée et qu'ils ne pardonnaient qu'aux fuyards, préféraient ordinairement la fuite à la résistance.

Pag. 57. Quand les premiers établissements de Lycurgue furent reçus et confirmés par l'usage, et que la forme de gouvernement qu'il avait établie parut assez forte et assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-même et pour se conserver; comme Platon [1] dit de Dieu,

[1] Ce passage de Platon, dont Plutarque fait ici l'application à Lycurgue, est dans le Timée, et donne lieu de croire que ce philosophe avait lu ce que Moïse dit de Dieu quand il créa le monde: « Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona. » (GEN. I, 31.)

= Voici les paroles remarquables de Platon (*in Timæo*, p. 1051, C),

qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner et faire ses premiers mouvements avec tant de justesse et d'harmonie : ainsi, le législateur de Sparte, charmé de la grandeur et de la beauté de ses lois, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules et cheminer si heureusement.

Mais désirant, autant que cela dépendait de la prudence humaine, de les rendre immortelles et immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui restait encore un point le plus important et le plus essentiel de tous, sur lequel il voulait consulter l'oracle d'Apollon; et en attendant, il les fit tous jurer que, jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendraient la forme de gouvernement qu'il avait établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses lois étaient bonnes et suffisantes pour rendre les Spartiates heureux et vertueux. La prêtresse lui répondit qu'il ne manquait rien à ses lois, et que, tant que Sparte les observerait, elle serait la plus glorieuse ville du monde et jouirait d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte; et croyant son ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il était persuadé que la mort même des grands personnages et des hommes d'état ne doit pas être oisive ni inutile à la république, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, et celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la

ὡς δὲ κινηθέν τε αὐτὸ καὶ ζῶν ἐνενόησε τῶν ἀϊδίων θεῶν γεγονὸς ἄγαλμα ὁ γεννήσας πατὴρ, ἠγάσθη τε, καὶ εὐφρανθεὶς.... — L.

sorte il mettait le sceau et le comble à tous les services qu'il avait rendus pendant sa vie à ses citoyens, puisque sa mort les obligerait à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avaient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

En exposant les sentiments de Lycurgue sur sa propre mort, tels que Plutarque les a marqués, je suis bien éloigné de les approuver; et j'en dis autant de plusieurs faits pareils que je rapporte quelquefois sans y joindre de réflexion, mais sans prétendre y donner d'approbation. Les prétendus sages du paganisme n'avaient, sur l'article dont il s'agit ici, comme sur beaucoup d'autres, que des lumières fort bornées et mêlées d'épaisses ténèbres. Ils établissaient ce principe admirable, qu'on trouve dans plusieurs de leurs écrits: que l'homme [1], placé dans le monde comme dans un poste par son général, ne peut le quitter que par le commandement exprès de celui de qui il dépend, c'est-à-dire de Dieu même. Ils le regardaient aussi quelquefois comme un coupable condamné à une triste prison d'où il pouvait desirer de sortir, mais d'où il ne lui était permis de sortir en effet que par l'ordre du magistrat et de la justice, et non en brisant ses chaînes, ni en forçant les portes du cachot. Ces idées sont

[1] « Vetat Pythagoras, injussu imperatoris, id est Dei, de præsidio et statione vitæ decedere. » (Cic. *de Senect.*, n. 73.)

« Cato sic abiit e vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus injussu hinc nos suo demigrare. Quum verò causam justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpè multis; næ ille, medius fidius, vir sapiens, lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit. Nec tamen illa vincula carceris ruperit; leges enim vetant; sed, tanquam a magistratu aut ab aliqua potestate legitima, sic a Deo evocatus atque emissus exierit. » (Id. I. *Tusc. Quæst.* n. 74.)

belles, parce qu'elles sont vraies : mais l'application qu'ils en faisaient était fausse, en prenant pour un ordre exprès de la Divinité ce qui n'était qu'un effet de leur faiblesse ou de leur orgueil, qui les portaient à se donner la mort à eux-mêmes, soit pour se délivrer des peines de cette vie, soit pour immortaliser leur nom dans la postérité, comme cela arriva à Lycurgue, à Caton et à tant d'autres.

RÉFLEXIONS

SUR LE GOUVERNEMENT DE SPARTE ET SUR LES LOIS DE LYCURGUE.

§ I. *Choses louables dans les lois de Lycurgue.*

Il faut bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les lois de Lycurgue un grand fonds [Plut. in Lyc. pag. 58.] de sagesse et de prudence, puisque tant qu'elles furent observées exactement à Sparte, et elles le furent pendant plus de cinq cents ans, cette ville fut si puissante et si florissante. C'était moins, dit Plutarque en parlant des lois de Sparte, le gouvernement et la police d'une ville ordinaire, que la conduite et le réglement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt continue ce même auteur, comme les poëtes feignent qu'Hercule avec sa peau de lion et sa massue seulement parcourait le monde et le purgeait de voleurs et de tyrans; Sparte de même, avec une simple bande [1] de parchemin et une méchante

[1] C'était ce que les Lacédémoniens appelaient *scytale*, une bande de cuir ou de parchemin qu'ils entortillaient autour d'un bâton, de manière qu'il n'y avait aucun vide. Ils écrivaient sur cette bande, et, après avoir écrit, ils la déroulaient, et l'envoyaient au général à qui elle

cape, donnait la loi à toute la Grèce, volontairement soumise à son empire, étouffait les tyrannies et les injustes dominations dans les cités, terminait à son gré les guerres et calmait les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, et en envoyant un seul ambassadeur qui ne paraissait pas plus tôt que tous les peuples soumis se rangeaient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville et son bon gouvernement imprimaient de respect à tous les hommes.

I. Nature du gouvernem. de Sparte.

On trouve à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule serait un grand éloge de ce législateur. Il dit que Platon, Diogène, Zénon et tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un état politique, ont pris pour modèle la république de Lycurgue; avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles et à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées et à des projets, a mis en œuvre et produit au grand jour une police inimitable, et a formé une ville entière de philosophes.

Pour y réussir, et pour établir une forme de république la plus parfaite qu'il fût possible, il avait comme fondu et mêlé ensemble ce que chaque espèce de gouvernement paraissait avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, et balançant les inconvénients de chacune en particulier, par les avantages que procurait la réunion de toutes ensemble.

était adressée. Ce général, qui avait un autre bâton tout semblable à celui sur lequel cette bande avait été roulée et écrite, l'appliquait sur ce bâton, et par ce moyen il trouvait la suite et la liaison des caractères, qui sans cela étaient si dérangés, qu'ils ne pouvaient être lus. (Plut. *in vit. Lys.*, pag. 444.)

Sparte tenait quelque chose de l'état monarchique par l'autorité de ses rois ; le conseil des trente, autrement dit le sénat, était une véritable aristocratie ; et le pouvoir qu'avait le peuple de nommer les sénateurs, et de donner force aux lois, ressemblait au gouvernement démocratique. L'établissement des éphores corrigea dans la suite [1] ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans ces premiers réglements, et suppléa ce qui pouvait y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue, dans l'établissement du sénat, qui fut également salutaire aux rois et au peuple [2] ; parce que par ce moyen la loi devint l'unique maîtresse des rois, et que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

2. Partage égal des terres : or et argent bannis de Sparte.

Le dessein que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoyens, et de bannir entièrement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même temps qu'il en bannirait l'usage de l'or et de l'argent, nous paraîtrait un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous apprenait que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles.

En mettant au rang des choses louables dans les lois de Lycurgue l'établissement dont je parle ici, je ne prétends pas le donner comme absolument irrépréhensible. Car j'ai peine à le concilier avec cette loi naturelle qui défend d'ôter à l'un ce qui lui appartient pour le donner à un autre, et c'est pourtant ce qui arriva pour-lors. Je ne considère donc dans ce partage des

[1] Voy. plus haut, p. 364, n. [2].—L.

[2] Νόμος ἐπειδὴ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' οὐκ ἄνθρωποι τύραννοι νόμων. (PLATON, Epist. 8.)

terres que ce qu'il a de beau en lui-même, et de digne d'admiration.

Concevons-nous en effet qu'on ait pu persuader à des citoyens qui étaient les plus riches et les plus opulents de leur ville de renoncer à tous leurs biens et à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujettir à un régime de vivre très-dur et très-gênant, de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur et la félicité de la vie? Voilà pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement serait moins merveilleux, s'il n'avait subsisté que pendant la vie du législateur; mais on sait qu'il lui survécut de plusieurs siècles. Xénophon, dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas, et Cicéron, dans une de ses harangues, remarquent que Lacédémone était la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline et ses lois pendant un si grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe terrarum septingentos jam annos ampliùs unis moribus et nunquam mutatis legibus vivunt.* Je crois bien que du temps de Cicéron la discipline de Sparte, aussi-bien que sa puissance, était fort affaiblie et diminuée; mais tous les historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusqu'au règne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir et corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe et d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or et d'argent, qui étaient le fruit de ses victoires, et en renversant par là les lois de Lycurgue.

Pro Flacco num. 63.

Mais l'introduction de la monnaie d'or et d'argent

ne fut pas la première plaie que les Lacédémoniens firent aux lois de leur législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraya le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvait pas songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses lois, et sur-tout de celle qui interdisait l'usage de l'or et de l'argent, était, comme l'ont judicieusement observé Polybe et Plutarque, de réprimer et de réfréner l'ambition de ses citoyens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vues ni leurs prétentions. En effet, le gouvernement qu'il avait établi suffisait pour défendre les frontières de Sparte; mais il ne suffisait pas pour la rendre maîtresse des autres villes. Polyb. l. 6 pag. 491.

Le dessein de Lycurgue n'avait donc pas été de former des conquérants. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens, il leur défendit expressément, quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flottes, et de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant plusieurs siècles, et jusqu'à la defaite de Xerxès. A cette occasion, ils songèrent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçus que ces commandements éloignés et maritimes corrompaient les mœurs de leurs généraux, ils y renoncèrent sans peine, comme nous le remarquerons à l'occasion du roi Pausanias. Plut. in moribus Laced. pag. 239.

Quand Lycurgue avait armé ses citoyens de boucliers et de lances, ce n'avait point été pour les mettre en Plut. in Lyc. pag. 59.

état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre. Il en avait fait un peuple de soldats et de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils vécussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres, et en se persuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut espérer un bonheur solide et durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richesses, et qu'une domination puissante et étendue, peuvent donner la préférence à ces vastes empires qui ont assujetti l'univers par la violence; mais Lycurgue était convaincu qu'une ville n'avait besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siècles, avait pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix; et elle était ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer et d'étendre les bornes de la république de Sparte.

Plut. ibid. et in vit. Agesil. pag. 614.

Ces sortes de réflexions, que Plutarque sème de temps en temps dans ses Vies, et qui en font la plus grande et la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un état réellement heureux, et à détromper de bonne heure de l'idée qu'on se forme de la vaine grandeur de ces empires qui ont englouti les royaumes, et de ces fameux conquérants qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence et à l'usurpation.

3. Excellente éducation de la jeunesse.

La longue durée des lois établies par Lycurgue est certainement une chose bien merveilleuse; mais le moyen qu'il employa pour y réussir n'est pas moins digne

d'admiration. Ce moyen fut le soin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfants des Lacédémoniens dans une exacte et sévère discipline; car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du serment aurait éte un faible lien, si, par l'éducation et la nourriture, il n'eût imprimé les lois dans leurs mœurs, et ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conservèrent plus de cinq cents ans [1], comme une bonne et forte teinture qui a penétré jusqu'au fond; et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage et la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel qu'à l'excellente éducation qu'on recevait à Sparte : *cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solùm naturâ corroborata, verùm etiam disciplinâ putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un état de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des lois de la patrie. Orat. pro Flacco. c. 63.

Le grand principe de Lycurgue, et Aristote le répète en termes formels, était que, comme les enfants sont à l'état, il faut qu'ils soient élevés par l'état et selon les vues de l'état. C'est pour cela qu'il voulait qu'ils fussent élevés en public et en commun, et non abandonnés au caprice des parents qui, pour l'ordinaire, par une indulgence molle et aveugle et par une tendresse mal entendue, énervent en même temps et le corps et l'esprit de leurs enfants. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissait au travail et à la fatigue par les exercices de la chasse et de la course; on les accoutu- Lib. 8, Politic. [c. 1.]

[1] Ὥσπερ βαφῆς ἀκράτου καὶ ἰσχυρᾶς καθαψαμένης. [PLUT. *compar. Lyc. c. Numa*, § 5.]

mait à supporter la faim et la soif, le chaud et le froid; et ce que les mères auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs et pénibles tendaient à leur procurer une forte et robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étaient tous destinés, et la leur procuraient en effet.

4. Obéissance. Mais ce qu'il y avait de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignait parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poëte Simonide donne à cette ville une épithète [1] bien magnifique, qui marque qu'elle seule savait dompter les esprits et rendre les hommes souples et soumis aux lois, comme les chevaux que l'on forme et que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfants à Sparte [2], afin qu'ils y apprissent la plus belle et la plus grande de toutes les sciences, qui est celle d'obéir et de commander.

5. Respect pour les vieillards. Plut. in Lacon. Institut. pag. 237. Une des leçons qu'on inculquait le plus souvent et le plus fortement aux jeunes Lacédémoniens, était d'avoir un grand respect pour les vieillards et de leur en donner des marques en toute occasion, en les saluant, en leur cédant le pas dans les rues, en se levant par honneur devant eux dans les compagnies et dans les assemblées publiques, mais sur-tout en recevant avec docilité et soumission leurs avis et même leurs réprimandes. On reconnaissait à ce caractère un Lacédémonien. En user autrement, c'eût été se dégrader soi-même et faire injure à sa patrie. Un vieillard

[1] Δαμασίμβροτος, c'est-à-dire, *dompteuse d'hommes.*

[2] Μαθησόμενος τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν. (Plut. *in Agesil.*, pag. 606.)

d'Athènes entrant dans le théâtre pour assister aux spectacles, aucun de ses compatriotes ne lui offrit de place. Dès qu'il approcha de l'endroit où étaient assis les ambassadeurs de Lacédémone avec leur suite, tous se levèrent devant le vieillard et le placèrent au milieu d'eux. Lysandre [1] avait donc raison de dire que la vieillesse n'avait nulle part de domicile si honorable que dans la ville de Sparte, et qu'il était beau d'y vieillir.

§ II. *Choses blâmables dans les lois de Lycurgue.*

Pour mieux faire sentir le faible des lois de Lycurgue, je n'aurais qu'à les comparer à celles de Moïse, qu'on reconnaît bien avoir été dictées par une sagesse plus qu'humaine. Mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans un détail exact de tout ce qui pourrait être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue : je me contenterai de quelques légères réflexions que le lecteur, sans doute, justement blessé et révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déja faites avant moi.

1. Sur le choix des enfants qui devaient être élevés ou exposés.

En effet, pour commencer par le choix des enfants qui devaient être élevés ou exposés, qui ne serait choqué de l'injuste et barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfants qui avaient le malheur de naître avec une complexion trop faible et trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues et les exercices auxquels la république destinait tous ses sujets? Est-il donc impossible et cela est-il sans exemple, que des enfants, faibles d'abord et délicats, se fortifient

[1] « Lysandrum Lacedæmonium dicere aiunt solitum : Lacedæmone esse honestissimum domicilium senectutis. » (Cic. *de senect.*, n. 63.) Ἐν Λακεδαίμονι κάλλιστα γηρῶσι. (Plut. *in Moral.*, pag. 795.)

dans la suite de l'âge et deviennent même très-robustes? Quand cela serait, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps? et compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, en un mot, toutes les
Cic. Offic. l. 1, n. 79. qualités qui dependent de l'esprit? *Omnino illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quærimus, animi efficitur non corporis viribus.*
Ibid. n. 76. Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de services et fait moins d'honneur à Sparte, par l'établissement de ses lois, que les plus grands capitaines par leurs victoires? Agésilas était d'une taille si petite et d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa première vue les Égyptiens ne purent s'empêcher de rire : et cependant il avait fait trembler le grand roi de Perse jusque dans le fond de son palais.

Mais ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire que Dieu même? et un législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand, indépendamment de lui, il s'arroge un tel pouvoir? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'était autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *tu ne tueras point*, condamne généralement tous ceux des Anciens qui croyaient avoir droit de vie et de mort sur leurs esclaves et même sur leurs enfants.

2. Soin unique des corps.

Le grand défaut des lois de Lycurgue, comme Platon et Aristote l'on remarqué, c'est qu'elles ne tendaient qu'à former un peuple de soldats. Ce législateur paraît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa

république tous les arts et toutes les sciences [1], dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, et d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres, en un mot, à entretenir la société et à rendre le commerce de la vie agréable? De là vient que le caractère des Lacédémoniens avait quelque chose de dur, d'austère et souvent même de feroce : défaut qui venait en partie de leur éducation, et qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

3. Cruauté barbare à l'égard des enfants.

C'était une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif, et d'assujettir [2] par différents exercices durs et pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres; ce qu'il ne peut faire s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais fallait-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? et n'était-ce pas une brutalité et une barbarie dans des pères et des mères, de voir de sang-froid couler le sang des plaies de leurs enfants et de les voir même souvent expirer sous les coups de verges?

4. Fermeté peu humaine dans les mères.

On admire le courage des mères spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfants tués dans un combat non-seulement n'arrachait aucune larme, mais causait une sorte de joie. J'aimerais mieux que dans une telle occasion la nature se fît entrevoir davantage et que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait les senti-

[1] « Omnes artes, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. » (*Pro Arch.*, n. 4.)

[2] « Exercendum corpus, et ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis et labore tolerando. » (Lib. I, *de Off.*, n. 79.)

ments de la tendresse maternelle. Un de nos généraux, à qui, dans l'ardeur du combat, on apprit que son fils venait d'être tué, parla bien plus sagement. « Songeons, « dit-il, maintenant à vaincre l'ennemi; demain je pleu« rerai mon fils. »

5. Excessif loisir.

Je ne vois pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oisiveté tout le temps de leur vie, excepté celui où ils faisaient la guerre. Il laissa tous les arts et tous les métiers aux esclaves et aux étrangers qui habitaient parmi eux, et ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier et la lance. Sans parler du danger qu'il y avait de souffrir que le nombre des esclaves nécessaires pour cultiver les terres s'accrût à un tel point qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions, dans combien de désordres un tel loisir devait-il plonger des hommes toujours désœuvrés, sans occupations journalières et sans travail réglé! C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, et qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le temps de la guerre, la plupart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au-dessous d'eux, et ils s'en croiraient déshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, et seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entre eux n'en ont aucune connaissance, et se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations

pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

Lycurgue serait absolument inexcusable, s'il avait donné lieu, comme on l'en accuse, à la dureté et à la cruauté qu'on exerçait dans sa république contre les Ilotes. C'étaient des esclaves dont les Lacédémoniens se servaient pour labourer leurs terres. Non-seulement ils les enivraient pour les faire paraître en cet état devant leurs enfants, et pour inspirer à ceux-ci une grande horreur d'un vice si bas et si honteux ; mais ils les traitaient avec la dernière barbarie, et se croyaient permis de s'en défaire par les voies les plus violentes, sous prétexte qu'ils étaient toujours prêts à se révolter [1]. Dans une occasion que Thucydide rapporte, deux mille de ces Ilotes disparurent tout d'un coup, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Plutarque prétend que cette coutume barbare ne fut mise en usage que depuis Lycurgue, et qu'il n'y eut aucune part. 6. Dureté à l'égard des Ilotes. Lib. 4. [c. 80.]

Mais ce qui rend Lycurgue plus condamnable, et ce qui fait mieux connaître dans quelles ténèbres et dans quels désordres le paganisme était plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur et à la modestie dans ce qui regarde l'éducation des filles [2] et les mariages ; ce qui fut sans doute la source des désordres qui régnaient à Sparte, comme Aristote l'a sagement observé. Quand on compare à cette licence effrénée 7. Pudeur et modestie absolument négligées. Lib. 2, de Rep. c. 9.

[1] Des jeunes gens armés de poignards se répandaient dans la campagne, et tuaient tous les Ilotes qu'ils rencontraient. C'est cette infâme chasse aux hommes qu'on appelait *Cryptia*. (PLUT. *in Lyc.*, § 28.) — L.

[2] L'usage que Lycurgue établit de faire paraître nues les jeunes filles dans certaines fêtes, paraît avoir auparavant existé chez les Crétois, au témoignage de Platon. (*Republ.* V, pag. 452.) — L.

des réglements du plus sage législateur qu'ait eu l'antiquité profane la sainteté et la pureté des lois de l'Évangile, on comprend quelle est la dignité et l'excellence du christianisme.

On le comprend encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les lois de Lycurgue semblent avoir de plus louable avec celles de l'Évangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égalait les pauvres aux riches, et que par le changement de monnaie il se soit réduit à une espèce de pauvreté [1]. Mais le législateur de Sparte, en établissant ces lois, avait les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot : *bienheureux les pauvres d'esprit !* et des milliers de fidèles, dans la suite de tous les siècles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout pour suivre Jésus-Christ pauvre.

ARTICLE VIII.

Gouvernement d'Athènes. Lois de Solon. Histoire de cette république, depuis Solon jusqu'au règne de Darius I.

J'ai déja remarqué qu'Athènes, dans sa naissance, eut des rois. Mais ils n'en avaient que le nom : toute leur puissance, presque restreinte au commandement des armées, s'évanouissait dans la paix. Chacun vivait maître chez soi, et dans une entière indépendance. Codrus, le dernier roi d'Athènes, s'étant dévoué pour le bien public, ses enfants, Médon et Nilée, disputèrent

[1] Voyez la note plus haut, p. 366. — L.

le royaume entre eux. Les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté, quoiqu'elle ne les incommodât guère, et déclarèrent Jupiter seul roi d'Athènes, au même temps que les Juifs [1], ennuyés de la théocratie, c'est-à-dire d'avoir le vrai Dieu pour roi, voulurent absolument obéir à un homme. [Pausan. Achaïc. c. 2.]

Plutarque observe qu'Homère, dans le dénombrement des vaisseaux, ne donne le nom de *peuple* qu'aux seuls Athéniens : ce qui peut montrer que les Atheniens avaient dès-lors beaucoup de penchant pour la démocratie, et que la principale autorité résidait déja dans le peuple [2].

A la place des rois ils avaient créé des gouverneurs perpétuels sous le nom d'*archontes*. La magistrature perpétuelle parut encore à ce peuple libre une image trop vive de la royauté, dont il voulait anéantir jusqu'à l'ombre même. Ainsi il réduisit cette charge à dix ans, et puis à un, dans la vue de ressaisir plus souvent l'autorité, qu'il ne transférait qu'à regret à ses magistrats. [Av. J. C. 753 et 624.]

Une puissance aussi limitée que celle-là contenait mal des esprits remuants, qui étaient devenus jaloux à l'excès de la liberté et de l'indépendance, très-délicats

[1] Codrus était contemporain de Saül.

[2] C'est dans la vie de Thésée (§ 24), que Plutarque fait cette observation. Je la crois peu juste. Homère dans le passage allégué (Il. B. 547), dit :

Οἳ δ' ἄρ' Ἀθήνας εἶχον, εὖ κτίμενον πτολίεθρον.

Δῆμον Ἐρεχθῆος μεγαλήτορος....

Ce mot Δῆμος n'a réellement aucun rapport avec le gouvernement d'Athènes : dira-t-on aussi qu'Homère, lorsqu'il se sert du mot Δῆμος en parlant des Lyciens et des Troyens δῆμος Λυκίων (Iliad. II, 437), et δῆμος Τρώων (Odyss. A. 237 et N. 266), veut faire entendre que chez les Troyens et les Lyciens le gouvernement penchait vers la démocratie? Cette observation de Plutarque se sent bien de la manie des Anciens qui cherchaient toujours dans Homère des allusions et des finesses auxquelles ce grand poëte n'a jamais songé. — L.

à se blesser de tout ce qui sortait de l'egalité, très-faciles à prendre ombrage de ce qui avait quelque air de supériorité et de domination. Les factions et les querelles renaissaient chaque jour. On ne s'accordait ni sur la religion, ni sur le gouvernement. Athènes ainsi demeura long-temps hors d'etat de s'accroître, trop heureuse de se conserver au milieu des longues et fréquentes dissensions qui la déchiraient.

Les malheurs instruisent. Elle apprit enfin que la véritable liberté consiste à dependre de la justice et de la raison. Cet heureux assujettissement ne pouvait
An. M. 3380. Av. J.C. 624. s'etablir que par un législateur. Elle choisit Dracon, personnage d'une sagesse et d'une probité reconnues. On ne voit point qu'avant lui la Grèce ait eu des lois écrites. Il en publia dont l'extrême rigueur, favorable par avance à la doctrine des stoïciens, punissait de mort la plus légère faute comme le plus énorme forfait. Les lois de Dracon, écrites, selon Démade [1], non avec de l'encre, mais avec du sang, eurent le sort des choses violentes. Les sentiments d'humanité dans les juges, la compassion pour les accusés, qu'on s'accoutuma à regarder comme plus malheureux que punissables, la crainte qu'eurent les accusateurs et les témoins de faire un personnage trop odieux : tous ces motifs concoururent à ralentir l'exécution de ces lois, et à les abroger peu-à-peu par le non-usage; et l'excessive rigueur conduisit à l'impunité.

Le péril de retomber dans les premiers désordres fit recourir à de nouvelles précautions. On voulait lâcher

[1] Hérodicus, jouant sur le mot Δράκων, *dragon*, disait que ces lois avaient été faites par un Dragon et non par un homme. (Aristot. *Rhetor.* II, c. 23.) — L.

le frein de la crainte, non pas le rompre. Et pour trouver les adoucissements qui revalent bien à la loi ce qu'ils lui coûtent, on jeta les yeux sur un des plus sages et des plus vertueux personnages de son siècle; je veux dire Solon [1], à qui ses rares qualités, et particulièrement sa grande douceur, avaient acquis l'affection et la vénération de toute la ville. An.M 3400. Av. J.C. 604.

Il avait donné sa principale application à l'étude de la philosophie, et sur-tout à la partie de cette science qu'on appelle *politique*, et qui regarde l'art de gouverner. Son mérite extraordinaire lui donna un des premiers rangs parmi les sept sages de la Grèce qui illustrèrent si fort ce siècle. Plut. in Solon. [§ 3.]

Ces sages se rendaient assez souvent visite l'un à l'autre. Un jour que Solon alla à Milet pour voir Thalès, la première chose qu'il lui dit, ce fut qu'il s'étonnait comment il n'avait jamais voulu avoir ni femme ni enfants. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours après il aposta un étranger, qui se disait arriver tout récemment d'Athènes, d'où il était parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord s'il n'y avait rien de nouveau lorsqu'il en était parti. L'étranger, à qui l'on avait fait sa leçon, repartit qu'il n'y avait autre chose que la mort d'un jeune homme dont toute la ville accompagnait le convoi, parce que c'était, disait-on, le fils du plus honnête homme de la ville, et qui se trouvait pour-lors absent. « Ah! interrompit Solon, que ce pauvre père est à plaindre! Mais comment l'appelait-on? Je l'ai ouï nommer, répliqua l'étranger, mais son nom m'est échappé. Je me souviens seulement qu'on ne parlait que de sa sagesse et de sa Pag 81. 82. [§ 6.]

[1] L'Archontat de Solon est de l'an 594. — L.

justice. » Chaque réponse était un nouveau sujet de trouble et de frayeur pour ce père si justement alarmé. « Ne serait-ce point, dit-il, le fils de Solon? C'est cela même, » reprit l'autre. Solon, à ce mot, déchirant ses habits, frappant sa poitrine, et ne s'expliquant que par des larmes et des sanglots, s'abandonna à la plus vive douleur. Alors Thalès, le prenant par la main, lui dit, en souriant : « Rassurez-vous; tout ceci n'est qu'une fiction. Voilà pourquoi je n'ai point voulu me marier: c'est pour m'épargner de pareils chagrins. »

Plutarque refute fort au long ce raisonnement de Thalès, qui irait à priver l'homme des attachements les plus naturels et les plus raisonnables, auxquels son cœur ne manquerait pas d'en substituer d'injustes et d'illégitimes, qui l'exposeraient aux mêmes peines. Le remède, dit-il, contre la douleur que peut causer la perte des biens, des amis, des enfants, n'est pas de se rendre pauvre, de renoncer absolument à l'amitié, ou d'embrasser le célibat, mais de faire dans tous ces cas l'usage que l'on doit de sa raison.

Plut. in Sol., pag. 85-86.

Athènes, après quelque temps de tranquillité et de paix que lui avaient procuré la prudence et le courage de Solon, car il était aussi brave guerrier que bon politique, était retombée dans ses premières dissensions pour le gouvernement de la république, et s'était divisée en autant de partis qu'il y avait de différentes sortes d'habitants dans l'Attique : car les montagnards tenaient pour le gouvernement populaire; ceux de la plaine voulaient un état oligarchique; et ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empêchaient l'un et l'autre des deux partis opposés d'avoir l'avantage. D'ailleurs, les pauvres, qui

essuyaient les plus cruelles vexations de la part des riches à cause des dettes qu'ils étaient hors d'état d'acquitter, songeaient à se choisir un chef qui les délivrât de l'inhumaine dureté de leurs créanciers, et qui changeât entièrement la forme du gouvernement en faisant un nouveau partage des terres.

Dans cet extrême danger, les plus sages d'Athènes jetèrent les yeux sur Solon, qui n'était suspect à aucun des deux partis, parce qu'il n'avait pris part ni à l'injustice des riches, ni à la révolte des pauvres; et ils le pressèrent d'entrer dans les affaires, et de travailler à faire cesser tous ces différends. Il eut beaucoup de peine à se charger d'une commission si hasardeuse. Enfin il fut élu archonte, et nommé arbitre souverain et législateur, du consentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riche, et les pauvres comme homme de bien.

Il ne tenait qu'à lui de se faire roi : plusieurs des citoyens l'y exhortaient; et les plus sages même, n'osant attendre de la raison humaine ni des lois un changement favorable, n'étaient pas éloignés de communiquer le pouvoir suprême à un seul, qui se distinguât par sa prudence et sa justice. Mais quelque remontrance qu'on pût lui faire, et quoique ses amis traitassent de bassesse d'ame et de lâcheté le refus qu'il faisait d'accepter la royauté, il ne se laissa point ébranler, et ne songea qu'à établir dans sa patrie un gouvernement qui fût la source d'une sage et raisonnable liberté.

N'osant pas toucher à de certains désordres et à de certains maux qui lui paraissaient plus forts que les remèdes, il n'entreprit de changements que ceux qu'il crut pouvoir persuader à ses citoyens par la voie de la

raison, ou leur faire accepter par le poids de l'autorité, en mêlant sagement, comme il le disait lui-même, la force avec la justice. C'est pourquoi, quelqu'un lui ayant demandé depuis si les lois qu'il avait données aux Atheniens etaient les meilleures : *Oui*, dit-il, *les meilleures qu'ils étaient capables de recevoir.*

L'ame des états populaires, c'est l'égalité. Il n'osa, de peur de révolter les riches, proposer celle des biens, par où l'Attique, ainsi que la Laconie, eût ressemblé à un héritage partagé entre plusieurs frères. Mais il tira de l'esclavage presque tous les citoyens, que leurs dettes excessives et des arrérages accumulés avaient forcés à se vendre eux-mêmes et à se réduire en servitude. Une loi expresse déclara quittes tous les debiteurs [1].

Plut. in Solon. p. 87.

Cette affaire attira à Solon une aventure fâcheuse qui lui causa un sensible déplaisir. Déterminé à abolir absolument les dettes, il sentait bien que cet édit, qui avait quelque chose de contraire à la justice, révolterait extrêmement les esprits. Il cherchait donc à en rectifier en quelque sorte la teneur par un préambule spécieux, qui montrât des prétextes plausibles, et prêtât à la loi des motifs d'équité et de raison qu'elle n'avait point dans le fond. Pour cela il s'ouvrit de son dessein à quelques personnes qu'il avait coutume de consulter dans toutes ses affaires, et concerta avec elles la manière dont cet édit devait être énoncé. Avant qu'il fût publié, ses amis, plus intéressés que fidèles, empruntèrent secrètement des meilleures bourses de

[1] La loi appelée *Seisachtheia* (Σεισάχθεια), c'est-à-dire, *rémission des dettes*, παρὰ το ἀποσείσασθαι τὰ βάρη τῶν δανείων (Plut. § 15). Il est plus vraisemblable que Solon diminua, mais n'abolit point les dettes (Androtion, *Ap. Plut. l. l.*). — L.

fort grosses sommes, dont ils achetèrent des fonds de terre, auxquels ils savaient bien qu'on ne devait point toucher. Quand l'édit parut, l'indignation qu'excita généralement une si lâche et si criante fourberie retomba sur Solon, quoiqu'en effet il n'y eût eu aucune part. Mais il ne suffit pas qu'un homme en place soit intègre lui-même et désintéressé; tout ce qui l'environne et l'approche doit l'être : femme, parents, amis, commis, domestiques. C'est sur son compte que les autres font des fautes; et toutes les injustices, toutes les rapines qui se commettent ou par sa négligence, ou par sa connivence, lui sont justement imputées, parce qu'il n'est en place que pour les empêcher.

Cette ordonnance d'abord ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissait les dettes; et elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'établissait pas un nouveau partage des terres comme ils l'avaient espéré, et comme Lycurgue l'avait fait à Lacédémone. Mais il était bien éloigné du crédit que ce dernier s'était acquis, n'ayant d'autorité à Athènes que celle que lui donnaient la réputation de sa sagesse et la confiance des citoyens. Cependant, bientôt après, cette ordonnance fut généralement agréée, et les pouvoirs continués à Solon.

Il cassa toutes les lois de Dracon, excepté celles qui étaient contre les meurtriers. La raison qu'il eut d'en user ainsi, fut l'excessive rigueur de ces lois, qui ordonnaient peine de mort également pour toutes les fautes, en sorte que ceux qui étaient convaincus de paresse et d'oisiveté, ceux qui n'avaient volé que des herbes et des fruits dans un jardin, étaient punis aussi sévèrement que les assassins et les sacriléges.

Il procéda ensuite à ce qui regarde les charges, les dignités, les magistratures, qu'il laissa toutes entre les mains des riches. Il les distribua pour cela en trois classes, selon la différence de leurs revenus, et selon l'estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvèrent avoir de revenu annuel cinq cents mesures [1] tant en grains qu'en choses liquides, furent mis au premier rang. On plaça dans le second les citoyens qui en avaient trois cents, et dans le troisième ceux qui n'en avaient que deux cents.

Plut. in Solon. pag. 88.

Tous les autres citoyens qui étaient au-dessous de ce revenu furent compris dans une quatrième et dernière classe, et ils n'etaient jamais admis aux charges. Pour les consoler en quelque sorte et pour les dédommager de cette exclusion, il leur laissa le droit d'opiner dans les assemblées et dans les jugements du peuple : ce qui au commencement ne parut rien, mais devint dans la suite un très-grand avantage, et les rendit maîtres de toutes les affaires : parce que la plupart des procès et des différends retournaient toujours au peuple, devant lequel on pouvait appeler de tous les jugements des magistrats; et c'était dans les assemblées du peuple que se décidaient les plus grandes affaires de l'état, qui regardaient ou la paix ou la guerre.

L'Aréopage, appelé ainsi du lieu [2] où il tenait ses

[1] Cinq cents médimnes. Le médimne est égal à 3 $\frac{1}{2}$ boisseaux de Paris; les 500 médimnes valent donc 144 sétiers ou 224 hectolitres : en mettant le settier à 24 f. prix moyen, ce revenu reviendrait de nos jours à 3460 francs environ. A Athènes, où le blé ne valait en général que 2 drachmes le médimne, ce revenu répondait à 1000 drachmes d'argent, qui représentaient une somme de 916 francs environ. — L.

[2] C'était une colline près de la citadelle d'Athènes, appelée *Aréopage*, c'est-à-dire *colline de Mars*, depuis que Mars y eut été jugé pour le meurtre d'Hallirothius, fils de Neptune.

assemblées, subsistait depuis long-temps : Solon en rétablit et en augmenta l'autorité, et lui laissa, comme à la cour souveraine, l'intendance générale de toutes choses, et le soin de faire observer les lois, dont il le fit le dépositaire. Avant lui, les plus gens de bien étaient juges dans l'Aréopage. Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité. Il n'y avait rien de si auguste que ce sénat, et la réputation de ses lumières et de son intégrité devint si grande, que quelquefois les Romains y renvoyèrent la décision de causes qui leur paraissaient trop embarrassées pour les pouvoir juger eux-mêmes. La vérité seule y était écoutée; et afin que nul objet extérieur n'en détournât l'attention des juges, ils tenaient leur tribunal de nuit ou dans les ténèbres, et il était défendu aux orateurs d'employer ni exorde, ni péroraison, ni digression.

Val. Max. lib. 8, c. 1. Lucian. in Hermot. pag. 495 [§ 647] Quintil. l. 6, cap. 1.

Solon, pour prévenir, autant qu'il serait possible, l'abus que le peuple pourrait faire de l'autorité trop grande qu'il lui laissait, créa un second conseil de quatre cents hommes, cent de chaque tribu, devant lesquels on rapportait toutes les affaires, et où on les examinait mûrement avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, au jugement duquel leurs avis étaient soumis, et auquel seul appartenait le droit de décider. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disait un jour à Solon : « J'admire qu'on ne laisse en « partage aux sages que la délibération, et qu'on réserve « la décision aux fous. » Dans une autre occasion, où Solon s'entretenait avec lui des réglements qu'il méditait, Anacharsis, étonné qu'il espérât venir à bout

de réfréner par des lois écrites l'avarice et l'injustice de ses citoyens : « Sachez, lui dit-il, que ces écritures « ressemblent proprement à des toiles d'araignées. Les « faibles et les petits s'y prendront et s'y arrêteront ; « mais les puissants et les riches les rompront sans « peine, et s'en debarrasseront. »

Solon, habile et prudent comme il était, sentait bien les inconvénients de la démocratie, c'est-à-dire de la puissance populaire. Mais, ayant étudié à fond et connu parfaitement le caractère et le naturel des Athéniens, il comprit qu'inutilement on ôterait le pouvoir souverain à la multitude ; et que, si elle s'en laissait dépouiller dans un temps, elle le reprendrait bientôt à main armée. Il se contenta donc de lui donner un frein par l'autorité de l'Aréopage et du sénat des Quatre-Cents, et il crut que l'état, arrêté et affermi par ces deux puissants corps, comme par deux bonnes ancres, ne serait plus si agité ni si tourmenté, et que le peuple serait plus tranquille.

Je rapporterai seulement quelques-unes de ses lois, par lesquelles on pourra juger des autres.

Plut. in Solon. p. 88. [Demosth. in Midiam, p. 528. Isocrat. in Lochit. § 3, ed. Coray.]

Il permit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque aurait été outragé ; de sorte que le premier venu pouvait poursuivre et mettre en justice celui qui avait commis l'excès. Par cette ordonnance, ce sage législateur voulait accoutumer ses citoyens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un seul et même corps.

Plut. in Solon. pag. 89.

Par une autre loi, ceux qui dans les différends publics ne prenaient aucun parti, et attendaient le succès pour se déterminer, étaient déclarés infâmes, condamnés à un bannissement perpétuel, et à perdre tous

leurs biens. Solon avait appris par une longue expérience, et par de profondes réflexions, que les riches, les puissants, les personnes sages même et les gens de bien sont ordinairement les plus réservés à s'exposer aux inconvénients que les dissensions et les troubles peuvent causer dans la société, et que le zèle du bien public les rend bien moins vifs pour le defendre que la passion des factieux ne les rend ardents pour le détruire: que le bon parti, se trouvant ainsi abandonné par ceux qui pourraient lui donner par leur réunion plus de poids, d'autorité et de force, devient faible contre l'audace et la violence d'un petit nombre de méchants. Pour prévenir ce malheur, qui peut avoir les plus funestes suites, Solon avait voulu forcer les bien intentionnés, par la crainte des plus grandes peines, à se déclarer dès le commencement pour le parti le plus juste, et à ranimer le courage des meilleurs citoyens, en courant avec eux le même danger. Accoutumant ainsi les esprits à regarder presque comme ennemi et comme traître quiconque paraissait indifférent et insensible aux malheurs communs, il avait préparé à l'état une ressource prompte et assurée contre les entreprises subites des mauvais citoyens.

Solon abolit les dots des mariages, par rapport aux filles qui n'étaient pas uniques, et ordonna que les mariées ne porteraient à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur; car il ne voulait pas que le mariage devînt un trafic et un commerce d'interêt, mais qu'il fût regardé comme une société honorable, pour donner des sujets à l'état, pour vivre ensemble agréablement et avec douceur, et pour se témoigner une amitié et une tendresse réciproque. Plut. in Solon. p. 89

Avant Solon, il n'était point libre de tester : les biens du mourant allaient toujours à ceux de sa famille. Il permit de donner tout à qui l'on voudrait, quand on était sans enfants, préférant ainsi l'amitié à la parenté, le choix à la nécessité et à la contrainte, et rendant chacun véritablement maître de ses biens, par la liberté qu'il lui laissait d'en disposer à son gré. Il n'autorisa pourtant pas indifféremment toutes sortes de donations et n'approuva que celles qu'on avait faites librement, sans aucune violence, sans avoir l'esprit aliéné et corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits et les caresses d'une femme; persuadé avec justice qu'il n'y a aucune différence entre être séduit et être forcé, et mettant en même rang la surprise et la force, la volupté et la douleur, comme des moyens qui peuvent également imposer à la raison et captiver la liberté.

Plut. in Solon. p. 89 [§ 23], Diog. Laert. in Solon. p. 37.

Il diminua la récompense de ceux qui remportaient la victoire dans les jeux isthmiques et dans les olympiques, en la fixant pour les premiers à cent dragmes [1], c'est-à-dire, cinquante livres; et pour les seconds, à cinq cents dragmes, ou deux cent cinquante livres. Il trouvait que c'était une chose honteuse de donner à des athlètes et à des lutteurs, gens non-seulement inutiles, mais souvent dangereux à leur patrie, des récompenses très-considérables, qu'il fallait garder pour ceux qui mouraient à la guerre pour le service de leur pays, et dont il était juste de nourrir et d'élever les enfants, qui suivraient un jour l'exemple de leurs pères.

Afin de mettre en vigueur les arts, les métiers et les manufactures, il chargea le sénat de l'Aréopage du soin d'informer des moyens dont chacun se servait pour sub-

[1] 100 drachmes valaient 91 fr. 66 c.; 500 drachmes, 458 fr. 33. c. — L.

sister et de châtier ceux qui menaient une vie oisive [1]. Outre cette première vue, de faire fleurir les arts et les métiers, l'établissement de cette loi était fondé sur deux autres raisons encore plus importantes. D'abord, Solon considérait que ceux qui n'ont rien et qui ne travaillent pas pour gagner de quoi vivre, sont préparés à employer toutes sortes de voies injustes pour en avoir; et que la nécessité de subsister les dispose aux malversations, aux rapines, aux artifices et aux fraudes; ce qui forme dans le sein de la république une école de vices, et y entretient un levain qui ne manque pas de s'etendre et de corrompre peu-à-peu les mœurs publiques. En second lieu, les plus habiles dans l'art de gouverner ont toujours regardé ces hommes indignes et ennemis du travail comme une troupe dangereuse d'esprits inquiets, avides de nouveautés, toujours prêts aux séditions et aux troubles, et intéressés aux révolutions de l'état, qui peuvent seules changer leur situation. Ce sont toutes ces vues qui portèrent Solon à déclarer, par la loi dont nous parlons, qu'un fils ne serait pas tenu de nourrir son père s'il ne lui avait fait apprendre aucun métier.

Il dispensait du même devoir les enfants nés d'une courtisane. « Car il est évident, disait-il, que celui qui « méprise ainsi l'honnêteté et la sainteté du mariage n'a « point eu en vue la fin légitime qu'on s'y doit proposer, « mais n'a songé qu'à assouvir sa passion. S'étant donc « satisfait lui-même, il ne s'est réservé aucun droit sur « ceux qui sont venus de ce commerce et dont il a rendu « la vie aussi-bien que leur naissance, un opprobre « éternel. »

[1] Solon avait pris cette loi en Égypte. *Voy.* tome I, p. 55, n. I. — L.

Plut. in Solon. p. 89.

Il était défendu de dire du mal des morts, parce que la religion porte à tenir les morts pour sacrés; la justice, à épargner ceux qui ne sont plus; la politique, à ne pas souffrir que les haines soient éternelles.

Il l'était aussi de dire aucune injure à personne dans les temples, dans les lieux où se rendait la justice, dans les assemblées publiques et dans les théâtres pendant les jeux. Car, de ne pouvoir être nulle part le maître de sa colère, c'est l'effet d'un naturel trop indocile et trop effréné; comme, de la retenir en tout temps et en toute occasion, c'est une vertu au-dessus des forces humaines et une perfection qui était réservée à la loi évangélique.

Cicéron remarque que le sage législateur d'Athènes, dont les réglements étaient encore en vigueur de son temps dans cette puissante république, n'avait fait aucune loi contre le parricide. Comme on lui en demandait la raison [1], il répondit qu'il lui semblait que faire des lois et statuer des peines contre un crime inconnu et inouï jusque-là, c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

Je passe plusieurs lois sur le mariage et sur l'adultère, où l'on remarque des contradictions manifestes, et un mélange de lumières et de ténèbres, fort ordinaire aux plus éclairés des païens, qui n'avaient point de principe fixe.

Quand Solon eut publié ses lois, et qu'on se fut engagé par un serment public à les observer religieusement, du moins pendant cent années [2], il jugea à

[1] « Sapienter fecisse dicitur, quum de eo nihil sanxerit, quod anteà commissum non erat; ne, non tam prohibere, quàm admonere non videretur. » (*Pro Rosc. Amer.*, n. 70.)

[2] Hérodote dit « pendant *dix ans* », (Herod. I, § 29). — L.

propos de s'éloigner d'Athènes, pour leur laisser le temps de prendre racine et de se fortifier par l'usage; pour se delivrer lui-même des importunités de ceux qui venaient le consulter sur l'intelligence de ses lois, et pour éviter aussi les plaintes et la haine de ses citoyens, car, comme il le disait lui-même, dans les grandes entreprises il est difficile de plaire à tout le monde. Il fut absent pendant dix ans. C'est dans cet intervalle de temps qu'il faut placer ses voyages en Égypte, en Lydie chez le roi Crésus, et dans plusieurs autres pays.

A son retour, il trouva la ville tout en mouvement et en trouble. Les trois anciennes factions s'étaient réveillées et formaient trois partis différents. Lycurgue était à la tête de ceux de la plaine; Mégaclès, fils d'Alcméon, était chef de ceux de la côte; Pisistrate s'était déclaré pour les montagnards, auxquels se joignirent les artisans et les ouvriers qui vivaient de leurs bras et qui en voulaient le plus aux riches. De ces trois chefs, les deux derniers étaient les plus puissants.

An. M. 3445
Av. J.C. 559.

Plut. in Solon. p. 94.

Mégaclès était fils de cet Alcméon que Crésus avait extrêmement enrichi pour un service particulier qu'il en avait reçu. Il avait de plus épousé une fille qui lui avait apporté des biens immenses en mariage; c'était Agariste, fille de Clisthène, tyran de Sicyone. Ce Clisthène était le prince le plus riche et le plus opulent qui fût alors dans la Grèce. Pour être en état de se choisir un digne gendre, et dont il pût connaître par lui-même les mœurs et le caractère, il invita tous les jeunes seigneurs de la Grèce à venir passer une année chez lui : c'était une coutume ancienne d'en user ainsi. Il en vint de plusieurs endroits, au nombre de treize. C'étaient tous les jours des courses, des jeux, des

Herod. l. 6, c. 125-131.

tournois, des festins magnifiques, des conversations où l'on agitait toutes sortes de matières. L'un d'eux, qui jusque-là l'avait emporté sur tous les autres, manqua ce mariage, parce que dans une danse il avait fait des gestes et des postures qui déplurent infiniment à Clisthène. Enfin, au bout de l'année, celui-ci se déclara pour Mégaclès, et renvoya les autres seigneurs, après les avoir comblés d'honnêtetés et de présents. Voilà qui était Mégaclès.

Plut. in Solon. p. 95.

Pisistrate était un homme poli, doux, insinuant, prompt à secourir les pauvres [1], sage et modéré envers ses ennemis, le plus habile des hommes à dissimuler, qui avait tous les dehors de la vertu au-dessus même des plus vertueux, qui paraissait zélé défenseur de l'égalité entre les citoyens, et absolument déclaré contre toute innovation et tout changement. Il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air imposant; mais Solon connut tout d'un coup où il tendait par ses déguisements et ses artifices. Cependant il le ménagea dans le commencement, espérant peut-être de le ramener doucement à son devoir.

Id. ibid.

En ce temps-là Thespis commençait [2] à changer la tragédie; car elle avait été inventée avant lui [3]. Ce spectacle attira tout le monde par sa nouveauté. Solon alla

[1] Il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône. *Car en ce temps-là*, dit Isocrate, *il n'y avait point de citoyen qui mourût de faim, ni qui en mendiant déshonorât sa ville.* (*Orat. Areop.*, p. 309.)

[2] La tragédie était long-temps avant Thespis : mais ce n'était qu'un chœur de gens qui chantaient et qui se disaient des injures. Thespis fut le premier qui jeta dans ce chœur un personnage, qui, pour le délasser et lui donner le temps de reprendre haleine, récitait une aventure de quelque personnage illustre. Et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies.

[3] Vers la même époque, Susarion donna les premières représentations de comédie. — L.

comme les autres entendre Thespis, qui jouait lui-même, selon la coutume des poëtes anciens. Quand la pièce fut finie, il appela Thespis, et lui demanda s'il n'avait point de honte de mentir ainsi devant tant de gens. Thespis lui répondit qu'il n'y avait point de mal dans ces mensonges et dans ces fictions poétiques, qu'on ne faisait que par jeu. *Oui*, répartit Solon, en donnant un grand coup de son bâton contre terre; *mais si nous souffrons et approuvons ce beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats et dans toutes nos affaires.*

Cependant Pisistrate poussait toujours sa pointe; et pour arriver à son but, il employa une ruse qui eut tout le succès qu'il en attendait. S'étant blessé lui-même, et ensanglanté par tout le corps, il se fit porter sur la place dans un chariot, et excita la populace en lui faisant entendre que c'étaient ses ennemis qui l'avaient mis en cet état, et qu'il était la victime de son zèle pour la république. On convoqua sur-le-champ l'assemblée du peuple, et il y fut résolu, quelques remontrances que fît Solon au contraire, qu'on accorderait cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne. Il en augmenta bientôt le nombre autant qu'il lui plut, et par leur moyen se rendit maître de la citadelle. Tous ses ennemis prirent la fuite. Chacun tremblait dans la ville, et était dans le trouble, excepté Solon, qui reprochait hautement aux Athéniens leur lâcheté, et au tyran sa perfidie. Et comme on lui demanda ce qui pouvait lui donner une telle assurance et une telle hardiesse : *C'est ma vieillesse*, dit-il. En effet, il était fort âgé, et il semblait ne hasarder pas beaucoup, étant près de finir ses jours; si ce n'est qu'il arrive souvent qu'on devient plus attaché à la vie, à

Herod. l. 1, cap. 59-64.

Plut. in Sol. p. 95-96.

proportion qu'on a moins de raison et de droit de souhaiter qu'elle soit prolongée.

Mais Pisistrate, après avoir tout soumis, regardait sa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoutait celle de Solon. Bien instruit des moyens par lesquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de caresses qu'il ne lui fît, point de marques d'estime et d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui faisant toutes sortes d'honneurs, en l'appelant souvent près de sa personne, en se déclarant hautement pour ses lois, qu'il observait effectivement lui-même, et qu'il faisait observer par tous les autres. Solon, voyant qu'il n'était pas possible de porter Pisistrate à renoncer à la tyrannie, ni de la lui ôter, crut qu'il était de la prudence de ne pas irriter l'usurpateur en rejetant les avances qu'il lui faisait; et il espéra qu'en entrant dans sa confidence et dans son conseil, il serait en état de rectifier au moins et de conduire une domination qu'il ne pouvait abolir, et d'adoucir des maux qu'il n'avait pu empêcher.

Il ne survéquit pas deux ans entiers à la liberté de sa patrie; car Pisistrate s'était rendu maître d'Athènes sous l'archonte Comias, la première année de l'olympiade LI[1], et Solon mourut l'année suivante sous l'archonte Hégestratus, qui succéda à Comias.

Les deux partis, qui avaient pour chefs Lycurgue et Mégaclès, s'étant réunis, chassèrent Pisistrate d'Athènes. Il y fut bientôt rappelé par Mégaclès même, qui lui donna sa fille en mariage. Mais un différend survenu au sujet de ce mariage les ayant brouillés de nouveau, les Alcméonides eurent du dessous, et furent obligés de se

[1] L'archontat de Comias est de la 3e année de la LIVe olympiade (561 av. J. C.): et celui d'Hégestrate de la 2e année de la LVe (559 av. J. C.) — L.

retirer. Pisistrate fut détrôné deux fois; et deux fois il sut remonter sur le trône. Les artifices l'y placèrent, la modération l'y maintint, et sans doute que son éloquence[1], fort grande, au jugement même de Cicéron, le fit beaucoup goûter aux Athéniens, déja trop sensibles aux charmes de la parole, puisqu'ils leur firent oublier le soin de leur liberté. Une exacte soumission aux lois le distingua de ceux qui, comme lui, avaient usurpé l'autorité, et la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime. Aussi a-t-il mérité qu'on l'opposât aux autres tyrans. Cicéron, dans l'incertitude de la manière dont César userait de la victoire après la journée de Pharsale, manda à son cher Atticus[2]: *Nous ne savons pas encore si le destin de Rome veut ou que nous gémissions sous un Phalaris, ou que nous vivions sous un Pisistrate.*

En effet, ce tyran, s'il faut l'appeler de ce nom, se montra toujours fort populaire et fort modéré, jusqu'à souffrir tranquillement les reproches et les injures, qu'il pouvait venger d'un seul mot. Ses jardins et ses vergers étaient ouverts à tous les citoyens, en quoi il fut imité depuis par Cimon. On dit que ce fut lui qui, le premier, ouvrit une bibliothèque publique à Athènes, laquelle s'augmenta beaucoup dans la suite, et fut transportée en Perse par Xerxès, lorsqu'il prit la ville. Mais Séleucus Nicanor, long-temps après, la fit reporter à Athènes. Cicéron croit que ce fut Pisistrate aussi qui,

Val. Max. t. 5, c. 1. Athen. l. 12, pag. 532. A. Gell. l. 6, cap. 17.

Lib. 3 de Orat. n. 137

[1] « Pisistratus dicendo tantùm valuisse dicitur, ut ei Athenienses regium imperium oratione capti permitterent. (VAL. MAX. lib. 8, cap. 9.)

« Quis doctior iisdem illis temporibus, aut cujus eloquentia litteris instructior fuisse traditur, quàm Pisistrati? » (CIC. *de Orat.*, l. 3, n. 137.)

[2] « Incertum est Phalarimne, an Pisistratum sit imitaturus. » (*Ad Att.* lib. 7, ep. 19.)

le premier, donna aux Athéniens la connaissance des poëmes d'Homère, qui en disposa les livres dans l'ordre où nous les avons, au lieu qu'auparavant ils étaient confus et dérangés, et qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appelait Panathénées. Platon attribue cet honneur à son fils Hipparque [1].

In Hipparcho, p. 228.

Arist. l. 5, de rep. c. 12.

Pisistrate mourut tranquillement, et transmit à ses enfants la souveraineté qu'il avait usurpée il y avait trente-trois ans, dont il en avait régné dix-sept en paix.

An. M. 3478 Av. J.C. 526.

Ses enfants étaient Hippias et Hipparque. Thucydide en ajoute un troisième, qu'il appelle Thessalus. Il paraît qu'ils avaient hérité de leur père le goût pour les lettres et pour les gens savants. Platon, qui attribue à Hipparque [1] ce que nous avons dit des poëmes d'Homère, ajoute qu'il fit venir à Athènes le fameux poëte Anacréon, qui était de Téos, ville d'Ionie, lui ayant envoyé exprès un vaisseau à cinquante rames. Il avait aussi chez lui Simonide, autre poëte assez célèbre, qui était de l'île de Céos, l'une des Cyclades dans la mer Égée, à qui il payait une grosse pension et faisait de riches présents. Le dessein de ces princes, en faisant venir ainsi des gens savants à Athènes, était, dit Platon, d'adoucir et de cultiver l'esprit de leurs citoyens, et de leur inspirer du goût pour la vertu en leur en inspirant pour les sciences. Il n'y eut pas jusqu'aux gens de la campagne qu'ils songèrent à instruire, en faisant ériger, non-seulement dans toutes les rues de la ville, mais sur tous les chemins publics, des statues de pierre appelées *Mercures*, où étaient inscrites de graves sentences propres à former les mœurs, qui, par de

In Hipp. p. 228 et 229.

[1] Le dialogue intitulé *Hipparque*, cité en marge par Rollin, appartient à l'école socratique; mais on a lieu de croire qu'il n'est pas de Platon. — L.

muettes leçons, instruisaient tous les passants. Platon semble supposer qu'Hipparque avait l'autorité, ou que les deux frères régnaient ensemble. Mais Thucydide démontre [1] que ce fut Hippias qui succéda à son père, comme l'aîné de ses enfants. Lib.6, p.215 [c. 55.]

Quoi qu'il en soit, leur règne en tout, depuis la mort de Pisistrate, ne dura que dix-huit ans; et voici comme il finit.

[1] Thucydide a cherché à démontrer le fait: mais il est loin d'y avoir complètement réussi. Cet historien affirme que les Athéniens eux-mêmes et les autres Grecs (Thucyd. VI, 54), regardaient Hipparque comme l'aîné des fils de Pisistrate, et comme son successeur: et en effet on retrouve cette opinion dans Clidème ou Clitodème, écrivain attique, peut-être contemporain de Thucydide (ap. Athen., pag. 609), dans Héraclide de Pont, et dans le dialogue socratique intitulé *Hipparque*. Thucydide prétend que les Athéniens se trompent complètement et ne disent rien d'exact sur leurs *tyrans*, que c'est Hippias, non Hipparque, qui était l'aîné des fils de Pisistrate et fut le successeur immédiat de son père.

Ce qu'il y a d'intéressant dans cette dissidence, ce n'est pas précisément de savoir qui a raison de Thucydide ou des Athéniens; mais de chercher comment il a pu arriver que le fait si important de la succession de Pisistrate, fût un sujet de discussion à Athènes, au temps de Thucydide, environ 80 ans après la mort d'Hipparque. L'historien lui-même met sur la voie de la solution.

J'affirme, dit-il, *que les Athéniens se trompent, le sachant avec plus d'exactitude, d'après ce que j'ai entendu dire*. Il s'ensuit que les Athéniens, pour la connaissance des faits qui avaient quatre-vingts ans de date, en étaient encore réduits à la *tradition*, vers l'an 403, époque de la rédaction de l'histoire de Thucydide. Doit-on en conclure que l'histoire grecque, avant la guerre des Perses, n'a également d'autre garantie que la tradition? cette conclusion serait hasardée, et je pense qu'il ne faut pas l'étendre au-delà d'Athènes. Des autorités graves nous montrent que les sources de l'histoire étaient de deux espèces, longtemps avant cette époque: les *marbres* et les *chroniques*. Thucydide affirme que cette première source existait à Athènes, puisqu'il dit avoir lu les noms des tyrans sur une colonne élevée dans l'Acropolis, pour perpétuer le souvenir de leur tyrannie. Or, ces inscriptions ne pouvaient donner beaucoup de détails; des noms, des dates, peut-être une série de faits sans développement, voilà tout ce qu'on pouvait y consigner: le reste était déposé dans les chroniques que renfermaient les temples et autres édifices publics. Or, il est naturel de penser que, lors de l'incendie d'Athènes par Xerxès, ces chroniques ont été la proie des flammes,

Thucyd. l. 6, p. 446-450. [c. 54.] Harmodius et Aristogiton, tous deux citoyens d'Athènes, étaient liés d'une amitié très-etroite. Hipparque, mécontent du premier pour une injure personnelle qu'il prétendait en avoir reçue, chercha à s'en venger sur sa sœur, par un affront public qu'il lui fit en l'obligeant de se retirer honteusement d'une procession solennelle où elle devait porter une corbeille sacrée, sous prétexte qu'elle n'était point en état d'assister à cette cérémonie. Le frère, et encore plus son ami, piqués jusqu'au vif d'une si sanglante injure, prirent dès-lors la résolution d'attaquer les tyrans. Ils attendirent pour cela l'occasion d'une fête, qui leur parut très-favorable pour leur dessein; c'était celle des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandait que tous les artisans fussent en armes. Pour plus grande sûreté, ils n'avaient mis dans leur secret qu'un très-petit nombre de citoyens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres se joindraient à eux. Le jour arrivé, ils vinrent de bonne heure dans la place, armés de leurs poignards. Hippias, sorti du palais, alla dans le Céramique, qui etait un lieu hors de la ville, où était pour-lors la compagnie des gardes, et il y donna les ordres nécessaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avaient suivi. Ils virent un des conjurés qui s'entretenait familièrement avec lui. Ils crurent qu'ils étaient trahis. Ils auraient bien exécuté dans le moment même leur dessein sur Hippias, mais ils voulaient commencer

tandis que les inscriptions sur marbre ont pu être conservées.

De cette manière, on explique comment Thucydide a lu les noms des tyrans sur une colonne de l'Acropolis; et en même temps, comment il s'est trouvé réduit à la tradition, pour les détails de leur vie; enfin comment il pouvait rester à Athènes des doutes sur l'ordre de la succession de Pisistrate. — L.

par l'auteur de l'affront qu'ils vengeaient. Ils retournent donc dans la ville, et ayant rencontré Hipparque, ils le tuent. Mais ayant été arrêtés sur-le-champ, eux-mêmes furent tués, et Hippias trouva le moyen de dissiper cet orage.

Depuis ce temps-là il ne garda plus de mesures, et régna véritablement en tyran, faisant mourir un grand nombre de citoyens. Pour se mettre à l'abri d'une pareille entreprise, et se préparer une retraite sûre en cas d'accident, il chercha de l'appui au-dehors, et donna sa fille en mariage au fils du tyran de Lampsaque.

Cependant les Alcméonides, qui, dès le commencement de la révolution, avaient été exilés d'Athènes par Pisistrate, et qui voyaient leur espérance trompée par le mauvais succès de la dernière conspiration, ne perdirent pas néanmoins courage, et tournèrent leurs vues d'un autre côté. Comme ils étaient fort riches et fort puissants, ils se firent charger par les amphictyons, qui formaient le conseil public de la Grèce, de la construction du nouveau temple de Delphes, moyennant la somme de trois cents talents; c'est-à-dire trois cent mille écus [1]. Généreux comme ils étaient, et d'ailleurs ayant leurs raisons pour en user ainsi, ils y mirent beaucoup du leur, et firent à leurs dépens toute la façade du temple, de marbre de Paros, quoiqu'elle ne dût être que de pierres, suivant le marché qu'ils avaient fait avec les amphictyons. Herod. l. 5, c. 62-96.

La libéralité des Alcméonides n'avait pas été tout-à-fait gratuite, ni leur magnificence à l'égard du dieu de Delphes un pur effet de religion; la politique y était

[1] 1,650,000 fr. — L.

entrée pour beaucoup, et y avait eu la plus grande part. Ils avaient espéré par ce moyen se faire un grand crédit dans le temple, et cela arriva comme ils l'avaient projeté. L'argent qu'ils répandirent à pleines mains dans celles de la prêtresse acheva de les rendre maîtres absolus et de l'oracle, et du dieu prétendu qui le rendait, qui, dans la suite, devenu leur écho, ne fit que répéter fidèlement les paroles qu'ils avaient dictées, et leur prêta, avec une constante reconnaissance, le secours de sa voix et de son autorité. Toutes les fois donc qu'il venait quelque Spartiate consulter la prêtresse, soit en son nom, soit au nom de la république, elle ne lui promettait l'assistance de son dieu qu'à condition que les Lacédémoniens délivreraient Athènes du joug de la tyrannie. Elle leur répéta cet ordre tant de fois, qu'ils se déterminèrent enfin à faire la guerre aux Pisistratides, quoiqu'ils eussent avec eux les plus fortes liaisons d'amitié et d'hospitalité, préférant, dit Hérodote [1], la volonté de Dieu à toutes les considérations humaines.

La première tentative leur réussit mal, et les troupes qu'ils envoyèrent contre le tyran furent repoussées avec perte. Elle fut suivie de près d'une seconde, qui paraissait ne devoir pas avoir un meilleur succès, parce que les Lacédémoniens, voyant que le siége qu'ils avaient mis devant Athènes traînait en longueur, s'étaient retirés pour la plupart, et n'y avaient laissé qu'un petit nombre de troupes. Mais les enfants du tyran, qu'on avait fait sortir furtivement de la ville pour les mettre ailleurs en sûreté, ayant été pris et arrêtés, leur père fut obligé, pour les racheter, d'en

[1] Τα γὰρ τοῦ θεοῦ πρεσβύτερα ἐποιεῦντο, ἢ τὰ τῶν ἀνδρῶν.

venir à un accommodement avec les Athéniens, et il convint de sortir de l'Attique dans l'intervalle de cinq jours. Il se retira en effet dans le temps marqué, après avoir régné dix-huit ans, et s'établit à Sigée, ville de la Phrygie [1], située à l'embouchure du fleuve Scamandre. An. M. 3496. Av. J.C. 508.

Pline remarque que les tyrans furent chassés d'Athènes la même année que les rois le furent de Rome. On rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton. Leur nom fut toujours infiniment respecté à Athènes dans la suite des siècles, et presque égalé à celui des dieux. On leur érigea sur-le-champ des statues dans la place publique, honneur qui jusque-là n'avait été rendu à personne. La vue seule de ces statues, exposées en spectacle aux yeux de tous les citoyens, rallumait en eux la haine et l'exécration de la tyrannie, et renouvelait de jour en jour dans leurs esprits une vive reconnaissance pour ces généreux défenseurs de la liberté, qui n'avaient pas craint de lui sacrifier leur vie et de la sceller de leur sang. Alexandre-le-Grand, qui savait combien leur souvenir était présent aux Athéniens, et jusqu'où ils portaient leur zèle à cet égard, crut leur faire un sensible plaisir en leur renvoyant les statues de ces deux grands hommes, qu'il trouva dans la Perse après la défaite de Darius, et que Xerxès avait autrefois enlevées d'Athènes. Pausanias [2] attribue cette action à Séleucus Nicanor, l'un des successeurs d'Alexandre : et

Plin. l. 34, cap. 4.

Ibid. c. 8.

Pausan. in Attic.

[1] De la Mysie. — L.

[2] C'est Valère-Maxime (II, § 10) et non Pausanias, qui attribue cette action à Séleucus : Pausanias l'attribue à Antiochus (*Attic.* c. 8). Arrien (III, § 16) s'accorde avec Pline. — L.

il ajoute qu'il renvoya aussi aux Athéniens leur bibliothèque, que le même Xerxès avait emmenée avec lui en Perse.

Plin. l. 7, c. 23, et l. 34, c. 8. Athènes, dans le temps qu'elle fut délivrée, n'avait pas borné sa reconnaissance aux seuls auteurs de sa liberté : elle l'étendit jusqu'à une femme qui signala son courage dans cette occasion. C'était une courtisane appelée Lionne, qui par les charmes de sa beauté, et par son adresse à toucher de la lyre, s'était particulièrement attaché Harmodius et Aristogiton. Après leur mort, le tyran, qui savait qu'ils n'avaient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la question pour tirer d'elle le nom des conjurés. Elle souffrit les tourments avec une constance invincible, et expira au milieu des supplices, montrant que son sexe est plus courageux et plus capable de secret que l'on ne pense. Les Athéniens ne laissèrent pas périr la mémoire d'une action si glorieuse. Sa qualité de courtisane semblait en ternir l'éclat : ils la dissimulèrent, et la couvrirent en érigeant en son honneur une statue de lionne qui était sans langue.

Pag. 335. Plutarque, dans la vie d'Aristide, raconte une chose qui fait beaucoup d'honneur aux Athéniens, et qui marque jusqu'où allait leur reconnaissance pour leur libérateur, et leur respect pour sa mémoire. Ils apprirent que la petite-fille d'Aristogiton était à Lemnos, où elle vivait dans un état très-pitoyable, sans pouvoir se marier, à cause de son extrême misère. Le peuple la fit venir à Athènes, et, la mariant à un des plus riches et des plus considérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

Il semblait qu'Athènes, en recouvrant sa liberté,

eût aussi recouvré son ancien courage. Sous les tyrans, elle avait agi avec lenteur et nonchalance, sachant que c'etait pour eux qu'elle travaillait. Depuis qu'elle en fut delivrée, elle montra tout une autre activité, parce qu'elle travaillait pour elle-même.

Elle ne jouit pas d'abord neanmoins d'une tranquillité parfaite. Deux de ses citoyens, Clisthène, de la famille des Alcméonides, et Isagoras, qui étaient les plus puissants de la ville, se disputant l'un à l'autre l'autorité, y formèrent deux factions. Le premier, qui avait attiré le peuple dans son parti, en changea la constitution, et au lieu des quatre tribus dont il avait eté composé jusque-là, il en établit dix, auxquelles il donna les noms des dix enfants d'Ion [1], que les historiens grecs donnent pour le père et le premier auteur de la nation. Isagoras, se voyant inferieur en crédit à son rival, eut recours aux Lacedémoniens. Cléomène, l'un des deux rois de Sparte, obligea Clisthène de sortir de la ville, avec sept cents familles qui étaient attachées à son parti. Mais elles y rentrèrent bientôt avec leur chef, et furent rétablies dans tous leurs biens. [Herod. V, c. 66.] [Herod. V, c. 70.] [Id. c. 73.]

Les Lacédémoniens, piqués de dépit et de jalousie contre Athènes, qui prétendait ne point dependre d'eux, et d'ailleurs se repentant d'en avoir chassé les tyrans, sur la foi d'un oracle dont ils avaient reconnu depuis la fourberie, songèrent à y rétablir Hippias, l'un des enfants de Pisistrate, et, pour cet effet, le firent venir de Sigée où il s'était retiré. Ils proposèrent [Id. c. 91.]

[1] Hérodote dit le contraire de ce que Rollin lui fait dire. Les quatre tribus portaient le nom des fils d'Ion, Géléon, Ægicores, Argades et Hoples; Clisthène imagina d'autres noms qu'il prit parmi ceux des héros du pays, si l'on excepte Ajax. — L.

leur dessein dans une assemblée des députés de leurs alliés, du secours desquels ils voulaient se fortifier pour ne point manquer leur coup. Le député de Corinthe parla le premier : il marqua son étonnement, de ce que les Lacédémoniens, ennemis déclarés pour eux-mêmes de la tyrannie qu'ils avaient en horreur, voulaient l'établir ailleurs, et il mit dans tout son jour l'injuste et cruelle domination des tyrans dont Corinthe, sa patrie, avait fait tout récemment une triste expérience. Tous les autres alliés applaudirent à son discours. Ainsi l'entreprise échoua, et n'eut d'autre effet que de découvrir la basse jalousie des Lacédémoniens, et de les couvrir de honte.

Hippias, déchu de son espérance, se retira en Asie [1] chez Artapherne, gouverneur de Sardes pour le roi de Perse, et n'oublia rien pour l'engager à porter ses armes contre Athènes, en lui faisant entendre que la prise d'une ville si puissante le rendrait maître de toute la Grèce. Artapherne somma les Athéniens de rétablir sur le trône Hippias : à quoi ils ne répondirent que par un refus net et absolu. Voilà quelle fut l'origine et l'occasion des guerres des Perses contre les Grecs, lesquelles feront la matière des volumes suivants.

[1] Amyntas, roi de Macédoine, lui avait offert la ville d'Anthémonte, et les Thessaliens celle d'Iolchos (Hérod. V, c. 94); mais Hippias préféra de retourner à Sigée. Il avait déja le projet d'engager le roi de Perse dans sa querelle. — L.

ARTICLE IX.

Hommes illustres qui se sont distingués dans les sciences.

Je commence par les poëtes, parce qu'ils ont l'ancienneté sur les autres.

HOMÈRE.

Le plus célèbre de tous les poëtes, et dont le mérite a jeté un plus grand éclat, est en même temps celui dont la patrie et le temps où il a vécu sont le moins connus. Des sept villes de la Grèce qui se disputent entre elles l'honneur de lui avoir donné la naissance, Smyrne est celle qui semble être à plus juste titre en possession de ce glorieux privilége. Hérodote marque Lib. 2, c. 53.
qu'Homère était né quatre cents ans avant lui, c'est-à-dire trois cent quarante ans après la prise de Troie [1]; An. M. 3160 Av. J.C. 844.
car Hérodote florissait sept cent quarante ans après cette expédition.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il fut appelé Homère, parce qu'il était aveugle-né. Velléius Paterculus rejette avec mépris ce conte. « Si quelqu'un [2], « dit-il, croyait qu'Homère est né aveugle, il faut qu'il « le soit lui-même, et privé de tous les sens. » En effet, selon la remarque de Cicéron, la poésie d'Homère est Tusc. Quæst. l. 5, n. 114.
plutôt une peinture qu'une poésie, tant il sait peindre au naturel, et mettre comme sous les yeux du lecteur les images de tout ce qu'il entreprend de decrire; et

[1] Sur les diverses opinions relatives à l'époque de la naissance d'Homère, voyez une note de M. Larcher. (*Trad. d'Hérod.*, t. II, page 283, et suiv.) — L.

[2] « Quem si quis cæcum genitum putat, omnibus sensibus orbus est. » (Vell. Paterc., lib. 1, cap. 5.)

il semble avoir pris à tâche de faire passer comme en revue dans ses ouvrages tout ce que la nature a de plus riant et de plus gracieux.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce poëte [1], c'est que, s'étant appliqué le premier, du moins de ceux qui sont connus, au genre de poésie le plus sublime et le plus difficile de tous, il l'a porté tout d'un coup, comme par un vol rapide, à un si haut degré de perfection; ce qui, dans les autres arts, n'arrive presque jamais que par de lents progrès, et par une longue suite d'années.

Ce genre de poésie est le poëme épique, ainsi appelé du mot grec ἔπος, parce que l'action est racontée par le poëte. Le sujet de ce poëme doit être grand, instructif, sérieux; ne renfermer qu'un seul événement principal, auquel tous les autres se rapportent; et cette action principale doit s'être passée dans un certain espace de temps, qui est tout au plus d'une année.

Homère a composé deux poëmes de ce genre, savoir: l'Iliade et l'Odyssée; dont le premier a pour sujet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs qui assiégeaient Ilion ou Troie; et l'autre, les voyages et les aventures d'Ulysse après la prise de cette ville.

Il est remarquable qu'aucune des nations les plus éclairées n'a rien imaginé de pareil; et que celles qui ont produit quelques poëmes en ce genre en ont toutes

[1] « Clarissimum deinde Homeri illuxit ingenium, sine exemplo maximum : qui magnitudine operis, et fulgore carminum, solus appellari poëta meruit. In quo hoc maximum est, quòd neque ante illum quem ille imitaretur, neque post illum qui imitari eum possit, inventus est; neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum, præter Homerum et Archilochum, reperiemus. » (VELL. PATERC., lib. I, cap. 5.)

pris l'idée d'Homère, en ont emprunté les règles, se le sont proposé pour modèle, et n'ont eu de succès qu'autant qu'elles en ont approché. C'est qu'Homère était un esprit original, et propre à former les autres : *fons ingeniorum Homerus.*

Tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes et de plus forts génies depuis deux mille cinq ou six cents ans en Grèce, en Italie et ailleurs; ceux dont on est forcé encore aujourd'hui d'admirer les écrits; ceux qui sont encore nos maîtres, et qui nous enseignent à penser, à raisonner, à parler, à écrire; tous ces gens-là, dit madame Dacier [1], reconnaissent Homère pour le plus grand des poëtes, et ses poëmes comme le modèle du bon goût. Après cela y a-t-il aucun homme, quelque habile qu'il se croie, qui puisse raisonnablement présumer que ses décisions prévaudront sur celles de tant de juges si éclairés et si respectables? Plin. l. 17, cap. 5.

Des témoignages si anciens, si constants, si universels, justifient pleinement le jugement avantageux qu'Alexandre-le-Grand portait des ouvrages d'Homère, qu'il considérait comme la production la plus rare et la plus précieuse de l'esprit humain : *pretiosissimum humani animi opus.* Plin. l. 7, cap. 29.

Quintilien, après avoir fait un éloge magnifique d'Homère, nous donne une juste idee de son caractère et de son style dans ce peu de mots : *Hunc nemo in magnis sublimitate, in parvis proprietate superavit. Idem lætus ac pressus, jucundus et gravis, tum copiâ, tum brevitate mirabilis* « Dans les grandes choses, rien « de plus sublime que son expression; dans les petites, « rien de plus propre. Étendu, serré, grave et doux, Quintil. lib. 10, c. 1.

[1] Dans la vie d'Homère, qui est à la tête de la traduction de l'Iliade.

« également admirable par son abondance et par sa « brièveté. »

HÉSIODE.

L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homère. On dit qu'il était né à Cumes [1], ville d'Éolie, mais qu'il fut nourri et élevé à Ascra, petite ville de Eclog. 6, v. 70. Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie : aussi Virgile l'appelle-t-il le vieillard d'Ascra. Il n'est guère connu que par le peu de poésies qui nous sont restées de lui, toutes en vers hexamètres, qui sont : 1° *les Ouvrages et les Jours*; 2° *la Théogonie*, ou généalogie des dieux; 3° *le Bouclier d'Hercule* : on doute pourtant que ce dernier soit de lui.

1. Dans le premier de ces poëmes, intitulé *les Ouvrages et les Jours*, Hésiode traite de l'agriculture, qui demande, outre beaucoup de travail, qu'on observe les temps, les saisons, les jours. Ce poëme est rempli de sentences et de maximes excellentes pour la conduite de la vie. Il le commence par une courte mais vive description de deux sortes de disputes : l'une funeste au genre humain, et source des querelles, des discordes, des guerres; l'autre infiniment utile et salutaire aux hommes, qui aiguise leur esprit, qui excite parmi eux une noble émulation, et qui donne lieu à l'invention et à la culture des arts. Il fait dans la suite une admirable description des quatre différents âges du monde, d'or, d'argent, d'airain, de fer. Ce sont ceux de ce premier âge d'or, que Jupiter, après leur mort, Δαίμονες. changea en autant de génies et d'esprits, qu'il établit gardiens des hommes, et qu'il chargea du soin de par-

[1] Ou mieux *Cyme*. — L.

courir la terre, cachés dans un nuage obscur, et d'observer les bonnes et les mauvaises actions de ceux qui l'habitent.

Ce poëme a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques, comme il le témoigne lui-même par ce vers :

Ascræumque cano romana per oppida carmen. Georg. l. 2 v. 176.

Le choix que ces deux illustres poëtes ont fait de cette matière, pour la traiter en vers, nous marque en quel honneur étaient chez les Anciens la culture des terres et la nourriture des troupeaux, deux sources innocentes de richesses et d'abondance pour un pays. Il est bien fâcheux que, dans les siècles postérieurs, on ait laissé éteindre ce goût, si conforme à la nature, et si propre à conserver l'innocence des mœurs : l'avarice et la volupté l'ont entièrement étouffé. *Nimirùm alii subière ritus, circaque alia mentes hominum detinentur, et avaritiæ tantùm artes coluntur.* Plin. in Procem. l.b. 14.

2. On peut regarder *la Théogonie* d'Hésiode et les poëmes d'Homère comme les archives et les monuments les plus sûrs de la théologie des Anciens, et de l'opinion qu'ils avaient de leurs dieux. Car il ne faut pas croire que ces poëtes aient été les inventeurs des fables que nous lisons dans leurs ouvrages : ils n'ont fait que recueillir et transmettre à la postérité les traces de la religion qu'ils avaient trouvée établie et dominante dans leur temps et dans leur pays.

3. *Le Bouclier d'Hercule* est un morceau détaché d'un poëme dans lequel on prétend qu'Hésiode célébrait les héroïnes de l'antiquité les plus illustres; et il est ainsi appelé, parce qu'on y trouve une longue descrip-

tion du bouclier d'Hercule, dont ce poëme rapporte une aventure particulière.

La poésie d'Hesiode, dans les endroits qui sont susceptibles d'ornements, est fort belle et fort agréable, mais moins elevée et moins sublime que celle d'Homère. Lib. 1, c. 5. Quintilien lui donne le premier rang dans le genre d'écrire médiocre : *datur ei palma in illo medio dicendi genere.*

ARCHILOQUE.

An. M. 3280 Av. J.C. 724. Le poëte Archiloque, natif de Paros, inventeur des vers iambes, vivait du temps de Candaule, roi de Lib. 1, c. 1. Lydie. Il a cela de commun avec Homère, selon Velleius Paterculus, d'avoir porté tout d'un coup à une très-grande perfection le genre de poésie qu'il avait inventé. Les pieds qui donnèrent leur nom à ces vers, et qui seuls d'abord y furent admis, sont composés d'une brève et d'une longue. Il paraît que le vers iambe, tel qu'Archiloque l'inventa, était fort propre pour un style véhément et énergique : aussi voyons-nous qu'Horace, en parlant de ce poëte, dit que sa colère, ou plutôt sa rage, l'arma de l'iambe pour exercer sa vengeance,

Art. poet. [v. 79.] Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Et Quintilien [1] nous apprend qu'il avait une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, de ces traits qui sont courts, mais vifs et perçants; en un mot, un style plein de force et de nerf. On disait [2] de

[1] « Summa in hoc vis elocutionis, cum validæ, tum breves vibrantesque sententiæ, plurimùm sanguinis atque nervorum. » (QUINTIL. l. 10, cap. 1.)

[2] « Ut Aristophani Archilochi iambus, sic epistola longissima quæque optima videtur. » (CIC. *Epist.* 11, lib. 16, *ad Atticum.*)

ses pièces de poésie que les plus longues étaient les plus belles. On a porté le même jugement des harangues de Démosthène et de celles de Cicéron. Celui-ci en dit autant des lettres de son ami Atticus.

Les vers d'Archiloque étaient mordants et licencieux, témoins ceux qu'il écrivit contre Lycambe, qui le réduisirent au désespoir. Par cette double raison [1], ses poésies, quelque excellentes qu'elles fussent jugées d'ailleurs, furent absolument bannies de Sparte, comme plus capables de corrompre les mœurs et le cœur des jeunes gens qu'utiles pour former leur esprit. Il ne nous en reste que de très-courts fragments. Cette délicatesse d'un peuple païen, sur la qualité des livres dont on doit permettre la lecture aux jeunes gens, est bien digne de remarque et fera la condamnation de plusieurs chrétiens.

Horat. Epod. od. 6, [v. 13] et Epist. 19, l. 1 [v. 25].

HIPPONAX.

Ce poëte était d'Éphèse. Il se signala, quelques années après Archiloque, dans le même genre de poésie, et avec la même violence. Il était laid [2], petit et d'une taille fort menue. Deux frères, célèbres sculpteurs, nommés Bupalus et Athénis (d'autres nomment celui-ci

[1] Lacedæmonii libros Archilochi e civitate sua exportari jusserunt, quòd eorum parùm verecundam ac pudicam lectionem arbitrabantur. Noluerunt enim eâ liberorum suorum animos imbui, ne plus moribus noceret quàm ingeniis prodesset. Itaque maximum poetam, aut certè summo proximum, quia domum sibi invisam obscenis maledictis laceraverat, carminum exilio multârunt. (VAL. MAX., lib. 6, cap. 3.)

[2] « Hipponacti notabilis vultûs fœditas erat : quamobrem imaginem ejus lasciviâ jocorum ii proposuêre ridentium circulis. Quod Hipponax indignatus amaritudinem carminum distrinxit in tantum, ut credatur aliquibus ad laqueum eos impulisse : quod falsum est. » (PLIN. lib. 36. cap. 5.)

Anthermus), égayèrent leur imagination à son sujet, et le représentèrent sous une forme ridicule. Il est dangereux de s'attaquer à des poëtes satiriques. Hipponax lança contre les deux frères des traits de satire si piquants, qu'ils se pendirent de dépit : d'autres disent qu'ils quittèrent seulement la ville d'Éphèse où demeurait Hipponax. Sa plume atrabilaire n'épargna pas même ceux à qui il devait la vie. Quel monstre! Horace [1] joint Hipponax à Archiloque et les représente comme deux poëtes également dangereux. Il y a dans l'Anthologie trois ou quatre épigrammes [2] qui représentent Hipponax comme encore terrible après sa mort. On y exhorte [3] les passants à s'éloigner de son tombeau, comme d'un lieu d'où il sort une grêle épouvantable. Φεῦγε τὸν χαλαζεπῆ τάφον, τὸν φρικτόν. *Fuge grandinantem tumulum, horrendum.*

Anthol. l. 3.

On croit que c'est lui qui a inventé le vers scazon, où le spondée a pris la place de l'iambe, qui se trouve toujours au sixième pied du vers qui porte ce nom.

STÉSICHORE.

Il était d'Himère, ville de Sicile, et se distingua dans la poésie lyrique, aussi-bien que les poëtes dont il va être parlé dans la suite. On appelle poésie lyrique celle dont les vers, c'est-à-dire, des odes ou des stances, se chantaient sur la lyre, ou sur d'autres instruments

1 Cave, cave; namque in malos asperrimus
Parata tollo cornua :
Quales Lycambæ spretus infido gener,
Aut acer hostis Bupalo.
(*Epod.* 6 [v. 12. sq.)

2 Une de Léonidas de Tarente (*Analect.*, tom. I, pag. 246, ed. Brunck); une d'Alcée de Messénie (tom. I, pag. 490); une de Philippe de Thessalonique (tom. II, pag. 235); une de Théocrite (*Epigr.* 21.) — L.

3 Dans celle de Philippe. — L.

pareils. Stésichore a vécu entre la 37e et la 47e olympiade [1]. Pausanias, après plusieurs autres fables, raconte que Stésichore, ayant perdu la vue, en punition des vers mordants et satiriques qu'il avait faits contre Hélène, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle pièce contraire à la première, ce qu'on appelle depuis *palinodie*. Quintilien [2] dit qu'il chanta des guerres considérables et d'illustres héros, et qu'il soutint sur la lyre la noblesse et l'elévation du poëme épique. Pausan. in Lacon. p. 200.

ALCMAN.

Il était de Lacédémone, ou, selon d'autres, de Sardes en Lydie, et vivait à peu près du même temps que Stésichore. Quelques-uns le font auteur des vers tendres.

ALCÉE.

Sa patrie était Mitylène, ville de Lesbos. C'est de lui que le vers alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des tyrans de Lesbos, et en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer par ses vers. On dit que dans un combat où il se trouva, saisi de frayeur, il jeta bas ses armes et se sauva par la fuite. Horace [3] raconte de lui-même une pareille aventure. Les poëtes se piquent moins de bravoure que de bel-esprit. Quin- Herod. l. 5. cap. 95.

[1] Et la 56e selon Harles. — L.

[2] « Stesichorum, quàm sit ingenio validus, materiæ quoque ostendunt, maxima bella et clarissimos canentem duces, et epici carminis onera lyrâ sustinentem. » (Lib. 10, cap. 1.)

[3] Tecum Philippos et celerem fugam
Sensi, relictâ non benè parmulâ.
(HORAT. *Od.* 7, lib. 2.)

tilien [1] dit que le style d'Alcée était serré, magnifique, châtie; et, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressemblait fort à Homère.

SIMONIDE.

Simonide était de Céos, île de la mer Égée. Il florissait encore au temps de l'expédition de Xerxès. Il réussit principalement dans les elégies [2]. On lui attribue l'invention de la mémoire locale. J'en ai parlé ailleurs. À l'âge de quatre-vingts ans il disputa le prix de la poésie, et l'emporta.

Manière d'enseigner. Plut. in Moral. p. 784.

La réponse qu'il fit à un prince qui lui demandait la définition de Dieu, est fort célèbre. Ce prince est Hiéron, roi de Syracuse. Il le pria de lui dire ce que c'est que Dieu. Le poëte demanda un jour pour examiner la question qu'on lui proposait. Le lendemain, il en demanda deux; et à mesure qu'on le sommait de répondre, il doublait toujours le temps. Le roi, surpris de cette conduite, en voulut savoir la cause. « J'en use « ainsi, lui répondit Simonide, parce que, plus j'exa- « mine cette matière, plus elle me semble obscure : » *quia, quantò diutiùs considero, tantò mihi res videtur obscurior.* La réponse était sage, si elle venait d'une grande idée de la majesté divine, que [3] nulle intelligence ne peut comprendre, et nulle langue expliquer.

Cic. de nat. deor. lib. I, n. 60.

[1] « In eloquendo brevis, et magnificus, et diligens, plerumquè Homero similis. »

[2] Sed ne relictis, musa procax, jocis
Ceæ retractes munera næniæ.
(HORAT. [*Od.* II, I, 38.])

Mœstius lacrymis simonideis.
(CATUL.)

[3] « Certe hoc est Deus, quod et quum dicitur, non potest dici; quum æstimatur, non potest æstimari; quum comparatur, non potest comparari; quum definitur, ipsâ definitione crescit. » (S. AUG., *serm. de temp.* CIX.)

« Nobis ad intellectum pectus an-

Après avoir parcouru plusieurs villes de l'Asie, et y avoir amassé beaucoup d'argent en célébrant par ses vers les louanges de ceux qui étaient en état de le bien récompenser, il s'embarqua pour l'île de Céos sa patrie. Le vaisseau fit naufrage. Chacun, en se sauvant, emporta ce qu'il put. Simonide ne se chargea de rien; et lorsqu'on lui en demanda la raison, « C'est, répondit-il, « parce que tout ce que j'ai est avec moi : » *Mecum, inquit, mea sunt cuncta.* Plusieurs de ses compagnons de naufrage se noyèrent, accablés du poids des choses qu'ils avaient voulu sauver. Ceux qui abordèrent furent pillés par des voleurs. Chacun se retira à Clazomène, qui n'etait pas loin du lieu où le vaisseau était péri. Un bourgeois, qui aimait les lettres, et qui avait lu les poésies de Simonide avec beaucoup d'admiration, se fit un plaisir et un honneur de le recevoir chez lui, et lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires, pendant que les autres furent obligés de mendier par la ville. Le poète, les rencontrant, n'oublia pas de leur faire remarquer la justesse de la réponse qu'il leur avait faite : *Dixi, inquit, mea mecum esse cuncta; vos quod rapuistis, perit.* Phædr. l. 4

On lui a reproché d'avoir déshonoré la poésie par son avarice, en rendant sa plume vénale, et ne faisant des vers qu'après avoir stipulé qu'on lui donnerait une certaine somme[1]. Ce qu'on lit dans Aristote en est la preuve, et ne lui fait pas d'honneur. Quelqu'un qui Rhetor. l. 3, cap. 2.

gustum est. Et ideò sic eum (Deum) dignè æstimamus, dum inæstimabilem dicimus. Eloquar quemadmodùm sentio. Magnitudinem Dei, qui se putat nosse, minuit : qui non vult minuere, non novit. » (MINUT. FELIX.)

[1] « Mercede acceptâ laudem victorum canens. PHÆDR. *Quelques-uns lisent*, mercede pactâ.

avait gagné le prix de la course pria Simonide de composer sur ce sujet un chant de triomphe. Le poëte, ne trouvant pas que la récompense qu'on lui proposait fût assez grande, répondit qu'il ne pouvait bien traiter ce sujet-là. Cette victoire avait été remportée à la course des mules; et il prétendait que cet animal ne fournissait pas une belle matière de louange. On lui fit des offres plus avantageuses, qui anoblirent la mule; et alors il fit le poëme qu'on lui demandait. Il y a long-temps que l'argent est en possession de donner de la noblesse et de la beauté :

Et genus et formam regina pecunia donat.

Les mules naissent d'une ânesse et d'un cheval. Le poëte, comme le remarque Aristote, ne les avait d'abord considérées que par le vilain endroit. L'argent les lui fit regarder du bon côté, et il les appela *les nobles filles des coursiers rapides* : Χαίρετ' ἀελλοπόδων θύγατρες ἵππων.

SAPHO.

Elle était du même lieu et vivait du même temps qu'Alcée. Le vers saphique lui doit son nom. Elle avait composé un assez grand nombre de pièces; il ne nous en reste que deux [2], qui font juger que les louanges que lui ont données tous les siècles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie et les graces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de dixième muse, et ceux de Mitylène firent graver son image sur leur monnaie. Il serait à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût ré-

[2] Deux odes, trois épigrammes et quelques fragments. — L.

pondu à la beauté de son génie, et qu'elle n'eût pas déshonoré son sexe par ses vices et par ses déréglements.

ANACRÉON.

Ce poëte était de Téos, ville d'Ionie. Il vivait dans la 72e olympiade. Il passa beaucoup de temps à la cour de Polycrate, cet heureux tyran de Samos; et il fut non-seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoya un vaisseau à cinquante rames à Anacréon, et lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes, où ses beaux ouvrages seraient estimés et goûtés comme ils le méritaient. On dit que la joie et le plaisir faisaient son unique étude, et ce qui nous reste de ses ouvrages en fait foi. On voit par-tout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne serait plus estimable que ses poésies, si elles avaient un meilleur objet.

Herod. l. 3, pag. 121.

In Hipp. p. 228 et 229.

THESPIS.

Il fut l'auteur de la tragédie. Je me réserve à en parler lorsque je traiterai des poëtes tragiques.

Des sept sages de la Grèce.

Ces hommes sont trop célèbres dans l'antiquité pour être omis dans l'histoire que je traite. Leur vie est écrite par Diogène Laerce.

THALÈS LE MILÉSIEN.

Si l'on en croit Cicéron [1], il tenait le premier rang entre les sept sages. Ce fut lui qui jeta en Grèce les fondements de la philosophie, et forma une secte nommée l'*ionique*, parce qu'il était d'Ionie.

Lib. I. de Nat. deor., n. 25.

Il croyait que l'eau est le principe de toutes choses, et que Dieu est cette intelligence par qui tout est formé de l'eau. Il avait emprunté la première de ces opinions des Égyptiens, lesquels, voyant que c'est le Nil qui cause la fertilité de leurs terres, pouvaient s'imaginer que l'eau est le principe de toutes choses.

Il est le premier des Grecs qui se soit appliqué à l'astronomie. Il avait marqué le temps précis [2] de l'éclipse de soleil qui arriva sous le règne d'Astyage, roi de Médie, dont il a été parlé ci-devant.

Il est aussi le premier qui a fixé les termes et la durée de l'année solaire parmi les Grecs. En comparant la grandeur du corps du soleil avec celui de la lune, il crut avoir trouvé que le corps de la lune n'était en solidité que la sept cent vingtième partie du corps du soleil, et par conséquent, que le soleil surpassait en solidité le corps de la lune plus de sept cents fois. Ce calcul est bien éloigné de la vérité, puisque la solidité du soleil surpasse non-seulement sept cents fois, mais plusieurs millions de fois la solidité ou grosseur de la

[1] « Princeps Thales, unus e septem, cui sex reliquos concessisse primas ferunt. » (Lib. 4. *Acad. Quæst.* n. 118.)

[2] On a parlé plus haut de cette éclipse, tom. II, pag. 74, n. 1. Il faut observer que Thalès avait prédit non pas le moment *précis* de cette éclipse, mais seulement l'*année* pendant laquelle ce phénomène devait arriver : car c'est là le sens des paroles d'Hérodote, οὖρον προθέμενος ἐνιαυτὸν τοῦτον, ἐν ᾧ δὴ καὶ ἐγένετο ἡ μεταβολή. (HERODOT. I, § 74.) Il en résulte que la science de Thalès n'était pas si grande qu'on se l'est imaginé. — L.

lune. Mais on sait combien, en toutes sortes de matières, et sur-tout dans celle dont il s'agit ici, les premières observations et découvertes qu'on y fait sont imparfaites.

Dans son voyage en Égypte, il trouva un moyen facile, et sûr en même temps, de mesurer la hauteur des pyramides, en observant le jour où l'ombre de notre corps est égale à la hauteur même de notre corps [1]. Plin. l. 36, cap. 12.

Pour montrer que les philosophes n'étaient pas si dépourvus de talent, et si ineptes pour les affaires qu'on le pensait, et qu'ils réussiraient comme les autres à s'enrichir s'ils le voulaient, il acheta le fruit de tous les oliviers qui étaient dans le territoire de Milet avant qu'ils fussent en fleur. La profonde connaissance qu'il avait de la nature lui avait peut-être fait connaître que l'année serait d'une extrême fertilité. Elle le fut en effet, et il fit un gain considérable. Cic. l. 1 de Divin., n. 111.

Il avait coutume de remercier les dieux de trois choses : de ce qu'il était né créature raisonnable et non pas bête, homme et non pas femme, Grec et non barbare.

Sa mère le pressant de se marier, il répondit d'abord qu'il n'etait pas encore temps; et quand plusieurs

[1] Il paraît que ni Pline, ni Plutarque qui raconte le même fait, ne se sont formé une idée juste du procédé de Thalès : il se réduit à comparer la grandeur de l'ombre projetée par un bâton d'une longueur donnée, avec l'ombre projetée par la pyramide, dans le même moment : comme les ombres sont dans ce cas proportionnelles aux hauteurs de la pyramide et du bâton, il conclut de ce rapport la hauteur la pyramide. C'est donc une application simple des propriétés des triangles semblables. La pyramide absorbant une très-grande partie de son ombre, il était nécessaire de connaître auparavant la grandeur d'un des côtés; et vraisemblablement Thalès s'en était assuré avec soin, bien que les Anciens n'aient pas eu l'attention de nous en instruire. — L.

années se furent écoulées, il répondit qu'il n'était plus temps.

S'étant un jour laissé tomber dans une fosse, pendant qu'il était attentif à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : Eh! comment connaîtriez-vous ce qui est dans le ciel, et si fort au-dessus de votre tête, vous qui ne voyez pas ce qui est à vos pieds et tout près de vous?

An. M. 3457 Av. J.C. 547. Il était né la première année de la 35e olympiade; et il mourut la première année de la 58e, âgé par conséquent de plus de quatre-vingt-dix ans.

SOLON.

Sa vie a été rapportée fort au long.

CHILON.

Il était de Lacédémone. On ne sait pas beaucoup de choses de lui. Ésope lui demandant un jour à quoi Jupiter s'occupait, « A abaisser, dit-il, ceux qui s'élèvent, et à élever ceux qui s'abaissent. »

Il mourut de joie à Pise, ayant vu son fils remporter Aul. Gell. lib. 1, c. 3. la victoire du pugilat dans les jeux olympiques. Il dit en mourant qu'il ne croyait point avoir commis aucune faute pendant tout le cours de sa vie (sentiment digne de l'orgueil et de l'aveuglement d'un philosophe païen), si ce n'était peut-être d'avoir usé de détour et de dissimulation dans un jugement pour faire plaisir à un ami, en quoi il ne savait s'il avait bien ou mal fait. Il mourut vers la 52e olympiade.

PITTACUS.

Il était de Mitylène, ville de Lesbos. Uni aux frères d'Alcée, fameux poëte lyrique, et à Alcée lui-même,

qui s'était mis à la tête des exilés, il chassa de cette île le tyran qui s'en était rendu maître.

Ceux de Mitylène étant en guerre avec les Athéniens, Pittacus eut la conduite de l'armée. Pour épargner le sang de ses citoyens, il offrit de se battre contre Phrynon, qui était le chef des ennemis. Le parti fut accepté. Pittacus le vainquit et le tua. En reconnaissance, les habitants de Mitylène, d'un commun accord, lui donnèrent la souveraineté de leur ville. Il l'accepta, et se conduisit d'une manière si sage et si modérée, qu'il fut toujours consideré et chéri de ses sujets.

Cependant Alcée, ennemi déclaré des tyrans, n'épargna pas celui-ci dans ses vers, quelque douceur qu'il fît paraître, et l'attaqua vivement. Pittacus, entre les mains de qui il était tombé, loin de s'en venger, lui rendit la liberté, et montra par cette action de clémence et de générosité qu'il n'avait que le nom de tyran.

Après avoir gouverné dix ans avec beaucoup d'équité et de sagesse, il abdiqua volontairement l'autorité, et se retira. Il avait coutume de dire [1] que la preuve d'un bon gouvernement était d'engager les sujets, non à craindre le prince, mais à craindre pour lui. Il ne voulait pas qu'on se donnât jamais la liberté de médire d'un ami, ni même d'un ennemi. Il mourut dans la 52[e] olympiade.

BIAS.

On sait peu de choses de lui. Il engagea par adresse Alyatte, roi de Lydie, à lever le siége de

[1] Εἰ τοὺς ὑπηκόους ὁ ἄρχων παρασκευάσειε φοβεῖσθαι μὴ αὐτὸν, ἀλλ' ὑπὲρ αὐτοῦ. (Plut. *in conv. sept. sap.* p. 152.)

Priène, qui était sa patrie. Cette ville était fort pressée par la famine. Il fit engraisser deux mulets, et trouva le moyen de les faire passer dans le camp ennemi. Leur embonpoint étonna le roi, et il envoya dans la ville des députés, comme pour faire quelques propositions de paix, mais en effet pour en observer l'état. Bias avait fait couvrir de blé de grands tas de sable. Quand les députés eurent rapporté au roi l'abondance où ils avaient trouvé la ville, il n'hésita plus et, ayant conclu le traité, il leva le siége. Il recommandait [1] surtout de rapporter aux dieux tout le bien qu'on pouvait faire.

CLÉOBULE.

Il n'est pas plus connu. Il était de Lindos, ville de l'île de Rhodes, et selon d'autres, de Carie. Il invita Solon à venir se retirer avec lui, lorsque Pisistrate se fut emparé de l'autorité à Athènes.

PÉRIANDRE.

On le met parmi les sages, quoiqu'il fût tyran à Corinthe. Quand il s'en fut rendu maître, il écrivit à Thrasybule, tyran de Milet, pour savoir comment il devait se conduire. Celui-ci, pour toute réponse, mena le courrier dans une pièce de blé, et en s'y promenant abattit avec sa canne tous les épis qui étaient plus élevés que les autres. Périandre comprit sans peine le sens de cette espèce d'énigme, qui l'avertissait de se défaire des citoyens les plus puissants de Corinthe pour mettre sa vie en sûreté. Mais, si l'on en croit Plutarque, il ne put goûter un avis si cruel.

In conv. sept. sap.

[1] Ὅ, τι ἂν ἀγαθὸν πράττῃς, εἰς θεοὺς ἀνάπεμπε.

Il avait voué aux dieux une statue d'or, s'il remportait la victoire aux jeux olympiques. Pour s'acquitter de son vœu, il dépouilla les dames de Corinthe de tous leurs ornemens, de tous leurs bijoux, et de tout ce qu'elles avaient de plus précieux. Voilà une belle manière d'honorer les dieux!

Diog. Laert. in vit. Periand. [l. 1, § 96.]

Il écrivit une lettre circulaire à tous les sages pour les inviter à venir passer quelque temps chez lui, comme ils avaient été l'année précédente à Sardes chez Crésus. Les princes alors se croyaient fort honorés de recevoir chez eux de tels hôtes. Plutarque décrit le repas qu'il leur donna, dont il fait remarquer que l'honnête simplicité, proportionnée au goût et au caractère des conviés, lui fit plus d'honneur que n'aurait pu faire la plus grande magnificence. Les propos de table étaient tantôt graves et sérieux, tantôt gais et enjoués. « Quel est, proposa quelqu'un, le gouvernement populaire le plus parfait? Celui, répondit Solon, où l'injure faite à un particulier intéresse tous les citoyens; Bias : où la loi tient lieu de tyran; Thalès : où les habitants ne sont ni trop riches, ni trop pauvres; Anacharsis : où la vertu est en honneur et le vice abhorré; Pittacus : où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien, et jamais aux méchants; Cléobule : où les citoyens craignent plus le blâme que la loi; Chilon : où les lois sont écoutées et ont du crédit, non les orateurs. » Sur tous ces avis, Périandre conclut que le gouvernement populaire le plus parfait serait celui qui approcherait le plus de l'aristocratique, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens de bien.

Id. Ibid. [l. 1, § 99.]

In conv. sept. sap. [p. 146.]

Pendant que ces sages étaient assemblés chez Périandre, il arriva un courrier de la part d'Amasis, roi

d'Égypte, chargé d'une lettre pour Bias, avec qui ce prince était en grand commerce. Il le consultait sur la manière dont il devait répondre à une proposition que lui avait faite le roi d'Éthiopie, de boire toutes les eaux de la mer, moyennant quoi il lui céderait un certain nombre de villes de ses états, sinon Amasis lui en cederait autant des siens. Il était pour-lors ordinaire aux princes de se proposer les uns aux autres de ces questions énigmatiques et embarrassantes. Bias lui répondit sur-le-champ d'accepter l'offre, à condition que le roi d'Éthiopie arrêterait tous les fleuves qui se jettent dans la mer ; car il ne s'agissait que de boire la mer, et non les fleuves. On attribue à Ésope une pareille réponse.

Je ne dois pas omettre que les sages dont je viens de parler furent tous amateurs de la poésie, et composèrent tous des vers, quelques-uns même en assez grand nombre, sur des sujets de morale ou de politique, qui sont un objet véritablement digne de la poésie. On reproche cependant à Solon d'avoir fait des vers licencieux ; ce qui nous apprend quelle idée nous devons avoir de ces prétendus sages du paganisme.

Plut. in Solon. p. 79.

A la place de quelques-uns des sept sages que j'ai cités on en substitue d'autres, comme Anacharsis, Myson, Épiménide, Phérécyde. Le premier est le plus connu.

ANACHARSIS.

Long-temps avant Solon, les Scythes nomades étaient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur tempérance et leur justice. Homère les appelle *la nation très-juste*. Anacharsis était un de

Il. lib. 4, v. 6.

ces Scythes, et de la race royale. Comme quelqu'un d'Athènes lui faisait un reproche sur le pays dont il était : « Ma patrie, dit-il, me fait, selon vous, peu d'honneur ; et vous, vous en faites peu à votre patrie. » Son bon sens, son profond savoir et sa grande expérience le firent passer pour un des sept sages. Il avait écrit en vers sur l'art militaire, et avait fait un traité des lois des Scythes.

Il rendit visite à Solon. C'est dans une conversation qu'il eut avec lui qu'il compara les lois à des toiles d'araignées, qui n'arrêtent que les petites mouches, et que les grandes rompent aisément.

Accoutumé à la vie dure et pauvre des Scythes, il faisait fort peu de cas des richesses. Crésus l'avait invité à le venir voir, et sans doute lui laissait entrevoir qu'il était en état de l'enrichir : « Je n'ai nul besoin de votre « or, lui répliqua-t-il. Je ne suis venu dans la Grèce « que pour m'y enrichir du côté de l'esprit, et je serai « fort content si je retourne dans ma patrie, non plus « riche, mais plus habile et plus homme de bien. » Il se rendit pourtant à la cour de ce prince.

Nous avons deja remarqué qu'Ésope avait été fort étonné et fort mécontent de l'air froid et indifférent avec lequel Solon avait considéré les trésors de Crésus et la magnificence de son palais, parce que c'était le maître même de la maison que ce philosophe aurait souhaité de pouvoir admirer. « Il faut, dit Anacharsis à « Ésope, que vous ayez oublié votre fable du renard et « de la panthère. Celle-ci, pour se faire valoir, ne « pouvait que montrer sa peau brillante et marquetée « de différentes couleurs : la peau du renard était « simple, mais cachait des ruses et des finesses d'un prix

Plut. in conv. sept. sap. pag. 155.

« infini. Je vous reconnais, dit le Scythe, à cette image. « Vous n'êtes frappé que de ce qui brille au-dehors, et « vous comptez pour peu ce qui fait véritablement « l'homme, c'est-à-dire, ce qui est en lui, et par con- « séquent à lui. »

Ce serait ici le lieu d'exposer en abrégé la vie et les sentiments de Pythagore, qui a vécu dans le temps dont je viens de donner l'histoire. Mais je remets à en parler dans un autre endroit, où je joindrai ensemble plusieurs philosophes, pour mettre le lecteur plus en état de faire la comparaison de leur doctrine et de leurs principes.

ÉSOPE.

Je joins Ésope aux sages de la Grèce, non-seulement parce qu'il s'est souvent trouvé avec eux, comme nous l'avons vu, mais [1] parce qu'il enseignait la véritable sagesse avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles.

Ésope était Phrygien. Il avait beaucoup d'esprit, mais était tout contrefait : petit de corps, bossu, horriblement laid de visage, ayant à peine figure d'homme, et ne pouvant presque parler dans les commencements. Il était esclave, et le marchand qui l'avait acheté eut bien de la peine à s'en défaire, tant on était choqué de sa mine et de sa taille.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs

[1] « Æsopus ille e Phrygia fabulator, haud immeritò sapiens existimatus est : quum, quæ utilia monitu suasuque erant, non severè, non imperiosè præcepit et censuit, ut philosophis mos est ; sed festivos delectabilesque apologos commentus, res salubriter ac prospicienter animadversas, in mentes animosque hominum cum audiendi quadam illecebra induit. » (Aul. Gell. *Noct. att.* lib. 2, cap. 29.)

labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable.

Il fut vendu dans la suite à un philosophe nommé Xanthus. Je ne finirais point si je voulais rapporter tous les traits d'esprit et de vivacité dont ses paroles et sa conduite étaient pleines. Un jour que son maître avait dessein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur. Il n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les sauces. Entrée, premier et second service, entremets, tout ne fut que langues. « Ne t'avais-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colère, de prendre au marché tout ce qu'il y aurait de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Hé bien (dit Xanthus, qui prétendait l'attraper) achète-moi demain ce qu'il y a de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier. Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Elle est l'organe de l'erreur, du mensonge, de la calomnie, des blasphèmes [1]. »

Ésope eut bien de la peine à obtenir sa liberté. Un

[1] Ces faits sont tirés de la vie d'Ésope par le moine Planude, laquelle paraît être une compilation des données les plus incertaines et les moins croyables. — L.

des premiers usages qu'il en fit, fut d'aller chez Crésus, qui, sur sa grande réputation, desirait depuis long-temps de le voir. Sa taille et sa mine rabattirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avait conçue. Mais la beauté de son esprit éclata bientôt à travers ces voiles et ces dehors grossiers qui la couvraient; et ce prince comprit, comme le disait Ésope dans une autre occasion, qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y est enfermée.

Il fit plusieurs voyages dans la Grèce, soit pour son plaisir, soit pour les affaires de Crésus. Passant par Athènes, peu de temps après que Pisistrate y eut usurpé la puissance souveraine et aboli l'état populaire, et voyant que les Athéniens portaient ce nouveau joug fort impatiemment, il leur raconta la fable des grenouilles qui demandèrent un roi à Jupiter.

Phædr. l. 1, fab. 2.

On doute que les fables d'Ésope, telles que nous les avons, soient toutes de lui, du moins pour l'expression. On en attribue une grande partie à Planude[1], qui a écrit sa vie, et qui vivait dans le quatorzième siècle.

Ésope est regardé comme l'auteur et l'inventeur de cette manière simple et naturelle d'instruire par des apologues et des fictions; et c'est ainsi qu'en parle Phèdre :

Æsopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego polivi versibus senariis.

Mais[2], à proprement parler, la gloire de cette invention

[1] Les fables d'Ésope, quel qu'en soit l'auteur, sont beaucoup plus anciennes que Planude, puisqu'on les a trouvées dans des manuscrits d'une époque antérieure à ce moine. — L.

[2] « Illæ quoque fabulæ, quæ, etiamsi originem non ab Æsopo acceperunt (nam videtur earum primus auctor Hesiodus), nomine tamen Æsopi maximè celebrantur, ducere animos solent, præcipuè rusticorum

est due au poëte Hésiode : invention peu importante, ce semble, et d'un mérite fort médiocre, et qui a pourtant été très-estimée et mise en usage par les plus sublimes philosophes et les plus habiles politiques. Platon nous apprend que Socrate, peu de moments avant sa mort, mit en vers quelques fables d'Ésope ; et Platon lui-même recommande avec beaucoup de soin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfants, pour leur former les mœurs et leur inspirer l'amour de la sagesse.

In Phædone, p. 60.

Lib. 2, de Rep. p. 378.

Il faut que les fables, pour être adoptées généralement par toutes les nations comme nous voyons qu'elles l'ont été, cachent un grand fonds de vérité sous cet air simple et négligé qui fait leur caractère. En effet, le Créateur, voulant instruire l'homme par le spectacle même de la nature, a répandu dans les animaux diverses inclinations et propriétés pour être comme autant de tableaux raccourcis des différents devoirs dont il doit s'acquitter, et des bonnes ou mauvaises qualités qu'il doit rechercher ou fuir. Ainsi il a peint une image sensible de la douceur et de l'innocence dans l'agneau, de la fidelité et de l'amitié dans le chien : au contraire, de la violence, de la rapacité, de la cruauté dans le loup, dans le lion, dans le tigre, et ainsi du reste ; et il a voulu faire une leçon et un reproche secret à l'homme, s'il était insensible pour lui-même à des qualités qu'il ne peut s'empêcher d'estimer ou d'abhorrer dans les animaux mêmes.

C'est un langage muet que toutes les nations en-

et imperitorum ; qui et simpliciùs quæ ficta sunt audiunt, et, capti voluptate, facilè iis quibus delectantur consentiunt. » (QUINTIL. lib. 5. cap. 11.)

tendent; c'est un sentiment gravé dans la nature, que chacun porte en soi-même. Ésope est le premier, entre les écrivains profanes, qui l'a saisi, qui l'a développé, qui en a fait d'heureuses applications, et qui a rendu les hommes attentifs à cette sorte d'instruction naïve, qui est à la portée de toutes les conditions et de tous les âges. Il est le premier qui, pour donner du corps aux vertus, aux vices, aux devoirs, aux maximes de la société, a imaginé, par un ingénieux artifice et par un innocent mensonge, de les revêtir d'images gracieuses empruntées de la nature, en donnant de la voix aux bêtes, et du sentiment aux plantes, aux arbres, et à toutes les choses inanimées.

Les fables d'Ésope sont dénuées de tout ornement et de toute parure, mais pleines de sens, et à la portée des plus petits enfants, pour qui elles étaient composées. Celles de Phèdre sont un peu plus relevées et plus étendues, mais cependant d'une simplicité et d'une élégance qui ressemble beaucoup à l'atticisme dans le genre simple, c'est-à-dire, à ce qu'il y avait de plus fin et de plus délicat chez les Grecs. M. de la Fontaine, qui a bien senti que notre langue n'était point susceptible de cette simplicité ni de cette élégance, a égayé ses fables par un tour naïf et original qui lui est particulier, et dont personne n'a pu approcher.

Il est malaisé de comprendre pourquoi Sénèque [1]

[1] « Non audeo te usque eò producere, ut fabellas quoque et Æsopeos logos, INTENTATUM ROMANIS INGENIIS OPUS, solitâ tibi venustate connectas. » (SENEC. *de Consol. ad Polyb.* cap. 27.)

= Ce sont ces paroles de Sénèque, et le silence de tous les auteurs latins sur la personne et les écrits de Phèdre, qui ont fait croire à plusieurs auteurs que les fables attribuées à ce poëte avaient été supposées dans des temps assez modernes. Si Phèdre a vécu au temps de Tibère, comme on le dit, il est bien singulier que Sénèque ne l'ait point connu. — L.

pose en fait que, de son temps, les Romains n'avaient point encore essayé leur plume sur cette sorte de composition. Les fables de Phèdre lui étaient-elles inconnues?

Plutarque nous apprend la manière dont Ésope mourut. Il était allé à Delphes, chargé d'or et d'argent, avec ordre d'offrir, au nom de Crésus, un grand sacrifice à Apollon, et de donner à chaque habitant une somme considérable [1]. Une querelle qui s'éleva entre lui et ceux de Delphes, fut cause qu'après avoir fait le sacrifice il renvoya à Crésus l'argent qu'il avait reçu de lui, prétendant que ceux à qui ce prince l'avait destiné s'en étaient rendus indignes. Les habitants de Delphes le firent condamner comme coupable de sacrilége, et le précipitèrent du haut d'un rocher. Le dieu, irrité de cette action, les châtia par la peste et par la famine : de sorte que, pour faire cesser ces maux, ils firent signifier dans toutes les assemblées de la Grèce que, si quelqu'un venait exiger, pour l'honneur d'Ésope, la vengeance de sa mort, ils lui donneraient satisfaction. A la troisième génération il se présenta un homme de Samos, qui n'avait d'autre relation à Ésope, sinon qu'il était issu des personnes qui avaient acheté ce fabuliste. Les Delphiens donnèrent contentement à cet homme, et se délivrèrent ainsi des maladies et de la disette qui les tourmentaient.

De sera Numinis vindicta, p. 556-557

Herod. l. 2, cap. 134.

Les Athéniens, justes estimateurs de la vraie gloire, érigèrent à ce savant et spirituel esclave une statue magnifique, pour faire savoir, dit Phèdre, que la carrière de l'honneur était ouverte indifféremment à tous

Lib. 2.

[1] Quatre mines, qui faisaient deux cent quarante livres. = 366 francs. — L.

les hommes, et que c'était, non à la naissance, mais au mérite, qu'on rendait ce glorieux hommage.

Æsopo ingentem statuam posuêre Attici,
Servumque collocârunt æterna in basi;
Patere honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed virtuti gloriam.

HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS.

AVANT-PROPOS.

Avant que de commencer l'histoire des Perses et des Grecs, je placerai ici premièrement quelques observations preliminaires qui y préparent; ensuite le plan et la division des quatre livres suivants, VI, VII, VIII et IX; enfin une espèce d'abrégé de l'histoire des Lacédémoniens depuis l'établissement de leurs rois jusqu'au règne de Darius, où commence le VIe livre.

ARTICLE PREMIER.

Idée abrégée de l'histoire renfermée dans les livres qui suivent. Fruit que l'on en doit tirer.

L'histoire que je donne ici au public présentera aux yeux du lecteur un spectacle tout nouveau et qui ne sera pas indigne de sa curiosité. Dans le volume précédent, on a vu sous Cyrus deux états assez médiocres, la Médie et la Perse, se répandre au loin comme un incendie ou comme un torrent, et, par une rapidité de conquêtes étonnantes, subjuguer un nombre considérable de provinces et de royaumes. Ici l'on verra ce vaste empire mettre en mouvement tous les peuples soumis

à sa domination, Perses, Mèdes, Phéniciens, Égyptiens, Babyloniens, Indiens et beaucoup d'autres, et venir fondre avec toutes les forces de l'Asie et de l'Orient sur un petit pays renfermé dans des bornes fort étroites et dénué de tout secours; je veux dire la Grèce. Quand on envisage d'un côté tant de nations réunies ensemble, des préparatifs de guerre faits pendant plusieurs années et avec une si grande vivacité, des armées de terre et de mer innombrables, des flottes auxquelles la mer peut à peine suffire; de l'autre, deux faibles villes, Athènes et Lacédémone, abandonnées de tous leurs alliés et réduites presque à elles seules; on aurait lieu de croire que ces deux petites villes vont être detruites et absorbées par une puissance si formidable, et qu'il n'en restera pas même de vestiges. Cependant ce seront elles qui demeureront victorieuses, et qui, par leur courage invincible, et par plusieurs combats qu'elles gagneront sur terre et sur mer, feront perdre pour toujours à l'empire persan le dessein de revenir attaquer la Grèce.

Le récit de la guerre entre les Perses et les Grecs rendra sensible la vérité de cette maxime, que ce n'est point le nombre, mais la valeur des troupes et la conduite des chefs qui décident dans les batailles. On admirera la fermeté d'ame et de courage des grands hommes qui étaient à la tête des affaires de la Grèce, que l'ebranlement de l'univers ne fut pas capable d'abattre; que les plus grands malheurs ne purent déconcerter; qui entreprirent de tenir tête avec une poignée d'hommes aux armées innombrables des Perses; qui osèrent, malgré une si prodigieuse inégalité, espérer un heureux succès; qui forcèrent la victoire à se ran-

ger du côté du mérite et de la vertu; et qui apprirent à tous les siècles quelles ressources on trouve dans la prudence, dans la valeur, dans l'expérience, dans le zèle pour la patrie et pour la liberté, dans l'amour du devoir, et dans tous les sentiments d'une ame noble et généreuse.

A cette guerre des Perses contre les Grecs en succédera une autre entre les Grecs mêmes, mais d'un caractère tout différent. Il n'y aura guère ici que des actions peu importantes en apparence, et peu capables, ce semble, de satisfaire un lecteur avide de grands événements : des disputes particulières entre quelques villes ou quelques petites républiques; des siéges de places pour l'ordinaire peu considérables (j'en excepte le siége de Syracuse, l'un des plus importants de l'antiquité), mais qui ne laisseront pas de traîner souvent en longueur; des combats entre des armées peu nombreuses, et où quelquefois il y a peu de sang répandu. Qui a donc pu rendre ces guerres si célèbres? Salluste nous l'apprend [1] : « Les exploits des Athéniens, « dit-il, peuvent être considérés en eux-mêmes « comme grands et magnifiques; on peut dire pourtant « qu'ils sont en quelque sorte au-dessous de leur ré-« putation. Mais parce qu'il y a eu dans la Grèce une « foule de beaux esprits et d'excellents écrivains, ces « exploits sont vantés dans tout l'univers comme grands « et merveilleux. Ainsi les actions des Athéniens pa-

[1] « Atheniensium res gestæ, sicuti ego existimo, satis amplæ magnificæque fuerunt : verùm aliquantò minores tamen quàm famâ feruntur. Sed quia provenêre ibi scriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Atheniensium facta pro maximis celebrantur. Ita eorum quæ fecêre virtus tanta habetur, quantùm eam verbis potuêre extollere præclara ingenia. » (Sall. *in bello catilin.* [§ 8].)

« raissent grandes à proportion de l'esprit et de l'habi-
« leté des écrivains qui les ont célébrées. »

Salluste, assez jaloux d'ailleurs de la gloire qu'avaient acquise aux Romains les actions éclatantes dont leur histoire est pleine, rend ici justice à celles des Grecs, en reconnaissant qu'elles ont une vraie grandeur et une vraie magnificence, quoique inférieures, selon lui, à leur réputation. Qu'est-ce donc que cet éclat étranger et emprunté que les historiens y ont ajouté par leur éloquence ? C'est que par toute la terre on vante de concert les actions des Athéniens comme tout ce qui s'est jamais fait de plus grand : *per terrarum orbem Atheniensium facta* PRO MAXIMIS CELEBRANTUR. Toutes les nations, séduites et comme enchantées par les charmes des écrivains grecs, mettent les exploits de ce peuple au-dessus de tout ce qui s'est fait ailleurs de plus beau. Voilà, selon Salluste, le service qu'a rendu aux actions des Athéniens l'histoire écrite comme elle l'est par les Grecs ; et il est bien fâcheux que la nôtre, faute d'une pareil secours, ait laissé périr une infinité de belles actions et de belles paroles, auxquelles l'antiquité eût bien su donner du relief, et qui feraient beaucoup d'honneur à la nation.

Mais, quoi qu'il en soit, on doit convenir qu'il ne faut pas toujours juger du prix d'une action, ni du mérite de ceux qui y ont eu part, par l'importance de l'événement. C'est dans les siéges et dans les combats, tels que ceux dont il est parlé dans la guerre du Péloponnèse, que paraît véritablement toute l'habileté d'un général. Aussi remarque-t-on que ce n'est qu'à la tête de petites armées, et dans des pays assez peu étendus, que nos plus grands capitaines du siècle passé

ont fait paraître leur grande capacité, et ont égalé les plus fameux capitaines de l'antiquité. Dans ces sortes d'actions, le hasard n'a part à rien, et ne couvre point les fautes, si l'on en fait. La prudence du chef règle et conduit tout. Il est véritablement l'ame de ses troupes, qui n'agissent et ne se remuent qu'au signal qu'il en donne. Il voit tout, et est par-tout. Rien n'échappe à son attention ni à sa vigilance. Les ordres sont donnés à propos, et exécutés de même. Ruses, stratagêmes, fausses marches, attaques vraies ou simulées, campements, décampements, tout, en un mot, part et dépend de lui seul.

Et c'est en quoi la lecture des historiens grecs, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, peut être infiniment utile aux jeunes officiers; parce que ces historiens, qui étaient en même temps excellents capitaines, entrent dans un grand détail, et conduisent les lecteurs comme par la main dans les siéges et dans les combats qu'ils décrivent, leur apprenant ainsi, par l'exemple des plus grands généraux de l'antiquité, et par une sorte d'expérience anticipée, comment il faut faire la guerre.

Ce n'est pas seulement pour les actions guerrières que l'histoire de la Grèce nous fournira de grands modèles. Nous y verrons de fameux législateurs, de très-habiles politiques, des magistrats nés pour le gouvernement, des hommes qui ont excellé dans tous les arts et dans toutes les sciences, des philosophes qui ont poussé leurs recherches aussi loin qu'on le pouvait dans ces temps reculés, et qui nous ont laissé des maximes de morale capables de faire rougir des chrétiens.

Il est vrai que ces mêmes philosophes, si éclairés sur de certains points, ont été entièrement aveugles sur d'autres, jusqu'à ignorer et à combattre les principes les plus clairs de la loi naturelle; et que souvent leur conduite a démenti leur doctrine, s'étant prostitués aux déréglements les plus grossiers. La divine providence l'a permis ainsi, et les a livrés à un sens réprouvé, pour punir leur orgueil et pour nous instruire par leur exemple, en nous montrant de quoi sont capables les hommes, même les plus habiles et les plus éclairés, quand ils sont abandonnés à leur propre faiblesse et à leur corruption naturelle, et de quels abymes la grace du divin médiateur nous a tirés. Mais les deréglements où ils sont tombés, et du côté de l'esprit, et du côté du cœur, quoique nous devions les détester, n'empêchent pas qu'il n'y ait dans leurs livres d'excellentes maximes, que nous devons, selon la pensée de saint Augustin, revendiquer comme un bien qui nous appartient; de même que les Israélites, en sortant de l'Égypte, s'enrichirent de ses dépouilles; et c'est ainsi qu'en ont usé tous les saints : *Ipsi gentiles si quid divinum et rectum in doctrinis suis habere potuerunt, non improbaverunt sancti nostri.*

S. August. de Doctr. Christ. l. 2, cap. 40.

De bapt. contr. Donat. l. 6, c. 87.

J'en dis autant des actions vertueuses qui se rencontrent chez les païens, telles que l'histoire des Grecs nous en fournira un grand nombre. Saint Augustin nous avertit que [1], *selon la règle de la justice*, SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM, *non-seulement nous ne pou-*

[1] « Habendi sunt in eorum numero, quorum etiam impiorum, nec Deum verum veraciter justèque colentium, quædam tamen facta vel legimus, vel novimus, vel audimus, QUÆ SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM NON SOLUM VITUPERARE NON POSSUMUS, VERUM ETIAM MERITÒ RECTÈQUE LAUDAMUS. (S. AUGUST. lib. *de Spir. et Litt.* n. 48.)

vons point blâmer et condamner ces actions, mais que nous avons raison de les louer et de les relever. Ce n'est pas que ces actions soient bonnes et louables en tout; saint Augustin était bien éloigné de le penser [1]. Il les trouvait telles en elles-mêmes, et du côté du devoir : mais du côté de la fin, il les trouvait très-condamnables, parce qu'elles n'etaient point rapportées à Dieu. Ce n'est pas au vrai Dieu, qui leur etait inconnu, qu'ils demandaient la sagesse des bons conseils, le succès des entreprises, les talents, la vertu. Ce n'est pas au vrai Dieu qu'ils en rendaient graces, et qu'ils en rapportaient la gloire par une humble reconnaissance. Ils ne le regardaient ni comme la source et le principe, ni comme le terme de tout ce qu'ils faisaient de bien. Leurs meilleures actions étaient corrompues par l'amour-propre, ou par l'ingratitude. Elles n'ont pu leur être utiles pour le salut, qui ne s'obtient point sans la foi en Jésus-Christ.

Mais cela n'empêche pas, selon le même saint Augustin, qu'il ne soit très-utile pour l'instruction des chrétiens, et pour la règle des mœurs, de rapporter et de mettre dans tout leur jour les actions des païens, pourvu qu'on ne les fasse valoir que leur juste prix : car je puis bien ici appliquer aux Grecs ce que ce père dit des Romains. Il emploie un chapitre entier, qui est assez long, à en indiquer les actions et les vertus les plus éclatantes : amour du bien public, dévouement pour la patrie, constance à souffrir les tourments les

S. August. de Civ. Dei, l. 5, c. 18.

[1] « Noveris itaque, non officiis, sed finibus, à vitiis discernendas esse virtutes. Officium autem est, quod faciendum est : finis verò, propter quod faciendum est. » (Id. *contra Julian.* lib. 4, cap. 3, n. 21.)

« Non erat in eis vera justitia, quia non actibus, sed finibus pensantur officia. » (Ibid. n. 26.)

plus cruels et la mort même, désintéressement noble et généreux, estime et pratique de la pauvreté, profond respect pour les dieux et pour la religion. Il fait sur ce sujet quelques réflexions qui méritent bien de trouver ici leur place.

Premièrement, il reconnaît que c'est pour récompenser toutes ces vertus des Romains, qui n'en avaient pourtant que le nom et l'apparence, que Dieu leur a accordé l'empire de l'univers, récompense proportionnée à leurs mérites, et dont ils ont été assez aveugles pour se contenter [1]. C'est par la même raison qu'il a voulu que leur nom fût si glorieux et si honoré chez toutes les nations et dans tous les siècles, afin que tant de belles actions ne demeurassent pas absolument sans récompense.

En second lieu, il remarque que ces vertus, toutes fausses qu'elles sont, ne laissent pas de devenir fort utiles au genre humain, et qu'elles entrent dans les vues secrètes que Dieu a sur les peuples, soit pour les récompenser, soit pour les punir. En effet l'amour de la gloire, qui est un vice, en étouffe d'autres beaucoup plus nuisibles et plus funestes, comme sont l'injustice, la violence, la cruauté [2]. Et qui doute qu'un magistrat, qu'un gouverneur de province, qu'un roi, qui ne sera doux, patient, juste, chaste, bienfaisant que par des vues humaines de gloire ou d'intérêt, ne soit infiniment plus utile à la

[1] « Si Romanis Deus neque hanc terrenam gloriam excellentissimi imperii concederet, non redderetur merces bonis artibus eorum, id est virtutibus, quibus ad tantam gloriam pervenire nitebantur. At non est quod de summi et veri Dei justitiâ conquerantur : Perceperunt mercedem suam. » (Ibid. cap. 15.)

[2] « Constat eos, qui cives non sint civitatis æternæ, utiliores esse terrenæ civitati, quando habent virtutem vel ipsam, quàm si nec ipsam. » (Ibid. cap. 19.)

république que s'il n'avait pas cette ombre et ces dehors de vertu ; et que des hommes de ce caractère ne soient un présent du ciel bien précieux. On en peut juger par la comparaison de magistrats et de princes d'un caractère opposé, qui, renonçant à tout honneur et à toute probité, comptant pour rien la réputation, foulant aux pieds les lois les plus saintes, n'en reconnaissent d'autres que leurs passions, et leur brutalité ; tels enfin que Dieu en donne dans sa colère aux peuples qu'il veut punir, et qu'il juge digne de tels maîtres : *et talibus quidem dominandi potestas non datur nisi summi Dei providentiâ, quando res humanas judicat talibus dominis dignas.* S. August. de Civ. Dei, l. 5, c. 19.

La troisième et dernière réflexion, et la plus propre à mon sujet et au but que je me propose en écrivant l'Histoire ancienne, regarde l'usage qu'il faut faire des louanges qu'on donne aux païens. Elle montre le fruit qu'un sage lecteur doit tirer du récit des belles et vertueuses actions des Grecs, dont ce volume et les suivants seront remplis. Quand on les verra sacrifier leurs biens au soulagement de leurs concitoyens, leur vie au salut de l'état, leur gloire même à l'utilité publique ; quand on leur verra pratiquer les vertus les plus difficiles, et cela par de purs motifs humains, pour acquérir une réputation passagère [1], quels reproches ne doit-on pas se faire, et combien ne doit-on pas rougir, si dans une religion qui nous promet des récompenses éternelles, et qui nous présente de si puissants motifs d'amour et de

[1] « Ideò nobis proposita sunt necessariæ commonitionis exempla, ut, si virtutes, quarum istæ utcumque sunt similes, quas isti pro civitatis terrenæ gloria tenuerunt, pro Dei gloriosissima civitate non tenuerimus, pudore pungamur ; si tenuerimus, superbiâ non extollamur. » (Ibid. cap. 18.)

reconnaissance, nous n'avons pas le courage de pratiquer les mêmes vertus ! Que si nous avons le bonheur d'être fidèles à nos engagements, pouvons-nous en tirer vanité, en comparant le peu que nous faisons avec ce que la gloire seule faisait entreprendre à des hommes qui ne connaissaient point Dieu, et qui bornaient tous leurs desirs aux biens de la vie présente ?

Voilà donc, selon saint Augustin, la principale utilité que l'on doit tirer de l'étude et de la lecture de l'histoire profane, et [1] Dieu n'a rendu les Grecs et les Romains si illustres et si puissants, que pour donner plus de poids aux exemples de vertus que leur histoire nous fournit, afin que, les étudiant avec une attention sérieuse, nous comprenions, par l'amour qu'ils ont eu pour une patrie terrestre et pour une gloire de peu de durée, quel zèle nous devons avoir pour la patrie céleste, où une félicité éternelle nous attend.

Si les vertus de ceux dont il est parlé dans l'histoire peuvent nous servir de modèles dans la conduite de la vie, leurs defauts et leurs vices ne sont pas moins propres à nous instruire ; et le respect qu'un historien doit à la vérité ne lui permet pas de les dissimuler, dans la crainte d'obscurcir leur réputation. Ce que je dis ici n'est point contraire à une règle que Plutarque établit sur ce sujet, dans la preface qui est à la tête de la vie
In Cim. p. 479-480. de Cimon. Il exige qu'on fasse valoir et qu'on mette dans tout leur jour les belles actions des grands hommes ; mais pour les fautes qui leur echappent quelquefois

[1] « Ut cives æternæ illius civitatis, quamdiù hìc peregrinantur, diligenter et sobriè illa intueantur exempla, et videant quanta dilectio debeatur supernæ patriæ propter vitam æternam, si tantùm a suis civibus terrena dilecta est propter hominum gloriam. » (Ibid. cap. 16.)

dans le trouble de la passion, ou que la nécessité des affaires leur arrache [1], les regardant plutôt comme quelque degré de perfection qui manque à leur vertu que comme des vices et des crimes qui partent d'un mauvais fonds, il veut que, par compassion pour la faiblesse de la nature humaine, qui ne produit rien d'absolument parfait, on se contente de les montrer legèrement; de même qu'un peintre habile, s'il a un beau visage à peindre, et qu'il s'y rencontre quelque tache, quelque petit défaut, ne les supprime pas entièrement, mais aussi ne se croit pas obligé de les rendre avec une exactitude rigoureuse, parce que l'un gâterait la beauté du portrait, et que l'autre detruirait la vérité de la ressemblance. La comparaison même qu'il emploie fait voir qu'il ne parle que de défauts légers et pardonnables. Mais pour les actions d'injustice, de violence, de brutalité, nul prétexte ne doit les faire dissimuler; et je ne crois pas qu'on voulût accorder à l'histoire le même privilege qu'à la peinture [2], qui a inventé l'art du profil, pour représenter de côté un prince qui avait perdu un œil, et pour couvrir par cet innocent et ingenieux artifice une difformité si frappante. L'histoire, dont la loi la plus essentielle est la sincérité, ne souffre point ces sortes de ménagements, qui lui feraient perdre un grand avantage.

Le blâme, la honte, l'infamie, la haine et souvent l'exécration publique, toujours attachés aux actions criminelles et brutales, ne sont pas moins propres à

[1] Ἐλλείματα μᾶλλον ἀρετῆς τινος ἢ κακίας πονηρεύματα.

[2] « Habet in pictura speciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantùm altero ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret. » (Quintil. lib. 2, cap. 13.)

inspirer de l'horreur pour le vice que la gloire, qui suit toujours les belles actions, est propre à faire aimer la vertu. Et c'est là [1], selon Tacite, le double but que tout historien doit se proposer en faisant un choix de ce qu'il y a de plus frappant en bien et en mal, pour rendre au solide mérite, par un hommage public de louanges, la justice qui lui est due, et pour faire abhorrer les vices par la crainte d'une infamie éternelle.

L'histoire que je traite ne fournira que trop de ces derniers exemples. Du côté des Perses, on verra, par ce qui est dit de leurs rois, que les princes qui peuvent tout sont souvent livrés à toutes leurs passions; que rien n'est plus difficile que de résister à l'illusion de sa propre grandeur et aux flatteries de tous ceux dont on est environné; que la liberté de contenter tous ses desirs et de faire le mal impunément est une dangereuse tentation, que les meilleurs naturels ont bien de la peine à s'en défendre; qu'après avoir eu d'assez heureux commencements, ils se laissent gâter insensiblement par la mollesse, par l'orgueil, par la haine des conseils sincères; et qu'il est rare qu'ils comprennent que c'est quand on se voit au-dessus de tout qu'on a un plus grand besoin de modération et de sagesse, et pour soi et pour les autres; et qu'il faut être alors doublement sage et doublement fort pour borner au-dedans, par sa raison, une puissance que rien ne borne au-dehors.

Du côté des Grecs, la guerre du Péloponnèse fera connaître les tristes effets de leurs divisions intestines,

[1] « Exequi sententias haud instituti, nisi insignes per honestum, aut notabili dedecore: quod præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit. » (Tacit. *Annal.* lib. 3, cap. 65.)

et les excès funestes où la jalousie de la domination les porta; l'injustice, l'ingratitude, la perfidie, le violement ouvert des traités, ou de petites finesses et d'indignes ruses pour en éluder l'exécution. Elle montrera comment les Lacédémoniens et les Athéniens s'avilissent honteusement devant des barbares pour en mendier quelques secours d'argent; comment les libérateurs de la Grèce renoncent à la gloire de tous leurs travaux passés et de tous leurs exploits, pour aller faire leur cour à des satrapes fiers et dédaigneux, et pour aller implorer successivement et à l'envi la protection de leur ennemi commun, tant de fois vaincu; comment ils se servent des secours qu'ils en tirent pour opprimer leurs anciens alliés, et pour étendre leur propre domaine par des voies injustes et violentes.

De part et d'autre, et quelquefois dans un même homme, on verra un mélange étonnant de bien et de mal, de vertus et de vices, de nobles actions et de bas sentiments; et l'on se demandera peut-être souvent à soi-même si ce sont donc les mêmes personnes et les mêmes peuples dont on rapporte des choses si différentes, et s'il est possible que d'un même fond sortent tantôt une lumière si brillante, tantôt une fumée et une noirceur si ténébreuse. Je rapporte les choses comme je les trouve dans les auteurs; et les portraits que je présente au lecteur sont toujours peints d'après ce que l'Histoire ancienne nous apprend de ceux dont je parle, et je pourrais dire aussi d'après la nature du cœur humain. Mais il me semble que ce mélange même de bien et de mal, quoique bizarre en soi, peut devenir pour nous d'une grande utilité, et nous servir de préservatif contre un danger assez ordinaire et assez naturel.

Car, si nous trouvions, soit chez les peuples, soit dans les particuliers, une probité et une noblesse de sentiments qui se soutinssent toujours également, et qui parussent sans tache et sans faiblesse, nous serions tentés de croire que le paganisme est capable de produire de véritables et de parfaites vertus, quoique la religion nous enseigne que celles que nous y admirons le plus n'en ont que l'ombre et le nom. Mais la vue des défauts, des imperfections, des vices, des crimes, même quelquefois les plus noirs, qui se trouvent mêlés et qui succèdent assez souvent de fort près aux actions les plus vertueuses, nous apprend à modérer notre estime et notre admiration, et en même temps que nous louons ce qui nous paraît d'honnête, de beau, de grand chez les païens, à ne pas prodiguer au fantôme de la vertu un hommage entier et sans réserve, qui n'est dû qu'à la vertu même.

Voilà les bornes que je desire qu'on mette aux louanges que je donne aux grands hommes de l'antiquité et à leurs belles actions; et si, contre mon intention, il m'échappe quelques termes qui ne paraissent pas assez mesurés, je prie le lecteur de les interpréter favorablement et de les réduire à leur juste valeur.

ARTICLE II.

Plan et division des livres VI, VII, VIII *et* IX.

Les quatre livres qui suivent, contiennent l'histoire des Perses et des Grecs pendant l'espace de cent trente-sept ans, depuis l'an du monde 3483, jusqu'à l'an 3620; sous les règnes de sept rois de Perse, savoir : Darius, premier de ce nom, fils d'Hystaspe; Xerxès I; Ar-

taxerxe, surnommé *Longue-Main;* Xerxès II; Sogdien; (ces deux derniers régnèrent très-peu de temps.) Darius II, appelé ordinairement Darius *Nothus*, et Artaxerxe *Mnémon*, jusqu'à la vingtième année de ce dernier.

On trouvera, à la tête de chaque livre, l'abrégé de ce qu'il renferme.

Pour mettre le lecteur en état de se rappeler plus facilement dans l'esprit ce qui se passait, dans l'espace de temps dont je parle ici, chez les Juifs et même chez les Romains, dont l'histoire alors est entièrement étrangère à celle des Perses et des Grecs, j'en marquerai ici en peu de mots les principales époques.

Époques de l'histoire des Juifs.

Les Juifs étaient pour-lors retournés de Babylone à Jérusalem, sous la conduite de Zorobabel. Ussérius croit que c'est sous le règne de Darius qu'il faut placer l'histoire d'Esther. Le peuple de Dieu, à l'ombre de la protection de ce prince, animé par les vives exhortations des prophètes Aggée et Zacharie, acheva enfin le bâtiment du temple, que les cabales de ses ennemis l'avaient obligé d'interrompre pendant plusieurs années. Artaxerxe Longue-Main ne fut pas moins favorable aux Juifs. Il envoya d'abord Esdras à Jérusalem, qui y rétablit le culte public et l'observation de la loi; puis Néhémie, qui environna cette ville de murs et la mit en sûreté contre les attaques des voisins, jaloux de sa grandeur renaissante. On croit que Malachie, le dernier des prophètes, était contemporain de Néhémie, ou qu'il a prophétisé peu de temps après.

Cet intervalle de l'histoire sainte s'étend depuis le règne de Darius I jusqu'au commencement du règne de Darius Nothus, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 3485 jusqu'à l'an 3581. Pendant l'intervalle qui suit, l'Écriture sainte garde un profond silence jusqu'à l'histoire des Machabées.

Époques de l'histoire romaine.

La première année de Darius I était la deux cent trente-troisième de l'établissement de Rome. Tarquin-le-Superbe y régnait alors. Environ dix ans après, il en fut chassé. Au gouvernement des rois on substitua celui des consuls. Dans l'espace qui suit, arrivent la guerre contre Porsenna; l'établissement des tribuns du peuple; la retraite de Coriolan chez les Volsques, et la guerre qui en fut la suite; les guerres des Romains contre les Latins, les Veïens, les Volsques, et autres peuples voisins; la mort de Virginie sous les décemvirs; les disputes entre le peuple et le sénat au sujet des mariages et du consulat, ce qui donna lieu à la création des tribuns militaires à la place des consuls.

Rome ensuite continue d'être agitée par différentes disputes entre le sénat et le peuple. Puis arrivent le siége de Veïes, la prise de Rome par les Gaulois, et les victoires de M. Furius Camillus.

Tout cet espace s'étend environ depuis la deux cent trente-troisième année de l'établissement de Rome jusqu'à trois cent quatre-vingt, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 3489 jusqu'à l'an 3636.

ARTICLE III.

Abrégé de l'histoire des Lacédémoniens depuis l'établissement de leurs rois jusqu'au règne de Darius I.

J'ai déja remarqué ailleurs que, quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides, c'est-à-dire les descendants d'Hercule, rentrèrent dans le Péloponnèse, et se saisirent de Lacédémone, où deux frères, Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent ensemble. Hérodote remarque que ces deux frères, pendant leur vie, furent toujours en discorde, et que presque tous leurs descendants héritèrent d'eux cette disposition d'antipathie et de haine : tant il est vrai que le pouvoir souverain ne peut souffrir de partage, et que ce sera toujours trop que deux rois pour un royaume! Depuis eux, le sceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Il est très-remarquable que ces deux branches ont subsisté près de neuf cents ans, depuis le retour des Héraclides dans le Péloponnèse jusqu'à la mort de Cléomène, et qu'elles ont fourni sans interruption des rois à Sparte, presque toujours de père en fils, sur-tout pour la première branche.

An. M. 2900
Av. J.C. 1104

Liv. 6, cap. 52.

§ I. *Origine et condition des Ilotes.*

Quand les Lacédémoniens commencèrent à s'établir dans le Peloponnèse, ils trouvèrent beaucoup d'opposition de la part des habitants du pays, qu'il fallut dompter par les armes les uns après les autres, ou les recevoir dans leur alliance à des conditions douces et

Strab. l. 8, pag. 365. Plut. in Lyc. pag. 40.

équitables, en leur imposant un léger tribut. Strabon parle d'une ville nommée *Élos*, située assez près de Sparte, qui, après avoir subi le joug comme les autres, se révolta ouvertement, et refusa de payer le tribut. Agis, fils d'Eurysthène, nouvellement établi sur le trône, sentit toutes les conséquences de cette première révolte, et se mit aussitôt en campagne avec Soüs son collègue. La ville fut assiégée, et, après une assez longue résistance, forcée de se rendre à discrétion. Il crut devoir faire un exemple qui intimidât tous les voisins par la sévérité du châtiment, mais qui cependant n'aliénât pas les esprits par une cruauté inhumaine. Il ne versa point de sang. Il laissa la vie à tous les habitants de la ville, mais il leur ôta la liberté, et les réduisit tous à la dure condition d'esclaves. Ils furent employés aux ministères les plus vils et les plus pénibles, et traités avec une extrême rigueur. C'est ce que l'on appelait *Ilotes*. Le nombre s'en accrut extraordinairement dans la suite, les Lacédémoniens sans doute donnant ce nom à tous ceux qu'ils réduisaient en servitude. Comme ils étaient accoutumés à un grand loisir, et ne respiraient que la guerre, ils confièrent la culture de leurs champs à ces esclaves, leur assignant à chacun une certaine portion de terres dont ils devaient rendre le fruit tous les ans à leurs maîtres, qui s'attachaient à appesantir leur joug par toutes sortes de mauvais traitements. C'était une mauvaise politique, qui ne servait qu'à nourrir dans le cœur de l'état un grand nombre d'ennemis dangereux, toujours prêts à prendre les armes et à se révolter. Les Romains en usèrent avec bien plus de sagesse, en incorporant à l'état les peuples qu'ils subjuguaient, en les associant au droit de bourgeoisie,

et par là, d'ennemis qu'ils avaient été, les rendant leurs concitoyens et leurs frères.

§ II. *Lycurgue, législateur des Lacédémoniens.*

Eurytion, d'autres [1] le nomment *Eurypon*, succéda à *Soüs*. Pour gagner l'amitié du peuple, et faire mieux goûter son gouvernement, il jugea à propos de relâcher quelque chose de la puissance absolue des rois : ce qui le fit tellement aimer du peuple, qu'on donna son nom à tous ses descendants, qui furent appelés *Eurytionides*. Ce relâchement produisit dans Sparte une horrible confusion et une licence effrénée, qui y causèrent des maux infinis pendant un assez long temps. Le peuple devint si insolent, que rien ne pouvait l'arrêter. Si les rois qui succédèrent à Eurytion voulaient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisaient haïr; et si, par complaisance ou par faiblesse, ils prenaient le parti de dissimuler, leur bonté ne servait qu'à leur attirer le mépris de la part de ces rebelles : de manière que tout était en désordre, et qu'on n'écoutait plus les lois. Ces troubles avancèrent la mort du père de Lycurgue. Il se nommait *Eunomus*, et fut tué dans une émeute populaire. Polydecte, son fils aîné, qui lui succéda, étant mort bientôt après sans enfants, tout le monde crut que Lycurgue allait être roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut inconnue : mais sitôt qu'elle parut, il déclara que la royauté appartenait à l'enfant qui en naîtrait, si c'etait un fils; et dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur, sous le titre de *prodicos*, que les

Plut. in Lyc. pag. 40.

[1] Comme Polyen (*Stratag. II* 13). — L.

An. M. 3120 Av. J.C. 884. Lacédémoniens donnaient aux tuteurs des rois. Quand l'enfant fut venu au monde, Lycurgue le prenant entre ses bras, et adressant la parole à ceux qui étaient présents : *Voici* dit-il, *le roi qui nous vient de naître, seigneurs Spartiates;* et en même-temps il le mit dans la place du roi, et le nomma *Charilaüs,* à cause de la joie que tout le peuple témoigna de sa naissance. On peut voir au commencement de ce volume tout ce qui regarde l'histoire de Lycurgue, la réforme qu'il fit dans Sparte, et les lois qu'il y établit. *Agésilas* régnait pourlors dans la branche aînée.

§ III. *Guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens.*

Herod. l. 1, cap. 82. Quelque temps après, sous le règne de Théopompe, il s'éleva une guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens au sujet d'un petit pays appelé *Thyréa,* qui confinait aux deux peuples, et qu'ils prétendaient chacun leur appartenir. Les deux armées étant près d'en venir aux mains, on convint, pour épargner le sang, de vider la querelle par trois cents des plus braves qu'on choisirait de chaque côté, à condition que la terre en litige demeurerait au parti vainqueur. Pour laisser aux combattants plus de liberté, les troupes se retirèrent. Alors ces généreux champions, qui avaient tout le courage de deux grandes armées, s'avancèrent fièrement les uns contre les autres, et combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils restèrent tous sur la place, excepté trois, deux du côté des Argiens, et l'autre de celui des Lacédémoniens : encore fut-ce la nuit qui les sépara. Les deux Argiens, se comptant pour vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos : le Lacédémonien (il s'appelait Othryade), ayant dépouillé les

corps morts des Argiens, et porté leurs armes dans le camp des siens, demeura dans son poste. Le lendemain, les troupes revinrent de part et d'autre. Chacun prétendait avoir la victoire de son côté : les Argiens, parce qu'il était resté plus de soldats de leur part que de l'autre ; les Lacédémoniens, parce que le peu d'Argiens qui étaient restés avaient pris la fuite, au lieu que leur unique soldat était demeuré maître du champ de bataille, et avait dépouillé les corps morts des ennemis. Il fallut en venir aux mains pour décider la question. Le sort se déclara pour les Lacédémoniens, et le champ Tyréate leur demeura. Othryade, ne pouvant se résoudre à survivre à ses braves compagnons, ni soutenir après leur mort la vue de Sparte, se tua lui-même sur le champ de bataille, et voulut avoir avec eux un sort et un tombeau commun.

§ IV. *Guerre entre les Messéniens et les Lacédémoniens.*

On compte jusqu'à trois guerres entre les Messéniens et les Lacédémoniens, toutes très-vives et très-sanglantes. La Messénie était une région du Peloponnèse, au couchant et assez près de Sparte, qui était puissante et qui avait ses rois particuliers.

Première guerre de Messénie.

La première guerre de Messénie dura vingt ans entiers et commença la seconde année de la 9e olympiade. Les Lacédémoniens prétendaient avoir plusieurs griefs considérables contre les Messéniens ; entre autres, l'injure faite à leurs filles, qui furent déshonorées par les

An. M. 3261
Av. J.C 743.
Pausan. l. 4, p. 216-242.
[Strab. VIII, p. 362.]
Justin. l. 3, cap. 4.

habitants de la Messénie lorsqu'elles allaient, selon la coutume, à un temple limitrophe des deux peuples, et le meurtre de Télècle leur roi, qui en fut la suite. Peut-être l'envie d'étendre leur domination et de s'emparer d'un terrain qui était si fort à leur bienséance, fut-elle la véritable cause de cette guerre[1]. Quoi qu'il en soit, elle éclata sous le règne de Polydore et de Théopompe, rois de Sparte [2], dans le temps qu'à Athènes les archontes étaient encore dix ans en charge.

Pausan. p. 225-226. Euphaès, treizième descendant d'Hercule, était pour-lors roi de Messénie. Il confia le commandement de son armée à Cléonnis [3]. Les Lacédémoniens commencèrent la campagne par le siége d'Amphée, petite ville et peu considérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée et tous les habitants furent passés au fil de l'épée; Ce premier échec ne servit qu'à animer les Messéniens, en leur faisant voir ce qu'ils avaient à craindre s'ils ne se défendaient courageusement. Les Lacédémoniens, de leur côté, s'engagèrent par serment à ne point mettre bas les armes, et à ne point retourner à Sparte qu'ils ne se fussent rendus maîtres de toutes les villes et de toutes les terres des Messéniens, tant ils comptaient sur leurs forces et sur leur courage.

Id. p. 227-234. Il se donna deux combats, où la perte fut à-peu-près égale de part et d'autre. Après le second, les

[1] Les Messéniens prétendaient que ces *jeunes filles* étaient des jeunes gens déguisés et armés de poignards, qui devaient assassiner les chefs de la Messénie. — L.

[2] C'est Alcamène, fils de Téléclus, qui régnait alors avec Théopompe (Pausan. *Messen.* c. 5) : après sa mort, son fils Polydore lui succéda (Id. c. 7). — L.

[3] Ce fait est postérieur au siége d'Amphée : Pausanias le rapporte seulement au premier des deux combats dont Rollin parle un peu plus bas (Pausan. *Messen.* c. 7). — L.

Messéniens furent affligés de maux extrêmes par la disette de vivres, qui donna lieu à une grande désertion dans leurs troupes et ensuite y causa la peste.

Ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour apaiser la colère des dieux, de leur immoler une vierge du sang royal. Aristomène, qui était de la race des Épytides [1], offrit sa fille. Alors les Messéniens, voyant bien que, s'ils laissaient des garnisons dans toutes leurs places, ils affaibliraient extrêmement leurs forces, abandonnèrent toutes les autres villes, et allèrent se camper près d'Ithome, petite ville située sur le haut d'une montagne de même nom, et s'y fortifièrent. Il se passa sept [2] années entières où il n'y eut que de légères escarmouches de part et d'autre, sans que les Lacédémoniens osassent présenter bataille à l'ennemi.

Ils désespéraient presque de pouvoir le vaincre, et il n'y avait que la religion du serment qui les contraignît à continuer une guerre qui leur était devenue si onéreuse. Ce qui les inquiétait le plus était la crainte que leur absence, qui les tenait éloignés de leurs femmes depuis plusieurs années, et qui pouvait encore durer Diod. l. 15, pag. 378.

[1] Après le retour des Héraclides, Cresphontes, l'un d'entre eux, à qui la Messénie était échue en partage, s'efforça de s'y soutenir en s'attachant le peuple ; son gouvernement déplut aux riches : il s'ensuivit une insurrection, dans laquelle Cresphontes périt avec la plus grande partie de sa famille (PAUSAN. *Messen.* c. 3; ISOCRAT. *in Archidamo*, § 7). Épytus, l'un de ses fils, qui avait échappé au massacre, fut rétabli sur le trône de Messénie par les Arcadiens, par les fils d'Aristodème et par Cisus, fils de Téménus. Ce prince se fit aimer des grands par ses manières prévenantes, du peuple par ses libéralités, et s'acquit une telle considération que ses descendants prirent le nom d'*Épytides* au lieu de celui d'Héraclides qu'avaient porté ses prédécesseurs (PAUSAN. l. l.) — L.

[2] *Six* années depuis la fuite de Lyciscus (PAUSAN. *Messen.* c. 10). — L.

long-temps, ne fît périr leurs familles et ne laissât Sparte destituée de citoyens. Pour obvier à ce malheur, ils y envoyèrent ceux des soldats qui étaient venus à l'armée depuis qu'on avait prêté le serment rapporté ci-dessus, et ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes [1]. Ceux qui naquirent de ces conjonctions illégitimes furent appelés *parthéniens*, nom qui désignait la honte de leur naissance. Quand ils furent dans un âge plus avancé, ne pouvant souffrir cet opprobre, ils se bannirent eux-mêmes de Sparte et, sous la conduite de Phalante, ils allèrent s'établir en Italie, à Tarente, après en avoir chassé les anciens habitants [2].

Pausan. 234-235. Diod. in Fragm. [tom. VIII, pag. 26, ed. Bipont.]

Enfin, la huitième [3] année de la guerre, qui était la treizième du règne d'Euphaès, se donna le sanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur et de précipitation pour un roi. Il y fut percé de coups dont plusieurs étaient mortels. Il tomba et semblait rendre l'ame. Alors on fit de part et d'autre des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le roi, les autres pour le sauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînaient, et, les ayant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avait reçu plusieurs blessures et elles étaient toutes par-devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avait fait lâcher le pied. Aristomène, combattant dans la même occasion et pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles, et il ne reçut

[1] Selon d'autres, leurs filles, παρθένοι (Strab. VI. p. 280). De là le nom de *parthéniens*. — L.

[2] . . . . Et regnata petam Laconi
Rura Phalanto.
(Horat. II, *Od.* iv. 12.)

[3] Toujours la *sixième* année depuis la fuite de Lyciscus (Paus. l. I.). — L.

aucune blessure. Le roi fut emporté par les Messéniens, et, tout sanglant et percé de coups, il témoigna sa joie de ce qu'ils n'avaient pas eu du dessous. Aristomène, après la bataille, rencontra Cléonnis, qui ne pouvait, à cause de ses blessures, marcher ni de lui-même, ni avec le secours de ceux qui lui donnaient la main. Il le chargea sur ses épaules, sans quitter ses armes, et le porta au camp.

Après qu'on eut mis le premier appareil aux plaies du roi de Messénie et des officiers, il s'éleva parmi les Messéniens un nouveau combat, non moins vif que le premier, mais d'une espèce bien différente et qui en était la suite. Il s'agissait d'adjuger le prix de la gloire à celui qui s'y était le plus distingué par sa bravoure. C'était pour-lors un usage déja assez ancien de faire proclamer publiquement le plus brave de la journée après chaque bataille. Rien n'était plus propre à animer le courage des officiers et des soldats, à leur inspirer une audace intrépide, à étouffer en eux toute crainte des dangers et de la mort. Deux illustres champions entrèrent en lice, savoir Cléonnis et Aristomène.

Le roi, tout blessé qu'il était, présida avec les principaux officiers de l'armée au conseil où cette importante dispute devait être décidée. Chacun des contendants plaida sa cause. Cléonnis appuyait sa prétention sur le plus grand nombre d'ennemis qu'il avait tués, et sur les plaies qu'il avait reçues dans le combat, témoins non douteux du courage avec lequel il avait affronté la mort; au lieu que l'état dans lequel Aristomène était sorti du combat sans y avoir reçu aucune blessure laissait entrevoir qu'il avait été fort attentif à

conserver sa personne, ou prouvait tout au plus qu'il avait été plus heureux, mais non pas plus brave que lui. Quant à ce qu'il l'avait transporté sur ses épaules dans le camp, c'était une action qui pouvait montrer la force de son corps, mais rien de plus; et ici, disait-il, il s'agit de bravoure.

Le seul reproche qu'on faisait à Aristomène, était de ce qu'il n'avait point été blessé, et c'est à quoi il s'atta-« cha. On m'appelle heureux, dit-il, parce que je n'ai « point reçu de blessures. Si j'en étais redevable à ma « lâcheté, je ne mériterais point ce nom, et, au lieu « d'être admis à disputer le prix, je devrais subir la « rigueur des lois qui punissent les lâches : mais ce « qu'on m'objecte comme un crime, c'est ce qui fait « ma gloire ; car, soit que les ennemis, étonnés de ma « valeur, n'aient osé me résister, ce m'est une grande « louange de m'être fait craindre d'eux; soit, quand ils « ont combattu, que j'aie eu tout ensemble et la force « de les tailler en pièces, et la sage précaution de me « préserver de leurs coups, j'aurai été tout à-la-fois et « vaillant et prudent : car quiconque, dans la chaleur « même du combat, s'expose au hasard avec sagesse et « retenue, montre qu'il possède en même temps les « vertus et du corps et de l'esprit. On ne peut pas cer-« tainement reprocher à Cléonnis qu'il ait manqué de « courage ; mais je suis fâché, pour son honneur, qu'il « paraisse manquer de reconnaissance. »

Après ces discours on alla aux suffrages. Tout le monde demeure suspendu dans l'attente du jugement. Nulle dispute n'égale celle-ci en vivacité. Il ne sagit point d'or ou d'argent ; l'honneur est ici tout pur. La

gloire désintéressée est le vrai salaire de la vertu. Ici les juges ne sont point suspects. Les actions parlent encore. C'est le roi, environné de ses officiers, qui préside et qui prononce : c'est toute une armée qui est témoin. Le champ de bataille est un tribunal sans faveur et sans cabale. Toutes les voix se réunirent en faveur d'Aristomène, et lui adjugèrent le prix.

Euphaès ne survécut pas long-temps à ce jugement, et mourut quelques jours après. Il avait régne treize ans, et fait la guerre pendant presque tout ce temps contre les Lacédémoniens. Comme il mourait sans enfans, il laissa au peuple messénien le soin de lui choisir un successeur. Cléonnis et Damis le disputèrent à Aristomène : mais celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut roi, il honora des plus grandes charges ses deux rivaux. Vifs amateurs du bien public encore plus que de la gloire, concurrents, mais non ennemis, ces grands hommes brûlaient de zèle pour la patrie ; ils n'étaient ni jaloux ni amis que pour la sauver.

Pausan. l. 4 p. 235-241

J'ai suivi, dans le récit que je viens de faire, le sentiment de feu M. Boivin l'aîné, et j'ai profité de sa savante dissertation sur un fragment de Diodore de Sicile qui était peu connu [1]. Il y suppose et y prouve

Mém. de l'acad. des Inscriptions, tom. 2, p. 84-113

[1] Ce fragment fut d'abord publié par H. Étienne, d'après un manuscrit, dans lequel il était anonyme. Cet habile critique n'y voyait qu'une déclamation d'un rhéteur inconnu. Isaac Vossius, comme nous l'apprend son père (*Hist. Gr.* II. p. 519), le trouva, sous le nom de Diodore de Sicile, dans un manuscrit de la bibliothèque des Médicis, de même qu'Assemani, dans un manuscrit de la bibliothèque vaticane. Malgré l'autorité des copistes de ces manuscrits, il est douteux que Diodore de Sicile soit l'auteur de ce fragment, qui sent bien la déclamation : il se peut (et l'on a de fréquents exemples analogues) qu'un sophiste ait brodé cette dispute sur les faits racontés par Pausanias, et qu'ensuite un autre copiste ait cru

que le roi dont il est parlé dans le fragment est Euphaès, et qu'Aristomène est celui que Pausanias appelle Aristodème, selon la coutume des Anciens, qui souvent avaient deux noms.

Aristomène, nommé autrement *Aristodème* [1], régna près de sept ans, et fut également estimé et aimé de ses sujets. La guerre continua toujours pendant ce temps-là. Vers la fin de son règne, il battit les Lacédémoniens, prit leur roi Théopompe, et égorgea en l'honneur de Jupiter d'Ithome trois cents hommes, parmi lesquels le roi était la principale victime. Lui-même s'immola peu de temps après sur le tombeau de sa fille, pour satisfaire à la réponse d'un oracle. Damis lui succéda, mais sans porter la qualité de roi.

Clem. Alex. in Protrept. pag. 20. Euseb. in Præpar. lib. 4, c. 16.

Pausan. p. 241-242.

Depuis sa mort, les affaires des Messéniens allèrent toujours fort mal, et ils se trouvèrent sans ressource et sans espérance. Réduits à la dernière extrémité, et manquant absolument de vivres, ils abandonnèrent Ithome, et se retirèrent chez ceux de leurs alliés qui étaient les plus voisins. La ville aussitôt fut rasée, et tout le reste du pays se soumit. On obligea les Messéniens de s'engager par serment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, et à ne se point révolter contre eux : précaution bien inutile, et qui ne devait servir qu'à leur faire ajouter le parjure à la révolte. On ne leur imposa point de tributs, et on se contenta d'exiger d'eux qu'ils portassent à Sparte la moitié des

devoir faire honneur du tout à Diodore de Sicile. — L.

[1] Pausanias, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, l'appellent *Aristodème* : il n'est appelé *Aristomène* que dans le fragment attribué à Diodore. Le premier nom est sans doute le véritable. *Aristomène* ne paraît que dans la seconde guerre, comme l'établit Pausanias. (*Messen.* c. 6.) — L.

grains qu'ils auraient recueillis dans la moisson. Enfin il fut stipulé que, tant hommes que femmes, ils assisteraient en habits de deuil aux funérailles des rois et des principaux citoyens de Sparte; ce qu'on regardait apparemment comme une marque de dépendance, et comme une sorte d'hommage rendu à la nation. Ainsi fut terminée la première guerre de Messénie, après avoir duré vingt ans. An. M. 3281 Av. J.C. 723.

Seconde guerre de Messénie.

La douceur que les Lacédémoniens avaient montrée d'abord à l'égard des peuples de Messénie ne fut pas de longue durée. Quand ils virent tout le pays soumis, et qu'ils le crurent hors d'état de leur susciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnèrent à leur caractère naturel, qui était un caractère de fierté et de hauteur, qui dégénérait souvent en dureté, et quelquefois même en férocité; au lieu de traiter les vaincus avec bonté comme des alliés et des amis, et de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avaient domptés par la force, ils ne semblaient attentifs qu'à appesantir de jour en jour leur joug, et à leur en faire sentir tout le poids. Ils les chargeaient de tributs, les livraient à l'avarice de ceux qui etaient commis pour en faire la levée, n'écoutaient point leurs plaintes, ne leur rendaient aucune justice, les traitaient avec mépris comme de vils esclaves, et employaient contre eux les violences les plus criantes. Pausan. l. 4, p. 242-261. Justin. lib. 3, c. 5.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoise point avec la servitude : la plus douce l'irrite et le révolte. Que fallait-il donc attendre d'un esclavage aussi dur qu'était celui des Messéniens? Après [1] l'avoir supporté

[1] « Quum per complures annos gravia servitutis verbera, plerumque

avec peine pendant près de quarante ans [1], ils songèrent à secouer le joug, et à se rétablir dans leur ancien état. Cette annee était la quatrième de la 23e olympiade : la charge d'archonte à Athènes était pour-lors réduite à l'espace d'un an : Anaxandre et Anaxidame régnaient à Sparte.

An. M. 3320. Av. J.C. 684.

Leur premier soin fut de se fortifier du secours des peuples voisins. Ils les trouvèrent fort disposés à entrer dans leurs vues. Leur propre intérêt les y portait : ce n'était point sans crainte et sans jalousie qu'ils voyaient s'élever au milieu d'eux une ville puissante, qui paraissait manifestement vouloir étendre sa domination sur toutes les autres. Les peuples de l'Élide, ceux d'Argos, ceux de Sicyone, se déclarèrent en leur faveur. Avant qu'ils fussent assemblés, il se donna un combat. Aristomène [2], second de ce nom, était à la tête des Messéniens. C'était un chef d'un courage intrépide, et d'une extrême habileté dans le metier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Aristomène, qui voulait donner d'abord aux ennemis une idee avantageuse de lui-même, sachant qu'elle influe sur tout le reste des entreprises, eut la hardiesse d'entrer de nuit à Sparte [3], et d'attacher à la porte du temple de Minerve, surnommée *Chalciœcos*, un bouclier dont l'inscription marquait que c'était un présent qu'Aristomène offrait à la déesse, des dépouilles des Lacédémoniens.

et vincula, cæteraque captivitatis mala perpessi essent, post longam pœnarum patientiam, bellum instaurant. » (JUSTIN. lib. 3, cap. 5.)

[1] Trente-neuf ans (PAUSAN. *Messen.* c. 15). — L

[2] Selon plusieurs historiens, il y avait eu un autre Aristomène dans la première guerre de Messénie. (DIOD. lib. 15, p. 378. [§ 66].)

= Diodore de Sicile ne donne cela que comme un *on dit.* Voyez la note pag. 476. — L.

[3] Ce qui put favoriser son projet, c'est que les lois de Lycurgue défendaient de porter de la lumière dans les rues de Sparte (PLUTARCH. *Instit. Lacon.*, § 1). — L.

Cette bravade en effet étonna les Lacédémoniens; mais ils furent encore plus alarmés de la puissante ligue qui se formait contre eux. L'oracle de Delphes, qu'ils consultèrent sur les moyens de réussir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conseil et les conduire. La démarche était humiliante pour une ville aussi fière que Sparte; mais la crainte de s'attirer le courroux du dieu par une désobéissance si marquée, l'emporta sur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarrassa. Ils n'étaient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voisins, et n'avaient pas envie de leur fournir un bon général : d'un autre côté, ils craignaient aussi de désobéir au dieu. Pour se tirer d'embarras, ils leur présentèrent Tyrtée. Il était poëte de profession, avait quelque chose d'original dans l'esprit, et de choquant dans le corps, car il était boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le reçurent comme un chef que le ciel même leur envoyait. Le succès ne répondit pas d'abord à leur attente. Ils furent battus trois fois consécutivement.

Les rois de Sparte, abattus par tant de défaites, et n'espérant pas un meilleur succès pour l'avenir, voulaient absolument retourner à Sparte, et y ramener les troupes. Tyrtée s'opposa fortement à ce dessein, et les fit revenir à son avis. Il parla aux troupes, et prononça des vers qu'il avait préparés dans cette vue, et travaillés avec un soin extrême. Il les consolait de leurs pertes passées, qu'il attribuait, non à aucune faute de leur part, mais à un malheur et à un destin que nulle sagesse humaine ne peut surmonter. Il leur

représentait la honte qu'il y aurait pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, et combien il leur serait glorieux de périr même, s'il le fallait, les armes à la main en combattant pour la patrie. Comme si tout danger fût disparu, et que les dieux, pleinement satisfaits et apaisés par les défaites précédentes, se fussent tournés entièrement de leur côté, il leur faisait envisager la victoire comme certaine et comme déja présente, et comme si elle-même les invitait au combat. Tous les Anciens qui ont parlé du caractère de la poésie de Tyrtée remarquent qu'elle était pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme qui enflammait les esprits, qui les élevait au-dessus d'eux-mêmes [1], qui leur inspirait je ne sais quoi de généreux et de martial, qui étouffait en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, et qui les rendait uniquement attentifs au salut de la patrie et à leur propre gloire.

Plat. lib. I de leg. pag. 629. Plut. in Agid. et Cleom. pag. 805. [Diog. Laert. II. § 43.]

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette occasion sur les soldats. Ils demandèrent tous d'une voix commune qu'on les conduisît contre l'ennemi. Devenus indifférents pour la vie, ils ne songeaient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attachèrent tous à leur bras droit des bandelettes où ils avaient inscrit leur nom et celui de leurs pères, afin que, s'ils périssaient dans le combat, et que les traits de leurs visages vinssent à se confondre par la longueur du temps, on pût certainement les reconnaître à ces marques. Des soldats déterminés à mourir sont bien forts : cela parut dans la bataille qui se donna.

[1] Tyrtæusque mares animos in Martia bello
Versibus exacuit.
(HORAT. *in Art. poet.* [v. 402].)

Elle fut très-sanglante, et la victoire long-temps disputée; mais enfin les Messéniens cédèrent. Quand Tyrtee, dans la suite, passa à Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, agrégé au nombre des citoyens.

Le gain de cette bataille ne termina pas la guerre: elle avait deja duré trois ans. Aristomène ayant ramassé les debris de son armée, se retira sur une montagne qui était d'un difficile accès, appelée *Ira*. Les vainqueurs avaient compté l'emporter d'emblée; mais il s'y défendit pendant onze ans, et y fit des actions de bravoure extraordinaires. Ce ne fut même que par surprise et par trahison qu'il fut obligé d'en sortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Messéniens qui tombèrent entre les mains des Lacédémoniens furent réduits au sort et à l'état des Ilotes : mais les autres, voyant leur patrie ruinée, allèrent s'établir à Zancle, ville de Sicile, qui depuis fut appelée de leur nom *Messane*; et elle est encore aujourd'hui nommée *Messine*. Aristomène, après avoir conduit une de ses filles à Rhodes, dont le tyran l'avait épousée, songeait à passer ou à Sardes, chez Ardys, roi des Lydiens, ou à Ecbatane, chez Phraorte, roi des Mèdes. Mais la mort le prévint.

La seconde guerre des Messéniens avait duré quatorze ans. Elle finit la première année de la 27e olympiade. An. M. 3334 Av.J.C. 670.[1]

Il y en eut encore une troisième, qui commença du temps et à l'occasion d'un grand tremblement de terre arrivé à Sparte. Il en sera parlé dans la suite.

[1] Selon Corsini, 668 ans avant J. C. — L.

FIN DU TOME SECOND DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

HISTOIRE ANCIENNE DES ASSYRIENS.

AVANT-PROPOS.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE QUATRIÈME.

COMMENCEMENT DE L'EMPIRE

DES PERSES ET DES MÈDES.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

LIVRE CINQUIÈME.

HISTOIRE

DE L'ORIGINE ET DES PREMIERS COMMENCEMENTS DES DIFFÉRENTS ÉTATS DE LA GRÈCE.

HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



